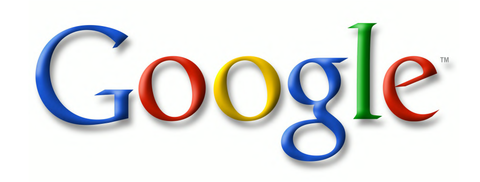


H C
Melle

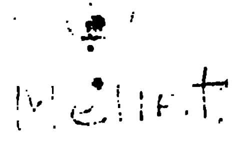
1. Keith Hinerman — Home of [illegible]

[illegible]

VOYAGES

DANS

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.



Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'Auteur, sera réputé contrefait, et poursuivi comme tel devant les tribunaux.

Paris, de l'Imprimerie de A. Bobée, rue de la Tabletterie, n° 9

VOYAGES

DANS L'INTÉRIEUR DE

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

CONTENANT

La relation de celui fait de Buenos-Aires à l'Assomption par la rivière de la Plata, et retour; de Buenos-Aires à Valparaiso par la plaine de Mendoza et la ville de Santiago du Chili; de cette dernière ville dans les vallées et les sommités des Cordillières, dans une étendue de près de 450 lieues, où sont situées les nombreuses et les plus riches mines du Chili; retour à Valparaiso et Santiago; navigation de Coquimbo à Lima, capitale de toute l'Amérique méridionale; route pénible de Lima pour se rendre à Guayaquil, et dans la province de Quito, ancienne ville des Incas; de cette capitale à Santa-Fé de Bogota par Cuença, Calil, Popayan, pays fort curieux et très intéressant à parcourir pour les affaires; description des environs fertiles de Santa-Fé, centre de la république de la Colombie; de la nature et de l'activité de son commerce, comme de toutes les contrées que l'on traverse en s'acheminant vers le port de Carthagène où l'auteur s'embarqua pour Cuba et la Jamaïque, dont il fait aussi connaître les choses les plus remarquables:

ACCOMPAGNÉS

De renseignemens précis sur les mœurs, coutumes et caractères des habitans, sur les produits et les richesses qu'offre l'immensité de ce nouveau continent, la meilleure manière d'y voyager, les stations et les posades à s'y ménager, les marchandises d'échange à y porter, les précautions à prendre tant pour se défendre des ruses de ces peuples, que des innombrables reptiles de ces régions.

OUVRAGE UTILE AUX MARINS ET PARTICULIÈREMENT A TOUT VOYAGEUR NÉGOCIANT.

PAR JULLIEN MELLET.

Seconde Édition.

A PARIS,
CHEZ MASSON ET FILS, LIBRAIRES,
RUE D'ERFURTH, N° 3.
1824.

INTRODUCTION.

Quò plura leges, eò majora cernes.
Plus vous lirez, plus vous verrez de choses surprenantes.

*L'ouvrage que je donne au public est le fruit de mes remarques pendant un séjour de douze années à la côte ferme de l'*Amérique méridionale.

Obligé de me transporter sans cesse dans les différentes provinces de cette vaste partie du nouveau monde, je me suis mis à portée d'étudier les mœurs, le caractère et les usages de ses habitans. Je me suis particulièrement attaché à connoître la manière de voyager dans ces climats, les dangers qu'on court dans certains parages, les distances qui séparent les villes des bourgs et villages, leur diverse population, la riche production du sol, les arts qui peuvent y fleurir, et enfin les diverses branches du commerce qui s'y fait.

D'autres voyageurs, peut-être, ont pu me devancer; mais sur quoi peuvent reposer leurs rapports; ils doivent tous manquer d'étendue ou d'exactitude; aucun, j'ose l'assurer, n'a pris sur lui de pénétrer dans l'intérieur des terres, de sorte que leurs relations, loin d'avoir pour base l'inspection des lieux, ne sont fondées que sur des opinions plus ou moins fausses, et faites pour écarter toute confiance.

Si mon ouvrage mérite quelque indulgence, sous le rapport du style, il a du moins l'avantage de l'exactitude et de la vérité, que je garantis comme témoin oculaire de tout ce que je vais rapporter.

Les révolutions qui se sont si rapidement succédées dans les contrées que je vais décrire, augmenteront sans doute l'intérêt que la description d'un pays si beau et si peu connu devroit naturellement inspirer.

Mon intention n'est point cependant d'entrer dans le détail des causes qui ont pu porter les peuples de ces riches provinces à secouer le joug de la dépendance et de l'asservissement; ce n'est point le but de

mon ouvrage. Je me contenterai de faire connoître des faits qui pourront donner une idée de l'empire absolu que certaines castes exerçoient alors sur les habitans.

J'ai cru nécessaire d'insérer dans le cours de ma relation plusieurs événemens qui me sont personnels, afin d'en varier la monotonie.

J'espère que le public, dont je réclame l'indulgence, voudra se contenter de l'aveu bien sincère que je lui fais, de n'avoir jamais eu le talent d'écrire; et je me nourris de la douce idée qu'il croira que je ne livre mon ouvrage à l'impression que dans la seule intention de lui faire part des observations que j'ai faites dans le cours de mes voyages, observations qui, je crois, pourront lui être de quelque utilité.

VOYAGE

EN AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bayonne.— But du voyage.— Naufrage.— Prise du bâtiment arrivé à Maldonado.

Le Gouvernement français voulant protéger la ville de *Monte-Video* (1) contre les attaques des anglais, expédia, en 1808, pour cette ville, le brick *le Consolateur*, chargé d'armes et de munitions de guerre. Ce brick étoit commandé par MM. *Dauriac*, lieutenant de vaisseau et chevalier de la Légion-d'honneur, et Pierre *Dolobarats*, ancien lieutenant de vaisseau. Je partis à bord de ce brick, à la suite de M. *de Chassenai*, envoyé de France près le vice-roi de *Buénos-Ayres* (2), chargé de quelques missions particulières, notamment de l'emploi de la cargaison du bâtiment. Ce brick partit de Bayonne le 30 mai, vers les quatre heures de l'après-midi.

La nuit même (3) nous arrivâmes, sans aucune contrariété, près les côtes de la Biscaye (Espagne); tout d'un coup une horrible tempête s'éleva, et sa fureur nous fit craindre que le vaisseau ne coulât à fond. Mais la providence eut pitié de nous; elle calma l'impétuosité des vents: nous en fûmes quittes pour quelques avaries, que nous réparâmes, et nous continuâmes notre voyage sans aucun événement par-

(1) Ville assez considérable du Paraguay, sur la rivière de la *Plata*.

(2) Capitale des provinces du Paraguay de la *Plata*, et d'une partie du bas Pérou, comme je l'expliquerai.

(3) Soirée de notre départ.

ticulier, jusqu'au parage connu sous le nom de vents alizés. (1)

Là, notre maître d'équipage tomba malade; la fièvre s'empara tellement de lui, qu'en peu de jours il devint comme fou, et finit par se précipiter dans la mer; nous jettâmes à l'instant le canot à l'eau pour le rattraper, mais tous nos soins furent infructueux, il disparut pour toujours. La perte de cet infortuné, et les progrès rapides de la maladie, répandirent la douleur et la consternation parmi l'équipage.

La monotonie de notre voyage ne fut pas interrompue jusqu'à la côte où se trouve l'embouchure de la Plata (2). Arrivés près de cette côte, et au moment où nous distinguions des oiseaux connus, à cause de leur ressemblance, sous le nom de Moutons, nous fûmes jetés par la violence des vents *pamperos* à plus de 200 lieues au large. L'impétuosité de ces vents si connus des navigateurs, nous fit présager d'horribles malheurs, que nous confirmoient les terribles mugissemens de la mer agitée : nous crûmes toucher au terme de notre existence par un naufrage.

Ce vent si redoutable, qui a causé la perte de plusieurs bâtimens, vient des *pampas*, plaines au-delà de *Buénos-Ayres*, qui s'étendent jusqu'aux *Cordilières* (3) sur une superficie de 360 lieues au moins, sans qu'il s'y trouve ni baie, ni hauteur qui puisse interrompre ou briser sa fureur. Il enfle et

(1) Certains vents qui règnent entre les deux tropiques, et qui soufflent toujours du même côté.

(2) Rivière qui se jette dans l'Océan atlantique, au-dessous de *Buénos-Ayres*, et qui a 55 lieues de large à son embouchure, en ayant déjà 10 à 12 à 150 lieues au-dessus : mais son lit n'est pas profond à proportion; il est embarrassé en plusieurs endroits par plusieurs rochers et bancs de sable qui rendent la navigation assez dangereuse.

(3) Grandes montagnes toujours couvertes de neige qui séparent le Chili.

soulève les vagues de la *Plata*, et fait souvent échouer des navires sur la côte qui lui est opposée.

Aussitôt que le vent nous fut favorable, nous rétrogradâmes pour arriver à *Maldonado* : nous employâmes six à sept jours dans cette manœuvre, croyant voir la fin de nos fatigues ; mais malheureusement d'autres événemens non moins funestes nous attendoient, et nous ne tardâmes pas à en être les victimes. M. de Chassenai débarqua à *Maldonado* avec un aspirant de marine et le chirurgien de bord ; et, sous une escorte que lui donna le gouverneur de cette ville, il se rendit par terre à *Monte-Video*, lieu, comme je l'ai dit, pour lequel étoit destinée la cargaison du brick.

Nous étions à l'ancre pendant leur débarquement, et à peine l'eurent-ils effectué que la vigie nous annonça la vue de deux vaisseaux anglais qui vinrent mouiller derrière deux petites îles qui sont près de l'endroit où nous étions dans ce moment.

Leur espoir étoit de nous surprendre pendant la nuit, mais le clair de lune favorisant notre attention et nos observations, nous vîmes toutes leurs manœuvres, et nous parvinmes à les éviter en coupant le cable et en prenant la fuite.

Ils détachèrent aussitôt quatre ou cinq péniches (1), portant chacune une vingtaine d'hommes, afin de nous atteindre.

Nous voyant sur le point d'être pris, nous n'eûmes d'autre ressource que celle de nous jeter sur la côte, en nous défendant de temps à autre par des coups de canon. Nous quittâmes le brick, et nous gagnâmes la terre à la nage, ou par tout autre moyen.

Les anglais ne tardèrent pas à monter à bord du bâtiment, le pillèrent et y mirent le feu. Ce fâcheux accident nous arriva à la *Playetta* (2), d'où nous fûmes témoins tant du pillage de la cargaison

(1) Grandes et légères embarcations qu'ils ont à bord de leurs vaisseaux de guerre.

(2) Plage, rivage sans port et sans rade.

que de la perte du brick, le 8 août 1808, vers les dix heures du matin.

Mes camarades s'étant dispersés d'un côté et d'autre, je me dirigeai vers *Maldonado*, à six lieues de distance. Arrivé dans cette ville, j'y reçus des secours du gouverneur, et après m'être refait des fatigues que j'avois éprouvées dans la traversée par quelques jours de repos, j'y fis les observations suivantes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Maldonado. — Monte-Video. — Réception qu'on nous fit dans cette ville. — La Guada et le Miguelet. — Las Piedras et le Canelon. — Chasse aux tigres. — Santa Lucia. — La Colonia del Sacramento.

Maldonado, ville à l'entrée de la rivière de la *Plata*, à 22 lieues de *Monte-Video*, et 85 est de *Buénos-Ayres*, a une plage assez agréable, avec deux petites îles, où l'on fait la chasse ou pêche des loups marins.

Le climat y est très-sain, les habitans sont blancs en majeure partie, et en général très-affables pour les étrangers. Les femmes sont charmantes et se parent avec élégance, mais elles sont un peu trop coquettes. Les rues sont larges et alignées ; les maisons régulières, mais peu meublées : elles sont couvertes en terrasses qui se communiquent, de sorte qu'on peut aller d'une extrémité à l'autre sans avoir besoin de descendre.

Les campagnes sont agréables ; la terre, quoique noirâtre et légère, est très-fertile et produit abondamment toute sorte de denrées.

On y remarque une immense variété d'animaux domestiques : ceux à cornes y sont d'une qualité exquise et d'une quantité prodigieuse.

L'abondance des viandes y est telle qu'on en jette

beaucoup, ce qui attire et nourrit un grand nombre de chiens marrons ; les habitans en nourrissent même leur volaille et d'autres animaux domestiques, ce qui donne à ceux-ci un goût insipide et fastidieux. Les perdrix et les autruches (1) y sont si communes que les voyageurs se nourrissent des œufs qu'elles déposent en quantité dans les broussailles : ces œufs se font remarquer par leur goût et leur grosseur, et sont d'une difficile digestion. Le poisson n'est pas moins abondant sur ces côtes. Le bois y est très-rare, et les habitans sont obligés de faire venir de très-loin celui dont ils ont besoin pour leur usage.

Cette ville, enfin, est fort agréable tant par sa position que par ses riches productions. Sa population est de 2,500 habitans.

Après quelques jours de repos, j'allai rejoindre mes malheureux camarades qui, séparés de moi, avoient été logés par ordre du gouverneur dans des *estancias*, c'est-à-dire des fermes qui appartiennent au gouvernement, et à la faveur de quelques charrettes qu'il nous accorda nous fîmes route ensemble pour *Monte-Video*.

Le bon accueil que nous avions reçu à *Maldonado* nous encourageoit, et nous faisoit espérer que nous serions traités de même à *Monte-Video*. Une idée aussi consolante nous faisoit oublier l'ennui et les fatigues du voyage, et nous nous plaisions à nous féliciter d'avance des égards qu'on alloit avoir pour nous : mais cette flatteuse espérance fut d'une bien courte durée ; nous apprimes bientôt que nous n'avions pas encore épuisé toute la coupe de l'infortune.

Quelques jours avant notre arrivée à *Monte-Video*, une goélette venant de Cadix avoit apporté la nouvelle que des troupes françaises s'étoient emparées de la capitale de l'Espagne, et que le roi et sa famille étoient prisonniers en France. Aussitôt que le peuple eut connoissance de cet événement, il tomba sur nous et nous cracha au visage, en nous

(1) Grand oiseau qui, avec ses ailes déployées, lorsque le vent lui est favorable, court aussi vite qu'un cheval.

prodiguant les épithètes les plus injurieuses. Je ne sais jusqu'où il auroit porté sa vengeance et sa fureur, si le gouverneur *don François-Xavier Élie* ne se fut mis en devoir de prévenir les suites que pouvoit occasionner cet événement imprévu. Ainsi, soit pour nous délivrer du danger dont nous menaçoit une populace irritée et avide du sang d'une quarantaine de malheureux français, qu'elle regardoit comme des traîtres, soit pour remplir les devoirs que sa charge lui imposoit, il nous fit arrêter et traiter comme prisonniers de guerre.

Je me fais un devoir de publier ici les éloges de ce digne gouverneur, et je ne saurois assez louer la bonne conduite qu'il tint à notre égard. Quelque pénible que fût notre position, nous en supportions patiemment le fardeau par les soins et les secours en tout genre que ce digne officier nous faisoit fournir. Grâces à ses bontés, nous ne manquions jamais des objets nécessaires à la vie, et j'ose croire qu'il auroit terminé de grand cœur notre captivité, s'il n'eût pas redouté la haine d'un peuple moitié farouche, seul motif qui l'engageoit à nous considérer comme criminels. Les sentimens de bienveillance qu'il a démontrés depuis pour la nation française me confirment dans cette opinion.

Monte-Video est à 60 lieues est de *Buénos-Ayres*, par la rivière de la *Plata*, et à 50 par terre. Sa population consiste en 14,000 habitans, gouvernés militairement et civilement par un brigadier d'armée et par un *calvilde* ou *cavildo*, qui s'adjoint un corrégidor et deux alcades (1); les membres composant cette autorité administrent la justice civile et criminelle. Il y a un tribunal de commerce, un assez beau théâtre et deux hôpitaux. Elle est très-bien fortifiée et a un port très-sûr à 22 lieues de la mer, qui est surveillé par un capitaine. L'épaisseur des murailles qui l'entourent et la citadelle qui la défend,

(1) Qui exercent les mêmes fonctions que les maires en France, mais qu'on renouvelle tous les ans.

en forme d'un pentagone, la rendent presqu'imprenable tant par terre que par mer.

Les rues y sont larges et bien alignées ; les maisons bâties en brique et ornées de terrasses, comme à *Maldonado*, facilitent la communication dans le voisinage, et servent à distraire la vue ; les églises y sont belles et bien ornées ; les marchés y sont approvisionnés de tout ce qui est nécessaire à la vie. Deux petits endroits, distans l'un de l'autre de trois quarts de lieue, et appelés la *Guada* et le *Miguelet*, fournissent le tout.

J'observerai que dans la ville de *Monte-Video* tous les établissemens de boulangerie, boucherie, charcuterie, etc., sont hors l'enceinte de ses murs.

L'abondance règne dans cette ville, grâce aux deux villages que je viens de nommer : l'eau est délicieuse à la *Guada*, et c'est de cet endroit qu'on la transporte à *Monte-Video*, quoiqu'éloigné d'un quart de lieue, parce que celle que contiennent les citernes qui se trouvent dans cette ville n'est pas à beaucoup près aussi bonne.

Ces deux villages sont situés dans une campagne aussi riante que fertile. Le *Miguelet*, surtout, qui est entouré d'arbres fruitiers, produit toute espèce de fruits, tels que pommes, poires, abricots, pêches, oranges, citrons et melons en abondance, le tout d'un goût délicieux. C'est le plus charmant village que j'aie vu, tant par son agréable position que par son heureuse fécondité. Il jouit, pour ainsi dire, d'un printemps continuel.

Les champs sont couverts de bêtes à cornes, de chevaux et d'ânes, ce qui fait que ce pays entretient avec son chef-lieu un grand commerce de cuirs et de pelleteries. Ils sont arrosés par une petite rivière dont les bords sont couverts d'arbres aromatiques. Leurs habitans, dont les maisons sont en partie couvertes de cuirs, sont très-légèrement vêtus : leur habillement consiste en une paire de caleçons en grosse toile de coton, très-larges, et frangés d'une dentelle à leur extrémité ; ils ont encore une ceinture de diverses couleurs, où ils portent leur poi-

gnard, et dans cet équipage ils sont presque toujours à cheval, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse. Ils sont en général sans mœurs et adonnés à toute sorte de vices.

Les grands avantages que *Monte-Video* retire de ces deux villages, ses relations de commerce avec eux, et celui qu'elle fait surtout avec d'autres endroits, rendent cette ville très-importante. C'est un des meilleurs pays qui existent, et j'ose avancer qu'un homme actif et laborieux, quel que soit le genre de commerce qu'il embrasse, peut en peu de temps y parvenir à un état d'opulence : à mon avis les horlogers, les armuriers, les menuisiers, les chapeliers, les tanneurs, les boulangers, les confiseurs, les brasseurs de bière, les tailleurs, les cordonniers, les tonneliers et les voiliers, sont ceux qui ne tarderoient pas d'y prospérer.

Outre le commerce de pelleterie, elle en fait un autre non moins considérable sur les mules avec les portugais brésiliens, qui lui portent en échange du café, du tafia et autres productions du Brésil, qui passent à la vérité par contrebande, mais dont le gain est fort considérable ; en un mot, c'est le commerce qui enrichit cette ville ; aussi les habitans sont d'une adresse et d'une activité sans égales dans cette partie. Il est bien dommage que l'orgueil et l'emportement soient la base de leur caractère ; il est fort rare de trouver dans la basse classe un homme assez calme pour ne pas sortir son poignard et en percer, s'il le peut, son adversaire, pour la plus légère contrariété.

Les femmes en général sont charmantes ; elles parlent le *castillan* avec beaucoup de correction et de goût ; mais ce qui influe sur leurs attraits, c'est le penchant irrésistible qu'elles ont pour toute sorte de boissons et pour le tabac à fumer : elles en ont tellement contracté l'habitude, qu'elle ne les quitte qu'au tombeau.

Le climat, quoique pluvieux et froid en hiver, y est cependant fort sain et toujours agréable dans les autres saisons. Rien ne manque à cette ville,

si ce n'est le bois, qui y est aussi rare qu'à *Maldonado.*

Après cinq mois et demi de captivité, pendant lesquels j'avois néanmoins la liberté de sortir trois fois par semaine, suivi d'un garde, ce qui me donna lieu de faire sur *Monte-Video* les observations dont je viens de parler, je désertai de la citadelle, et me rendis à *Buénos-Ayres*, passant par les endroits ci-après désignés.

Las Piedras, village à quatre lieues de *Monte-Video*, est très-amusant par la variété du bétail et du gibier. Les chemins qui y conduisent sont en plaine. Les habitans, pour la plupart noirâtres, métis ou mulâtres, sont méchans; ils logent tous dans des cabanes faites et couvertes en cuirs : il n'y a que l'église qui soit construite en brique. Ils se nourrissent habituellement de viande, qu'ils ont à discrétion, et ils la préfèrent au pain, qu'ils pourroient facilement se procurer. C'est ce qui, je crois, contribue beaucoup à la dureté de leur caractère.

Les remarques qu'on peut faire dans ce petit endroit n'étant pas assez intéressantes pour trouver ici une place digne d'occuper l'attention du lecteur, je les passerai sous silence, et je me contenterai de dire qu'on y trouve quelques carrières de pierres semblables au marbre.

A cinq lieues de ce village, et à neuf de *Monte-Video*, on trouve un grand bourg, appelé *le Canelon*, qui offre des objets plus utiles et plus agréables à décrire que *las piedras*.

Les vivres y sont en abondance et à très-bon marché. Le commerce s'y étend sur divers articles, mais le plus important est celui qui se fait sur les peaux des tigres qu'on trouve dans les environs, et qui sont de la meilleure qualité.

Je vais en peu de mots donner au lecteur une idée de la manière avec laquelle les habitans font la chasse aux tigres.

Quarante hommes, qu'on nomme *gauches*, et quelquefois un plus grand nombre, se rendent à

cheval aux environs de leurs repaires, qui leur sont parfaitement connus, et parviennent par de grands cris à les faire sortir des trous des rochers où ils se tiennent. Les tigres effrayés se jettent dans la plaine ou dans les vallons, et c'est alors que ces hommes, qui manient leurs chevaux avec une dextérité incroyable, les dirigent à toutes jambes vers les tigres pour les prendre : ils se servent à cet effet, avec une adresse sans égale, de tresses de cuirs de la longueur de 18 à 20 brasses et de la grosseur du pouce ; au bout de chaque tresse est un lacet qu'ils jettent au cou du tigre. S'ils réussissent à le prendre, ils font courir leurs chevaux à perte d'haleine afin d'étrangler le tigre par cette trainée ; mais si dans les premiers jets des tresses longues ils le manquent, ils en emploient de suite d'autres plus courtes et plus minces, au bout desquelles sont attachées trois boules, dont deux sont de la grosseur d'une orange, cousues au bout d'un cordon de boyaux tressés en forme d'un cordon de pendule ; ils tiennent une de ces pierres, c'est-à-dire la plus petite au moins de moitié que les autres, couverte d'une espèce de vessie qui la joint de toute part, et après avoir passé la corde entre les doigts, par un mouvement du bras qu'ils font comme pour la fronde, ils jettent le tout sur le tigre, et parviennent ainsi à l'entraver jusqu'à la distance de trois cents pas : lorsqu'ils ont atteint leur but, ils descendent de cheval, et percent le tigre avec une lance ou poignard dont ils sont pourvus.

Malgré leur agilité et toute l'adresse que puisse donner une habitude continuelle, ils deviennent par fois victimes de l'animal qu'ils ont manqué. Il arrive souvent que le tigre est tellement irrité qu'il saute d'un seul bond sur le chasseur maladroit, le renverse de son cheval, et le dévore à l'instant, si ses autres compagnons ne viennent promptement à son secours.

Ces chasseurs ont pour tout vêtement une chemise et un caleçon fort large, avec une ceinture où ils portent leur poignard ou couteau de chasse.

Ce bourg, dont la population est d'environ 1,200

habitans, est fort agréable, et sa température est très-saine. Les femmes seules y sont d'un caractère aimable et généreux, et singulièrement opposé à celui des hommes : ils se nourrissent habituellement de viande rôtie, et l'eau est leur boisson journalière; cependant lorsqu'ils vont à la ville ils mangent du pain et boivent du vin ou de l'eau-de-vie avec plaisir.

A cinq lieues du *Canelon*, et à dix-huit nord-est de *Monte-Video*, se trouve un grand bourg sous le nom de *Santa-Lucia* qui mérite quelqu'attention.

Le pain, la viande et les légumes y sont en abondance : son sol est très-fertile et contient une immensité de bestiaux.

Les habitans, blancs pour la plupart, sont très-affables, et aiment en général à remplir les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers. Le sexe y est d'une beauté et d'une gaîté admirables, et extrêmement passionné pour la danse et le chant. La température y est très-saine, et d'autant plus agréable, qu'il n'y fait jamais ni chaud ni froid.

Il se fait dans ce bourg un commerce considérable sur les plumes d'autruches qu'on trouve dans l'endroit, et qui sont d'une très-bonne qualité. Les gens de la campagne les portent à *Santa-Lucia*, d'où on les envoie à *Monte-Video* pour les faire passer en Europe.

A un demi quart de lieue de ce bourg il y a un *arroga* ou grand ruisseau qui, par le grand nombre des loutres (1) qu'il produit, enrichit le pays. Leur poil est si fin que les chapeaux qui en sont fabriqués peuvent être assimilés aux castors de première qualité. Les habitans de ce bourg exploitent avec ceux de *Monte-Video*, sur cet article, une branche de commerce qui leur produit un gain considérable.

Tous les environs sont couverts de bosquets, d'arbres aromatiques qui répandent les odeurs les

---

(1) Animal amphibie qui se nourrit de poissons : il a les jambes très-courtes et la queue longue.

plus suaves : ces arbres y sont si nombreux qu'on est obligé de les brûler faute d'autre bois. Ce bourg contient environ 1,500 habitans.

La *Colonia del Sacramento*, ville très-ancienne, qui appartenoit autrefois aux portugais brésiliens, est à 40 lieues par terre de *Monte-Video* et à 50 par la rivière; elle est dans une position très-agréable, et elle a un petit port où l'on s'embarque pour *Buénos-Ayres.* La rivière de la *Plata*, qu'on est obligé de traverser pour aller à la capitale, a dans cet endroit dix lieues de large, et lorsque l'horizon est clair on la découvre assez distinctement de ce lieu.

La viande, le gibier de toute espèce, le bon poisson, tous les vivres, en un mot, y sont en grande abondance. Le climat y est fort chaud, même dans un temps pluvieux. Les habitans, au nombre de 2,800, sont d'un caractère très-doux et hospitalier.

On trouve dans les alentours de cette ville le *sapotille*, fruit qui vient comme le melon, mais plus petit; on le cueille à moitié vert, et au bout de cinq à six jours il devient jaune comme un citron, et c'est alors qu'il est bon à manger. Ce fruit renferme deux ou trois graines de la grosseur de celles d'une citrouille, que les naturels du pays assurent avoir beaucoup de vertu. Rôtie et réduite en poudre elle guérit promptement et radicalement toute sorte de coupures, et trempée dans l'eau-de-vie elle arrête les cours de ventre : je m'en suis servi moi-même, et j'en ai obtenu une entière guérison.

On y trouve aussi une espèce d'arbre qui ressemble au grenadier, mais dont le fruit est différent; ce dernier a la forme d'une grosse fraise, et n'est pas bon à manger; il renferme intérieurement une espèce de pois, couleur cendrée, qui, rôti et réduit en poudre, est d'une grande utilité pour la propreté des dents. L'écorce de cet arbre est très-amère; lorsqu'elle est pourrie, on s'en sert comme du savon pour blanchir le linge. Cet arbre est très-recherché dans le pays et ailleurs.

CHAPITRE TROISIÈME.

Buénos-Ayres. — Manière dont on transporte les nègres à Lima.

Buénos-Ayres, ville capitale de la province de la *Plata*, du *Paraguay* et d'une partie du *bas Pérou*, gouvernée avant l'indépendance par un vice-roi, l'est maintenant par un congrès. Elle est située sur la droite de la *Rlata*, à 82 lieues nord-ouest de la mer. Longitude occidentale 60. 51. 15. lat. 34. 35. 26.

Il y a une grande audience, un évêché dont le prélat jouit de très-grands bénéfices, deux théâtres, l'un assez beau et l'autre très-antique, plusieurs superbes cafés, trois hôpitaux et un tribunal de commerce.

Les rues sont très-belles, très-larges et bien alignées; tout le long, et aux extrémités, on a placé des bornes, qui empêchent que les voitures ne touchent aux trottoirs faits en brique, à la hauteur d'environ un pied au-dessus du niveau de la rue. Cette méthode, aussi utile que propre, garantit les chaussures de l'humidité; et quoiqu'il pleuve fréquemment, on y trouve rarement de la boue.

Les maisons, ornées d'agréables terrasses, sont très-belles quoique bâties en brique. Les vivres y sont à un tel point de superfluité, qu'on jette à la rivière, par ordre de la police, toute la viande et le poisson qu'on n'a point vendu vers les dix ou onze heures du matin. Le commerce y est général; l'herbe et le tabac du Paraguay en font une des branches principales, tant par leur exportation sur la côte ferme de l'Amérique méridionale, que par la consommation qui s'en fait dans le pays, ce qui contribue beaucoup à sa prospérité; mais la véritable cause de son opulence vient de la vente qu'elle fait aux anglais des suifs, des cuirs et de toute espèce de pelleterie, pour du comptant ou en échange d'autres marchan-

dises d'Europe, et surtout de celle des nègres que des bâtimens portugais brésiliens lui portent en grand nombre.

Ces esclaves, mis en entrepôt comme toute autre marchandise, sont destinés pour *Lima*, où on les vend au plus haut prix, à raison sans doute du besoin qu'en a cet endroit pour les travaux de ses divers établissemens.

Comme j'en ai vu bien souvent transporter, je ne saurois m'empêcher de faire connoître combien la position de ces malheureux est déplorable.

Au moment de leur départ de *Buénos-Ayres* pour *Lima*, on donne à chacun d'eux un pantalon en laine bleue et une espèce de verreuse en forme de gilet, avec un bonnet également de laine. On donne aux femmes une tunique très-large, et un mouchoir pour la tête. On sépare les deux sexes, et on les entasse sur de grandes charrettes couvertes en cuir, attelées chacune de huit paires de bœufs, et contenant chacune encore vingt-cinq à vingt-huit de ces esclaves.

Elles sont dirigées par deux ou trois conducteurs qui sont sous la surveillance de trois ou quatre commis salariés, et d'un chirurgien pour donner du secours à ces malheureux en cas de besoin. Elles sont encore chargées du biscuit, de l'eau, du bois, et enfin de tout ce qui peut être nécessaire au transport, afin que les nègres et leurs conducteurs ne soient point exposés à éprouver les souffrances de la faim; on ne les charge point de viande, parce qu'on en trouve suffisamment sur la route. Ces charrettes sont quelquefois suivies par un grand nombre de voyageurs, qui craignent d'être arrêtés, pillés et tués par les indiens insoumis, qui, bien souvent, infestent la route de *Buénos-Ayres* à *Mendoza*. Elles sont par fois au nombre de quarante.

Chaque nègre reçoit pour sa ration journalière douze onces de biscuit, trois de riz et de la viande à discrétion. Arrivés à *Mendoza*, ils prennent quelques jours de repos, et on leur fait ensuite continuer

le voyage par *Valparaiso* (1), mais d'une manière bien différente. On les monte simplement sur des chevaux ou mules, dont les selles fort petites ne servent qu'à des transports de ce genre.

Ce nouveau changement est pour ces malheureux un état de souffrance : n'étant point habitués au cheval, ils éprouvent toutes sortes d'incommodités, et pour peu que la bête qui les porte soit vigoureuse, elle les renverse au moindre mouvement. Ceux qui tombent et qui se lèvent pour remonter éprouvent des ruades si fortes, que souvent ils restent étendus morts sur le lieu. Ces accidens sont très-fréquens, et il ne se fait aucune de ces expéditions qu'il n'y ait quelques esclaves tués ou estropiés.

De rudes souffrances les attendent aux *Cordilières* : accoutumés à un climat excessivement chaud et entièrement opposé à celui qu'ils sont obligés de traverser, ils se sentent tellement saisis de froid à l'approche de ces montagnes que plusieurs d'entr'eux deviennent tout roides, et ont cessé d'exister lorsqu'on les croit bien portans.

Dans pareille circonstance, ou s'il arrive d'autres accidens, les commissaires chargés de la remise dressent procès-verbal des morts, et le remettent, pour leur décharge, à *Valparaiso*, au moment de leur embarcation pour *Lima*, leur destination.

A moins d'être dénué de tout sentiment d'humanité, on ne peut, sans gémir, jeter un coup-d'œil sur les malheurs auxquels la cupidité a réduit des infortunées créatures, dont le seul crime est d'être d'une couleur différente de la nôtre. Les tourmens affreux qu'on leur fait éprouver, ont excité la juste indignation de plusieurs écrivains sensibles et généreux, qui ne peuvent que se réjouir d'avoir vu leurs efforts couronnés par l'abolition de la traite des nègres; mais ce commerce honteux, quoique sévèrement défendu, n'en continue pas moins, et les horreurs que j'ai

(1) Port principal du royaume du Chili, où ils sont embarqués pour Lima.

vues de mes propres yeux, et dont je donne le détail, ne se renouvellent encore aujourd'hui que trop souvent. Jetons le voile sur ces iniquités ; laissons les malheureux qui s'en rendent coupables à leur bonne ou mauvaise fortune, et revenons à la ville de *Buenos-Ayres*.

Cette ville est située, comme je l'ai déjà dit, sur le bord de la *Plata*, dans une très-belle position. Elle jouit de plusieurs agrémens très-utiles : elle n'éprouve d'autre inconvénient que celui de n'avoir pas une eau suffisante pour recevoir les gros bâtimens chargés de marchandises pour son compte. Faute d'eau, les bâtimens sont obligés d'ançrer à trois lieues de distance; et dans cette gènante circonstance, elle se voit réduite à la dure nécessité d'envoyer de foibles embarcations pour en retirer les marchandises qu'ils lui portent.

Les habitans, quoique d'un caractère altier, sont très-doux et excessivement généreux. Les étrangers y sont accueillis avec la plus franche hospitalité, ce qui prouve la bonté de leur cœur.

Le costume des hommes, simple en apparence, est très-riche ; les femmes portent le luxe au plus haut degré, et sont aussi passionnées pour le tabac à fumer, que celles de *Monte-Video*. Les riantes et riches campagnes qui environnent la ville, sont couvertes de toute espèce d'arbres fruitiers et d'un grand nombre d'oliviers.

L'abondance excessive des viandes attire une infinité de rats. Les Anglais qui spéculent sur tout, et qui n'épargnent rien lorsqu'il s'agit de faire quelque profit, payent expressément des hommes pour qu'ils leur en tuent en foisson, et ils emportent la peau de ces rats pour la préparer chez eux. Les professions que j'ai citées pour être avantageuses à ceux qui les exerceroient à *Monte-Video*, ne le seroient pas moins à ceux qui viendroient s'établir à *Buenos-Ayres*. Les récoltes se font dans cette ville, comme dans toute la province, dans les mois de janvier et février.

A mon arrivée à *Buenos-Ayres*, Son Excellence M. le comte de Linier-Ebremont, français d'origine, remplissoit dans cette ville les hautes et dignes fonc-

tions de vice-roi. La longue suite des malheurs que je venois d'éprouver à *Monte-Video*, et pour mieux dire dans tout mon voyage, m'avoit plongé dans la détresse. Je n'hésitai pas de me présenter chez Son Excellence avec une lettre de recommandation que M. de Chassenai voulut bien donner, étant lui-même, dans ce moment, prisonnier dans la citadelle de *Monte-Video*, où il étoit gardé à vue. Je ne saurois dépeindre l'accueil favorable que me fit le vice-roi. Touché de mes malheurs, apres m'avoir témoigné combien il chérissoit sa mère-patrie, quoique gouverneur dans une étrangère, il me fit cadeau de 40 quadruples, qui faisoient monnoie de France 3200 fr., et à la faveur de ses générosités, j'entrepris un petit commerce.

Je regretterai toujours de n'avoir jamais pu trouver une occasion favorable pour témoigner toute l'étendue de ma reconnoissance à mon généreux bienfaiteur. Privé de cette douce satisfaction, je me fais un devoir de faire connoître ici les talens de ce brave homme, et son naturel toujours enclin à faire le bonheur du moindre de ses sujets.

En 1806, M. le marquis de *Sobre-Montes* faisoit les fonctions de vice-roi dans cette capitale, et M. le comte *Linier-Ebremont* n'étoit alors que capitaine de vaisseau au service de Sa Majesté. Dix mille anglais s'emparèrent d'une partie de la ville; les habitans donnoient des preuves de bravoure, et faisoient tous leurs efforts pour les repousser. Ils se portèrent en foule chez M. le marquis de *Sobre-Montes*, pour lui faire part de leurs intentions; mais à sa manière de répondre, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il étoit d'intelligence avec MM. les Anglais, et découvrirent même qu'il avoit coopéré à leur réussite.

Toujours pleins d'ardeur pour la défense de leur pays, et indignés de la conduite de leur vice-roi, ils s'adressèrent à M. le comte de *Linier-Ebremont*, et d'un commun accord le proclamèrent leur chef.

Guidé par les sentimens de l'honneur, cet homme si digne de la confiance publique se mit à leur tête, sans balancer, avec un courage héroïque, et ordonna qu'on

fît sur-le-champ un recrutement de tous les Français qui se trouvoient dans la ville et aux environs. Ses ordres furent promptement exécutés; tous s'empressèrent de prendre les armes sous son commandement, et marchèrent aussitôt contre les Anglais. Guidés par un chef aussi courageux, nos intrépides soldats, qui se disputoient la gloire de défendre une si juste cause, ne tardèrent pas à se couvrir de lauriers; et les Anglais furent obligés de se rendre à discrétion, et forcés de se rembarquer, parce qu'on refusa d'accepter aucune capitulation de leur part, quoiqu'ils voulussent la consentir au gré de notre nouveau chef.

Ce fut après cette action qu'il fut appelé aux honorables fonctions de vice-roi, dignité qu'il occupoit lorsque j'eus l'honneur de le connoître.

Les habitans le chérissoient à raison de sa justice et de son équité. Il réunissoit aux talens militaires et à un courage à toute épreuve, toutes les qualités d'un homme honnête et probe; aussi se faisoient-ils un plaisir d'être sous ses ordres. Il fut fidèle à ses sermens et à son roi: lorsque le triomphe de l'indépendance se propagea, il se retira à *Cordova*, où il vivoit paisiblement, lorsqu'on fut l'arrêter; et dans le trajet de cette ville à *Buenos-Ayres*, il fut fusillé par son escorte à l'endroit qu'on nomme la *Crusalta*, ou la Croix haute.

Telle fut la fin de cet homme estimable, dont la mémoire me sera toujours chère.

Les habitans de *Buenos-Ayres* ont signalé la conquête de leur indépendance, en construisant à cette époque, au milieu de la place principale, une pyramide où, les dimanches et les jeudis, on célèbre encore toute espèce de jeux et de fêtes. Les élèves des colléges, accompagnés de leurs chefs, ainsi que ceux qui président aux divers établissemens de la ville, s'y rendent accompagnés d'un chœur nombreux, qui fait entendre des cris de joie. Rendus sur le lieu où se trouve ce superbe monument, ils font plusieurs fois le tour de cette pyramide, au son d'un infinité d'instrumens de musique.

Les officiers et soldats sont habillés et équipés à

peu près à la française, et ces derniers sont payés à raison de 75 fr. par mois.

58,000 habitans, dont le tiers est blanc, forment la population de cette ville.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Province du Paraguay. — L'Assomption. — Corrientes.

Je partis de *Buenos-Ayres* pour aller parcourir la province du Paraguay. Je m'embarquai à cet effet sur la rivière de la *Plata*, et je ne pus y arriver que dans quarante jours.

La province du Paraguay se trouve située sur le bord de la *Plata*. Elle est bornée au nord par le Brésil et par le pays des Amazones ; au couchant par le Pérou ; par le Chili au sud ; par l'Océan atlantique à l'est.

Sa capitale est l'*Assomption*, qui est sous la dépendance de *Buenos-Ayres*. Elle est gouvernée par un colonel et un grand *Cavildo* ; elle a un évêché fort considérable.

La variété des riches productions de ce pays le rend très-commerçant ; mais ce qui en augmente l'opulence, c'est la vente de l'herbe dont j'ai déjà parlé, et qui produit un revenu annuel de 600,000 piastres, 3,000,000 francs argent de France ; et celle du tabac, qui, par son goût et son odeur, est réputé pour être le meilleur de l'Amérique méridionale.

Le coton, dont la récolte est considérable et qui est de première qualité, donne encore un nouveau lustre à ce pays, tant par la grande quantité qu'on y consomme, que par l'exportation qu'on en fait pour d'autres provinces et pour les pays étrangers. Les loutres, dont j'ai également parlé, sont encore très-communes dans le Paraguay.

Les productions du Paraguay suffiroient pour enrichir une province beaucoup plus grande et plus peuplée, par la facilité qu'ont les habitans de s'en défaire : mais la nature a voulu les favoriser encore

plus amplement ; elle a permis à leur sol de produire toutes les denrées de première nécessité.

Le riz et le maïs y sont en grande abondance, ainsi que la viande et le *manioc*, qui est une racine farineuse qui a la forme d'une carotte, mais qui est blanche et plus grosse. Les habitans font de cette farine un pain qu'ils appellent *cassave*, et dont ils se nourrissent. Voici la manière dont ils le font :

Après avoir arraché la racine, ils en ôtent la peau et la râpent avec des râpes de cuivre ou de fer-blanc, semblables à celles dont nous nous servons pour râper le sucre, mais qui ont deux pieds de plus de longueur et un de largeur. Quand la racine est ainsi râpée, ils mettent la farine dans des sacs de toile forte et claire, la pressent ensuite afin d'en extraire le suc, qui est un dangereux poison, car les habitans disent que si un animal en boit ou en mange, il meurt aussitôt, si elle n'est pas cuite. Cependant, quoique réputée comme poison, elle ne laisse pas que d'être utile. Si on la met au soleil dans des vaisseaux avec du piment, ce suc aigrit, et il est aussi bon pour les sauces que le vinaigre : de ce suc ainsi pressé, il reste une matière qui ressemble à la farine. On la laisse sécher au soleil, et on la garde pour s'en servir au besoin ; et pour la transporter sans qu'elle se gâte, on la met sur de grandes platines de fer qui viennent d'Europe, et dont les chapeliers se servent pour faire leurs chapeaux ; on la fait cuire par degré, et on en fait une espèce de tourte dont la plupart des habitans se nourrissent, car le pain y est assez cher. Les sauvages qui sont voisins de cette province, emploient la même manière, avec cette différence qu'au lieu de râpe, ils se servent d'une espèce de bois dans lequel ils enchâssent de petites pierres dures et pointues, et au lieu de sacs de toile, ils usent d'écorces d'arbres, dont ils font un tissu fort propre ; à la place de la platine de fer, ils en font de terre, qui leur servent à cet usage.

Cette racine est aussi utile dans cette province que le blé en Europe ; on en fait encore une excellente boisson, qui nourrit mieux que la bière.

La canelle, la rhubarbe, la vanille, la cochenille

tiennent aussi leur rang parmi les productions du *Paraguay*. On y trouve encore une herbe que les habitans nomment *cayapia*, dont la feuille a une odeur semblable à celle du figuier. Sa vertu, lorsqu'elle est broyée et bouillie, donne à ceux qui en boivent l'eau, la force de résister au venin des serpens, et opère la guérison de ceux qui ont été blessés par des flèches empoisonnées.

L'igname et la camothe sont encore très-communes dans ces contrées. La première de ces racines, qui est comme une espèce de betterave, mais beaucoup plus grosse, est très-nourrissante, mais elle n'a pas le même goût. La camothe a la peau rouge, et elle est blanche dans l'intérieur comme une pomme de terre, mais plus substantielle et aussi farineuse que le manioc.

On y trouve beaucoup de bananiers, dont le fruit, rôti ou cuit à l'eau, fait le plus grand plaisir aux habitans; ils le préfèrent à tout autre; son goût ressemble beaucoup à celui de la châtaigne. Je n'en donne pas d'autre description; il est suffisamment connu.

Les cannes à sucre, les citronniers et les orangers, ainsi qu'une infinité d'arbres fruitiers, couvrent les environs de cette ville, et offrent le plus beau coup-d'œil par leur variété. On en remarque plusieurs dont le bois est d'une forte consistance, et dont l'odeur est très-agréable : les habitans s'en servent pour construire les plus jolis meubles.

Ces contrées fournissent également des singes de différentes couleurs. On y trouve encore des oiseaux, qui, par la diversité de leur plumage, sont très-beaux et très-recherchés. Voilà quelles sont à peu près les productions les plus remarquables du Paraguay.

Mais avant de passer à une autre contrée, je crois utile de faire ici la description de l'herbe du *Paraguay*, si renommée dans l'Amérique méridionale, et d'enseigner sa préparation et son usage.

On commence par la mettre dans une petite calebasse, qu'on nomme *mathé*, préparée en forme d'une petite coupe. On y met, comme au thé, une quantité suffisante de sucre, et on y verse ensuite de l'eau

chaude, qu'on boit aussitôt sans la laisser infuser, car autrement elle deviendroit noire comme de l'encre. Pour ne pas avaler l'herbe qui surnage, on se sert d'un chalumeau en argent, qu'on appelle *bombilla*, au bout duquel est une boule percée de plusieurs petits trous qui dégagent entièrement la boisson. Tout le monde boit à la ronde avec le même chalumeau; et à mesure qu'on boit, on remet sur la même herbe et dans le même *mathé*, de l'eau chaude. Telle est la manière usitée dans le *Paraguay*. La différence qu'il y a, c'est que les *mathés* dont se servent les riches sont d'argent ou d'or massif, tandis que ceux des pauvres ne sont que garnis en argent.

Cette boisson, d'une odeur très-agréable, est, selon moi, meilleure que le thé : elle a la vertu de guérir les maux de tête et du cœur. Les gens du pays y sont tellement habitués, que les plus pauvres en font usage trois ou quatre fois par jour, surtout le matin à jeun.

Outre le grand commerce qu'ils font de cette boisson dans des pays lointains, celui qu'ils entretiennent avec les villes de la *Paz* et *Cusco*, le haut *Pérou*, *Chuquisac*, *Mendoza*, *Salta*, *Tucuman*, *Cordova*, *San Juan*, *San Juan de las Fonteras*, etc., etc., est le plus considérable. Tous les ans on en expédie pour le royaume du Chili 21,800 quintaux pour la consommation du pays.

Je croirois faire une des omissions les plus essentielles, si je ne parlois point de la ville par où je passai à mon retour de l'*Assomption*. Son commerce, ses richesses, et la générosité de ses habitans, m'imposent le devoir d'en faire la description. Cette ville, nommée *Corrientes*, est située sur le bord de la *Plata*, à 90 lieues sud-est de l'*Assomption*, et à 210 nord de *Buenos-Ayres*. Elle jouit de la même température que l'*Assomption*; son commerce et ses productions sont en général les mêmes. Il y a dans les environs beaucoup de ruches qui produisent du miel excellent, et quantité de loutres dont le commerce est plus considérable qu'à l'*Assomption*. On y distille beaucoup d'eau-de-vie ou tafia; les cannes à sucre contribuent beaucoup à enrichir le pays.

Dans les campagnes qui environnent *Corrientes*, le *copal*, qui est un arbre digne d'être apprécié, produit une gomme dont l'odeur est semblable à celle de l'encens : les naturels du pays s'en servent dans leurs cérémonies religieuses. Cette gomme a de grandes vertus : elle réchauffe et amollit toutes les parties du corps ; elle est très-bonne surtout pour les maux de tête. On travaille cette gomme comme la résine : sa feuille est souveraine ; les habitans en font un grand usage pour des tisanes purgatives.

Dans les environs de cette ville comme dans le *Paraguay*, on trouve une racine rouge, connue sous le nom de *guaricus*. On la pile avec beaucoup de précaution, et on l'applique sur les plaies ; elles les guérit si radicalement, quelques grandes qu'elles soient, que, dans l'intervalle de trente à quarante heures, il en reste à peine quelque marque. Les gens du pays ne voyagent jamais sans en être munis. Les européens qui portent dans ce pays des objets de quincaillerie ou de fausse bijouterie, tels que cuivres dorés ou autres métaux fabriqués en France, y font des profits immenses.

Les habitans l'emportent sans contredit, sur tous ceux des diverses contrées que j'ai parcourues, par leur amour pour tout ce qui leur offre de la nouveauté ; aussi les marchandises qui sont de leur goût s'y vendent beaucoup plus avantageusement que par-tout ailleurs. Les rubans de différentes couleurs et de la largeur d'un pouce et demi, et les petits pistolets de poche, y sont surtout si appréciés, que si quelque voyageur entreprenoit ce seul genre de commerce, il auroit bientôt retiré le fruit de son travail et de son industrie : tous les artistes, en général, y trouveroient une existence heureuse.

Les habitans sont très-affables, et aiment et respectent tellement les étrangers, qu'ils se font un vrai plaisir de leur donner l'hospitalité. Les femmes sont en général portées pour les européens, et il n'est point de sacrifice qu'elles ne fissent pour s'établir avec quelqu'un d'eux. Quoique d'une couleur très-brune, elles ne laissent pas que d'être fort aimables.

Elles portent pour tout vêtement une chemise dont les manches et l'ouverture du sein sont garnis d'une dentelle très-fine, et une simple tunique dans le genre de celles que portent les enfans en France. Cette robe est une indienne-mousseline, ou autre toile fine en coton, à cause de la chaleur excessive; et pour se tenir dans un très-grand état de propreté, elles vont se baigner deux ou trois fois par jour.

Elles sont fort zélées pour toutes les pratiques de la religion, et saisissent avec empressement toutes les occasions de faire de bonnes œuvres. Elles disent fréquemment le rosaire ou chapelet, et aiment surtout les peintures ou estampes allégoriques de la mort de *Jésus-Christ* et des Saints. Ces chapelets et estampes se vendent dans l'endroit à un prix fort avantageux.

Le climat n'exerce aucune influence sur les mœurs et le caractère des étrangers qui voyagent dans cette province : personne ne cherche à se nuire dans ce pays. Deux français, par exemple, qui seront nés aux deux extrémités du royaume et qui suivront diverses branches de commerce, loin d'être envieux l'un de l'autre, se regardent au contraire, dans ces contrées, comme deux véritables frères, se rendent un compte exact et réciproque de leurs pertes et de leurs bénéfices; et si l'un des deux éprouve quelque malheur, l'autre vole promptement à son secours, et lui fournit l'argent nécessaire pour le réparer. C'est par de tels procédés qu'ils s'unissent entr'eux par les liens de l'amitié la plus franche et la plus sincère.

Après avoir terminé mes affaires dans cette charmante ville, je repris ma route pour retourner à *Buenos-Ayres*, emportant le regret de quitter des habitans auxquels je m'étois attaché à raison de leur caractère et de la loyauté de leurs sentimens.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Départ de Buenos-Ayres pour Mendoza. — Plaine des Pampas. — Les Forts. — Rivière de los Saladillos. — Manière de faire le voyage, et remarques que je fis en route.

Au bout de quelques jours, je quittai de nouveau *Buenos-Ayres*, et me dirigeai vers *Mendoza*, emportant avec moi tout ce qui pouvoit m'être nécessaire pendant la route. La grande distance à parcourir, et le pays désert qu'il faut traverser dans les *Pampas* ou plaines que j'ai déjà désignées, pour se rendre à cette dernière ville, forcent tout voyageur de prévenir ses besoins.

Il me fallut donc acheter un *nomille*, une *juerga* ou *escuadero*, un cuir travaillé à dessein, un grand *peilhon*, un *puncho*, une bride, des éperons, des étriers, un couteau dans le genre de ceux de chasse, et une besace. Après avoir fait ma provision de vivres, je me procurai un cheval et un conducteur.

Je ne crois pas inutile de détailler l'emploi et l'utilité de tous ces objets vraiment indispensables pour cette route.

La *juerga* ou *escuadero* est une espèce de grosse étoffe molle et d'un tissu peu serré, qu'on pose sur le cheval avant de le couvrir avec d'autres peaux; on met par-dessus le cuir dont j'ai parlé et qui doit être très-fort et de la longueur d'une selle, mais beaucoup plus large: il déborde un peu sur la croupe, et tient lieu de housse. On place sur ce cuir le *nomillo* qui sert de selle, et qu'on sangle; sa forme néanmoins varie, elle ressemble plutôt au bât de nos chevaux qu'à une véritable selle; on place ensuite le grand peilhon, qui est encore une espèce de grosse étoffe ou petit tapis en laine, très-bien fourni. Je ne parlerai point de l'usage de la bride, des étriers et des éperons, car ils sont nécessaires en tout pays, malgré [illegible] forme plus ou moins différente.

Une fois à cheval, on se sert du *puncho* qui est fait en forme de chasuple, mais qui est carré et plus ample; il est d'une seule pièce d'étoffe rayée par bandes de diverses couleurs. Il garantit de la pluie, ne se défait jamais malgré le vent, sert de couverture la nuit, et de tapis à la campagne, comme j'en parlerai dans la suite. Il y a des *punchos* qui, par la richesse des franges en or dont ils sont ornés au bas, et par leurs dessins, valent jusqu'à 300 et quelques piastres (1500 fr.) Quant aux besaces, elle sont de première nécessité pour porter les vivres et le couteau, qui est indispensable, tant pour découper la viande que pour tout autre usage.

Comme on est obligé de dormir à l'intempérie du temps, il faut nécessairement se servir de tout ce qui harnache le cheval, pour se délasser et se garantir des injures de l'air. On commence d'abord par attacher le cheval à des broussailles, faute d'arbres, avec un lacet en cuir, dont il est essentiel de se munir; il doit être fait de la même manière que ceux que j'ai désignés pour la chasse aux tigres. On desselle le cheval; on étend d'abord le grand cuir pour se préserver de l'humidité; on place ensuite par-dessus la *juerga* ou *escuadero* avec d'autres peaux, et on couvre enfin le tout du grand *peilhon* qui sert de matelas. Le *nomillo* tient lieu d'oreiller, et le *puncho* de couverture, pour se mettre à l'abri, je le répète, du froid et du mauvais temps.

J'observerai que dans ces *Pampas*, le froid y est rigoureux et la chaleur excessive. Ces plaines sont couvertes d'excellens pâturages; aussi le bétail y est très-abondant. On y trouve toute espèce de gibier, des cerfs, des lièvres et des lapins. Les perdrix y sont en si grand nombre, qu'au galop du cheval, le cavalier en tue en quantité avec le bout de la bride, qui sert de fouet.

Les autruches y sont également si nombreuses, qu'on trouve beaucoup de leurs œufs dans les broussailles. Les voyageurs s'en nourrissent et les mangent avec autant de plaisir que ceux de poule. Les poulets-autruches s'y prennent facilement, parce qu'ils vont

en troupes. Leur viande est excellente, et d'une grande ressource pour les voyageurs, parce qu'elle leur fournit les moyens de traverser les *Pampas*.

Ces plaines sont si vastes et si désertes, qu'il est presqu'impossible de donner avec exactitude le détail de tous les animaux qu'elles renferment ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit regretter que le climat ne soit pas un peu plus tempéré. Sans ce puissant motif, elles seroient peut-être peuplées en grande partie, et les voyageurs du pays, ainsi que les étrangers, ne seroient pas obligés de prendre tant de précautions pour en faire le trajet ; mais comme il n'est donné à personne de pouvoir arrêter les mouvemens de la nature, et que les saisons se succèdent d'une extrémité à l'autre, ceux qui veulent les parcourir doivent se résigner à la peine, ou autrement y renoncer. La curiosité de parcourir ces plaines, jointe au désir d'en connoître les diverses productions, l'emporta sur les fatigues et les peines que je devois essuyer, et me fit seule prendre cette direction.

Arrivé à un parage qu'on nomme *les Forts*, à 28 ou 30 lieues de *Buenos-Ayres*, je fis halte pour savoir pourquoi on avoit ainsi désigné ces deux ou trois hameaux. Voici le résultat de mes observations et de mes recherches.

Ces villages ou hameaux sont connus sous le nom de *Forts*, parce qu'ils sont habités par des soldats chargés d'empêcher les *Indios bravos* ou Indiens très-méchans d'aller à la capitale; car sans un ordre du gouvernement ils ne peuvent dépasser ces limites.

En continuant ma route, je fis des remarques sur ces Indiens farouches qui vont à *Buénos-Ayres* avec une permission, pour y aller vendre des peaux de toutes sortes d'animaux sauvages, dont ils retirent de très-grands profits; ils en portent eux-mêmes de fort belles en forme de redingotes. Ils ont les cheveux épars, un seul ruban leur ceint la tête. Ils sont très-agiles pour monter à cheval, et le manient avec beaucoup d'adresse, quoique sans selle.

Ils se nourrissent de viande crue, et préfèrent celle des jumens à toute autre.

Ces Indiens ont les facultés intellectuelles très-bornées; la civilisation ne fait aucun progrès chez eux. Il est étonnant que depuis le temps qu'ils communiquent et commercent avec les habitans de la ville, ils n'aient pas encore perdu leurs habitudes sauvages. Les femmes ont le même costume; elles sont couvertes d'une simple peau en forme de jupon, qu'elles suspendent à la ceinture, et qui ne leur dépasse pas le jarret; elles portent également un ruban de couleur à la tête. Les hommes ainsi que les femmes sont de couleur olivâtre; cependant on voit dans ces dernières des traits réguliers.

Je continuai mon chemin, vivant et dormant toujours de la même manière, jusqu'à la *Punta San-Louis*; mais je ne remarquai rien qui mérite d'être rapporté. Je traversai seulement la rivière de *Saladillos*, à 115 lieues des *Forts*, et à peu près à moitié chemin de *Mendoza*. Cette rivière est très-dangereuse, et on ne peut la passer en temps d'hiver, à cause de l'abondance des eaux qui s'y jettent du haut des montagnes lointaines, et qui les grossissent au point d'en rendre le passage impossible; en été elle est seulement praticable à cheval ou sur des mules; l'eau en est à moitié salée.

CHAPITRE SIXIÈME.

La Punta San-Louis. — Cordova et Valle fertille.

J'arrivai donc à la *Punta de San-Louis*, petite ville très-ancienne, à 90 lieues est de *Mendoza*, et à 180 environ vers le nord de *Buénos-Ayres*. Elle renferme une population d'environ 7000 habitans, y compris ceux de sa juridiction territoriale. Le commerce y est brillant, grâce à l'activité et à l'industrie des femmes, car les hommes y sont extrêmement paresseux, et ne songent qu'aux chevaux et à la débauche. Ils ne connoissent d'autres occupations que leurs plaisirs; ils aiment toutes sortes de jeux, et

principalement la boisson, quoique très-chère en ce pays. Ils récompensent par les plus mauvais traitemens les fatigues de leurs femmes, dont le travail sert à nourrir et à entretenir leurs vices. Je ne parle ici que des hommes de la basse classe, et j'en excepte ceux qui ont reçu de l'éducation, ou qui tiennent quelque rang dans la société.

J'avoue que ces femmes ont un grand mérite pour pouvoir supporter avec tant de patience et de résignation la brutalité et les indignes procédés de leurs maris. Je ne pourrois, sans une peine extrême, comparer les mauvais traitemens que les femmes éprouvent à la *Punta San-Louis*, avec les égards qu'on a partout pour elles en Europe. Je voudrois seulement que certaines de nos Européennes qui se plaignent de n'avoir pas assez d'empire sur leurs maris, se trouvassent à San-Louis pour apprécier, comme moi, la différence qui existe entre leur sort et celui des femmes de ce pays.

Ce sont elles qui fabriquent le *puncho* dont j'ai désigné l'usage, et qui leur produit beaucoup, car le luxe étant très-fort dans ce genre comme dans bien d'autres, les prix varient depuis cinq jusqu'à quinze cents francs.

On doit encore à leur industrie les *alfombras*, espèce de tapis en laine et en coton, dont le grand débit augmente les revenus de cette ville.

Ces tapis sont bien différens de ceux d'Europe; ils ne paroissent leur ressembler que par la variété des couleurs; mais la qualité de ceux dont je parle est bien supérieure. Ils sont beaucoup plus forts et plus épais, mais moins grands que ceux dont on se sert dans les églises et dans les salles des riches particuliers. La laine et le coton ressortent par-dessus de la longueur d'un pouce.

C'est de cette étoffe que les voyageurs se servent ordinairement en route pour faire leurs lits; elle leur tient lieu de matelas.

Il est malheureux que ces femmes si aimables, si laborieuses et si hospitalières, ne soient payées de leurs excellentes qualités que par les éloges qu'elles

reçoivent des étrangers ; leurs maris sont tellement abrutis, qu'ils sont hors d'état de pouvoir les apprécier.

Cette ville fait encore un commerce assez considérable sur le beurre et le fromage, qui y sont d'une très-bonne qualité. On en fait une quantité prodigieuse, à cause de l'abondance du laitage que fournissent les bestiaux qui couvrent le territoire.

Les objets de quincaillerie, la fausse bijouterie, les chapelets et les estampes religieuses y sont très-estimés, et il s'en fait un grand débit à de très-bons prix.

Dans les environs de *San Louis*, on trouve un arbrisseau dont on fait un très-grand cas. Sa forme est à peu-près semblable à celle du myrthe, et son fruit, quoique d'un goût bien différent, ressemble à une fraise. On en fait une boisson très-raffraîchissante, mais qui engourdit les sens et plonge dans le sommeil, si on en boit avec excès. Les habitans en font un grand usage, et se servent de sa racine pour teindre en violet. Ils font encore bouillir avec de la canelle le jus qu'ils en extraisent, et en composent une tisane avec laquelle ils guérissent les fièvres.

La température y est saine, quoique l'hiver soit très-froid. Les autres saisons s'y succèdent avec gradation.

La position de cette ville est fort agréable ; quand le temps est clair, on distingue facilement les *Cordilières*, quoiqu'elles soient à une distance de plus de cent lieues. Elle est gouvernée par un capitaine et deux alcades.

De la *Punta San Louis* j'allai à *Cordova*, qui est à 128 lieues sud-est de *San Miguel* de *Tucuman*, et à 150 nord-ouest de *Buénos-Ayres*.

Je dois faire observer ici que depuis le passage de la rivière de los Saladillos, je m'étois écarté de ma direction ; comme mes affaires m'appeloient dans les endroits ci-après désignés, je me décidai à les parcourir, quoiqu'opposés à ma première destination. Je crois devoir faire cette observation afin d'éviter toute méprise.

Cordova, ville fort jolie et très-propre, est d'autant plus agréable, qu'elle jouit d'une excellente température. Elle est gouvernée par un colonel qui a le titre de gouverneur civil et militaire, et par deux alcades majors; elle a encore un évêché.

Toutes les maisons sont d'une telle blancheur, qu'à une certaine distance on les prendroit pour un tas de neige. Il y a plusieurs églises et beaucoup de couvens religieux très-richement ornés.

Son principal commerce consiste en une espèce de drap nommé *bayetta*, semblable à la futaine d'Espagne. Il s'y fabrique aussi beaucoup de toiles en coton qu'on appelle *tueuye*, qui ne diffèrent de nos toiles de ménage, que parce qu'elles ne sont pas en fil.

Ces deux articles, du plus grand intérêt pour la ville, ne sont guère travaillés que par les femmes, car les hommes ont les mêmes défauts que ceux de la *Punta San Louis*.

Les campagnes qui environnent cette ville sont couvertes de toute sorte de bestiaux, de chevaux, de mulets, d'anes, etc. Les bêtes à laine y sont aussi très-nombreuses, et il s'en fait un grand commerce avec *Mendoza*. Le gibier y est encore très-commun; mais les fruits y sont assez rares, quoiqu'il y ait des arbres en quantité.

On trouve dans les alentours un minéral qui a la plus grande ressemblance avec le verre, et je ne doute point que s'il étoit travaillé, on ne pût l'employer au même usage.

Il y a aussi dans le pays une espèce d'animal qu'on nomme *zorille*, qui a l'air d'une fouine, mais qui, par le moyen de son poil, lorsqu'il est irrité, se fait des cornes sur la tête.

Un jour que je passois à cheval devant un de ces animaux, sans savoir ce que c'étoit, je mis pied à terre pour tâcher de l'attraper, tant je le trouvai curieux; il me regarda sans bouger, et je le pris sans la moindre résistance de sa part. Joyeux de l'avoir pris, je commençai à le caresser, ne m'attendant nullement à ce qui alloit m'arriver. Il exhala tout-à-coup une odeur si fétide, que je craignis un

instant d'en être suffoqué. Je jettai l'animal avec tant de violence, qu'il ne se releva plus. Je croyois faire disparoître cette odeur insupportable et pestiférée en me lavant ; mais plus je me lavois, plus la puanteur se manifestoit, au point que de cinq à six jours, personne ne put m'approcher : cette exhalaison étoit si forte, que je ne pouvois moi-même la supporter. J'appris enfin par des personnes à qui je racontai ce qui m'étoit arrivé, que c'étoit l'urine que cet animal avoit lâchée sur moi, tandis que je le caressois, qui produisoit cet effet.

On fait la chasse à cet animal pour en avoir la peau, dont on fait des bonnets. Comme il n'a aucun autre moyen de défense, à l'approche du chasseur, il lance son urine, dont l'odeur arrête à coup sûr ce dernier. Cette odeur est si forte, que partout où il passe et urine, on jureroit, à une certaine distance, qu'on approche d'un lieu plein de cadavres putréfiés.

Les marchands et artistes dont j'ai fait mention, sont très-recherchés à *Cordova*, et y trouveroient le fruit de leurs travaux et de leur industrie.

J'observerai que dans cette province, comme en beaucoup d'autres, lorsqu'un ou plusieurs voyageurs arrivent, et qu'ils ont besoin de prendre quelque nourriture, ils sont obligés, attendu le défaut d'auberges, de s'adresser à des maisons particulières, où on leur apprête à manger ce qu'ils demandent, sauf la boisson qu'on ne peut leur offrir, parce qu'elle est très-rare. Si les voyageurs en veulent, ils sont obligés d'en envoyer chercher par quelque commissionnaire qu'ils payent à frais communs.

Ces gens-là n'exigent rien pour la dépense qu'on fait chez eux. Si on leur offre de l'argent ils le refusent; mais si on leur présente à boire, ils acceptent cette offre avec plaisir ; et c'est une honnêteté qu'aucun voyageur ne doit hésiter de leur faire : on pourroit rester chez eux à volonté, sans faire la moindre dépense. Les voyageurs même dont les chevaux sont blessés ou fatigués, peuvent les changer pour d'au-

tres, dans les mêmes habitations où ils ont pris leurs repas.

Instruit par les habitans de ce pays que le voyage de *Tucuman* pourroit être favorable à mes intérêts, je ne balançai pas de l'entreprendre. Je passai par une plaine agréable, dont je crois utile de donner le détail.

Valle Fertille est le nom de cette plaine; elle a trente-cinq lieues d'étendue, et est bien peuplée; il y a, de distance en distance, des maisons de campagne, dont les habitans sont à leur aise, et qui s'empressent de secourir les étrangers.

Elle abonde en bêtes et en gibier de toute espèce et de toute qualité. Il y a beaucoup de laitage dont on fait du fromage et du beurre excellent. On y trouve une espèce de crotin qui ressemble beaucoup à celui du bœuf; en le faisant bouillir et en le filtrant dans un tamis, il produit une couleur d'un verd très-clair. Voilà la dernière remarque que je fis avant mon arrivée à Tucuman.

CHAPITRE SEPTIÈME.

San Miguel du Tucuman. — Salta. — Chuquissac.

Le *Tucuman*, province du *Paraguay*, est borné au nord par les provinces de *los Chicos*; est, par celle de *Rio de la Plata*; sud, par le pays des *Chiquitos*, et ouest, par les *Pampas*.

San Miguel, capitale du Tucuman, mais sous la dépendance de *Buénos-Ayres*, est éloignée de celle-ci de 300 lieues, nord-ouest. Elle renferme 7,000 habitans, non compris ceux de sa juridiction, et elle est gouvernée par un colonel et un grand calvilde. Depuis l'indépendance on y a établi une fabrique de fusils et d'autres armes.

Le commerce des chevaux et des mules, qui, par leur bonté, l'emportent sur tous ceux de l'Amérique méridionale, y est très-considérable; il s'en vend étonnamment, et on en expédie une quantité prodigieuse pour le haut Pérou.

L'abondance du bétail fournit à la ville une autre branche de commerce non moins considérable; ses nombreuses tanneries augmentent ses revenus par les produits qu'elles rapportent. Les cuirs qui s'y travaillent sont de première qualité, et se consomment en grande partie dans la province.

Les campagnes sont fertiles en toute espèce de productions d'Europe; la vigne et le froment y réussissent fort bien.

Les habitans transportent leurs denrées à *Buénos-Ayres* sur de grandes charrettes, attelées chacune de huit paires de bœufs, couvertes en cuirs, et portant un poids de 60 quintaux; au retour, ils les rechargent d'autres marchandises, et par là ils entretiennent un commerce très-actif.

Les bois qu'on trouve sur son territoire sont très-propres à la construction des plus beaux meubles, et renferment une infinité de toute sorte de gibier.

Cette ville, ainsi que toutes celles du *Tucuman*, offre de grands avantages aux marchands et aux artistes.

Les hommes y sont d'un caractère très-fier et très-hautain; la plus légère contradiction les porte à toute extrémité; au moindre différend ils tirent leur poignard, et se battent avec tant d'acharnement qu'il est difficile de les séparer sans qu'ils n'aient auparavant assouvi leur rage et leur vengeance. Ils sont très-lestes et très-agiles pour monter à cheval, et ils le manient avec beaucoup d'adresse et de facilité.

Le caractère des femmes est entièrement opposé à celui des femmes de *Cordova*; elles sont belles, mais violentes et vindicatives, et leurs mœurs ne sauroient mériter aucun éloge. Le penchant qu'elles ont pour toute sorte de vices, et l'habitude qu'elles en ont contractée, les rendent encore plus méprisables. Elles terminent, comme les hommes, leurs démêlés à coups de poignards. Toutes, à l'exception de celles qui sont d'un rang distingué, sont dans le cas de faire face à qui que ce soit dans une rixe; pour peu au contraire qu'on ait l'air de les flatter,

ou d'approuver leurs actions, on les soumet aisément à tous ses caprices.

Dans cette ville, comme dans toutes celles du *Tucuman*, immédiatement après dîner, maîtres et esclaves, font ce qu'ils appellent la *siesta*; ils aimeroient mieux ne pas manger que de manquer à cet usage : ils se déshabillent, se couchent et dorment deux ou trois heures. Les ouvriers même qui ne vivent que du travail de leurs mains ne se refusent pas ces heures de repos. Cette partie de la journée qu'ils perdent est cause qu'ils font peu d'ouvrage, ce qui rend la main d'œuvre extrêmement chère; peut-être aussi doit-on attribuer cette cherté à la grande quantité de numéraire.

Il n'est pas étonnant au reste que les ouvriers soient si insoucians; ils n'ont d'autre peine pour avoir de la viande que celle de tuer et d'écorcher les animaux; ils ont le pain à très-bon marché. Les peaux des taureaux et des vaches servent à faire des sacs, et les habitans en couvrent une grande partie de leurs maisons, ce qui se pratique principalement à la campagne. Ces peaux sont si communes qu'on en laisse perdre une quantité prodigieuse dans les rues, sur les places et sur les murs des jardins.

Cette ville passe pour opulente, et c'est à juste titre qu'elle a cette réputation. Outre les grands avantages qu'elle possède, elle jouit encore d'une température très-saine.

De *San Miguel* je fus à *Salta*, petite ville fort agréable, éloignée de 450 lieues nord-ouest de *Buénos-Ayres* et à 90 environ vers le nord de *San Miguel* de *Tucuman*. Elle a un gouverneur et deux alcades. Les rues sont très-jolies et les maisons bien bâties.

Les vivres y sont en abondance, et il s'y fait un commerce assez considérable sur les farines et sur les tabacs de *taraguina* (prononcez *tarigouegue*), qui sont très-estimés, et dont il se fait une grande consommation.

Les mœurs des habitans ne sont pas des plus douces, et malgré leur industrie pour le commerce, ils ont en général des habitudes assez grossières. Ils

ont du goût pour la peinture, et ils excellent dans cet art.

On y travaille avec délicatesse des fauteuils en bois garnis en cuir; quoique ce genre soit regardé comme antique en Europe, on ne laisse pas de les rechercher dans ce pays. Le cuir qu'on emploie, étant orné de gravures en or et en argent ou de dessins de diverses couleurs, offre un très-joli coup-d'œil, et donne à ce siége quelque chose de majestueux. Les villes circonvoisines en ornent leurs plus beaux appartemens, en les faisant venir de *Salta*.

A la fin de 1811, il y eut dans cette ville une affaire sérieuse entre les royalistes de *Lima* et les indépendans de *Buénos-Ayres*, qui tourna à l'avantage de ces derniers. Ils poursuivirent vigoureusement leurs adversaires, et ne leur laissèrent aucun instant de repos dans une retraite de près de 300 lieues.

Le courage qu'ils montrèrent dans cette première campagne les immortalisa, et décida de leurs succès futurs. Il paroissoit impossible que des hommes qui n'avoient presque aucune notion de l'art militaire fissent la guerre avec autant d'intrépidité; mais la valeur suppléa à l'intelligence, et après s'être couverts de gloire par plusieurs traits héroïques, ils eurent le plaisir de voir leurs succès couronnés par le triomphe de la cause qu'ils défendoient.

A 120 lieues nord-ouest de *Salta* se trouve, dans une charmante plaine, *Chuquissac*, ville fort jolie et assez considérable : il y a une grande audience et un évêché : sa population s'élève à environ 13,000 habitans.

Cette ville est aussi féconde en vivres que les précédentes. Elle entretient avec le Pérou un commerce très-étendu sur les cuirs d'excellente qualité qu'on y prépare; cette branche de commerce est soutenue par les nombreuses tanneries où on les fabrique avec la dernière perfection, ce qui la rend très-florissante.

Parmi les indiens qui habitent cette contrée, et qui font même partie des habitans de la ville, il s'en

trouve plusieurs qui confectionnent, avec la plus grande habileté, une espèce de fil doré et argenté, qui sert pour crépines, épaulettes et glands. Cet article, tout simple qu'il paroît, se vend très-cher, et augmente ainsi les revenus de la ville. Les habitans montrent beaucoup de goût pour la peinture : on voit chez eux des tableaux qui ne le cèdent guère à ceux d'Europe. Tous les naturels du pays sont en général pleins d'intelligence, et il est vraiment à regretter qu'ils n'aient pas assez de force pour renoncer aux vices qui les dominent. Ils sont très-passionnés pour les femmes, et c'est peut-être pour leur plaire qu'ils sont partisans de la propreté.

Cette ville, ainsi que celles dont j'ai déjà parlé, seroit très-favorable aux marchands et aux artistes en tous genres. Le climat y est agréable et très-sain. On y trouve toute sorte de gibier. Enfin, ce pays ne le cède à aucun autre pour la fertilité, l'industrie et le commerce.

Après avoir terminé mes affaires à *Chuquissac*, je me rendis à *l'Arrioga*.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'Arrioga. — San Juan de las Fronteras.

L'Arrioga est une petite ville éloignée de 120 lieues à l'ouest de *San Miguel*; elle est fort jolie, située dans une superbe plaine, et contient 4,000 habitans. Tout ce qui est nécessaire à la vie s'y trouve avec profusion. Ses riantes et fertiles campagnes la pourvoient copieusement de toute espèce de fruits d'Europe et d'Amérique.

Il s'y fait un grand commerce sur le coton et le tabac, qui y sont d'une très-bonne qualité.

La température y est extrêmement chaude. Les habitans sont très-affables, et quoique la manière avec laquelle ils prononcent le castillan annonce quelque chose de brutal dans le caractère, ils sont cependant d'une bonté et d'une douceur incroyables.

Il y a dans ces contrées une espèce de couleuvre de six pieds de longueur sur un et demi de grosseur, qu'on appelle dans le pays *ampalagua* ; ce reptile, fait pour effrayer au premier abord tout homme qui ne le connoîtroit point, n'est pas aussi redoutable qu'on pourroit le penser : il n'est dangereux que pour les enfans de cinq ou six mois, que les parens ne doivent pas abandonner. D'abord il n'est point venimeux ; il se nourrit de volaille ; mais il avale les enfans en bas-âge, profitant avec adresse du moment où les parens, par négligence ou autrement, les laissent seuls. Un enfant de l'âge de sept à huit ans le tue avec la plus grande facilité ; le moindre coup de fouet ou de bâton suffit pour cela.

Les habitans prétendent que la chair de cet animal est bonne à manger ; c'est ce que je n'assurerai point n'en ayant jamais fait l'expérience.

On trouve dans les environs un arbre qui a beaucoup de ressemblance à l'amandier, mais dont la feuille est plus petite et plus ronde. On en fait bouillir la racine, et on se frotte de cette eau pour se guérir de la gale ou d'autres maladies de ce genre. Son fruit, qui est noir et de la grosseur d'une prune, est fort bon à manger, mais il endort et enivre lorsqu'on en mange beaucoup ; on risque même de perdre la vie. Les habitans le nomment *mutumnon*.

Il y a enfin un autre arbre appelé *muni* par les naturels. Il produit un fruit d'un goût très-doux, disposé en grappe, gros comme un pois, de la forme et couleur de la graine de grenade : on en tire une liqueur claire qui approche du vin, et on en fait du bon vinaigre, qu'on transporte dans d'autres pays, ce qui est d'une grande ressource pour l'endroit.

Après avoir bien examiné tout ce que cette ville pouvoit offrir de remarquable, je partis pour *San Juan de las Fronteras*.

San Juan de las Fronteras, ville très-ancienne et capitale de la province du même nom, est gouvernée par un commandant de place, qui a le titre de colonel, et par deux alcades. Sa population consiste en 14,000 habitans, y compris ceux de sa juridiction.

Située près des Cordilières, et dans une superbe plaine, elle offre le plus beau coup-d'œil : ses campagnes, à deux lieues à la ronde, sont couvertes de blés, de vignes et d'arbres fruitiers de toute espèce ; les coins, les oranges et les citrons y sont d'une grosseur extraordinaire, et toutes les productions de première nécessité y sont aussi bonnes qu'abondantes. Le pain surtout est le meilleur qu'on mange dans toute la province.

Elle entretient avec *Buénos-Ayres* un commerce important et très-actif sur les vins, l'eau-de-vie, les figues, les raisins secs, les amandes, qui sont d'une grosseur étonnante et d'un goût merveilleux, et enfin sur les asperges, qui surpassent en bonté celles qu'on cueille en Europe.

On porte ces productions à *Buénos-Ayres* sur des mules, qu'on charge au retour d'autres marchandises nécessaires au pays.

Ces mules sont extrêmement fortes, car, outre le long trajet qu'elles ont à faire, on les charge non-seulement des vivres et des lits dont on est obligé de se munir pour traverser les *Pampas*, mais encore d'un poids de seize à dix-huit *arobas*, qui pèsent jusqu'à 450 livres.

L'eau-de-vie de *San Juan* est très-renommée dans toute la province par sa force et sa qualité ; elle est ordinairement de 23 degrés, et souvent même au-dessus. La grande consommation qui se fait de ce liquide, ainsi que des autres denrées, produit des revenus considérables à cette ville. C'est son principal commerce, et les habitans s'y livrent avec beaucoup d'industrie. Le travail de leurs femmes, extrêmement laborieuses, ne contribue pas peu à la prospérité de cette ville.

Ces femmes excellent dans la couture et la broderie en tout genre ; la délicatesse de leurs ouvrages rivalise et l'emporte même sur tous ceux qu'on peut faire dans les autres pays. Leur sagesse et leur affabilité donnent un nouveau lustre à leur beauté ; néanmoins, malgré leur retenue, il n'est pas difficile d'apercevoir la sympathie qu'elles ont pour les étran-

gers ; et bien que les habitans y soient très-doux, il n'est pas douteux que les européens n'eussent leur préférence.

Le travail le plus avantageux pour elles est celui des sangles qu'elles font pour attacher le *peilhon*, qu'on place, comme j'ai dit, sur la selle ou *nomillo*, faites en forme de ceintures très-richement brodées, qu'elles vendent jusqu'à 20 piastres (100 fr.)

Elles travaillent aussi fort bien la *vigogue*, que je ferai connoître dans la suite, dont elles font des schals et autres ornemens qui se vendent très-chers.

Ce pays, dont je ne saurois assez vanter les agrémens, produit encore des chevaux et des mulets, dont il fait un grand commerce avec le Chili.

Les marchands de guitares ou *vihuelas* et de peignes, ainsi que tous ceux dont j'ai parlé ailleurs, seroient certains d'y prospérer.

On voit non loin de cette ville, et tout près des *Andes* ou *Cordilières*, deux volcans toujours enflammés. Il tombe rarement de la pluie ; on se sert, pour arroser les terres, de l'eau de la rivière, qu'on se procure avec des canaux faits pour cet usage ; et, par ce moyen, chaque particulier a de l'eau en abondance. On peut encore, par le même moyen, faire passer l'eau dans toutes les rues, ce qui fait qu'elles sont toujours très-propres.

La température y est très-saine ; les saisons y sont régulières comme en Europe, mais elles leur sont totalement opposées.

Pendant l'été, les habitans font leurs lits au-dehors des maisons, sous des orangers ou d'autres arbres, afin de dormir plus à leur aise. Cette précaution n'est pas, comme on pourroit le croire, pour se préserver de la chaleur, mais bien pour se mettre à l'abri d'un insecte qu'on nomme *chincha*, qui est très-incommode, et qui ne paroît que dans cette saison. Sa forme est à-peu-près celle d'une punaise, mais il est plus allongé et plus gros : sa piqûre est si vive et si pénétrante qu'il seroit impossible de dormir si on n'alloit reposer au frais.

A une lieue de la ville il y a une rivière peu

considérable en hiver, mais qui, grossie aux approches de l'été par la fonte des neiges des *Andes*, devient très-dangereuse. Ses crues sont si abondantes, et se succèdent de si près, que durant presque toute la saison il est absolument impossible de la traverser. Si on essaie de la passer sur des mules il arrive que ces animaux se noyent, ainsi que leurs conducteurs; il est même fort rare qu'un été se passe sans qu'il arrive quelqu'accident.

Je crois que c'est ici le lieu de rapporter une aventure qui m'arriva, et qui faillit à rendre encore plus critique la position dans laquelle je m'étois trouvé jusqu'alors.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Attaque de trois mineurs. — Gualilan. — San Joseph de Jachall.

A 28 lieues de *San Juan* est un petit endroit nommé *Gualilan*, qui sert d'entrepôt pour les minéraux que l'on extrait dans ces contrées. J'avois fait plusieurs fois le voyage, allant même jusqu'aux mines, et j'y portois des marchandises, que j'échangeois contre de l'or brut. J'étois aussi allé dans le même but à *San Joseph de Jachall*, grand bourg et dépôt de minéraux, dont je parlerai par la suite.

Au mois de mars 1812, je fus aux mines, dans l'objet d'y débiter mes marchandises. Après les avoir échangées contre du minérai, je pris le chemin de la ville où j'avois momentanément fixé mon établissement. J'avois quatre mules, chargées chacune de deux petites malles en cuir pleines de métal, mon cheval de selle et un conducteur ou guide appelé dans l'endroit *péon*. Arrivé à *Gualilan*, on me proposa un joli petit cheval que j'achetai, et nous nous mîmes en route, mon conducteur et moi. A peine eûmes nous fait trois lieues que le cheval nous échappa et s'en revint au galop à *Gualilan*.

La perte de ce cheval me fut si sensible que

j'ordonnai au péon de partir de suite pour me l ramener; celui-ci, plus réfléchi que moi dans cette circonstance, me fit des observations que j'aurois certainement goûtées si j'eusse été de sang-froid. Il me représenta la difficulté qu'il y avoit de l'atteindre, l'embarras où je serois pour décharger les mules, et surtout le danger auquel je restois exposé, seul et dans un endroit où les mineurs, qui n'en sont pas éloignés, descendent souvent des montagnes pour piller et tuer les voyageurs; il me conseilloit donc d'abandonner le cheval, et de ne pas sacrifier pour un si modique intérêt ce que j'avois de plus cher au monde.

Toutes ces réflexions, au lieu de m'ébranler, ne firent qu'augmenter mon impatience. Je lui ordonnai de se taire et de partir, d'un ton si absolu, qu'il fut contraint d'obéir, après avoir auparavant arrangé les malles pour que le contre-poids fût égal, et que j'eusse moins de peine à les maintenir jusqu'au moment de leur décharge.

Cet homme, qui sembloit prévoir ce qui devoit m'arriver, me quitta avec beaucoup de regret, me répétant sans cesse que la nuit approchoit, et qu'il étoit imprudent de s'arrêter dans ce pays. M'étant déjà prononcé, je ne voulus point revenir sur ma détermination, et il partit de son côté, tandis que je continuai seul ma route, faisant marcher mes mules, dont une principalement étoit si tétue qu'elle s'écartoit continuellement des autres, et me donnoit mille peines pour la conduire.

La nuit étant arrivée, je commençois à peser sérieusement les observations que le *péon* m'avoit faites; je vis alors que ma position, loin d'être rassurante, étoit très-dangereuse.

Mais mon imprudence m'y avoit engagé; j'avois rejeté les sages conseils de mon conducteur, et il falloit donc me résigner. Je mis pied à terre, et marchai toujours en avant, me livrant au repentir: j'étois seul, dans un désert, chargé de marchandises précieuses, et n'ayant, pour me défendre, qu'un poignard, une paire de pistolets et un bon chien.

Je bus un coup d'eau-de-vie, et remontai à cheval, bien résolu de me battre jusqu'à la dernière extrémité si des malfaiteurs venoient m'assaillir.

Cependant j'avois déjà fait près de trois lieues, il étoit fort tard, et l'obscurité m'empêchoit de distinguer le moindre objet. La farouche et indomptable mule me contrarioit toujours, et il me parut prudent de m'arrêter au premier endroit propice que je rencontrerois, et où il y auroit quelque peu de pâturage, pour y attendre le retour de mon conducteur.

J'exécutai ma résolution dans un endroit où je trouvai quelques broussailles et un peu d'herbe; je parvins, avec beaucoup de peine, à décharger les mules, que j'attachai, gardant seulement mon cheval sellé en cas de besoin; je battis ensuite le briquet et allumai quelques-unes de ces broussailles, qui firent un feu charmant, dont je me servis pour faire cuire un peu de viande pour mon souper. Après avoir mangé et bu quelques coups d'eau-de-vie, je m'étendis sur mon peilhon pour me reposer, en attendant l'arrivée de mon conducteur; il tardoit déjà selon mes désirs, et son absence me plongeoit dans la plus grande perplexité. Je regardai ma montre, et je vis, à la lueur du feu, qu'il étoit une heure après minuit. Au moment où je la remettois dans le gousset, mes mules commencèrent à hennir, et mon chien, qui étoit près de moi, se leva tout à coup et aboya fortement: je crus d'abord que l'arrivée de mon péon occasionnoit ce bruit; mais qu'elle fut ma surprise en reconnoissant, à peu de distance, trois hommes qui se dirigeoient sur moi. Je me vis alors dans la cruelle alternative ou de fuir et d'abandonner ma fortune, ou de me défendre jusqu'au dernier moment. Je pris le dernier parti, et ayant bu un peu d'eau-de-vie pour ranimer mon courage, je remis de suite le peilhon sur mon cheval, j'y remontai dessus, et j'attendis de pied ferme ma visite nocturne. En donnant à haute voix des ordres pour charger les mules et monter à cheval, j'essayai de faire croire qu'il y avoit plusieurs personnes avec moi; mais

s'apercevant sans doute que ce n'étoit qu'une fe
ils ne s'arrêtèrent point pour cela ; j'eus de nou
recours à mon *chifle* (1) et j'armai mes pisto
attendant mes mineurs avec d'autant plus de
fiance, que je savois qu'ils n'avoient point d'a
à feu, ce qui me donnoit sur eux un grand avanta

Ils ne tardèrent pas en effet à m'attaquer c
manière bien singulière : l'un d'eux se détacha
vint me demander un peu de feu pour allum
cigarille ; je lui répondis qu'il en trouveroit
semblablement à l'endroit que je lui indiquai,
à dire où j'avois fait cuire mon souper. Voulez-v
me dit-il, me donner un peu d'eau-de-vie? V
tiers, lui répondis-je, approchez ; je vous en
goûter de la bonne. Je tenois mon poignard
main, et, lorsqu'il fut à portée, je lui en déc
un coup si fort sur la tête qu'il tomba baigné
son sang, et en criant au secours. Aussitôt ses
compagnons fondirent sur moi, et, avant de
taquer, ils me proposèrent l'honorable capitul
de leur donner mon or et mon argent si je vo
avoir la vie sauve ; pour toute réponse à cette
solution déterminée, je lâchai un coup de pis
sur un, que j'abattis, et poursuivis vigoureuse
l'autre, qui se sauvoit à toutes jambes pour re
dre les chevaux qu'ils avoient laissés à une
taine distance pour mieux me surprendre. Mon c
courant après lui d'un côté et moi à cheval de l'a
je ne tardai pas à le joindre, et lui fis mord
poussière de mon second coup de pistolet.

Au moment où je venois de tirer ce dernier c
le *péon* arriva avec mon cheval échappé, et, à
vrai, je crus pendant un instant que c'étoit en
quelqu'autre ennemi ; mais l'ayant reconnu je
plus content et plus rassuré ; je lui fis alors le
circonstancié de tout ce qui m'étoit arrivé pen
son absence. Le bon homme, plein de joie, ne
soit de s'écrier : Je vous le disois bien ; s'ils

(1) Corne de bœuf qui sert à conserver l'eau-de-vi
toute autre boisson.

eussent tué ce n'auroit pas été par ma faute; votre courage pouvoit seulement vous tirer de ce mauvais pas ; que vous êtes heureux ! Je fis faire trève à ses exclamations, et nous fûmes voir si les deux mineurs étoient encore vivans ; en approchant, nous les entendîmes parler, et nous nous arrêtâmes pour écouter leur conversation.

J'avoue que je fus plus qu'étonné en entendant les reproches qu'ils se faisoient mutuellement. Sais-tu, dit celui qui étoit blessé du coup de feu, que ce maudit *chapetton* (1) a du courage. Oui, répondit l'autre ; mais si vous ne m'aviez pas laissé seul, nous aurions pu le tuer, comme j'aurois fait s'il ne m'avoit prévenu en me portant le premier coup : et qu'aura-t-il fait de l'autre ? Je t'assure que je désire qu'il l'ait attrapé, et qu'il ne lui ait pas fait grâce de la vie, car c'est un lâche.

Cet entretien entre deux hommes qui n'avoient qu'un souffle de vie, et qui ne pouvoient parler qu'avec la plus grande peine, me fit connoître tous les dangers que j'avois courus.

L'aurore du jour commençant enfin à paroître, et pouvant déjà distinguer les objets, je m'approchai du lieu où ils étoient et leur demandai, en plaisantant, s'ils n'étoient pas encore morts ; *Non, Monsieur*, me répondirent-ils, *mais nous voudrions l'être ; daignez de grâce nous achever.*

Ces paroles m'attendrirent, et je maudis la cruelle nécessité qui m'avoit forcé à les réduire dans cet état. J'ordonnai au *péon* d'allumer de suite du feu, de faire chauffer de l'eau-de-vie avec du sucre, et de bassiner leurs plaies. Ce pauvre homme obéit, ne s'attendant pas à la scène touchante et douloureuse qui lui étoit réservée : dans un de ces coquins il reconnut son frère, qu'il n'auroit jamais soupçonné et moins encore cru capable de vol et d'assassinat. Sa conduite l'indigna au point qu'il vouloit lui porter le dernier coup ; ce que je lui défendis : je l'engageai au contraire à serrer ses plaies avec des bandes que

(1) C'est le nom qu'ils donnent aux européens.

je fis d'une chemise que je sacrifiai à cet usage. Il le fit par déférence pour moi, et à condition que je ne dirai de rien de ce qui s'étoit passé, lorsque nous rentrerions dans *San Juan :* je le lui promis pour le tranquilliser.

Lorsque les plaies des mineurs furent bien pansées nous enterrâmes, comme nous pûmes, celui qui avoit été tué; nous fîmes une croix, que nous mîmes sur sa tombe, à l'usage du pays, et avec un morceau de charbon je traçai ce peu de mots sur une pierre : *Priez Dieu pour le repos de son ame.* Nous fûmes ensuite chercher les chevaux qui n'étoient pas très-éloignés; nous plaçâmes sur eux nos deux blessés et nous continuâmes notre route pour *San Juan*, éloigné encore d'une vingtaine de lieues.

Le transport de ces malheureux nous causa beaucoup d'embarras en route, jusqu'à ce que nous distinguâmes la ville : avant d'y entrer, je pris la direction d'une maison de campagne, où je les laissai bien recommandés.

Je les aurois bien fait conduire à la ville, mais, par considération pour mon *péon*, je ne le fis point. Néanmoins, aussitôt après mon arrivée, je fis mon rapport exact et circonstancié à l'autorité, qui, étonnée de ce que j'avois échappé à un si grand danger, voulut se convaincre de la véracité des détails que j'avois exposés. Il ne me fut pas difficile de prouver ce que j'avois avancé par le témoignage des blessés eux-mêmes.

Quelque temps après j'appris qu'ils avoient été transportés à l'hôpital : j'ignore ce qu'ils sont devenus depuis cette époque.

J'ai promis de parler de *San Joseph de Jachall*, je vais m'en acquitter; mais auparavant je crois devoir dire un mot de *Gualilan*, qui se trouve sur la route, et qui est l'endroit où j'achetai le cheval qui fut cause de l'événement dont il vient d'être parlé.

Gualilan est une espèce de ferme qui sert de dépôt pour l'or qu'on extrait des mines, qui en sont à quatre lieues de distance; il est éloigné de 28 lieues de *San*

Juan de las Fronteras; ce petit endroit est très-fréquenté par les marchands, surtout par ceux d'eau-de-vie, de fromage et de tabac, par le motif que les mineurs font là leurs provisions pour tout le temps qu'ils travaillent.

Il y a dans les environs un petit animal, appelé *quiriquinchi*, qui est assez curieux; il est de la grosseur d'un lapin, couvert d'une écaille cendrée, et ses oreilles ont la forme de celles d'un petit cochon; sa chair est excellente, et sans comparaison plus délicate que celle de ce dernier animal.

Les orfèvres recherchent beaucoup cet animal pour en avoir la queue, dont ils font de très-jolis ouvrages. Ils en confectionnent de petits étuis, qu'ils remplissent de linge brûlé pour servir d'amadou à ceux qui font usage du briquet, et ils les envoyent dans des pays lointains, où la rareté les fait vendre fort chers. Ceux qu'ils garnissent en or et en argent sont très-recherchés.

On fait bouillir son écaille; lorsqu'elle est réduite en poudre, on la mêle avec de l'eau de sauge, et alors elle provoque une sueur salutaire, et guérit les maladies vénériennes.

On trouve également dans ces contrées beaucoup de petits lions, à qui on fait la chasse pour en employer la peau à différens usages; beaucoup de renards, de lièvres et d'autre gibier : c'est tout ce qu'il y a de remarquable à *Gualilan*.

San Joseph de Jachall est un grand bourg contenant une population de 2,000 ames, y compris celle de sa juridiction. C'est un dépôt très-important de l'or qu'on extrait des mines de ces contrées.

Ce métal est transporté à ce bourg pour y être purifié par le moyen des machines que l'on met en mouvement, et ensuite réduit en poudre.

Sa qualité passe pour être fort bonne, et elle est très-estimée à l'hôtel de la monnoie du Chili.

L'abondance de ce précieux métal y attire un concours extraordinaire de marchands de toute sorte d'objets, et donne une grande activité au commerce.

La monnoie n'y circule pas beaucoup, et les négociations s'y font simplement en échange de marchandises pour de l'or brut.

Outre cette riche production, le bourg a encore en abondance du blé et de la viande excellente. La qualité du terrain ne permet pas aux arbres d'y prospérer; il y en a cependant un qu'on appèle *algarrobo*, qui produit un fruit que les habitans aiment beaucoup.

Cet arbre a la feuille à peu près semblable à celle de l'acacia, et son odeur n'en diffère guère; le fruit est renfermé dans une gousse qui ressemble à celle du haricot, mais plus longue et plus grosse. Quand il est en parfaite maturité, la gousse devient jaunâtre, et c'est alors qu'on la cueille pour l'employer à faire une boisson, nommée *aloja*, très-rafraîchissante, mais qui ennivre pour peu qu'on en boive avec excès.

La méthode qu'on emploie pour faire cette boisson est toute simple, et il faut que la vertu de l'*algarrobo* soit bien grande pour produire avec tant de promptitude des effets aussi actifs.

On mâche seulement cette gousse avec les graines qu'elle renferme; on met le tout dans de grands vases de terre pleins d'eau, et vingt-quatre heures après elle est bonne à boire; mais lorsqu'elle a deux ou trois jours elle est dans le cas de faire endormir le plus fort buveur.

On s'en sert aussi pour faire de petits pains que les naturels du pays recherchent beaucoup; mais, pour cet effet, on ôte la graine, qui ne sert à rien. Enfin, l'*algarrobo* est encore fort bon pour nourrir et engraisser les animaux domestiques.

Les habitans, tant du bourg que de sa juridiction, sont d'une paresse et d'une malpropreté répugnantes; insoumis aux lois, ils ne respectent d'autre autorité que celle du curé, qui jouit de très-grands honoraires, et pour lequel ils ont une espèce de vénération.

De retour à *San Juan*, j'allois aussi par fois à *las Lagunas*, contrée qui en est distante de 33 lieues de pays, où il y a beaucoup d'étangs poisson-

neux et de bétail, comme on va le voir dans le chapitre suivant.

Mais avant de le commencer, j'observerai que dans l'endroit dont je viens de faire la description il y a un insecte, que les habitans appèlent *mariposa de nocha* (1), qui ressemble à un de nos papillons, mais qui brille la nuit comme un brasier volant. On en trouve encore, sur les arbrisseaux, un autre qui est plus petit, qui semble être formé de feu, et qui paroît avoir autant d'éclat que le diamant le plus brillant. Ils sont tous les deux très-utiles à la pharmacie.

CHAPITRE DIXIÈME.

Les mines du Guacho. — Los Valles del Rodeo. — Pismante et las Lagunas.

Le *Guacho*, village bâti et situé sur le sommet d'une montagne très-élevée, est habité seulement par les mineurs ou ouvriers occupés à l'extraction du minerai d'or dont cette montagne abonde; il est éloigné de *San Juan de las Fronteras* de 54 lieues.

Ces mineurs sont logés dans des cabanes couvertes de cuir, qui contiennent chacune jusqu'à six personnes, et elles sont au nombre d'environ deux cents. Leur costume est dans le cas d'épouvanter celui qui ne les auroit jamais vus; ils sont vêtus d'un gilet en forme de verreuse, à la manière de nos rouliers, et d'un bonnet de velours noir ou en couleur; ils ont tous un poignard à la ceinture.

Cette montagne est couverte de neige en hiver; le transport y est difficile et dangereux, et il n'y a que de bonnes mules habituées à faire ce travail qui puissent s'en sortir; le moindre faux pas les mettroit en danger d'être pulvérisées avant de parvenir au fond des précipices que l'on voit de tous côtés.

L'or que l'on en tire, quoiqu'abondant, n'est

(1) Papillon de nuit.

pas de la meilleure qualité ; il est néanmoins assez estimé.

Le froid est très-violent sur cette montagne, si stérile en toute espèce de productions, qu'on est obligé d'y porter l'eau et le bois.

Los Valles del Rodeo sont quatre petites plaines très-abondantes en froment, maïs, pommes de terre et haricots, ainsi qu'en toute espèce de jardinage. On y récolte du tabac, dont la feuille ressemble à celle du thé, et qui, en le fumant, répand une odeur très-agréable.

Les habitans sont fort robustes et très-adroits pour la chasse de la *vigogne* et du *guanaco*, quadrupèdes qui ressemblent à la chèvre, mais qui n'ont point de cornes, et dont le cou est plus allongé. Leur viande est excellente, et leur poil sert à faire des chapeaux, des bas, des mouchoirs, et bien d'autres objets que les femmes du pays travaillent au dernier goût, surtout de celui de la *vigogne*.

La chasse s'y fait avec des chiens dressés à cet effet. Ils parcourent les montagnes couvertes de neige, et délogent l'animal qu'ils forcent à descendre dans la plaine, où leurs maîtres sont postés avec des lacets faits en cuir, et semblables à ceux dont j'ai parlé pour la chasse aux tigres.

Les habitans jettent ces lacets avec une vîtesse extraordinaire sur ces animaux, et parviennent à les entraver par ce moyen.

Cet exercice est très-curieux, et l'on ne peut s'en former une idée sans le voir. Comment, en effet, supposer que des hommes soient assez adroits et assez prompts pour atteindre de leurs lacets des animaux dont la course est aussi rapide que le vent, et qui est encore augmentée par la frayeur que leur inspirent les chiens qui sont à leur poursuite.

Ces plaines, situées au pied des Cordilières, sont très-fertiles et très-saines, quoique le froid y soit très-vif, à cause de la proximité des neiges qui couvrent continuellement ces hautes montagnes.

Les habitans, au nombre de 900, sont très-sobres; malgré la viande qu'ils ont à discrétion, ils se nourrissent de maïs et de pommes de terre.

J'ai remarqué dans ces plaines une chose fort curieuse, et qui est un monument historique pour ces contrées. On y voit les restes de quelques Indiens, qui préférèrent la mort au joug des Espagnols, leurs conquérans. On y trouve quantité d'ossemens qui rappellent les funestes époques où la cruauté des Espagnols, si connue par l'histoire de la découverte de l'Amérique, mit ce malheureux pays à feu et à sang. On distingue parfaitement les fosses que ces malheureux Indiens creusoient eux-mêmes, pour s'y ensevelir vivans avec leurs trésors, leurs femmes et leurs enfans. Ces tristes monumens, parsemés dans ces plaines, sont des preuves de leur courage et de leur désespoir; et le temps, qui détruit tout, les a respectés pendant trois siècles, pour faire admirer sans doute la constance avec laquelle ils moururent plutôt que de devenir esclaves.

D'autres Indiens soumis, et qui connoissoient cet acte de courage et de désespoir, ne tardèrent pas à aller fouiller dans ces fosses, par l'appât des trésors qui y étoient renfermés : ils en ont sorti, en effet, de très-considérables. Les habitans y vont encore quelquefois aujourd'hui pour faire des recherches, qui souvent ne sont pas infructueuses.

Ces vallées sont éloignées de 42 lieues de *San-Juan de las Fronteras*. Avant de revenir dans cette ville, je vais faire en peu de mots le détail des *Pismantes* et de *las Lagunas*.

Pismantes est le nom d'un petit endroit qui est situé entre deux montagnes très-élevées, à 45 lieues de *San-Juan*, et qui produit deux mines assez abondantes, et dont l'or est de la première qualité.

Cet endroit n'est habité que par les mineurs, qui y endurent un froid excessif. Ces pauvres gens sont obligés de faire en été leurs provisions pour tout l'hiver, parce que l'abondance de la neige les met dans cette dernière saison dans l'impossibilité de descendre pour s'en procurer. Il n'y a que la viande

dont ils n'ont pas besoin de se pourvoir, parce qu'ils en ont à discrétion et de très-bonne qualité, surtout celle de la *vigogne* et du *guanaco*, dont ils font une grande consommation.

Ces mineurs ont une méthode tout-à-fait différente de celle des autres, pour extraire les parties de terre ou autres qui pourroient être attachées à l'or. Ils placent sur une grande pierre plate le minerai tel qu'on le sort, et l'écrasent avec de gros marteaux.

Ils mettent tout autour de l'argent-vif, et avec une autre pierre attachée à un morceau de bois, en forme de masse, ils pilent ce minerai. La première pierre se trouvant continuellement baignée par un courant d'eau qui y aboutit, toutes les autres parties en sont enlevées, à l'exception de l'or retenu par l'attraction de l'argent vif. Ce n'est qu'à *Pismantes* que j'ai vu employer un procédé aussi simple.

On trouve dans ses environs beaucoup de plantes médicinales et des eaux aussi bonnes qu'abondantes. Il y a surtout une herbe qui rend furieux les chevaux qui en mangent. Un individu qui boiroit de l'eau de cette herbe bouillie avec un peu de vinaigre, chanceleroit pendant deux ou trois jours. Ses habitans la nomment *jerba deloco*, herbe de fou.

Las Lagunas, bourg à 33 lieues de *San-Juan de las Fronteras*, est situé dans une contrée où il y a beaucoup de bétail et d'étangs poissonneux.

Le terrain est stérile en grains et en fruits; il ne produit que du maïs, dont les habitans se nourrissent. Ils apportent à *San-Juan* beaucoup de beurre, de fromage et de poisson, et emportent au retour ce qui leur est nécessaire.

Ce commerce, tout simple qu'il paroît, leur donne cependant d'assez grands bénéfices. La pêche qu'ils font dans les étangs est assez remarquable : ils font, de distance en distance, des fagots avec des roseaux-marins très-longs et très-larges, qu'ils attachent ensemble, et s'en servent en forme de canots.

Ils ont beaucoup de chevaux et de mules, dont ils retirent de grands profits, et surtout des dernières, qui sont fort estimées; mais, malgré tout, ces pauvres

gens sont forcés de vivre avec beaucoup d'économie pour subvenir à leurs besoins. Ils ne manquent cependant de rien de tout ce qui est nécessaire à la vie animale; ils ont en abondance la viande, le poisson et le maïs, qui est leur nourriture journalière, mais ils n'ont rien de ce qui contribue à l'agrément de la vie. Ils couchent par terre sur des cuirs, qu'ils ont soin de recouvrir avec quelques peaux de chèvres et de moutons.

Le pâturage est abondant et fort bon dans ses environs; aussi le bétail *y* est d'une excellente qualité.

Il y a deux paroisses pour les habitans de toute la contrée, dont les curés qui les instruisent sur la religion catholique, sont regardés comme des dieux sur la terre. Ce sont eux qui gouvernent en toute liberté ces pauvres Indiens, leurs tributaires; et leurs ordres, quels qu'ils soient, sont des préceptes sacrés qu'ils exécutent avec la plus grande soumission. Ces ministres jouissent parmi ces gens peu instruits de tout ce qu'ils peuvent désirer, tant sous le rapport des émolumens, que sous celui du respect qu'on leur porte.

Après avoir terminé mes affaires dans cet endroit, je revins à San-Juan, où, comme je l'ai déjà dit, j'avois fixé momentanément ma résidence, et j'en partis pour *Mendozà*, qui fut le lieu de ma première destination, en sortant de *Buenos-Ayres*.

CHAPITRE ONZIÈME.

Montagne volcanique. — Mendoza.

Après avoir résidé quelque temps à *San-Juan*, et mis ordre à mes affaires, je partis pour *Mendoza*; mais, avant d'y arriver, je fis des remarques si curieuses, que je croirois manquer à mon devoir, si je n'en donnois ici le détail.

J'avois fait à peu près dix lieues, lorsque je découvris une montagne fort élevée qui bordoit la route que je suivois.

Son élévation et sa forme fixèrent mon attention,

et me déterminèrent à l'examiner de plus près. Je vis avec une surprise agréable que ses environs étoient couverts de grenadiers, dont le fruit étoit monstrueux : il y avoit des grenades qui, sans exagération, étoient aussi grosses que la tête d'un enfant de dix ans; le goût en étoit excellent, et je doute qu'on en trouve nulle part de pareilles. J'y vis aussi des orangers d'une grosseur et d'une qualité supérieures, ainsi que de superbes limoniers, dont le fruit est semblable au citron, mais plus gros et d'une douceur agréable.

Dans l'admiration qu'excitoit en moi ce produit de la nature, ainsi que la situation agréable de cet endroit, je demandai pourquoi un pays aussi riant et aussi fertile n'étoit pas habité. On me dit qu'on y entendoit des bruits épouvantables, et que c'étoit la raison pour laquelle personne n'osoit s'y fixer; qu'il étoit à craindre que cette montagne, extrêmement riche en métaux, ne recélât quelque volcan, d'autant que l'on voyoit souvent sortir du sommet des tourbillons de feu et des matières embrasées.

Malgré ces éclaircissemens, je voyois avec le plus grand regret que cette contrée, qui, indépendamment de sa fertilité et de ses richesses, seroit fort agréable, restât inhabitée.

Le restant de la route, pour arriver à *Mendoza*, n'offre rien de remarquable. On ne trouve que trois ou quatre hameaux si peu importans, que je ne leur donne aucune place dans mon ouvrage, pour passer de suite à la ville de *Mendoza*.

Cette ville charmante, située dans une superbe plaine près des Cordilières, est à 300 lieues ouest de *Buenos-Ayres*, et à 30 est de *Valparaiso*.

Les maisons, quoique construites en terre, sont assez jolies; elles sont toutes blanchies et ornées de peintures, ce qui leur donne une apparence extérieure, qui supplée au défaut de pierres et de briques que l'on ne trouve pas dans le pays, et les rend d'une propreté admirable.

Elle fait un grand commerce de bétail avec le Chili, et elle fait pour *Buenos-Ayres* de fortes expéditions

d'eau-de-vie, de figues et de raisins secs, que son territoire produit abondamment.

Le terrain, à plus de 6 lieues de circonférence autour de la ville, est particuliérement couvert de blé et de vignobles. Les vendanges s'y font dans le mois de mars, comme à *San-Juan* et au *Tucuman*. Il y a aussi des oliviers et toute espèce d'arbres fruitiers d'Europe et d'Amérique. Les olives y sont d'une grosseur énorme, et donnent une huile d'un goût bien supérieur à celui des huiles de nos contrées les plus renommées. On en envoie par cadeau à la capitale où on en fait le plus grand cas, quoique pour l'usage journalier, on se serve de celles d'Europe. Les raisins et les figues y sont aussi d'une grosseur extraordinaire et d'une douceur peu commune.

Ses campagnes, en un mot, sont admirables par leurs richesses et leurs beautés. On y trouve des parcs qui servent à engraisser le bétail : mais ce qui contribue fortement à embellir ses environs, c'est le grand nombre de cyprès qui forment des allées magnifiques.

On y trouve un bois qui ne se fend jamais à cause de sa dureté ; son écorce est très-blanche ; pulvérisée et broyée dans l'eau, où on la laisse infuser pendant trois ou quatre jours, elle sert à blanchir le linge et a une odeur fort agréable.

La richesse de ses productions rend cette ville très-commerçante sur tous les articles, et l'exportation qu'on en fait pour les autres pays augmente encore son opulence.

J'observerai ici, que, pour les transports, on se sert de charrettes couvertes, et attelées chacune de sept à huit paires de bœufs, dont j'ai déjà parlé ; et on se souviendra sans doute que c'est dans cette ville qu'est le dépôt des nègres qui vont à *Valparaiso*, où on les embarque pour *Lima*, lieu de leur destination.

Les habitans sont assez affables ; il est dommage qu'ils soient attaqués du goître. Cette maladie provient des eaux, qui, après avoir été fouettées dans leurs cours, forment une espèce de dépôt des parties minérales qu'elles ont ramassé, et qui font indispensa-

blement souffrir les personnes qui en font un usage continuel.

La chose la plus remarquable dans cette ville est le costume des habitans. Le *puncho*, dont l'usage ordinaire n'est que pour monter à cheval, leur sert d'ornement dans les jours les plus marquans. On en voit d'un grand prix sur des hommes qui ont souvent les jambes et les pieds nus, et qui portent à la jarretière de leurs culottes courtes, de velours ou de drap, de petites boucles d'or et d'argent. La singularité de ce costume est tout-à-fait bizarre, pour ne pas dire extravagant, d'autant que s'ils avoient un peu de goût, ils pourroient très-bien s'habiller avec les choses précieuses qu'ils portent; mais ils sont trop esclaves de leurs anciennes habitudes.

Les femmes, au contraire, tiennent beaucoup à la parure; elles font leur toilette assez élégamment, et ont une jolie tournure.

Les professions que l'on exerce avec succès à *San-Juan*, produisent les mêmes effets dans cette ville, qui compte 20,000 habitans, y compris ceux de sa juridiction.

La plupart des habitans ont, comme à *San-Juan*, des étriers, des éperons, et ce qui sert au harnachement du cheval, tout en argent; les femmes manient le cheval aussi bien que les hommes, quoiqu'elles s'y tiennent d'une manière différente. Elles sont sur des selles faites en forme de petits fauteuils, très-mollets et rembourrés avec de la laine ou du coton : le tour de la selle est garni de plaques d'argent.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Départ pour le Chili. — Passage des Cordilières. — Pont d'Inga. — Sources d'eaux minérales.

En quittant *Mendoza*, je me dirigeai vers le royaume du Chili.

Le long trajet qu'il y a à parcourir est très-dangereux

pour les voyageurs. Les habitans eux-mêmes, accoutumés à faire cette route, prennent les plus grandes précautions, et souvent elles leur deviennent inutiles; car, comme les autres, ils sont obligés en hiver de s'arrêter à plusieurs reprises avant d'y arriver.

D'abord les premiers objets qui s'offrent à la vue, en sortant de *Mendoza*, sont les montagnes des Cordilières, couvertes de neige en tout temps. Le froid vif et pénétrant qui y règne continuellement, et duquel on ne peut guère se garantir, aussi bien couvert qu'on soit, fait beaucoup souffrir les voyageurs, et les saisit souvent de manière à les laisser roides morts, comme cela arrive aux malheureux nègres qu'on conduit à *Lima*; le plus grand malheur qu'il y a c'est que cette traversée, indispensable à faire, est de 66 lieues.

C'est dans ces lieux déserts, escarpés et couverts de neige, qu'il faudroit que des Français orgueilleux voyageassent, pour se faire une juste idée des souffrances que l'on y endure par le froid qui y règne. Dépouillés de tout sentiment d'orgueil, leurs cœurs deviendroient sensibles à la pitié, et ils apprendroient bientôt à remplir les devoirs de l'humanité : ils apprendroient encore à s'accoutumer aux privations, à renoncer au luxe qui les domine, et à connoître enfin la manière de voyager dans ces climats, que je vais leur apprendre en peu de mots.

En partant de *Mendoza*, il faut se munir de tout ce qui est nécessaire à la vie, à l'exception du bois et de l'eau qu'on trouve en abondance; il faut encore se procurer de gros vêtemens pour pouvoir résister à la rigueur du froid; en un mot, pour bien se porter dans ces passages, il faut manger beaucoup de piment, d'oignons et d'ail, et enfin toutes sortes de plantes fortes, car on dit que sans ces précautions, l'air vif des Cordilières arrêteroit la respiration des voyageurs.

En temps d'été seulement, le commerce peut se faire au moyen de bonnes mules, qui y transportent les marchandises; mais en hiver, ce commerce est de toute impossibilité. Il n'y a alors que le courrier,

conduit par des guides très-sûrs, qui puisse parvenir à les franchir à pied, couvert, ainsi que ses conducteurs, de peaux de moutons ou autres animaux; il est même souvent obligé de s'arrêter fort longtemps, et d'attendre un moment favorable pour pouvoir continuer son chemin: dans ce cas, il gagne quelqu'une des petites maisons bâties en pierre, qu'on trouve sur la route, et que le gouvernement a fait construire et munir de biscuit, de viandes salées, de sel et de bois, pour que les voyageurs et surtout les employés puissent s'y réfugier au besoin.

A quatre journées de marche de *Mendoza*, on trouve sur la route un passage très-dangereux, que l'on ne peut éviter qu'en faisant un détour de 70 lieues, et en passant par la Cordilière de *San-Juan*.

Ce passage est un rocher servant de pont, seul ouvrage de la nature, nommé le *Pont d'Inga*. Ce pont, très-étroit et que rien ne borde, est suspendu au-dessus d'effroyables précipices, dont la profondeur épouvante l'homme le plus courageux. Il faut nécessairement prendre le plus grand soin pour le faire traverser aux mules; mais, malgré tout, le moindre faux pas ou le moindre écart font disparoître pour toujours ces animaux et les marchandises qu'ils portent. Cependant, pour ne pas allonger la marche, on est contraint de surmonter cet obstacle comme bien d'autres.

La position de ce passage est telle, que l'art ne pourroit, qu'avec des difficultés presqu'invincibles, en construire un autre dans cet endroit.

On trouve près de ce pont plusieurs sources d'eaux minérales plus ou moins chaudes, où les malades du *Chili* viennent prendre des bains pendant l'été : une de ces sources surtout est très-remarquable.

Elle est située au sommet d'un rocher, qui a la forme d'une pyramide élevée d'environ cinquante à cinquante-cinq pieds. La curiosité me porta à ne pas passer plus avant, sans avoir attentivement observé cette source, où je parvins à l'aide d'échelons formés dans le rocher.

L'eau est très-cristaline; mais elle varie souvent,

et prend une couleur tantôt bleue, tantôt jaune. On m'observa que si, dans ce dernier cas, on y trempoit un linge blanc, il en prendroit à l'instant la couleur. J'eus donc l'occasion d'en faire l'essai sur un mouchoir, et je fus promptement convaincu de la réalité de ce fait. Je puis assurer que le teint jaune qu'il prit étoit très-joli, et qu'il ne le perdit qu'après trois ou quatre mois d'usage continuel. Un naturaliste trouveroit dans ces contrées de quoi étendre ses connoissances, s'il s'attachoit à observer toutes les choses merveilleuses qu'elles renferment. Les Indiens assurent que tous les environs sont remplis de mines d'or, d'argent-vif et d'autres métaux précieux, que l'on ne peut exploiter à cause de la neige.

Il y a à six lieues du *Pont-d'Inga*, un étang assez vaste, et qui, par ses merveilles, n'est pas moins digne d'être apprécié que cette source. Il est situé sur une grande élévation, où il paroît impossible que l'eau ait pu s'arrêter; cependant on fixe sa profondeur à cinq brasses. Son eau, qui est tiède, bleue et peu salée, a de très-grandes vertus. Toutes les provinces du Chili en font usage pour guérir l'hydropisie et toutes sortes d'inflammations. J'ai vu vendre cette eau jusqu'à cinq francs la bouteille.

Ce passage est très-fréquenté en été, tant à cause des malades du *Chili* qu'on transporte aux premières sources, que de ceux qui viennent faire provision de l'eau de l'étang pour toute l'année; eau dont il se fait une grande consommation dans tout le royaume.

Ce pays étant désert, on est obligé de s'y loger dans des cavernes très-commodes, que la nature s'est plu à former entre les rochers, et dont on ferme l'entrée avec de grands cuirs très-épais.

Les lions sont en grand nombre dans ces contrées; ils viennent souvent jusqu'à l'entrée des cavernes où on est logé; mais ils ne font aucun mal. Il arrive cependant quelquefois qu'ils dévorent quelques mules qu'ils trouvent écartées. Les aigles y sont plus à craindre que les lions; attirés par l'odeur de la viande ou d'autres provisions dont on est obligé de se munir, ils percent souvent avec leur bec les fardeaux ou ballots de

marchandises, et causent de grands dégâts : il est même arrivé que des voyageurs en ont été attaqués en diverses occasions. Les *vigognes* et les *guanacos* y sont également très-communs.

Il est vraiment à regretter que cette route soit aussi périlleuse, car elle divertit assez agréablement les yeux d'un voyageur par la variété des sites qu'elle présente. La verdure des beaux pâturages qui s'étendent aux pieds de ces montagnes couvertes de neige, offre un contraste charmant, et le murmure des ruisseaux limpides qui descendent en serpentant des montagnes, fait goûter quelques charmes au milieu d'un désert.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Sortie des Cordilières. — Arrivée au Chili. — Valle de Concabo. — Colina.

Je sortis enfin des *Cordilières*, et j'entrai dans le royaume du *Chili*, qui a cinq cents lieues de longueur sur vingt-huit ou trente de largeur, et qui n'est que trop célèbre par ses divers tremblemens causés par quatorze volcans toujours enflammés, que vomit la partie la plus élevée de ses montagnes couvertes de neige.

La première chose qui fixa mon attention fut une vallée fertile qui renferme deux jolis bourgs, dont l'un est *Villanueva* et l'autre *Santa Rosa*.

Ces contrées produisent abondamment du blé, de l'avoine, des fèves, des haricots et des pommes de terre. Les vignes et les arbres portant des fruits d'Europe d'une excellente qualité y sont très-communs. On y trouve aussi un grand nombre de parcs où l'on enferme le bétail, qui rapporte de très-grands revenus au pays.

Les habitans de l'un et l'autre sexe sont extrêmement affables et obligeans envers les étrangers. Les femmes y sont assez attrayantes ; elles aiment beaucoup à pincer de la guitare, à chanter et à

danser; mais elles ont aussi la mauvaise coutume de boire de l'eau-de-vie et de fumer.

Cette vallée, nommée de *Concabo*, contient une population de 5,000 habitans, et est éloignée de vingt-trois lieues de *Santiago*, capitale du Chili.

A douze lieues de cette vallée se trouve un autre petit bourg appelé *Colina*. Avant d'y arriver, il faut traverser une montagne très-élevée, près de laquelle, et au côté opposé, est une fort belle plaine où est situé ce bourg. Cette montagne est couverte de *vigognes* et de *guanacos* : les habitans de *Colina* leur font la chasse, tant pour la viande que pour les peaux, dont ils tirent un grand parti.

Cette plaine est aussi fertile en grains que la vallée de *Concabo*; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les oignons y sont d'une grosseur extraordinaire; on en voit du poids de deux livres. *Las sandias*, ou melons d'eau, y sont aussi très-communs, et pèsent 20 à 22 livres. On y récolte beaucoup de safran, dont on retire un grand profit. Enfin, les pimens rouges y viennent d'une grosseur étonnante: on les fait sécher et on les expédie ensuite pour d'autres pays, ce qui augmente prodigieusement son aisance.

Je ne parlerai point des mœurs des habitans; je me contenterai de dire que la réputation dont ils jouissent n'est pas des plus avantageuses, et que leurs voisins les considèrent comme capables de tout.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Santiago du Chili.

Santiago, ville très-opulente et capitale du *Chili*, est éloignée de *Valparaiso* de 38 lieues est, et 110 nord-est de *la Conception*.

Elle a été saccagée en différentes fois pendant la révolution.

En 1810, époque de son indépendance, elle fut pillée et ravagée pendant quelque temps par ceux qui s'en rendirent maîtres.

En 1815, le vice-roi de *Lima* y envoya M. *Ossorio*, brigadier d'armée, avec une troupe de 4,000 hommes, pour la reconquérir.

Il chassa en effet les indépendans, et reprit les rênes du gouvernement; il les rétablit de nouveau, et fut rappelé quelque temps après à *Lima;* mais son successeur laissa reprendre cette ville par le général *San Martin*, qui partit expressément de *Buénos-Ayres* à la tête de 5,000 hommes. Il n'y avoit que la bravoure et l'intrépidité qui pussent encourager ces soldats à traverser les *Cordilières*, ces montagnes impraticables et inaccessibles, pour s'emparer de *Santiago*.

Lorsque le vice-roi de *Lima* eut appris que les indépendans s'étoient rendus maîtres de cette capitale, il y envoya de nouveau M. *Ossorio*, avec une troupe une fois plus nombreuse qu'à la première expédition.

Avec une telle armée il s'attendoit à reprendre cette ville; mais ces espérances furent vaines, car ses soldats furent complètement battus, et il fut très-heureux lui-même de ne pas tomber entre les mains de ceux qu'il prétendoit remettre sous le joug.

Il y a dans cette ville une grande audience, dont le président, avant l'indépendance, étoit M. *Carrascas;* un évêché fort riche, une cathédrale nouvellement construite, plusieurs paroisses, beaucoup de couvens religieux des deux sexes, un hôtel de monnoie, enfin des édifices et des établissemens magnifiques.

La cathédrale surtout est superbe, tant par son architecture que par sa grandeur et la richesse de ses ornemens; elle est située sur la principale place, ainsi que le palais qu'habitoit le président, qui est une fort belle pièce, destinée maintenant à la convocation et aux délibérations du gouvernement indépendant.

La place principale qui renferme ces deux chefs-d'œuvres est aussi très-belle; elle est entourée de cornières, sous lesquelles se tiennent les riches boutiques de bijouterie, quincaillerie, mercerie, etc. :

elle a dans son centre une magnifique fontainè en marbre.

Les rues sont longues, larges et alignées, et le pavé en est bien entretenu ; il y a également des trottoirs en pierre de chaque côté pour l'usage des personnes à pied, ce qui laisse le milieu des rues libre pour le passage des animaux et des voitures. Il y a aussi plusieurs autres places destinées aux marchés des vivres qui se tiennent journellement et qui sont très-assortis.

Presque au milieu de la ville passe une rivière qui porte le nom du royaume ; elle est en cet endroit assez large, et elle vient des Cordilières. Le pont sur lequel on la passe est en pierre d'une construction magnifique ; tout le long et aux extrémités sont des bornes aussi en pierre, et des bancs fort commodes et très-propres. Il sert tous les soirs de promenade, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres d'une beauté surprenante et embellies par des fontaines à plusieurs jets d'eau.

On y voit de très-belles maisons, et toutes en général assez jolies, quoique construites en brique crue : leur blancheur et leur propreté leur donne une apparence qui les embellit.

Les environs de la ville sont des plaines couvertes de toute sorte d'arbres fruitiers ; les maisons de campagne y sont jolies et en grand nombre. Les riches propriétaires et négocians vont souvent s'y délasser des fatigues de la ville.

Le territoire y est très-fertile, et produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie : les récoltes s'y font dans les mêmes saisons qu'à *Buénos-Ayres* et *Mendoza*. Pour donner au lecteur une idée de la bonté du sol, je ne citerai que deux de ses productions, observant que les autres, sans être aussi extraordinaires, conservent néanmoins une proportion : ce sont des choux et des raiforts dont je veux parler.

Les choux sont pommés, durs comme une pierre et d'une blancheur éclatante ; ils sont tendres et

fondans quand ils sont cuits : il y en a qui pèsent jusqu'à vingt-quatre livres.

Les raiforts sont encore plus remarquables ; cette racine, qui est en général si foible en Europe, est monstrueuse au *Chili*, car on en trouve du poids de quatre à cinq livres.

Je puis assurer que ce poids, quelqu'exagéré qu'il paroisse, est réel : j'ai eu moi-même occasion de m'en convaincre. Ceux du poids d'une à deux livres y sont communs, et les uns aussi bien que les autres sont mis dans le sable, où on les conserve pour en faire des salades en hiver.

Voici la manière dont on prépare cette salade : on coupe les raiforts par tranches, que l'on fait tremper pendant quatre heures dans de l'eau avec un peu de sel pour lui ôter la force ; ensuite on le prépare avec de l'huile, du vinaigre, du sel et du piment rouge bien moulu : c'est une salade excellente.

On porte aussi pour la consommation de la ville des châtaignes qui viennent d'une quarantaine de lieues, seul endroit où j'en aie vu ; elles sont d'une bonté et d'une grosseur tout aussi extraordinaire, ce qui les fait grandement estimer et leur donne beaucoup de renommée.

Le commerce y est aussi lucratif que considérable sur divers articles, notamment sur ceux dont je vais parler.

D'abord celui qui se fait sur les cuirs fabriqués est le plus fort par l'exportation qu'on en fait à *Buénos-Ayres*, d'où l'on rapporte les marchandises nécessaires au pays, ce qui produit de très-grands avantages à la ville et à ses environs.

Celui qui se fait sur les farines, viandes salées, suifs, etc., qu'on va embarquer à *Valparaiso* (1), n'est guère moins important.

Ces diverses branches de commerce rapportent à *Santiago* des bénéfices incalculables, et l'activité de

(1) Port de mer le plus considérable du Chili, à 38 lieues de la capitale.

ses habitans n'omet rien de ce qui peut contribuer à l'augmenter.

Il faut convenir qu'on n'a rien à leur reprocher sous le rapport du travail et de l'industrie, ils possèdent tous les arts jusqu'à perfection, et il est dommage qu'ils soient si légers et si inconséquens dans leurs traités de commerce, sur-tout avec les étrangers : quoique politiques ils ont un caractère très-affable. Leur manière de vivre est très-simple ; ceux qui ne sont pas occupés au commerce se lèvent très-tard, ainsi que les femmes. Ils restent ensuite les bras croisés jusqu'à ce qu'il leur prenne fantaisie d'aller fumer une cigarille avec leurs voisins. Ils sont souvent dix à douze à la porte d'une *poulperia* (espèce de boutique où l'on vend du vin, de l'eau-de-vie et d'autres liqueurs, ainsi que des étoffes, du linge et des objets de quincaillerie.) Après avoir causé, fumé et fait la *magnana*, c'est-à-dire bu l'eau-de-vie, ils montent à cheval, et vont faire un tour de promenade non dans la plaine, mais dans les rues, avant de se retirer chez eux. Si l'envie leur prend, ils descendent de cheval, se joignent à la compagnie qu'ils rencontrent, causent deux heures sans rien dire, fument, prennent du *mathé*, et remontent à cheval : il est très-rare en général qu'un espagnol se promène à pied, et on voit dans les rues autant de chevaux que d'hommes. Le gibier abonde aux environs de la ville, mais les habitans ne sont pas chasseurs : cet exercice les fatigueroit trop.

Les femmes y sont charmantes et d'une grande gaîté. Quoiqu'elles soient naturellement belles, elles ont adopté la mode de se farder, qu'elles suivent strictement. Elles chantent en s'accompagnant fort bien de la guitare, instrument dont les hommes et les femmes jouent avec assez de goût. Elles sont portées pour la toilette et se parent avec élégance ; elles sont aimables malgré leur fierté, qui leur sied à merveille.

Leurs habillemens consistent, à l'extérieur, en un corset blanc ou de couleur, sans ajustement ; il suit

les proportions de la taille, et ses basques descendent de quatre doigts sur le jupon : ce jupon est d'une étoffe plus ou moins riche, suivant les facultés ou la fantaisie de celle qui le porte ; il est bordé d'un galon ou d'une crépine d'or, d'argent ou de soie. Elles ont pour toute coëffure un seul ruban autour de la tête, qui tient leurs cheveux, qu'elles tressent par le moyen des peignes et des épinglettes en or qu'elles portent.

La plupart des hommes portent des manteaux d'écarlate, et des boucles en or aux jarretières et aux souliers.

Les professions les plus avantageuses dans cette ville sont celles d'horloger, de bijoutier, d'armurier, de serrurier, de chaudronnier, de coutelier, de sellier, de carrossier et de fabricant de bas : tous pourroient y faire une brillante fortune en peu de temps.

L'abondance des vivres, leur bas prix et l'immensité de ses richesses, mettent cette ville au-dessus de toutes les autres ; elle rivalise, pour ainsi dire, avec *Lima*.

Elle jouit d'une température fort saine, et les saisons s'y font régulièrement sentir comme en Europe, mais d'une manière tout opposée. Sa population est de 35 à 36,000 habitans, qui sont en majeure partie mulâtres, quarterons et métis.

Des affaires m'appelant à *Valparaiso*, je m'y rendis de *Santiago*, en passant par la ville de *Quillota*, dont je crois devoir faire mention.

CHAPITRE QUINZIEME.

Quillota. — Danse du pays. — Valparaiso. — Almendral.

Quillota, à 21 lieues nord-ouest de *Santiago*, sa capitale, est à 12 nord-est de *Valparaiso*. Cette ville, assez jolie, longue et étroite, est située dans une plaine très-riante.

Elle produit abondamment tout ce qui est néces-

saire à la vie; ses campagnes sont successivement couvertes de froment, de maïs, d'avoine, de lin, de chanvre, de vignes et d'autres fruits d'Europe.

Les vivres y sont si communs qu'on donne huit pains, pesant chacun six onces, pour la plus petite monnoie d'argent du pays, qui équivaut à six sols trois deniers de France; pour la même somme, on peut avoir 12 ou 20 œufs, ou encore de la viande à proportion.

J'observerai ici que cette pièce étant la plus petite monnoie de l'endroit, elle est considérée au marché à peu près comme un sol de France. La modicité de ce prix donne aisément lieu de juger de l'abondance des denrées à *Quillota*, car, en quelque pays de l'Europe que ce soit, on n'auroit certainement pas la même quantité de vivres pour une si petite somme.

Il y a également beaucoup de laitage, dont on fait un excellent fromage du *cancha*, renommé par sa bonté, et dont on fait un grand commerce: sa forme est ronde et plate comme celui de gruyère si connu en France, et le poids de chaque fromage est de huit à trente-deux livres. Je doute qu'en Europe on en trouve d'aussi bon.

On y fabrique de la bonne toile de lin et des cordages avec le chanvre qu'on y récolte, ce qui produit de grands revenus à la ville par le commerce étendu qu'elle en fait avec *Lima* pour l'usage des bâtimens.

Les environs de la ville sont charmans; ils sont remplis de jardins cultivés avec art et symétrie; ils produisent des fruits aussi bons et aussi gros qu'à *Santiago*: la température y est la même.

La ville, comme je l'ai observé, est étroite; mais sa longueur est assez spacieuse pour contenir les huit mille habitans qu'elle renferme. Les maisons, en général, sont basses; il est rare qu'elles aient d'autres appartemens qu'au rez-de-chaussée; néanmoins leur uniformité les rend assez jolies, et elles forment des rues larges qui sont fort belles.

Les habitans sont affables et très-enclins aux di-

vertissemens ; ils aiment beaucoup la musique, et pincent assez bien de la guitare, leur instrument favori ; ils sont aussi passionnés pour la danse, qu'ils exécutent avec grâce et légèreté ; mais ils ont un penchant irrésistible pour la boisson.

Voici qu'elle est leur manière de danser : quoique les femmes soient naturellement très-vives, dans la plupart de leurs danses elles ont les bras pendans ou pliés sous le *rebos*, qui est une espèce de petit mantelet. En dansant le *sapateo*, une des danses les plus en usage, elles tiennent les bras élevés et frappent souvent des mains, comme on fait quelquefois en France dans certaines danses. Le *sapateo* se danse sans changer, pour ainsi dire, de place, et en se tenant alternativement sur la pointe des pieds et sur les talons ; à peine semble-t-on remuer, et l'on paroît plutôt glisser que d'aller en cadence.

Il y a cependant une danse très-vive et fort lascive, que l'on pratique beaucoup, et qu'on appèle *lariate*, nom dérivé des indiens de la province ; elle a été portée par les nègres de la Guinée, et les espagnols l'exécutent dans presque tous leurs établissemens. Le goût en est si vif et si général, que les enfans même s'y exercent aussitôt qu'ils peuvent se tenir sur leurs pieds.

Cette danse a lieu au son de la guitare et des voix.

Les hommes sont placés vis-à-vis des femmes, et les spectateurs forment un cercle autour des danseurs et des joueurs d'instrument : un de ces spectateurs ou de ces danseurs chante une chanson, dont le refrein est répété et suivi de claquemens de mains ; tous les danseurs tiennent alors les bras à demi levés, sautent, tournent, font des mouvemens en arrière et en avant, s'approchent à deux pieds les uns des autres, et reculent en cadence jusqu'à ce que le son de l'instrument ou le ton de la voix les avertisse de se rapprocher ; alors ils se frappent du ventre les uns les autres trois ou quatre fois de suite, et s'éloignent ensuite en pirouettant pour recommencer les mêmes mouvemens, avec des gestes fort lascifs et fort indécens, réglés par le son des instrumens : de

temps en temps ils s'entrelacent les bras, font plusieurs tours en continuant de se frapper du ventre et en se donnant des baisers, mais sans perdre la cadence. On seroit étonné en France d'une danse aussi indécente ; mais c'est cependant celle de presque tous les pays de l'Amérique méridionale.

Je dirai aussi que dans ces danses il est d'usage reçu de boire du vin, de l'eau-de-vie ou autres liqueurs et de fumer aussi la *cigarille*.

Valparaiso, ville et port principal du royaume du *Chili*, est éloigné de *Santiago*, sa capitale, de 38 lieues est.

Cette ville est aussi fortifiée tant par terre que par mer ; elle est défendue par trois forts presqu'imprenables, surtout celui de *San Joseph*, bâti sur une élévation considérable.

La moitié de cette ville est sur une montagne escarpée, et l'autre dans la plaine qui s'étend au bord de la mer.

Ses campagnes sont fort stériles, et elles ont besoin, comme elle, d'être approvisionnées par les villes circonvoisines. Leur aridité fait concevoir qu'en construisant cette ville on n'a eu égard qu'à sa position, qui est une des meilleures pour protéger le commerce et défendre le passage pour la capitale.

Cependant rien n'y manque ; les habitans des campagnes voisines y fournissent abondamment les marchés, et le grand concours que son port attire est suffisant pour enrichir cette ville. Le commerce y est très-considérable, parce que cet endroit est comme l'entrepôt de toute espèce de marchandises.

On trouve dans la juridiction de cette ville une plante, nommée le *canchalagua*, qui ressemble en tout à la petite centaurée d'Europe, mais un peu moins haute. On fait infuser dans un petit pot d'eau froide six ou sept plantes entières et sèches pendant toute la nuit ou du matin au soir ; cette boisson est très-bonne pour les maux de gorge et pour rafraichir le sang, mais il ne faut en prendre qu'un ou deux jours, car elle est si forte que, si on en buvoit trois ou quatre jours de suite, elle convertiroit la

masse du sang en eau : j'en ai fait moi-même, une couple de fois, l'expérience avec succès. Elle est aussi très-échauffante quand on la prépare en forme de thé. Cette plante est une des plus renommées du *Chili*.

A une demi lieue de cette ville, en en trouve une autre appelée *Almendral;* elle est aussi stérile, et sous la dépendance du gouverneur de *Valparaiso*, qui est un colonel. Les habitans n'y ont pas de très-bonnes mœurs, les femmes surtout, à l'exception de celles d'un rang distingué ou qui ont reçu de l'éducation, y sont très-portées à la débauche.

La population de ces deux villes monte à 9,000 habitans.

La plus remarquable de leurs productions est un coquillage de diverses couleurs, qui a la forme de l'huître, et qui est d'un goût exquis : sa coquille est transparente, et on l'emploie à la confection des boutons et autres petits objets fort estimés à cause de leur rareté.

Si *Valparaiso* étoit située sur un sol plus productif, elle pourroit passer pour une ville très-importante ; sa position la rend nécessaire à tout le royaume, et principalement à la capitale ; cependant, comme je l'ai observé, elle est non-seulement abondamment approvisionnée des denrées de première nécessité, mais encore de tout ce qui peut satisfaire le luxe.

Après avoir terminé quelques affaires dans cette ville, je revins sur mes pas à *Santiago*, d'où je repartis quelques jours après pour me rendre à *Coquimbo*.

J'observerai que les charpentiers, cloutiers, menuisiers, boulangers, tailleurs et pècheurs qui sauroient faire des filets pour la pèche du poisson, et les bons matelots, y prospéreroient rapidement.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Illapel. — Combarbalan. — Valles grandes. — Valles de Hurtade. — Valles d'Elqui.

Illapel, bourg de 1,200 habitans, fut le premier que je rencontrai après mon départ de *Santiago*, il en est à 45 lieues de distance, et sa position est charmante. Il est situé dans une plaine environnée de montagnes très-élevées, et au bord d'une rivière, dont l'eau est excellente.

Il s'y fait un grand commerce sur les matières d'or que fournissent les mines des environs auxquelles ce lieu sert d'entrepôt.

Cet or est préféré à tout autre par les orfèvres, à raison de sa douceur, qualité qui le fait rechercher par les habitans, qui sont tout orgueilleux de s'en parer.

Ceux-ci sont hypocrites au dernier degré; et comme rien ne ressemble plus à la vertu que l'hypocrisie, ils se font sans doute, comme bien d'autres en Europe, un devoir de la pratiquer.

Malgré les richesses naturelles de ce bourg, et celles qu'on y apporte de tous côtés en échange de l'or, la plupart des habitans ne savent guère en jouir; ils logent dans des maisons construites en joncs marins et couvertes en cuirs; leurs lits se composent de quelques peaux de moutons et de chèvres qu'ils étendent par terre; leurs autres meubles sont proportionnés à ceux-ci.

On trouve dans les environs un arbre qui ressemble au palmier, et qui produit un miel délicat fort estimé dans plusieurs endroits de la côte ferme; on l'emploie, au lieu de sucre, dans les tisanes, et il est aussi souvent mis en usage dans l'infusion de l'herbe du Paraguay; son débit rapporte d'assez grands bénéfices à *Illapel*.

A 24 lieues de ce bourg et à 66 de *Santiago*, on en trouve un autre plus petit, nommé *Combarbalan*; il est situé près d'une rivière qui se jette dans la

mer à 18 lieues de là, et qui prend sa source aux Cordilières.

Les environs sont abondans en mines d'or et d'argent; mais la qualité de ce dernier métal est proportionnellement meilleure que celle du premier.

La proximité des Cordilières, éloignées tout au plus de sept lieues, rend ce pays extrêmement froid et son terrain fort stérile.

L'affluence que le commerce des métaux y attire supplée au défaut de la fertilité, et fait que l'on apporte à ce bourg l'utile et l'agréable en échange de l'or, ce grand mobile des actions de l'espèce humaine.

Les habitans sont affables et hospitaliers envers les étrangers, et leur rendent toute sorte de services; ils sont très-portés pour la musique vocale et instrumentale; leurs instrumens favoris sont la guitare, et une espèce d'octavin fait de roseau dont ils jouent assez bien.

La danse y est aussi en vogue, et on regarde comme une preuve d'éducation, surtout chez les femmes, les talens que l'on peut avoir pour le chant et pour la danse. Une jeune fille qui possède ces deux talens avec plus de perfection que les autres, est de suite recherchée en mariage et trouve de fort bons partis.

De ce bourg on va à *los Valles grandes* (grandes vallées), qui en sont éloignées de 12 lieues, et qui se composent de quatre paroisses qui renferment une population de 6,000 habitans.

Ces vallées, distantes de 78 lieues de *Santiago*, ont une étendue de 28 lieues, et vont des Cordilières à la mer. Elles abondent en froment, viandes, raisins, légumes, fruits d'Europe, et en général en tout ce qui est nécessaire à la vie. Il s'y fait un grand commerce sur les farines, les suifs et les viandes salées, que l'on emporte dans les autres villes, où l'on s'assortit de ce qui peut manquer au pays.

Tout est copieux et à bon marché dans ces vallées, qui n'ont à souhaiter rien autre chose qu'une température plus modérée; néanmoins les habitans

qui y sont acclimatés supportent le froid sans éprouver de grandes souffrances.

Ils sont en majeure partie blancs, *quarterons* et métis; leurs mœurs ne sont pas fort régulières, et quoique laborieux et affables, ils sont enclins à toute sorte de vices; les femmes surtout se signalent par leurs excès de débauches; elles se livrent horriblement à la boisson, et ont un goût extraordinaire pour le tabac à fumer.

Les ministres de la religion y sont très-respectés; ils ont un grand ascendant sur les hommes ainsi que sur les femmes.

Les hommes en général sont fort mal costumés, principalement les journaliers; ils sont vêtus comme les mineurs de *Gouacho*, dont j'ai fait la description. Les femmes, au contraire, y sont très-bien mises, chacune suivant ses moyens, et elles ont une tournure charmante.

J'ai passé de ces vallées à celles de *Hurtado*, distantes de ces dernières de 14 lieues et de 82 de *Santiago*.

Elles sont très-peuplées et fertiles en grains, légumes et fruits d'Europe; il y passe une rivière qui prend sa source aux Andes, et qui va se perdre dans la mer, après avoir parcouru une étendue de pays de 28 lieues; elle porte le nom de rivière de *Hurtado*.

Il s'y fait un grand commerce sur le froment, l'avoine et les haricots, ainsi que sur les cuivres que l'on trouve en abondance dans cette contrée, et que l'on y travaille fort bien.

Cet endroit produit une grande quantité de bétail qui rapporte de gros revenus. Les peaux de chèvres et de chevreaux s'y travaillent très-bien; apprêtées dans leur entier, elles prennent une blancheur éblouissante, et servent à faire des sacs; les petites sont plus estimées à raison de leur travail, et ont aussi une destination bien différente: les femmes du pays, qui sont très-laborieuses, les ornent de dessins de diverses couleurs, exécutés avec le dernier goût, et ces peaux servent alors à faire des bourses pour mettre l'or et l'argent: ces bourses, ainsi pein-

tes, sont fort recherchées, et enrichissent considérablement le pays par la grande consommation qui s'en fait.

On trouve dans ces vallées beaucoup d'arbrisseaux qui produisent de l'encens aussi bon et aussi estimé que puisse l'être celui de première qualité dont on se sert en Europe.

Il y a encore un grand nombre d'arbres très-utiles, que les naturels du pays appèlent *arrayan :* cet arbre, qui vient à une petite hauteur, a la feuille semblable à celle du laurier-blanc, mais plus petite ; l'odeur en est agréable ; on la ramasse avec soin pour la brûler, et sa cendre sert à faire la lessive. Sa vertu est telle que le linge en sort aussi blanc que si on l'eût entièrement faite avec le savon, dont on ne se sert point dans ce pays.

Il faut seulement avoir soin, en sortant le linge de la lessive, de le passer à l'eau claire, et on peut être bien certain qu'il n'y reste plus la moindre tache.

Les habitans sont affables et laborieux ; le climat de ces vallées est sain, quoique très-froid à raison du voisinage des Cordilières, au pied desquelles elles sont situées ; elles sont gouvernées par un *corrégidor.*

Les vallées *d'Elqui* fournissent en abondance les mêmes productions que celles d'*Hurtado* ; le terrain en est si fertile qu'on peut l'appeler *le jardin de la fécondité*, car je crois que nulle part, et encore moins en Europe, on en trouve de semblables ; on diroit que la nature a fait un choix tout particulier de ce pays pour lui prodiguer ses dons.

Partout ailleurs les cultivateurs prennent plus ou moins de peine pour retirer des fruits de la terre ; mais dans toute l'étendue de cette plaine ils n'ont d'autre soin que de semer et de cueillir ; ce sont leurs seuls travaux ; la fertilité du sol leur épargne les autres, qui sont ailleurs indispensables.

Cette plaine renferme trois bourgs considérables, qui sont *Diaguitas*, *San Isidro* et *le Tambo* ; les deux premiers sont habités par des blancs, mulâtres et métis, et le dernier par des indiens tributaires.

Ceux-ci sont très-humbles et entièrement soumis à leurs chefs, et surtout à leur curé, qui les fait agir à son gré; les autres sont plus civilisés, et grands amateurs du chant, de la danse et de la guitare.

Ils font un grand commerce sur les vins et les fruits secs provenant de leurs récoltes, qui sont d'une beauté et d'un goût supérieurs, et qu'ils font transporter dans d'autres pays.

Les femmes y sont fort laborieuses, et contribuent, par leur industrie, à rendre le pays encore plus riche; elles fabriquent des *punchos* en laine et en coton, qui sont très-beaux par la variété de leurs couleurs et de leurs dessins, ainsi que des *fagas*, espèce de ceintures, d'une couleur variée, ayant une aune de long et quatre pouces de largeur, qui sert à tenir le peilhon dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

Cette ceinture sert d'ornement pour le cheval, et est employée en manière de sangle pour assujettir les chabraques. Comme le luxe est fort grand sur cette partie, tous les cavaliers en ont de si belles et de si riches, qu'il y en a qui coûtent jusqu'à 120 fr. : il est certain qu'elles sont superbes par leur travail et par l'agréable variété des dessins et des couleurs.

La plaine *d'Elqui* est située tout le long et au pied des montagnes très-élevées qui s'étendent jusqu'à la mer et toujours couvertes de neige, ce qui rend le pays froid, principalement pendant tout l'hiver; mais aussi en été on y jouit de toutes sortes d'agrémens: le coup-d'œil qu'offre cet endroit est charmant par le contraste pittoresque de la verdure et des rochers arides et escarpés.

On pourroit faire dans ce pays des spéculations avantageuses sur des articles très-simples en Europe, mais qui, dans cet endroit, ont une grande valeur et un grand débit.

Les indiennes, perkales, bas, mouchoirs et autres marchandises de ce genre, y sont très-estimés, et se vendent en échange d'autres denrées du pays avec un bénéfice de cent pour cent, bénéfice qu'il

est encore facile de doubler en transportant ces mêmes denrées dans d'autres endroits du royaume. J'ai fait moi-même ce commerce, et je puis assurer qu'au bout de l'année on trouve un bénéfice au moins de deux cents pour cent.

Ces vallées sont traversées par une rivière dont la source est aux Andes et l'embouchure à *Coquimbo*.

Elles sont gouvernées par un lieutenant-corrégidor et par deux alcaldes. Leur population est de 12,000 habitans, en y comprenant celle des trois bourgs, c'est-à-dire toute la vallée, qui est extrêmement peuplée.

De là, je me rendis à *Andacolla*, dont je vais parler.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Andacolla. — Coquimbo. — Cette ville est surprise par les royalistes. — Emprisonnement et transport à Valparaiso. — Evasion et retour à Santiago.

Andacolla est un bourg à 16 lieues de distance des *Valles d'Elqui*, situé parmi des montagnes très-élevées, riches en mines d'or et en grains de première qualité.

Ce bourg renferme une superbe église richement ornée et dédiée à Notre-Dame du Rosaire ou *Nuestra Senora del Rosario;* les cinq chapelles qui sont dans l'intérieur de cette église sont encombrées de richesses, mais la principale a son maître-autel et tous ses ornemens d'argent massif, ainsi qu'un grand nombre de lampes et de gros chandeliers destinés au service divin.

Ce temple est visité tous les ans par un nombre prodigieux de personnes qui, de plus de 400 lieues, y viennent en pélérinage.

Ces pélerins sont logés dans des maisons que la confrérie du rosaire a fait construire et garnir à cet effet.

La fête locale y dure quinze jours, que l'on passe

partie en prières, partie en amusemens publics; la joie y est alors à son comble, ot on y tire un grand nombre de superbes feux d'artifices, plaisir auquel les habitans sont naturellement portés.

Ils sont affables et généreux envers les étrangers, mais par préférence envers les pélerins, qui y trouvent tous les égards et toutes les considérations qu'ils peuvent désirer.

L'or qu'on extrait des mines d'*Andacolla* fait ses seules et uniques productions. Ce pays seroit donc bien malheureux si les hommes parvenoient à briser le talisman qui les rend esclaves de ce métal corrupteur; car il est certain que s'il est des mortels qui réhaussent la valeur de l'or par l'usage précieux et honorable qu'ils en font, d'autres, en plus grand nombre, l'avilissent aux yeux du sage par l'emploi funeste qu'ils lui donnent.

Quoiqu'il en soit, au moyen de ce métal, *Andacolla* regorge de tout ce qui est nécessaire à la vie. Une chose remarquable, c'est que ce bourg, qui est obligé de faire venir tous ses vivres du dehors, les vend par fois à un prix moins élevé que dans l'endroit où on les récolte; la raison en est simple: l'appât de l'or y fait transporter des villes voisines, au-delà du nécessaire, des provisions que l'on est obligé de donner à un vil prix, pour ne pas les laisser perdre misérablement.

Outre les grandes montagnes dont ce bourg est environné, il y a de petites collines toutes remplies de chèvres et chevaux *guanacos*, ainsi que d'autres animaux.

Je ne crois pas avoir besoin d'observer qu'il y fait beaucoup de froid; le lecteur peut s'en convaincre aisément en se rappelant que ce bourg est au milieu des montagnes; je dirai seulement que les habitans, au nombre de 1,200, sont gouvernés par deux *alcaldes*; j'ajouterai qu'on y fait une grande consommation de poudre et de mixte, et qu'un artificier y feroit très-bien ses affaires.

D'*Andacolla*, je me dirigeai sur *Coquimbo*; n'ayant rien trouvé de remarquable dans ma route, je ne

deux églises, le tout orné avec la plus grande richesse et un luxe peu connu.

Elle est murée et considérée comme place d'arme ou ville de guerre, et quoique ses fortifications ne soient pas des plus importantes, elle a néanmoins quelques pièces d'artillerie sur ses remparts.

J'observerai que dans la plus grande partie des maisons il y a une espèce de basse-cour qui sert d'entrée dans une salle; il s'en trouve ordinairement une dans chaque maison bourgeoise : celles-ci sont en outre composées de quelques chambres à coucher et d'une cuisine, seul endroit destiné pour faire du feu, car l'usage pour se chauffer en hiver est de se servir de brasiers faits en cuivre.

Cette salle qui n'est point planchéïée, peut avoir 14 pieds de large sur 18 de long; au fond et vis-à-vis la porte d'entrée il y a une espèce d'estrade de la largeur de 5 à 6 pieds, couverte de peaux d'animaux sauvages; au milieu il y a un fauteuil ou tabouret pour la dame ou demoiselle de la maison; toute la décoration consiste en quelques mauvais petits tableaux et quelques morceaux de mauvais papier peint. Les siéges pour les hommes occupent les deux autres côtés de la salle; ce sont des chaises en bois à dossier fort élevées; au milieu de la salle, appuyée à la muraille, est placée une table assez grande, couverte d'un tapis en indienne frangée au bas d'une dentelle, et de fil d'or ou d'argent chez les riches bourgeois; sur ladite table est toujours exposé le petit cabaret à prendre le *mathé*. La dame ou les demoiselles de la maison sont les seules qui s'asseyent sur l'estrade : les hommes ne peuvent s'y placer que lorsqu'on les invite : une telle faveur fait connoître une grande familiarité.

On fait usage dans cette ville de la *sangria*, boisson faite avec du vin et de l'eau, et dans laquelle on met du sucre, un peu de canelle bien moulue et un peu de jus de citron ou de tout autre acide.

Le plus grand plaisir qu'on puisse faire aux dames, c'est de les inviter à boire de cette *sangria*,

faut d'abord qu'elles soient assez fortes pour porter à plus de cent lieues un poids aussi considérable, qu'elles soient ensuite fort solides dans leur marche pour passer au bord des précipices qu'on rencontre à chaque moment dans les *Cordilières*, et qu'enfin la charge soit posée avec assez de justesse pour établir un contre-poids égal. Malgré toutes les précautions qu'on prend pour cet effet, il arrive souvent que, par un faux pas, on perd dans ces montagnes la mule ainsi que sa charge.

Les marchandises d'Europe les plus estimées dans cette ville sont les indiennes, perkales, mousselines, velours, bas de soie, rubans en couleur, la fausse bijouterie, la quincaillerie, la soie, le fil à coudre, et généralement tous les articles d'Europe. Les arts mécaniques qui y sont les plus avantageux sont ceux d'horloger, d'armurier, de serrurier, de coutelier, d'ouvrier sur le cuivre, de fabricant de bas au métier et de sellier. Tout ce qui concerne la parure des femmes et les parfums s'y vendent très-bien et produisent de grands bénéfices.

La construction de la ville est assez jolie et les rues en sont larges et droites ; mais je fus très étonné de voir que, malgré les richesses du pays, la moitié des maisons étoient couvertes de *toloras*, espèce de jonc marin qui vient dans les marais et dont la feuille est très-large. On peut arroser les rues quand on veut par de petits ruisseaux conduits avec assez d'art.

Les habitans sont affables et ont des mœurs assez régulières. Les femmes particulièrement sont charmantes et usent amplement de fard, quoique sans besoin : elles sont d'un caractère fort gai ; aussi aiment-elles passionnément la danse, la guitare et le chant, talens qu'elles possèdent parfaitement.

Elles ont une inclination marquée pour les européens, dont elles deviennent facilement éprises, et elles se considèrent au comble du bonheur lorsqu'elles ont pu en captiver quelqu'un.

Cette ville renferme six couvens de religieux et

deux églises, le tout orné avec la plus grande richesse et un luxe peu connu.

Elle est murée et considérée comme place d'arme ou ville de guerre, et quoique ses fortifications ne soient pas des plus importantes, elle a néanmoins quelques pièces d'artillerie sur ses remparts.

J'observerai que dans la plus grande partie des maisons il y a une espèce de basse-cour qui sert d'entrée dans une salle ; il s'en trouve ordinairement une dans chaque maison bourgeoise : celles-ci sont en outre composées de quelques chambres à coucher et d'une cuisine, seul endroit destiné pour faire du feu, car l'usage pour se chauffer en hiver est de se servir de brasiers faits en cuivre.

Cette salle qui n'est point planchéïée, peut avoir 14 pieds de large sur 18 de long; au fond et vis-à-vis la porte d'entrée il y a une espèce d'estrade de la largeur de 5 à 6 pieds, couverte de peaux d'animaux sauvages; au milieu il y a un fauteuil ou tabouret pour la dame ou demoiselle de la maison; toute la décoration consiste en quelques mauvais petits tableaux et quelques morceaux de mauvais papier peint. Les siéges pour les hommes occupent les deux autres côtés de la salle; ce sont des chaises en bois à dossier fort élevées; au milieu de la salle, appuyée à la muraille, est placée une table assez grande, couverte d'un tapis en indienne frangée au bas d'une dentelle, et de fil d'or ou d'argent chez les riches bourgeois; sur ladite table est toujours exposé le petit cabaret à prendre le *mathé*. La dame ou les demoiselles de la maison sont les seules qui s'asseyent sur l'estrade: les hommes ne peuvent s'y placer que lorsqu'on les invite: une telle faveur fait connoître une grande familiarité.

On fait usage dans cette ville de la *sangria*, boisson faite avec du vin et de l'eau, et dans laquelle on met du sucre, un peu de canelle bien moulue et un peu de jus de citron ou de tout autre acide.

Le plus grand plaisir qu'on puisse faire aux dames, c'est de les inviter à boire de cette *sangria*,

moyen par lequel l'homme peut séduire le sexe facilement.

Le chef de cette ville, qui portoit le titre de subdélégué et de commandant d'armes, étoit de mon temps *don Manuel Amata*. Sa population est de 6,000 habitans, dont un tiers de blancs.

D'après la description que j'ai faite de *Coquimbo*, le lecteur pourroit être surpris que j'aie pu quitter un pays qui offre tant d'avantages : je dois donc lui apprendre les motifs qui m'en éloignèrent, et la funeste catastrophe qui m'y arriva.

Je rappellerai ici que je m'occupois à faire un petit commerce, que je variois suivant les pays que je parcourois. A la fin de novembre 1814, je fus de *Coquimbo* au *Guasco* (endroit où l'on exploite des minéraux, et dont je parlerai plus bas), avec des marchandises que je savois d'avance débiter avantageusement, et que j'échangeai en effet pour du métal, dont je chargeai dix-huit mules.

De retour à la ville, je cherchai une occasion favorable pour placer cette marchandise et continuer mon commerce, ce que je ne pus faire assez tôt. Je laissai écouler quelques jours croyant en retirer un plus grand avantage ; mais je fus bientôt délivré du souci que me causoit l'emploi futur de mes capitaux.

La fatalité qui s'étoit attachée à mes pas me plongea dans la position la plus cruelle où je me fusse encore trouvé.

Personne n'ignore les affaires qui ont eu lieu en diverses reprises dans le midi du Nouveau-Monde, et qui ont entièrement changé la forme du gouvernement de ce pays. Les papiers publics ou les nouvelles particulières ont fait suffisamment connoître les grands événemens que j'aurois passés sous silence s'ils n'avoient été aussi intimement rattachés à l'histoire de mon voyage.

Le colonel don *Ildefonsa Eloriaga*, biscayen, à la tête de 8 à 900 royalistes, vint tout-à-coup surprendre la ville de *Coquimbo*, qui étoit loin de s'attendre à une pareille visite. Ce chef, qui venoit

de *Santiago*, s'étoit embarqué avec sa troupe à *Valparaiso*, et avoit opéré son débarquement au port de *Coquimbo*, distant de la ville, ainsi que je l'ai dit, d'environ trois lieues. Ce petit éloignement favorisa beaucoup son attaque. N'ayant point été aperçu en mer, il ne lui fut pas difficile de faire secrètement un si court trajet, et de se présenter aux portes de la ville avant qu'elle eût le temps de se mettre en défense : elle la tenta néanmoins, mais elle fut forcée de capituler. M. *Eloriaga* entra dans la ville et la gouverna militairement.

Outre les nombreuses arrestations qu'il fit faire dans le pays, il ordonna celle de tous les étrangers et la confiscation de tous leurs biens, sous prétexte qu'ils s'étoient immiscés dans les affaires politiques.

Nous fûmes donc arrêtés au nombre de trente-trois et conduits à bord de la frégate *l'Aurora*, où on nous chargea de fers. Sur ce nombre on en mit vingt-trois à la *broche*, c'est-à-dire qu'on leur attacha les pieds avec de gros anneaux de fer que retenoit une longue et forte barre, au bout de laquelle étoit un cadenas qui assuroit notre captivité. La continuation d'une si pénible attitude, qui ne nous permettoit pas de changer de place pour vaquer même à des besoins naturels, nous rendoit tous d'une humeur chagrine et accablante; aussi nous en venions à des voies de fait à la plus légère difficulté qui s'élevoit parmi nous. On nous transporta enfin, dans cet état, à *Valparaiso*, où des cachots et le plus cruel des gouverneurs nous attendoient. La grossièreté de ses propos et sa conduite cannibale donneront une juste idée de cet homme barbare.

Au bout de dix jours de navigation nous arrivâmes à *Valparaiso*, et quoique nous y fussions fort mal, mes vingt-deux compagnons attachés à la *broche* éprouvèrent du moins, ainsi que moi, quelque soulagement par la liberté qu'on donna à nos membres. Il en fut de même des dix autres; on leur laissa les entraves que chacun d'eux avoit aux pieds, mais leurs liens, à la vérité, étoient plus commodes et moins fatigans que les nôtres.

Plus de six cents personnes marquantes de *Coquimbo*, qui partageoient notre sort, nous avoient déjà devancé: comme la citadelle en étoit remplie et qu'il n'y avoit plus de place pour nous, on nous mit dans des cachots.

Parmi mes compagnons d'infortune, la majeure partie étoit des moines, et le reste des prêtres étrangers au *Chili*, mais tous américains et espagnols : il n'y avoit qu'un italien et moi qui étions véritablement étrangers à l'Espagne.

Une partie de ces moines avoit effectivement pris part, comme ils en ont l'habitude, aux affaires qu'occasionnoit la diversité des opinions. Ils n'avoient pas réfléchi sans doute qu'ils avoient perdu une grande partie de leur empire, et que la prudence et la religion leur faisoient un devoir de se borner à prêcher la morale, sans participer nullement aux événemens temporels. Quelques coupables au reste qu'ils aient pu être, étant sujets aux foiblesses comme le reste des hommes, on doit également avoir la même tolérance pour leurs fautes; c'est pourquoi j'étois aussi sensible à *Valparaiso* aux outrages que le gouverneur *don Joseph Villogas* leur faisoit, qu'à ceux que je recevois moi-même.

Cet homme se plaisoit infiniment à mortifier les malheureux; il ne pouvoit cacher la méchanceté de son caractère, et la moindre des expressions qui sortoit de sa bouche étoit accompagnée de paroles grossières et de gestes menaçans; les juremens et les imprécations formoient le fonds de toute son éloquence.

Il sembleroit cependant que la dignité du poste qu'il occupoit auroit dû, ne fut-ce que par amour-propre, corriger un peu la brutalité de ses actions; mais l'orgueil seul le faisoit agir, et il ne connoissoit d'autre raison que ses caprices.

La plus grande partie des malheureux prêtres qui étoient renfermés avec moi souffroient de sa part toutes sortes de vexations, sans égard ni pour leur caractère ni pour la mortifiante situation dans laquelle ils se trouvoient; oubliant et la dignité de son

sang et tous les devoirs de l'humanité, il n'y a pas d'insulte qu'il ne fit à tous les prisonniers, et particulièrement aux premiers. Il les exila de sa propre volonté aux îles de *Juan Fernandes*, éloignées de 300 lieues, où il les fit traiter comme des galériens. Dans les adieux qu'il leur adressa à leur départ il leur disoit : *Là bas, vous pourrez dire de belles messes; vous aurez le temps de prêcher, et on vous écoutera.* Ces basses railleries et d'autres de ce genre démontroient son insensibilité, et ajoutoient à la douleur de se voir entre les mains d'un homme pareil.

Quant à nous, nous éprouvions des traitemens peut-être encore plus rigoureux; nous ne pouvions jamais le voir sans frémir, et notre déplorable situation nous paroissoit le comble de l'infortune; nous craignions tout de lui, et nous ne pouvions espérer de sa part que du mal et toute sorte d'outrages.

Cependant le temps s'écouloit sans que notre position s'améliorât; je commençois à désespérer, comme tous mes compagnons, d'obtenir jamais ma liberté, et je tremblois à la seule pensée d'être conduit, comme une infinité d'autres, aux îles de *Juan Fernandes.*

Un religieux de l'ordre de Saint-Augustin, aussi respectable par son âge que par ses talens, et qui étoit avec moi, fortifia mon courage par ses sages conseils; je les mis à exécution, et ils produisirent un effet aussi prompt qu'inattendu.

Le père Mendoza, (c'est ainsi que s'appeloit ce religieux) me suggéra l'idée d'écrire à M. Lavigne, français établi à *Santiago* du *Chili*, avec qui j'avois eu des relations très-intimes. M. Lavigne étoit fort humain et tenoit beaucoup à ses compatriotes; il jouissoit dans cette capitale de l'estime et de la considération générale, et d'un grand crédit auprès des personnes les plus remarquables.

Je le priai donc de compâtir à une infortune que je n'avois point méritée, et de vouloir bien s'intéresser pour obtenir ma liberté. Je produisis une attestation du père *Mendoza*, qui prouvoit mon in-

nocence, justifioit que le commerce avoit fait toujours ma seule occupation, et qu'étranger au pays, je l'étois aussi à toute sorte d'affaires politiques. Je finissois en le conjurant d'embrasser la défense de mes malheurs auprès de M. *Ossorio*, gouverneur à cette époque de la capitale et de tout le royaume.

Ma lettre ne fut pas infructueuse; M. Lavigne me répondit, courrier par courrier, de la manière la plus satisfaisante et la plus honnête; il me témoignoit d'abord combien il étoit peiné de mon infortune; il m'offroit ensuite ses services tant personnels que pécuniaires; il finissoit en me disant que j'étois en liberté. Je conserve encore et je conserverai toujours cette précieuse lettre.

Il me seroit impossible d'exprimer ici la joie que je ressentis; le lecteur n'a qu'à se mettre un moment à ma place pour s'en former une idée. Ce jour fut un des plus beaux de ma vie: j'allois recouvrer ma liberté; cette liberté qui devoit m'être d'autant plus précieuse, que l'injustice seule m'en avoit privé, puisqu'il eût été impossible de me reprocher avec raison rien de contraire aux mœurs et au gouvernement.

L'ordre de me faire sortir de prison étoit arrivé à *Valparaiso;* mais M. *de Villogas* ne se soucioit pas trop de l'exécuter. Je ne pouvois attribuer ce manquement d'obéissance à un ordre supérieur qu'à sa cruauté, et au plaisir de faire le mal, ce dont je voulus me convaincre.

Un jour qu'il faisoit faire lui-même l'exercice à des recrues à proximité de la prison, je me permis de l'appeler, en le priant de vouloir bien m'écouter.

Le ton sale et grossier qu'il employa dans sa réponse ne me surprit pas du tout, mais il me fit craindre qu'au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit pour ma liberté, il ne prit au contraire la résolution, ainsi qu'il m'en menaça, de m'embarquer pour l'île de *Juan Fernandès.* Il s'étoit déjà écoulé un mois depuis que M. Lavigne m'avoit écrit, et il ne me restoit d'autre ressource que de le prévenir du résultat de la faveur que ses soins avoient obtenu

pour moi. Ce digne compatriote consulta alors l'assesseur du général en chef, et me répondit d'employer tous les moyens pour m'évader de ma prison, et d'aller directement chez lui, n'importe ce qu'il en dût coûter pour la réussite.

Cette entreprise étoit périlleuse; il y avoit beaucoup de risques à courir; et plus je la méditois, plus je trouvois d'obstacles à surmonter; car si mon intention étoit connue ou seulement soupçonnée par le gouverneur, j'étois un homme perdu: cependant je résolus de tout tenter, et au moyen de quelques quadruples glissées dans la main de mon geôlier, mon évasion réussit complètement. Par le même moyen j'eus un conducteur qui me guida jusqu'à *Santiago* par des chemins de traverse tellement déserts, que je serois tenté de croire que jusqu'alors ils n'avoient été fréquentés par personne.

Je fus de suite me présenter à M. Lavigne, chez qui je me reposai quatre ou cinq jours avant de faire aucune démarche. Quoique j'eusse une confiance entière dans ce digne homme, je craignois encore pour mon évasion; mais il me rassura, et trouva le moyen de me faire parler à M. *Ossorio*.

Quelle différence, grand Dieu! des manières de ce commandant-général avec celles du gouverneur de *Valparaiso*. Il me demanda d'abord si je m'appelois Mellet, et sur ma réponse affirmative, il me parla français, et me témoigna combien il étoit compâtissant à mon malheur imprévu.

La bonté de ce gouverneur-général répandit dans mon sang un baume consolateur: accablé de peines d'esprit et de corps, j'avois besoin de ce soulagement. Il m'offrit un passe-port avec toutes les assurances possibles pour revenir à *Coquimbo*, et un ordre exprès de me remettre tous mes effets confisqués, laissant à mon choix la fixation du jour de mon départ.

L'idée consolante de recouvrer le fruit des fatigues que j'avois supportées jusqu'alors, me remit entièrement de mes souffrances; sans être aveuglé par l'ambition et l'heureuse perspective qui se présentoit

devant moi, je jouissois d'avance du plaisir de retrouver mes dix-huit charges de minéral d'argent, trois grandes malles de marchandises d'Europe assez considérables, ainsi que mon vestiaire et autres effets saisis au moment de mon arrestation. Mais, hélas! qu'on est à plaindre dans un changement d'état où tout est bouleversé, où les personnes et les propriétés sont violées, et où les habitans eux-mêmes sont les innocentes victimes de la cruauté et de l'injustice. Combien ne doit pas être déplorable le sort d'un malheureux étranger, réduit à lui-même, sans parens et sans amis, et pour qui la voix de la justice ne se fait jamais entendre. Je livre à cet égard le lecteur à ses réflexions pour continuer le sujet qui m'occupe.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Retour à Coquimbo. — Perte de ma fortune. — Départ pour San Ambrosio de Ballenar et le Chagnaral.

Après m'être reposé quelques jours chez M. Lavigne, je me disposai à partir, et je fus à cet effet chez M. le gouverneur-général, qui me donna tout ce qu'il m'avoit promis. Je le remerciai de mon mieux; je fis ensuite mes adieux à mon digne et loyal compatriote, et me mis en route pour *Coquimbo.*

Je croyois réellement mes malheurs terminés; je pensois en moi-même qu'une fois que le produit de mon travail et de mon industrie me seroit rendu, je pourrois vivre heureux, sans avoir besoin de résider plus long-temps dans un pays déchiré par des guerres civiles pour des opinions politiques qui devoient m'être parfaitement étrangères, puisque ce n'étoit pas ma patrie; d'ailleurs je n'y avois d'autres bénéfices que ceux que je retirois de mes relations de commerce : j'étois entièrement décidé à me défaire de mes marchandises, à quelque prix que ce fût, pour quitter de suite un pays où l'homme

tranquille ne pouvoit être en sûreté pendant ces temps de discorde : j'arrivai à *Coquimbo* en me livrant à ces réflexions.

Dès mon arrivée, je me présentai chez le *sub-délégué* avec les papiers dont j'ai fait mention, et qui étoient parfaitement en règle. Ce magistrat m'accueillit avec beaucoup de civilité, et me témoigna la douleur qu'il ressentoit de ne pouvoir me rendre justice ; il l'auroit fait cependant sans des ordres supérieurs, car il aimoit à protéger l'innocence : ce fut enfin avec une peine inexprimable qu'il m'annonça une nouvelle que je reçus avec autant d'amertume qu'il paroissoit en éprouver de me l'apprendre.

Quoique très-sensible à son honnêteté, je désirois ardemment la fin de son discours pour connoître le nouveau désagrément que m'annonçoit son préambule; j'appréhendois toujours quelque malheur qui ne tarda pas à se réaliser.

M. le subdélégué continua donc, et m'apprit ce qui en étoit. Je vis disparoître en un instant tous les plans agréables que j'avois formés en route : il me dit que le dépositaire de mes effets et de ceux de bien d'autres personnes qui avoient couru la même chance que moi, avoit déserté et passé du côté des indépendans, emportant avec lui tout ce qui lui avoit été confié en dépôt ; qu'il en étoit d'autant plus mortifié, qu'ayant abusé de la confiance publique et de celle de l'administration, sa désertion portoit de très-grands préjudices à l'une et à l'autre ; qu'il connoissoit la justice de ma cause, et l'infâmie du vol que j'avois éprouvé, mais qu'il ne pouvoit y remédier ; qu'au surplus l'infidélité de cet homme envers son roi méritoit une punition qu'il lui feroit souffrir avec satisfaction, si l'occasion s'en présentoit.

Je fus de nouveau plongé dans les idées les plus affligeantes sur ma position qui, à dire vrai, n'étoit pas des plus flatteuses ; je me félicitois néanmoins d'avoir recouvré ma liberté ; je formai le dessein d'en profiter pour passer moi-même du côté des indépen-

dans, y chercher le ravisseur de mon bien, et employer tous les moyens pour me le faire remettre ; plein de cette idée, je ne songeai qu'à l'exécuter, sans considérer les grands inconvéniens qui s'opposoient à ma détermination.

Le cordon des troupes royalistes étoit formé dans les *Cordilières* pour couper toute communication avec les indépendans ; personne ne pouvoit passer les limites sans se rendre coupable et subir la peine de mort. Cet ordre si terrible, et qu'on n'auroit su enfreindre sans risquer de perdre la vie, me fit hésiter et réfléchir ; je conclus qu'il valoit beaucoup mieux renoncer à ce que j'avois perdu que de hasarder ma vie par une telle imprudence.

Il ne me restoit pour toute fortune que quelques créances qui, malheureusement, se trouvoient en de mauvaises mains, circonstance qui aggravoit encore mon sort ; je ne savois comment faire pour opérer la rentrée de ces fonds, n'ayant aucun titre pour les réclamer auprès de l'autorité ; je désespérai donc de réussir, surtout envers un européen catalan, *don Joseph Valdes*, qui déjà m'avoit nié la dette, au moment de l'embarcation, lorsque je fus fait prisonnier.

Cet homme me devoit 700 piastres (3,500 fr.), valeur des marchandises que je lui avois fournies, lorsque je fus conduit prisonnier à bord de la frégate déjà désignée. Je lui écrivis de m'envoyer la somme qu'il me devoit, ou du moins quelque à-compte, dont j'avois le plus grand besoin dans la désagréable situation où je me trouvois : je lui parlois avec toute l'honnêteté possible, et ma lettre étoit si suppliante, qu'on auroit cru que je lui empruntois. Il me répondit qu'il ne me devoit point, et qu'il ne savoit comment j'avois osé lui écrire pour lui demander une chose dont il n'avoit pas la moindre connoissance.

La malheureuse circonstance dans laquelle je me trouvois me força de me contenter de sa réponse, et d'attendre un moment plus favorable pour le con-

traindre, de gré ou de force ; au payement de ce qu'il me devoit.

Ce moment étant arrivé, je fis part de l'affaire à M. le subdélégué, avec toutes ses circonstances, le priant de me faire rentrer la somme qui m'étoit due ou de vouloir bien m'indiquer les moyens les plus expédiens et les plus prompts pour contraindre mon débiteur au payement de cette somme. Ce bon magistrat fut touché de la justice de ma demande, et me dit de repasser chez lui le lendemain à la même heure, en m'observant d'éviter d'être aperçu par mon débiteur, et de ne me confier à personne.

Sa réponse ne pouvoit être plus satisfaisante ; mais je ne me dissimulai pas les difficultés qui s'élèveroient si mon débiteur s'obstinoit à nier la dette; je n'avois aucun titre à lui opposer, et je ne savois trop si M. le subdélégué, malgré sa bonne volonté, pouvoit en ordonner le payement. Je ne manquai pas cependant de me rendre chez lui le lendemain à l'heure indiquée, et son accueil honnête et prévenant me fit espérer un bon succès.

Il me fit passer dans une chambre voisine de la sienne, d'où il me dit de ne sortir que lorsqu'il m'appelleroit lui-même.

J'exécutai ponctuellement son ordre, sans savoir encore à quoi pouvoit aboutir cette précaution ; j'avoue même que la longue suite des malheurs que j'avois éprouvés jusqu'à ce jour m'avoient rendu méfiant au point que dans ce moment mon esprit étoit occupé d'une foule d'idées que je ne pouvois démêler. Je ne fus pas long-temps dans cette anxiété ; mon débiteur étant arrivé, je ne m'occupai bientôt qu'à ne plus perdre un mot d'une conversation qui m'intéressoit tant.

Il salua M. le subdélégué, qui, de la manière la plus engageante, l'invita à s'asseoir, et après les complimens d'usage, lui reprocha, d'un ton fort amical, qu'il étoit devenu très-rare pour ses amis, qu'on ne le voyoit plus, ce qui l'avoit déterminé à l'envoyer chercher pour avoir le plaisir de converser avec lui. M. Valdes le remercia de son honnêteté ;

et l'entretien continua ainsi pendant quelques instans sur ce ton familier.

La conversation étant tombée dans cet intervalle sur le commerce, M. le subdélégué lui dit : Eh ! bien, M. Valdes, comment vont vos affaires? les faites vous bien? Il lui répondit qu'il s'en trouvoit bien. A propos, reprit le magistrat, comment êtes-vous avec le français? (c'est ainsi qu'on me nommoit dans le pays.) Etes-vous quittes ou au courant? Lorsqu'il s'entendit faire cette demande il resta comme pétrifié, sans savoir trop que répondre; sa confusion se peignit sur son visage d'une manière si frappante, qu'il accusoit lui-même son crime en présence de celui qui pouvoit l'en punir, si toutefois il eût eu la hardiesse de le nier encore.

Il s'aperçut que M. le subdélégué ne lui avoit pas fait cette demande sans motif, et sans lui répondre affirmativement, il se contenta d'objecter que par la suite il finiroit de se mettre au courant; il ajouta que s'il avoit retardé sa libération jusqu'à ce jour, c'étoit parce que j'étois prisonnier aux îles de *Juan Fernandes*, avec d'autres insurgés; mais qu'il tâcheroit de m'écrire pour s'acquitter, quoique cela lui paroissoit inutile. Inutile! repartit le magistrat, et quelle difficulté auriez-vous à lui faire passer son argent? je n'en vois aucune. Allons, allons, M. Valdes, puisque vous reconnoissez devoir à ce malheureux qui a tout perdu, tâchez de le payer, car vous ne pourriez vous y refuser sans que votre conscience ne fût sans cesse déchirée de remords. Monsieur, dit-il, je sais que je lui suis redevable, et je n'ai jamais eu dans l'esprit d'avoir recours à la dénégation (1); le malheur survenu à mon créancier a pu seulement causer ce retard; mais si quelque jour il revenoit, je m'en acquitterois avec plaisir. Vraiment, répondit M. le subdélégué, vous voudriez le satisfaire s'il étoit ici? Très-volontiers, monsieur, et aussitôt que je le verrai il sera payé.

---

(1) Il avoit oublié sans doute la lettre qu'il m'adressa à bord de la frégate l'*Aurora*.

A ces dernières expressions le magistrat se leva, vint frapper à la porte de ma chambre, et me dit : M. Mellet, sortez ; M. Valdes veut s'acquitter envers vous.

Je laisse à la sage pénétration du lecteur le soin de définir la surprise de mon débiteur à mon aspect inattendu. J'observerai seulement qu'une violente altération décomposa tous ses traits ; ses yeux devinrent étincelans, et leur terrible expression laissoit voir en entier le trouble de son ame et la rage qui le dévoroit de se voir joué de la sorte.

Toutes les observations que lui faisoit le magistrat sur sa conduite à mon égard, étoient pour lui des coups meurtriers, et ses justes reproches sur une réponse aussi intolérable que la sienne, lorsque j'avois les fers aux pieds, achevèrent tout-à-fait de le confondre. Ni la modération des paroles que je prononçois en présence d'une autorité, ni tout autre motif, n'auroient, je crois, pu le calmer. Son hypocrisie étoit déjà connue, son imposture vérifiée, et sa mauvaise foi alloit être propagée, sans qu'il pût s'en préserver. Il étoit contraint au remboursement, sans quoi il seroit devenu le jouet et le mépris de tout le monde.

Je ne pouvois à mon tour, malgré les justes raisons que j'avois de le détester, que plaindre sa triste situation, et j'envisageois sur son front les difficultés qu'il éprouvoit à la fois pour concilier tant de choses.

M. le subdélégué, qui examinoit plus attentivement que moi tous ses mouvemens et variations pendant notre conversation, ayant quitté le ton familier avec lequel il l'avoit reçu, prit celui d'un magistrat juste, rigide et imposant, et lui ordonna de verser entre mes mains, dans l'espace d'une heure au plus tard, la somme de 700 piastres, dont lui-même avoit confirmé la reconnoissance, le menaçant, en cas de refus, d'employer contre lui les mesures les plus rigoureuses, et ne lui laissant pas même ignorer qu'il méritoit d'être puni sur-le-champ de ses indignes procédés à mon égard.

Cet ordre, accompagné d'un ton grave qui fait respecter et craindre un administrateur, finit de terrasser mon débiteur, et de le convaincre combien la fausseté devient funeste à l'homme dès qu'elle est découverte.

Etant donc complètement confondu et consterné au dernier point, il se retira, avec promesse de s'acquitter envers moi de ce que M. le subdélégué lui avoit prescrit.

Je restai quelques momens avec mon protecteur et juge médiateur, pour le remercier du service inappréciable qu'il venoit de me rendre; il me répondit qu'il n'avoit fait que son devoir, que c'étoit un plaisir pour lui lorsqu'il pouvoit exercer la justice en faveur d'un infortuné, et que dans toutes les circonstances, pour un cas semblable, il en agiroit pareillement; que du reste il seroit toujours disposé à m'obliger.

Je me rendis à mon logement; au bout d'un quart d'heure au plus, deux nègres vinrent de la part de M. Valdes me compter ma somme (3,500 fr.), dont je leur donnai quittance.

Cette affaire s'étant divulguée, plusieurs de mes débiteurs qui, comme M. Valdes, ne s'étoient pas jusqu'alors pressés de se libérer, n'attendirent pas la moindre sommation de ma part; ils se présentèrent d'eux-mêmes et me remirent quelques sommes que je croyois entièrement perdues.

Quoique je me sois longuement écarté du but principal de mon ouvrage, j'ose croire le lecteur trop indulgent pour vouloir m'en faire un reproche. J'ai pensé qu'après avoir parlé de la catastrophe qui m'avoit tout enlevé, je devois le mettre au courant des modiques ressources qui me restoient pour relever ma fortune.

Lorsque je croyois toucher au terme de mes peines par le bien être que je m'étois fait, et qui étoit le fruit de la vie fatigante et périlleuse que j'avois menée jusque là, je me vis forcé d'entreprendre une nouvelle carrière avec les 3,500 fr. de Valdes et le remboursement de quelques autres petites créances,

formant ensemble un capital de 10 à 12,000 fr., ce qui étoit fort peu de chose comparativement à ce que j'avois perdu ; mais que faire contre la volonté céleste qui crut devoir me frapper d'une manière si sensible. Dieu, maître de la destinée des hommes, les fait agir et mouvoir à son gré, et souvent lorsqu'ils sont parvenus au sein de l'opulence, il les fait tomber, par des moyens qui sont à lui seul, dans la plus horrible misère.

Agité par ces réflexions que m'inspira sans doute la divine providence, je m'abstins de tout murmure, et levant les yeux vers le ciel, je le conjurai de m'aider à réparer mes pertes dans mes nouvelles entreprises.

Mais, avant de reprendre mon commerçe, les sentimens de reconnoissance qui ne furent jamais étrangers à mon cœur, m'imposoient le devoir sacré d'aller faire mes adieux à M. le subdélégué. Je me rendis donc chez lui, et je profitai de cette occasion pour le prier de vouloir bien me donner une lettre de recommandation pour son collègue de *San Ambrosio de Ballenar*, où je me proposois d'aller, afin que, comme lui, il s'intéressât à me faire rembourser quelques sommes qui m'étoient dues dans sa juridiction. Je partis pour cet endroit après avoir obtenu ce que je demandois.

Avant d'arriver à *San Ambrosio*, on trouve deux petites peuplades, dont la première est composée d'indiens soumis qui ne vivent que du commerce qu'ils font de la pêche au coquillage ; ils le font sécher et l'envoient dans d'autres pays, où il est très-estimé. Situés près de la mer, ils ont aussi toute sorte de poisson en abondance et des baleines, auxquelles les anglais viennent faire la pêche pour en extraire l'huile : ce poisson est commun sur toute la côte de *Coquimbo*.

Presque à moitié chemin de *Coquimbo* à *San Ambrosio* est l'autre peuplade dans un parage nommé le *Chagnaral*.

Elle est plus nombreuse et plus agréable que la première ; également située près de la mer et entre

leux collines, où il y a de l'herbe en abondauce, parmi aquelle se trouve le *cachan lagua* et autres plantes itiles à la pharmacie ; les vignes, lès oliviers et les iutres fruits y sont abondans ; il y a aussi beaucoup de pétail à cause de ses excellens pâturages, et on y fait un commerce assez étendu sur le fromage, le beurre et toute sorte de laitages qui y sont d'un goût délicieux ; les viandes y sont très-bonnes et à bon marché ; enfin les 700 habitans de cette peuplade ont en abondance tout ce qui est nécessaire et agréable.

A une demi-lieue de l'endroit, il y a une fontaine à peu près semblable à celle du pont d'Inga ; mais l'eau en est très-sale et d'un mauvais goût ; elle ne sert que pour purger.

Il y a deux églises desservies par un curé qui jouit de très-forts émolumens, et qui est en grande vénération dans l'endroit. C'est là tout ce qu'il y a à remarquer avant d'arriver à *San Ambrosio.*

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

San Ambrosio de Ballenar. — Manière d'extraire et de préparer l'or et l'argent. — Santa Rosa. — Grand minéral de Lagua Amarga.

A mon arrivée à *San Ambrosio*, mon premier soin fut de me préseuter chez M le subdélégué, et de lui remettre la lettre de son collégue de *Coquimbo.* A l'exemple de ce dernier, il se donna beaucoup de mouvemens pour me faire rentrer mes créances, que je touchai sous peu de temps.

Comme ces contrées fournissent beaucoup de métaux qui offrent un commerce lucratif, je me déterminai à employer mes capitaux sur cette partie. Située au pied de montagnes très-élevées, cette ville offre un coup-d'œil agréable ; la plaine, très-bien située, est baignée par une rivière qui prend sa source aux Cordilières, et va se jeter à la mer ; elle abondè en froment, en superbes vignobles, et en fruits d'Europe ; les figues surtout y sont d'un goût exquis et d'une grosseur extraordinaire.

San Ambrosio, à 14 lieues est de la mer et 50 nord-est de *Coquimbo*, est la capitale de la province de *Guasco.*

Ses environs sont remplis de métaux de toute espèce très-recherchés et qui font sa principale branche du commerce ; l'or, l'argent-vif et le cuivre s'y trouvent en abondance ; ce dernier métal est enlevé en grande partie par les Anglais ; ils l'achètent en lingots et en retirent de grands bénéfices par l'or qu'ils y trouvent, et qu'on ne sait pas extraire dans le pays. Le quintal leur coûte 40 à 45 francs, et les parties d'or qu'on en extrait par le moyen de la fonderie, donnent trois à six onces par quintal.

En admettant que le cuivre rendu en Angleterre, leur revienne au double de l'achat, qui fait 80 francs, ou une once d'or, il leur resteroit encore 4 onces d'or de bénéfice; spéculation d'autant plus avantageuse, qu'ils retirent en outre 400 pour 100 sur la vente du cuivre.

Un chimiste feroit sans doute une fortune rapide dans ces contrées et même à *Coquimbo*. Outre les opérations qu'il pourroit faire sur les autres métaux, celles sur les cuivres seuls seroient dans le cas de l'enrichir, comme font aujourd'hui les Anglais, qui profitent de l'ignorance des habitans des plus simples procédés chimiques.

On appelle or brut le minérai qu'on sort des précipices des mines, et qui n'a encore subi aucun travail; on trouve souvent parmi ces minérais des pierres très-précieuses.

Lorsque le minérai a été réduit en poudre par des machines semblables à des moulins d'eau, on ramasse la pâte d'or mêlée avec du mercure, qu'on trouve au fond de l'endroit le plus creux de la machine ; on le lave bien pour en sortir la terre, et quand il ne reste plus que l'or et l'argent-vif, on le met dans un sachet de toile fine, mais assez forte ; on en exprime le mercure autant que possible ; on le met ensuite sur un fer carré que les mineurs appellent *dado*, qui est extrêmement chaud, et qu'on recouvre avec un pot de terre qu'on nomme *capiroucha*, semblable à un petit pot à fleurs. La portion du mercure qui ne s'étoit point en-

core séparée s'en dégage, et l'or ainsi resté pur se nomme or *en pigne.* L'or de la Vadero, celui qu'on trouve près des petites rivières, n'a pas besoin d'un grand apprêt ; il n'y a qu'à ramasser les terres ou sables parmi lesquels il se trouve, et les laver dans de petits baquets de bois ; l'or reste pur au fond ; on en trouve souvent des morceaux qui pèsent deux et trois onces, et même plus. Le dernier est le meilleur pour les bijouteries ; on lui donne le nom d'or vierge à cause de sa docilité et de sa qualité. Le minérai d'argent se prépare de toute autre manière.

On le sort de la mine qui a souvent un demi-quart de lieue de profondeur, en sorte qu'on ne peut s'y introduire qu'au moyen d'une lumière, à raison des précipices qu'on y rencontre ; on concasse le minérai avec des masses de fer, et on met dans des sacs de cuir tous les débris, qu'on transporte à dos de mulet dans les endroits où se trouvent les machines, pour les réduire en poudre.

Cette poudre, mêlée avec un peu de sel, est étendue sur des cuirs dans des cours préparées à cet effet ; et après qu'elle a resté deux ou trois jours dans cet état, on y ajoute un peu d'eau et une certaine quantité d'argent-vif, en ayant soin de remuer le tout deux ou trois heures, matin et soir.

Lorsque l'ouvrier chargé de cette opération trouve le minérai assez préparé, ce qu'il connoît à des indices certains et au moyen d'une petite assiette, faite exprès, dans laquelle il verse de l'eau, pour voir s'il doit y ajouter de l'argent-vif ou d'autres ingrédiens, il met le mélange dans de petits bassins sur lesquels l'eau tombe perpendiculairement, en ayant soin de remuer sans cesse pour en extraire la terre et purifier l'argent. Le métal, en sortant des bassins, est placé dans des sacs semblables à ceux dont nous nous servons, à l'exception qu'ils sont plus petits et que la toile en est plus forte ; on suspend ces sacs au moyen de trois crochets, pour faire sortir l'argent-vif qui tombe dans un baquet et qu'on conserve pour s'en servir de nouveau ; on sort ensuite ce qui est resté dans les sacs et on le place dans une espèce de caisse qui a la forme d'un pain de sucre,

et qu'on presse avec un morceau de bois semblable à un pilon, en observant de laisser plusieurs petits trous au fond de la caisse pour faciliter la sortie du vif-argent qui s'y trouve encore mêlé. On sort ensuite ce qui reste dans la caisse qui se trouve toujours mêlé d'un peu de vif-argent, et on les met dans des moules qui ne servent qu'à cet usage. Ces moules, de différentes grandeurs et grosseurs, suivant la quantité du métal qu'ils sont destinés à recevoir, sont toujours percés de plusieurs petits trous pour faire filtrer le vif-argent. Après avoir laissé ces moules pendant sept à huit heures dans un four des plus ardens, on les place sur des barres de fer au-dessus d'un petit bassin qui doit recevoir le dernier vif-argent qui s'en sépare; on sort le le métal réduit en lingots et prêt à être transporté à la monnoie ou à l'orfévrerie. On trouve dans les endroits que j'ai parcourus une grande quantité de différens minérais d'argent; mais le plus précieux est le minérai vierge. Il s'en trouve une autre espèce, semblable à une coquille pétrifiée, couleur de cendre et de tabac. Ce métal, après avoir resté un quart-d'heure au feu, devient blanc comme de l'argent pur, quoiqu'il s'y trouve encore un mélange de terre et d'autres matières qu'on extrait par le procédé que j'ai déjà indiqué, mais avec plus de facilité que l'autre minerai.

Telles sont les diverses préparations que j'ai vues appliquer aux métaux, non-seulement à *San Ambrosio*, mais presque dans tout le *Pérou* et le *Chili*. J'ai cru devoir faire cette description au lecteur. Je reviens maintenant aux plaines du *Guasco*.

La rivière qui traverse ces contrées est assez considérable; elle produit une grosse écrevisse, nommée *Camarou*; une seule remplit un plat; elle est d'un goût exquis et fort nourrissante; les habitans en font une soupe délicieuse.

Les bourgs bâtis dans ces plaines sont assez grands. *San Ambrosio*, dont je viens de parler, fut fondé par un irlandais qui lui donna son nom; un autre, appelé *Santa Rosa*, situé à trois lieues de la mer, est gouverné par un lieutenant de police, sous les ordres du subdélégué de *San Ambrosio*.

C'est à *Santa Rosa* que les bâtimens de Lima et

d'Angleterre viennent charger le cuivre en lingots. Ce bourg est habité par des indiens tributaires.

Cet endroit est aussi riche que joli, et quoique la température soit la même que dans les endroits voisins, il tombe, matin et soir, une rosée qui n'est pas des plus saines, et qui est fort incommode, surtout en hiver ; mais ce qui contribue à rendre les habitans plus souvent et plus dangereusement malades, c'est l'intempérance à laquelle ils se livrent.

Les services de table, comme couverts, plats, assiettes, cafétières, caraffes des habitans aisés de ces deux bourgs sont en argent ; les boucles pour les souliers, les jarretières et autres choses de ce genre, sont en or.

A huit lieues de *San Ambrosio* est le grand minéral de *Lagua Amarga.*

Ce minéral est situé sur une montagne fort escarpée, environnée de cabanes habitées par environ trois mille mineurs, et qui de loin ressemblent à de petits villages.

La richesse et la beauté de son métal méritent d'être citées. On sort de ces mines des morceaux d'argent qu'on croiroit avoir été travaillés par quelque sculpteur ; les empreintes qu'on y remarque portent la figure de certains animaux vivans, et font qu'on les apprécie et qu'on les recherche beaucoup. Ceux qu'on envoie en Europe pour des cabinets d'histoire naturelle, se vendent à des prix considérables.

Dans un voyage que je fis à ce minéral, j'eus le bonheur, parmi d'autres morceaux, d'en trouver un d'une forme tout-à-fait singulière ; il pesoit quatre livres et cinq onces ; on y voyoit naturellement gravés un *mouton*, un *cochon*, et un *guanaco* ; l'art n'en auroit pas mieux imité les traits. L'ouvrier qui me le vendit ne sut pas sans doute en apprécier la valeur, car il me le donna pour sept piastres. J'envoyai cette curiosité à M. *Lavigne*, le même français qui étoit établi à Santiago, et à qui j'avois de si grandes obligations. Non content de me témoigner ses remercîmens, il me fit compter à *Coquimbo*, par M. *Ossorio*, administrateur des courriers, la somme de 500 piastres (2,500 fr.), valeur équivalente de mon présent.

Ce riche minéral n'a été découvert qu'en 1810, par un esclave mulâtre, appelé *Joseph-Maria Rios*; sa femme et lui étoient esclaves de M. *Carahu*, français établi à *Coquimbo*, et par cette heureuse découverte il trouva les moyens de recouvrer sa liberté ; il est aujourd'hui extrêment riche. J'ai connu particulièrement M. Carahu, et l'homme dont je parle.

Un genre de commerce, qui est en apparence peu de chose, rapporte néanmoins de grands bénéfices dans cet endroit.

Les mineurs qui y sont employés travaillent toute la semaine pour le compte de leur maître, n'ayant de repos que les dimanches et les fêtes et un jour par semaine pour eux ; pendant le travail ils recoivent la ration composée d'un mauvais pain noir, d'une portion d'haricots, de la viande salée à discrétion, de l'eau et de la *frangolla* (mouillez *l*), espèce de farine de blé rôti, avec laquelle ils font une sorte de bouillie : ils n'ont point de vin.

On y apporte donc des boissons, des vivres assez simples, du tabac à fumer, du papier, du fil à coudre, quelques mouchoirs et autres articles de ce genre dont le débit est considérable ; on prend en échange des métaux sur lesquels on gagne beaucoup, parce qu'on y vend les marchandises qu'on y porte à un prix énorme, tandis qu'on a à un prix très-modéré celles qu'on prend en échange : les marchands y font, sous ce rapport, un bénéfice de 400 pour 100.

J'observerai cependant qu'on s'expose en faisant ce commerce, surtout celui des boissons ; car une fois que ces hommes sont pris de vin, ils ne respectent personne, se battent entr'eux sans aucune espèce de ménagement, et se servent de poignards ou de grandes bourses, faites comme des sacs longs et étroits, où ils mettent des pierres au moment des rixes, et qu'ils font tourner autour d'eux avec une terrible violence, soit pour se défendre, soit pour attaquer.

Il est fort rare qu'il se passe une semaine sans que le dimanche, au moins, il n'y ait quelqu'un de ces ouvriers tués, et le lieutenant de police qui s'y transporte pour les appaiser, est souvent exposé lui-même

à de mauvais traitemens. C'est pour ce motif que l'échange du vin ou de l'eau-de-vie contre les métaux, ne peut se traiter que clandestinement.

Quoique cet endroit ne soit habité que par les mineurs, le grand nombre en rend la population considérable ; leurs tentes couvrent un terrain de plus de trois lieues de circonférence, et plusieurs d'entr'eux ont leurs femmes et leurs enfans.

Il y a deux lieutenans de police, établis pour le maintien de l'ordre; ils sont nommés par le subdélégué de *San Ambrosio*, qui souvent va lui-même y faire sa tournée ; il y a aussi une église pour la célébration des fêtes, et le curé qui y va seulement ces jours pour y dire la messe, est payé en métaux, ce dont il n'est point fâché.

Il est d'usage que tous les mois un ouvrier de chaque mine lui apporte un *capacho* (espèce de grande corbeille faite en cuir) plein de minéral d'argent, pesant environ un quintal ; les ateliers étant au nombre de 500 au moins, il s'ensuit que chaque mois M. le curé reçoit 500 quintaux de minéral ; supposant maintenant que la valeur de ce minéral, à un prix moyen, à raison de la différence des qualités, ne soit pas de 40 francs le quintal, il en résulte nécessairement que les émolumens montent à 20,000 francs par mois, et à 240,000 par an. Si on calculoit encore le plus de valeur qu'il donne lui-même à ce métal, soit par les bénéfices, soit par l'échange qu'il en fait, on trouveroit peut-être ses revenus bien au-dessus du calcul que nous venons de faire.

Je quittai cet endroit où les tremblemens de terre sont fréquens et épouvantables, et je me rendis à *Copiapo* et à *Pappra*, avant de revenir à *Coquimbo*.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Copiapo. — Papora.

Copiapo, jolie petite ville à 220 lieues *nord-ouest* de *Santiago*, et près de 110 *nord* de *Coquimbo*, est renommée par ses minéraux d'or de première qualité.

Du temps de Charles III, cette ville enrichissoit de ses opulentes et rares productions, le cabinet d'histoire naturelle de Madrid.

Elle est encore très-commerçante dans cette partie, et abonde en toute sorte de vivres. Ses environs sont couverts de vignobles et d'arbres fruitiers d'Europe, parmi lesquels on distingue particulièrement les coignassiers et les figuiers, à cause de la grosseur extraordinaire de leurs fruits; il s'y fait un grand commerce sur les vins, qui donnent des revenus immenses à la ville.

Les habitans des deux sexes sont très-affables et très-hospitaliers; ils ont en général beaucoup de penchant pour la danse et la musique vocale et instrumentale, qu'ils exécutent avec beaucoup de goût. Les femmes sont laborieuses et intelligentes; elles fabriquent des dentelles en fil, d'un travail assez bien fait, dont la consommation est grande dans les pays voisins, ce qui ajoute à la prospérité de la ville; mais il est dommage qu'elles contractent de trop bonne heure l'horrible habitude de la boisson et du tabac, et qu'elles se livrent à l'amour qui les énerve.

Celles d'un rang distingué, qui n'ont point ces défauts, sont beaucoup plus jolies et plus robustes; leur peau est délicate et polie, leurs yeux sont pleins d'expression et de sensibilité, leurs mouvemens sont remplis de vigueur et d'aisance; elles ont une démarche agréable, et des manières nobles et généreuses; elles sont d'un caractère franc et qui repousse tout soupçon de perfidie; elles se parent fort élégamment, et portent beaucoup de bijoux en or, qui, joints à leurs ornemens, relèvent encore leur beauté naturelle. La ville est traversée par une rivière portant le nom de *Copiapo*, qui prend sa source aux Cordilières, et va se perdre dans l'Océan.

Dans les environs de la ville, on trouve un arbre qu'on appelle *floriponde*, dont le bois est plus moëlleux que celui du sureau, et qui a les feuilles semblables à celles du figuier. L'eau dans laquelle on fait bouillir sa feuille, produit un effet aussi prompt qu'une médecine, en la prenant le matin à jeun, avec un

peu de melasse de canne à sucre ; sa fleur est semblable à celle du lys, et a la même odeur, mais beaucoup plus de vertu. En la cueillant le matin de bonne heure, et l'appliquant sur quelque partie enflée du corps, on éprouve au bout de quelques instans la promptitude de ses effets. Les habitans la font bouillir et en font une espèce d'eau de senteur très-agréable. Ceux d'entr'eux qui sont un peu aisés, cultivent trois ou quatre de ces plantes dans leurs jardins.

La population de Copiapo, en y comprenant celle de sa juridiction, est de 6000 habitans.

J'observerai que pour se rendre de *San-Ambrioso* à *Copiapo*, éloigné de 70 lieues, on est obligé de traverser un désert de 48 lieues, qui, par sa stérilité, force sans exception tout voyageur à faire à la ville ses provisions nécessaires pour ce trajet, attendu qu'on n'y trouve que de l'eau pour faire boire les bêtes.

De *Copiapo* à *Papora*, il y en a un autre dont le trajet est aussi pénible et aussi redoutable que le premier.

Papora, bourg habité par des Indiens tributaires, est gouverné par un subdélégué et un cacique (1).

L'importance de ce bourg n'est pas des plus remarquables. La pêche du congre que les habitans font continuellement, forme leurs plus grands revenus.

Il n'est pas moins vrai que ces parages sont abondans en poissons, dont l'espèce est des meilleures ; ils en font un grand commerce avec *Santiago* et *Lima*, capitale du Pérou, où il est fort estimé, et se vend à un prix assez élevé.

On fait pareillement dans les rivages de la mer qui l'avoisinent, la chasse aux loups marins qui sont en fort grand nombre.

Cette chasse se fait par plusieurs hommes armés de gros bâtons, avec lesquels ils étourdissent d'abord

---

(1) Autorité considérée parmi eux comme celle d'un capitaine, et qui sert d'interprète au subdélégué à qui il est soumis.

les loups marins. On les tue ensuite en leur donnant de grands coups sur le museau.

Malgré ces précautions, ces animaux savent fort bien se défendre, et souvent les chasseurs en sont mordus avant de les attrapper.

Quand ils les ont mis à mort, ils coupent les deux jambons qu'ils font saler et sécher pour les manger ensuite, et se servent de leur peau, avec ou sans poil, pour s'habiller.

On trouve également dans les environs une espèce de cerf, qu'on appelle *caribou*, dont je ne ferai pas la description, parce qu'il est assez connu. Il court assez extraordinairement ; ses cornes, plus petites que le bois du cerf commun, sont bonnes pour faire de très-jolis ouvrages ; on les fait bouillir dans de la chaux, où elles deviennent aussi blanches que l'ivoire.

L'ongle rôti de cet animal, appliqué sur les brûlures, les fait sècher à l'instant ; le *caribou* habite toujours les pays froids.

La population du *Papora* est d'environ 400 habitans. Ce pays, stérile en toutes sortes de productions, tire tous ses vivres de *Copiapo*. Les habitans vivent d'une manière très-frugale ; ils se nourrissent de maïs, de poisson qu'ils préparent de toute manière, et de pommes de terre qu'ils ont à discrétion.

Je fis une assez grande provision de congre, et revins à *Coquimbo*, où je plaçai une partie de mes fonds en achats de cuivre réduit en lingots ; et, peu de jours après, je m'embarquai au *Callao*, éloigné de 550 lieues, par mer, de *Coquimbo*.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

Callao. — Ce port est attaqué par les Indépendans.

Callao (mouillez les deux *ll*) est une petite ville à la distance de deux lieues au sud de Lima ; elle a trois forts qui la défendent et la rendent presque imprenable.

Elle a encore un port dont la rade passe pour être la plus sûre de tout l'Océan, et quoiqu'elle fût presque

en totalité détruite, le 29 octobre 1746, par un tremblement de terre, elle est maintenant très-belle, la capitale l'ayant faite rétablir pour sa sûreté.

Son terroir est stérile et a besoin des productions de *Lima* pour approvisionner ses marchés ; mais, d'un autre côté, le commerce la dédommage avec usure de ce désagrément.

Premier et principal port du Pérou, cette ville est aussi l'entrepôt de toutes les marchandises des Philippines (1) et d'Europe. Le commerce lui donne un mouvement considérable et l'enrichit prodigieusement. Elle renferme environ 4,000 habitans, tous d'un caractère hautain ; les femmes y sont paresseuses, peu retenues, et se livrent facilement à la débauche.

La température y est mal saine, surtout pour les étrangers, à moins d'être acclimaté, on éprouve des altérations souvent dangereuses pour la santé.

En 1815, *Don Martin Bruno*, irlandais et capitaine de frégate, mais nommé amiral ou chef d'escadre par la junte indépendante de Buénos-Ayres, se présenta devant cette ville avec quatre bâtimens de guerre ; il commença par la bombarder, dans l'espoir sans doute qu'elle se rendroit, ou peut-être pour masquer quelqu'autre entreprise, elle soutint avec fermeté le bombardement pendant trois jours, au bout desquels le vice-roi, M. *Abascal*, envoya de Lima un renfort de 2,000 hommes pour la défendre et la délivrer.

Cette nouvelle force obligea l'amiral indépendant de renoncer à un projet que sa seule hardiesse pouvoit entreprendre ; il ne le fit néanmoins qu'après avoir inutilisé quelques bâtimens qui étoient en rade et causé d'autres dommages à la ville.

Le vice-roi donna ordre d'armer sur-le-champ six bâtimens pour faire face aux assiégeans, et cette disposition exécutée avec énergie, fit sentir à ces derniers qu'ils n'auroient pas beau jeu s'ils en venoient aux mains; ne se sentant donc pas en force pour soutenir leur entreprise, ils ne balancèrent pas d'abandonner

---

(1) Iles de la mer des Indes, au delà du Gange dans l'Archipel de Saint-Lazare; elles sont nombreuses.

la partie, et s'éloignèrent de suite du danger qui les menaçoit.

Ils se dirigèrent alors vers *Guayaquil* dans le dessein de s'en emparer, et rencontrèrent sur leur route une frégate richement chargée, venant de Cadix, et portant à bord M. *Mendiburi*, qui alloit prendre le gouvernement de la province de *Guayaquil*, et trois *oïdores* (1) envoyés par le roi à *Santiago du Chili*; cette frégate fut, pour ainsi dire, aussitôt prise qu'aperçue, et les personnages qui étoient à bord furent considérés comme prisonniers de guerre et traités avec beaucoup d'égards.

Ils se présentèrent enfin devant *Guayaquil* avec la confiance de s'en emparer, ce qu'ils auroient pu faire en effet s'ils avoient mis un peu plus d'activité. Il n'y eut que deux bâtimens qui pénétrèrent dans la rivière après la prise du fort *Puntas de Piedras*, que les soldats qui le gardoient avoient abandonné à l'approche de de l'ennemi, s'étant réfugiés à la capitale au premier coup de canon. Les deux bâtimens avancèrent toujours et arrivèrent sans nul obstacle près de *Guayaquil*. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur imprudence dans cette circonstance: le peuple, s'étant levé en masse, fondit sur eux, et toute résistance de leur part devint inutile. Cet amiral qui, par la hardiesse de son approche, avoit d'abord épouvanté les habitans, fut bientôt obligé de se jeter à l'eau et de se sauver lui-même à la nage; il ne tarda pas à être pris, et il fallut toute la fermeté du gouverneur et l'ascendant du curé de *Cortorar*, pour le délivrer des mains des nègres et des mulâtres acharnés contre lui, et qui s'obstinoient à vouloir lui arracher la vie. Le chef d'escadre avoit un frère qui étoit resté à bord d'un des deux bâtimens mouillés près le fort *Puntas de Piedras*; celui-ci connoissant sa position, envoya à la ville un parlementaire avec sommation de ne faire aucun mal au prisonnier, sous peine de le venger

(1) Juges d'un haut rang qui, de là, passent au conseil d'état.

par la mort de ceux de marque qu'il avoit à bord. Ce message calma le peuple, et on traita de l'échange. L'amiral d'un côté et ses prisonniers de guerre de l'autre, furent mis réciproquement en liberté, quoique tous avec des pertes ; le premier d'un bâtiment, et les autres de tout ce qu'ils avoient lorsqu'ils furent pris.

Au bout de quelques jours, je partis pour *Lima*, où un séjour prolongé me mit à portée de faire plusieurs remarques.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Lima. — Buena-Vista. — Lurin.

Lima, grande, magnifique et célèbre ville de l'Amérique méridionale, et capitale du Pérou, étoit la demeure du vice-roi avant l'indépendance. Elle est murée ; elle a un archevèché dont le palais est superbe, une métropole, une grande université, un hôtel des monnoies, quatre-vingt églises, y compris la métropole et les monastères des deux sexes, un assez joli théâtre, cinq hôpitaux, et une loterie royale dont le tirage a lieu trois fois par mois. Il y avoit encore de mon temps une grande audience et une grande inquisition.

Les édifices dont je viens de parler sont très-beaux, et la somptuosité des églises est surtout remarquable ; mais ce qui excite encore plus l'admiration, ce sont deux chapelles du couvent des *Dominicains*, celle de *Notre-Dame du Rosaire* et celle de *Sainte-Rose*, patrone de *Lima*, dont les autels sont immensément riches en or et en argent ; on y compte plus de trente-six lampes de ce dernier métal, dont quelques-unes pèsent jusqu'à quatre quintaux. La métropole est également fort riche, et je doute qu'on en trouve nulle part une semblable.

Ce temple est bâti sur une superbe place entourée de cornières, et au milieu de laquelle est une très-belle fontaine en bronze, qui, formant une pyramide, jette son eau par trente-six tuyaux placés de

degré en degré à trois rangs les uns sur les autres. Le premier rang, c'est-à-dire celui d'en bas, se compose de dix-huit dauphins; celui du milieu, de douze lions; et enfin celui d'en haut, de six grands oiseaux semblables à l'aigle. Tous ces divers animaux sont en bronze, et l'eau sort de chacun d'eux en forme de jets d'eau.

Le bassin qui reçoit tous ces jets d'eau est également en bronze et entouré de grosses chaînes de fer qui en défendent l'approche. Le travail délicat de cette pièce la fait grandement apprécier, et la rend digne d'être conservée avec soin; aussi elle est gardée nuit et jour par des sentinelles.

J'observerai que *Lima* renferme encore un établissement pour les personnes de couleur blanche, qui se trouvent sans secours et sans emploi, où elles peuvent aller prendre un repas pendant huit jours, passé lesquels elles ne sont plus reçues, à moins d'une protection particulière. Cet établissement porte le nom de *Couvent de Saint-François et de la Recolette.* Voici comment l'on y est reçu : le père gardien fait mettre sur deux rangs ceux qui, par besoin, viennent dans cet asile, et leur demande s'ils sont bons chrétiens. Sur l'affirmative, sans laquelle ils ne seroient point admis, on leur donne à chacun une carte pour huit jours de réception; on les fait entrer ensuite dans une grande salle, où il y a de grandes tables garnies d'une longue nape, sur laquelle se trouve un service composé de deux assiettes, d'une cuiller, et d'environ demi-livre de pain; enfin on les fait mettre à table. Aussitôt après viennent quatre moines qui leur servent à chacun un morceau de bouilli, beaucoup de légumes, un peu de viande rôtie, quelquefois même de la salade, et pour dessert un peu de miel, et un grand verre d'eau pour se rafraîchir, avec invitation, pendant le repas, d'écouter attentivement la lecture que fait un des moines sur la passion et la mort de N. S. J. C.

Les maisons sont bâties en terre, en bois et en une espèce de roseau très-dur; la plupart sont blanchies et ont des balcons vitrés, ressemblant à une espèce

de cabinet d'étude. Outre le soin qu'ils mettent à rendre agréable l'extérieur de leurs édifices, ils ne négligent rien pour en embellir l'intérieur : on ne peut rien comparer aux richesses, au goût et à la propreté qui règnent dans les appartemens ; tout y respire l'abondance, tout y est riche, tout enfin y forme un ensemble qui a quelque chose de grand, et qui mérite un éloge particulier.

Les rues sont belles et bien entretenues ; elles sont baignées par de petits ruisseaux qui coulent de chaque côté le long des maisons, ce qui donne de la fraîcheur dans l'été, et conserve la propreté en tout temps. La plupart des rues ont aussi à leurs extrémités des trottoirs en pierre pour le passage des gens à pied.

On trouve sur la place principale des cabanes faites en cuir, où, chaque nuit, on vend toute espèce de viande et de boisson, etc. ; ceux qui occupent les cabanes payent un droit assez considérable à la ville.

La ville est traversée par une rivière dont l'eau est excellente, et qui va se perdre au port de *Callao* ; on la passe sur un pont qui facilite la communication entre les deux quartiers.

En sortant de la ville, on trouve trois promenades remarquables par des rangées de citronniers et d'orangers, qui répandent une odeur suave, surtout au lever de l'aurore. Des jets d'eau qui s'élèvent au milieu de bassins en marbre rafraîchissent l'atmosphère, et augmentent la pompe et la beauté de ces lieux.

On voit aussi près de cette nouvelle promenade une belle place entourée de loges destinées au combat des taureaux, qui a lieu tous les lundis.

Cette ville est située dans une plaine riante et fertile ; ses environs sont remplis de vergers ; on y trouve en abondance et en excellente qualité tous les fruits d'Europe et d'Amérique : en général elle ne manque de rien ; cependant, quoique ses marchés soient très-bien approvisionnés, il y fait cher vivre, à cause de l'abondance du numéraire.

Elle entretient un commerce général avec toutes les nations d'Europe, d'Asie et d'Amérique, dont les bâtimens arrivent au *Callao*, chargés de marchan-

dises qu'ils échangent pour des productions du pays, pour de l'or et de l'argent brut, en poudre ou en lingots. Cette ville est enfin une de celles qui soutient son opulence par son commerce; et certes elle pourroit s'en passer, car le sol précieux sur lequel elle est bâtie ne laisse rien à désirer à ses habitans.

Je serois porté à croire que cette opulence contribue beaucoup plus que le climat à rendre les habitans d'une fierté et d'un orgueil insupportables. Je doute qu'en aucun pays ces deux vices aient autant d'empire sur toutes les classes. Cette vanité surtout se fait remarquer chez les femmes; elle les aveugle et les pousse souvent à faire des choses vraiment déshonorantes, en leur faisant perdre de vue leurs principaux devoirs.

La modestie de leur toilette sembleroit devoir leur inspirer des sentimens bien différens.

La *raya* et le *manto*, ainsi nommés dans le pays, et dont l'ensemble paroît former un habit de religieuse, cachent tous leurs défauts et empêchent de distinguer aucun de leurs traits; le *manto* couvre toute leur figure, et ne laisse apercevoir que les yeux; souvent les maris ne reconnoissent pas leurs femmes, si ce n'est à la démarche, pourvu toutefois encore qu'elles ne la déguisent pas.

Mais le soir, à l'entrée de la nuit, quelle différence! Ce ne sont plus de semi-religieuses qu'on voit alors, mais des dames dans tout l'éclat de la parure; les *mantos* ont cédé leur place à de jolis chapeaux, et de superbes robes ont pris celle des *rayas*.

L'élégance et la richesse de leur toilette contrastent avec l'air affable qu'elles affectent, et qui leur conviennent à merveille; elles sont on ne peut pas mieux parées; aussi vont-elles se faire voir aux promenades, et particulièrement sur la grande place, où elles ont l'habitude de prendre des rafraîchissemens.

Parmi elles, il en est qui cherchent quelqu'un d'assez galant pour leur en payer; et si par hasard c'est quelque étranger qui les leur propose, il est sûr d'obtenir la préférence; mais il faut qu'à son tour il ait la bourse bien garnie, car ces dames croiroient

faire un affront à un cavalier, si elles ne disposoient hardiment et sans restriction de tout l'argent qu'il peut avoir.

D'abord, une des premières invitations qu'on doit leur faire, est de prendre la *chicha*, boisson digestive, dont je parlerai dans la suite, et que l'on vend dans des espèces de tavernes nommées *picanterias*; elles y prennent des choses extrêmement fortes, comme piment, oignons, ail, etc., qu'on mâche ensemble, et qui forme une sauce qui sert d'apprêt au poisson et à la viande ; ce qui excite l'appétit et la soif. Quoique le pain y soit abondant, pour manger ces mets piquans, on se sert ordinairement du *recado*, qui tient lieu de pain, et qui est un composé de racine d'igname, de manioc et de banane, que ces dames en général aiment beaucoup.

En sortant de la *Picanteria*, il faut nécessairement les mener à la *Fonda*, qui est une hôtellerie, où on a, il est vrai, tout ce qui peut satisfaire le goût, mais à un prix excessif, et dont la cuisine est un peu plus recherchée.

Ceux qui ne connoissent point l'usage du pays, s'étonneront sans doute de m'entendre recrier sur les dépenses que peut occasionner le souper d'une femme. Je n'en aurois point parlé, si elles se bornoient à manger et à boire à discrétion ; mais comme leur usage est d'aller plus loin, je crois devoir faire connoître au lecteur la mauvaise habitude qu'elles ont contractée.

Elles commencent donc par demander à l'hôte ce qu'il y a de plus recherché et de plus délicat ; ce que celui-ci s'empresse de servir. Les plats se succèdent, et les bouteilles se vident avec une célérité sans égale.

Lorsque la dame commence à sentir son estomac plein, elle sort quelquefois dans un état complet d'ivresse, et ne tarde point à rentrer aussi calme et avec d'aussi bonnes dispositions que lorsqu'elle s'est mise à table : il faut donc servir un nouveau souper auquel elle fait le même honneur qu'au premier, et se disposer ainsi à de nouveaux frais, jusqu'à ce que l'ennui du cavalier ou l'heure avancée la forcent de cesser ce manège.

La méthode dont elles se servent pour débarrasser leurs estomacs surchargés, est aussi sale que dégoûtante ; elles mettent un doigt, une plume ou autre chose dans la bouche pour exciter les vomissemens, et l'hôte qui est au courant de cela tient de l'eau chaude toute prête qu'il administre avec soin, à proportion qu'elle est nécessaire. L'habitude qu'elles ont depuis longtemps d'employer ce remède, fait que leur estomac se vuide avec la plus grande facilité, sans qu'elles éprouvent la moindre souffrance.

On sent bien qu'en accompagnant la dame on se dédommage des dépenses qu'elle a occasionnées ; elles ne sont pas difficiles, à moins que le cavalier n'ait pas rempli, à leur manière, les engagemens auxquels elles croient que la politesse oblige.

L'usage de la plûpart de ces dames est de porter dans leurs jarretières un petit poignard, ou un rasoir, qu'elles emploient lorsqu'elles s'imaginent qu'un homme leur manque, et pour le forcer à payer ce qu'elles veulent. Tout extraordinaire que ceci paroisse, je puis assurer que loin d'en exagérer le détail, je supprime, au contraire, des circonstances que la bienséance ne permet pas de mettre au jour. Le rasoir sert chez elles à un double usage ; cet instrument leur est devenu aussi nécessaire qu'à l'homme qui a le plus de barbe : on me dispensera d'en expliquer l'usage ; la pénétration du lecteur y suppléera sans doute ; mais, pour le mettre plus à portée, je dirai seulement qu'elles ont des femmes payées, comme les barbiers en Europe, qui, tous les deux ou trois jours, vont soigner les appas secrets des petites maîtresses. Enfin, le sexe est en général passionné pour le jeu, les fortes boissons, le tabac à fumer, et autres vices dont je ne fais pas mention.

J'ai déjà parlé de la *chicha*, que les femmes aiment beaucoup ; mais je n'ai pas expliqué sa composition, qui n'est pas difficile. On pourroit en faire en Europe, ne fût-ce que par essai, surtout dans les contrées où le vin n'est pas abondant. Voici donc comment elle se fait :

On met une quantité de maïs, plus ou moins grande, selon la boisson que l'on veut faire, dans une excavation qu'on pratique dans la terre ; on la couvre avec la

même terre qu'on a sortie, et on la laisse trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'elle commence à germer; alors on la sort et on l'expose au soleil pour la faire bien sécher; ensuite, après l'avoir écrasée avec des massues, on la met dans une chaudière avec de l'eau, laissant bouillir le tout pendant sept à huit heures: cette opération faite, on met la liqueur dans des tines ou cuves de terre faites exprès; on l'y laisse fermenter deux ou trois fois vingt-quatre heures, après quoi elle est bonne à boire.

J'observerai qu'elle ne peut être placée que dans des vases de terre; le bois la gâteroit et empêcheroit sa fermentation qui est indispensable. Il faut s'en servir aussitôt qu'elle est faite, car après sept à huit jours, on ne peut l'employer qu'en forme de vinaigre; et ce vinaigre, au bout de trois ou quatre mois, est d'une force supérieure à celui du vin.

Après m'être étendu un peu trop longuement peut-être sur les mœurs des habitans, je dois faire connoître certain usage particulier à la ville de Lima.

On a établi dans cette ville une patrouille pour surveiller les magasins des riches marchands; les hommes qui composent cette patrouille sont très-bien payés par la police; ils portent chacun une petite lanterne, et sont bien armés; ils sont obligés de visiter toutes les serrures et les cadenats: la ville est si riche, qu'on prend ces précautions pour la garantir des vols qui pourroient s'y commettre; ils sont obligés d'annoncer d'un instant à l'autre l'heure qu'il est, et le temps qu'il fait; ils ont 150 francs par mois, monnoie de France, sans compter les étrennes que leur font les riches marchands; on nomme ces gens-là *serenos*, parce qu'ils courent toute la nuit au serein.

Je ne sais si la superstition y est actuellement aussi forte qu'elle l'étoit lorsque je parcourus ces contrées; je présume qu'elle doit avoir beaucoup perdu par la récente abolition du tribunal de l'inquisition.

Ce tribunal barbare exerçoit un pouvoir si absolu dans le pays, que son seul nom faisoit trembler.

Je citerai un exemple arrivé tout récemment; il fera connoître le despotisme de cette institution.

En 1812, un malheureux, obligé de gagner sa vie

au moyen de quelque industrie, se présenta à Lima avec plusieurs chiens et chats qu'il avoit habillés en arlequins. Ainsi costumés, il les faisoit danser dans les rues, comme nous le voyons faire souvent en France. Ces animaux répondoient, par leurs tours parfaitement exécutés, aux soins que leur maître s'étoit donnés pour les élever; ils excitoient une surprise générale.

Le peuple superstitieux, étrangement surpris de cette merveille, commença à crier au sorcier; erreur que confirma la sainte inquisition, en faisant arrêter cet infortuné : cependant, après trois mois injustement passés dans une horrible prison, la sainte inquisition, ayant reconnu qu'il n'étoit pas réellement sorcier, daigna lui rendre la liberté.

Il seroit impossible de se faire une idée de l'état pitoyable auquel ce malheureux étoit réduit quand il sortit, et des tourmens qu'il avoit endurés pendant son incarcération; il n'osoit lui-même en faire le récit, se contentant de dire à ceux qui l'interrogeoient qu'il s'étoit justifié : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on l'auroit pris pour un squelette échappé d'un sépulchre. Sans être moi-même à Lima à l'époque de cet événement, je puis l'affirmer comme étant connu de toute la ville, et en ayant ouï en 1815 le récit de la bouche même de celui qui en avoit été la victime.

Le joug oppresseur de ce prétendu saint établissement est rompu; les habitans de Lima respirent et ne tremblent plus à son nom; l'humanité n'est plus exposée aux horreurs de l'injustice et de l'arbitraire; le riche, soumis aux mêmes lois que le pauvre, ne l'écrasera plus de son pouvoir despotique. Que les peuples sont malheureux, lorsqu'ils sont obligés de courber la tête sous le poids d'une horrible tyrannie; victimes innocentes du caprice des grands, ils sont forcés de dévorer en secret et sans se plaindre, les amertumes dont ils les abreuvent, et de souffrir avec patience les maux dont ils se plaisent à les accabler.

Ce pays si riche avoit besoin d'un peu de liberté pour être encore plus florissant; aujourd'hui qu'une main bienfaisante lui a rendu ses droits, il ne lui reste rien à désirer.

Tous les artistes, dont j'ai déjà parlé dans les grandes villes que j'ai décrites, ne tarderoient pas d'y faire leur fortune ; les femmes qui exercent la profession de couturières, de tailleuses de robes, de modistes, de lisseuses et de repasseuses, y feroient de très-bonnes affaires, car j'ai payé un pantalon et une chemise assez mal repassés, sept réales (4 fr. 58 c.).

Le climat de cette ville est très-doux ; le chaud et le froid ne s'y font jamais vivement sentir ; il est rare d'y voir de la pluie, mais souvent des brouillards fort épais, qui, en temps d'hiver, sont fort incommodes et mal sains ; on se sert pour arroser les campagnes de l'eau de la rivière, qu'on conduit par des canaux pratiqués à cet effet, et qui en fournissent à chaque propriétaire une quantité suffisante pour pouvoir baigner ses terres.

Les environs de la ville sont pleins de vergers et de superbes maisons de campagne, embellies par le grand nombre des floripondes qui répandent une odeur très-suave, comme je l'ai déjà dit au chapitre de *Copiapo*.

Le terrain produit beaucoup de cannes à sucre et de coton, dont la ville fait un grand commerce ; les montagnes qui l'environnent sont couvertes de bétail qu'on y élève, et qui rapporte de très-grands bénéfices.

On y trouve un arbrisseau qu'on nomme dans le Pérou *Coca*, et qui est très-estimé ; sa feuille a la forme de celle du buis, mais plus petite ; elle est molle et d'un vert très-clair ; le fruit en grappe, d'abord rouge, devient noir quand il est en parfaite maturité, comme celui du sureau auquel il ressemble beaucoup ; alors on cueille seulement la feuille (le fruit n'étant propre à rien), et on la fait sécher dans de petits paniers pour la mieux conserver, et la transporter ensuite dans d'autres pays, où il s'en fait une grande consommation.

Les naturels, occupés au pénible travail des mines, prétendent que rien ne les soulage autant que cette feuille ; ils en tiennent dans leur bouche depuis le matin jusqu'au soir, sans la mâcher ni l'avaler, et ils assurent que par ce moyen ils ne sont jamais tourmentés ni par la faim ni par la soif, et que leurs forces se sou-

tiennent aussi bien que s'ils mangeoient beaucoup ; aussi est-ce la première provision dont ils se munissent ; ils disent encore que la tisane que l'on fait avec cette feuille ranime et conforte.

A deux lieues de la capitale, et dans une très-belle plaine située à un quart de lieue de la mer, est un joli bourg, nommé *Buena-Vista*, qui offre toutes sortes d'agrémens, surtout en éte : c'est là qu'on va prendre des bains ; les habitans s'y rendent en foule et surtout les dames de Lima qui vont y passer une grande partie de l'été, au milieu de toute espèce d'amusemens ; et c'est là qu'elles se livrent en liberté à leurs passions.

Pendant leur séjour, leur principale occupation est de fréquenter tour-à-tour les auberges, les cafés et les jeux ; et, d'après leur conduite et leurs mœurs, on doit juger des excès auxquels elles se livrent et des dépenses qu'elles font.

Le jeu y est extrêmement fort ; il y a des banques d'un million de francs, et on ne voit que de l'or sur les tables.

Les maisons sont charmantes, et les environs du bourg sont couverts de fruits d'Europe et d'Amérique ; on y distingue surtout *l'ambaye*, fruit qui vient sur un arbre semblable au noyer ; son écorce est très-amère : lorsque ce fruit est mûr, il devient jaune et lustré ; il a un noyau semblable à l'amende ; ce qu'il renferme est aussi doux que le miel : lorsqu'il est mûr, on le met dans l'eau, et on le confit comme les olives, mais il est meilleur ; le bois de cet arbre est très-recherché ; on en fait de très-jolis meubles pour orner des lieux où règnent toujours l'abondance et la gaieté.

Il y a un autre bourg non moins fréquenté, qu'on nomme *Lurin*, distant de sept lieues de la capitale ; quoiqu'il n'y ait pas de bains, le concours y est aussi nombreux qu'à Buena-Vista.

L'or qui y circule est incalculable ; les quadruples y sont aussi communs que les pièces d'un franc peuvent l'être en France.

Les maîtres de café et les aubergistes y font de grandes affaires ; ils ont toujours des joueurs qui dépensent l'argent comme ils le gagnent, de sorte qu'au bout de l'année ils ont presque tout le bénéfice.

Quoique les productions de ce bourg ne puissent suffire à sa consommation, l'abondance des vivres y est générale ; la grande quantité d'or qu'on y porte, fait qu'on ne manque de rien de ce qui peut être nécessaire.

Il est situé dans une plaine couverte de belles prairies, et entouré de rochers dont la variété forme une vue charmante ; la température y est très-saine.

On y fait un commerce assez considérable sur l'amidon, qu'on y fabrique avec la racine de *manioc* ; il est excellent, et il s'en vend beaucoup.

Mes affaires terminées dans ce bourg, je revins à *Lima*, puis à *Callao*, où je m'embarquai pour *Pisco*.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

Pisco. – Las Barancas. –Huarmey.– Casme. – Santa.

Pisco est un petit port de mer à 50 lieues, sud-est, de la capitale, qui entretient un grand commerce avec *Lima* et *Guayaquil*, sur les vins et les eaux-de-vie ; il y a toujours un grand nombre de bâtimens qui viennent charger ces deux articles.

Les environs de la ville, qui est à un quart de lieue de la mer, sont couverts de vignes, et produisent en abondance toutes sortes d'excellens fruits d'Europe et d'Amérique ; le vin qu'on y fait et qu'on nomme *lancha*, est reconnu pour être le meilleur de tout le Pérou ; et l'eau-de-vie est aussi bonne et bien plus forte que celle de Cognac, si renommée en France.

Sa température est bonne, et quoique la chaleur s'y fasse sentir avec plus d'excès que le froid, elle est néanmoins très-supportable et rend même le séjour de ses contrées fort agréable.

Ses habitans, au nombre de 2,600, sont presque tous métis, mulâtres ou quarterons.

J'y fis quelques achats d'eau-de-vie, et revins à *Lima*. J'observerai que ces eaux-de-vie ne pouvant pas être transportées dans des barrils, comme c'est l'usage presque par tout, on les met dans des vaisseaux de terre, qui contiennent chacun cent vingt à cent vingt-cinq bouteilles.

Je partis de *Lima*, par terre, pour *Guayaquil*, et ne trouvai rien de remarquable jusqu'au *Chanca*.

Ce bourg, situé à 22 lieues de *Lima*, jouit d'une très-agréable température ; il contient près de 1,800 habitans qui sont d'un caractère très-docile ; la plus grande partie est tributaire, et le tiers en est blanc ou métis ; les femmes y sont charmantes et bien costumées, et préfèrent le commerce des européens à tout autre.

Cet endroit est très-fertile en racines d'igname, camote, manioc, banane, pistaches, etc.

L'*agapiè*, arbre ainsi nommé par les naturels du pays, est très-commun dans ces environs ; il ressemble à un peuplier, mais sa feuille est plus large, et a à-peu-près la forme de celle de la vigne ; son fruit, qui ne diffère guère de la grosseur d'une petite poire de Saint-Jean, est d'une charmante couleur, mais il est nuisible ; il fait enfler à l'instant ceux qui en mangent : les nègres, séduits quelquefois par sa douceur, deviennent victimes de leur gourmandise et meurent dans un court délai : l'arbre n'est guère moins dangereux ; ceux qui s'endorment sous son ombrage, deviennent comme fous à leur réveil.

Les habitans font un grand commerce des moutons et des chèvres qu'on leur porte de la *Serrania* (1), avec *Lima* et *Guayaquil*. Voilà tout le fruit de mes remarques dans cet endroit, que je quittai, pour continuer ma route jusqu'à *Las Barrancas*.

Las Barrancas est un grand bourg à une lieue et demie de la mer, et à 40, nord-est, de *Lima* ; il est habité en grande partie par des indiens tributaires, d'un caractère doux et soumis ; il s'y fait un grand commerce sur les moutons et le bétail, ainsi que sur le charbon, qu'on transporte en grande quantité sur des mules à la capitale. Tous ces articles et particulièrement le dernier, produisent de grands revenus à ce bourg.

On y récolte aussi beaucoup de canne à sucre et d'anis qui accroissent ses richesses. Il y a un grand nombre de pistachiers, dont le fruit est d'un goût

(1) Les Cordillières sont ainsi nommées dans cet endroit.

exquis : ce fruit, dont l'enveloppe est cendrée et semblable au gland, est meilleur que la [illegible] ; confit et mis en conserve il est très-recherché dans les repas.

On y trouve enfin un arbre nommé [illegible], de la grandeur du grenadier, qui a la feuille d'un vert très-clair et la fleur semblable à celle de l'oranger, dont elle a presque l'odeur. Le fruit qu'il porte est très-estimé tant par son goût que par ses qualités bienfaisantes. Il a la forme d'une grosse pomme ; il est jaune, d'une odeur agréable, spongieux et plein d'un suc astringent. On le cueille deux fois l'an ; on coupe le bois de cet arbre à petits morceaux que l'on fait bouillir, et l'eau s'épaississant forme une espèce de gomme qu'on fait sécher et qu'on envoie en Europe, où elle se vend fort cher. Les naturels prétendent que lorsqu'on parfume un lit ou une chambre avec cette gomme l'odeur excite à la volupté. La température y est à peu près comme à *Lima*.

Les habitans, au nombre d'environ [illegible], sont assez sobres ; ils se nourrissent de racines du [illegible] et autres, et la *chicha* est leur seule boisson.

A 20 lieues de ce bourg, on trouve un autre village, habité également par des indiens tributaires et mulâtres, dont les mœurs sont entièrement opposées à celles des premiers ; on l'appelle [illegible]. Cet endroit est stérile ; il ne produit que quelques racines et du maïs, que les habitans font bouillir et qui leur tient lieu de pain. On y cueille beaucoup de pistaches qu'on mêle avec le chocolat qui s'y fabrique en abondance, ce qui rend cette boisson d'un goût supérieur à celle qui se fait à *Lima*.

On élève dans ce village beaucoup de [illegible] qui [illegible] des plus grands [illegible]. Les environs sont couverts de [illegible], principalement de [illegible] qui [illegible] de San [illegible] de [illegible].

Les habitans, au nombre de [illegible], sont [illegible] très-[illegible] et adonnés à [illegible] les vices.

Sur la même route il y a encore un bourg d'indiens tributaires et de mulâtres qu'on, appelle *Casme*, qui n'offre guère d'intérêt. Ses environs sont couvers de forêts et de quantité d'arbres différens. On y trouve quelques mines d'argent très-peu productives. Les vivres y sont fort rares, ce qui force la plupart des habitans à se nourrir très-mal, car ils ne mangent que des racines du pays, et quelquefois, mais rarement, de la viande.

Les femmes y sont aussi paresseuses qu'elles sont belles : je ne sais si cela dépend de la chaleur du climat ; mais il est certain que, vu leur pauvreté, elles devroient, comme celles de *Cordova*, mais pour un motif bien différent, être un peu plus actives.

Ce bourg est éloigné de 12 lieues de *Huarmey*, et a une population de près de 700 habitans.

A 15 lieues plus loin, et à 94 nord-ouest de la capitale, est une jolie petite ville apppelée *Santa* ou la *Parilla*, capitale de la province de *Santa*.

Située dans une plaine, à un quart de lieue de la mer, elle fait un grand commerce sur le coton qu'elle récolte. Cette production, ainsi que le maïs, le riz, les fèves et les grosses citrouilles que ses environs produisent en abondance, enrichissent ce pays et le rendent agréable ; il y a beaucoup de poisson, et on élève dans les maisons un grand nombre de cochons-d'Inde, dont la chair est très-délicate.

Quoique la chaleur y soit excessive et qu'il n'y pleuve presque jamais, le climat ne laisse pas que d'être très-sain. Comme à *Lima*, on se sert pour arroser les campagnes de canaux qui y conduisent l'eau d'une rivière qui passe près de la ville.

Cette rivière, qui prend sa source dans la *Serrania*, est aussi utile pour fertiliser les terres de *Santa*, qu'elle est souvent préjudiciable aux voyageurs : sujette aux débordemens, elle inonde une grande partie des terres qu'elle traverse, et interrompt fréquemment le passage ; les courriers du *nouveau royaume* de Grenade pour Lima sont quelquefois obligés d'attendre sept à huit jours, durée

ordinaire de la crue des eaux, pour pouvoir remettre les dépêches dont ils sont porteurs; et quoique les eaux soient rentrées dans leur lit, le passage est si dangereux, qu'il y a des pilotins exprès pour faire traverser les voyageurs, qui sont obligés de se bander les yeux pour ne pas tomber dans l'eau à la vue des grands tourbillons. Ils font monter les voyageurs à cheval, et se mettent eux-mêmes sur la croupe pour le guider, seul moyen de traverser. Néanmoins le pays par sa position, son commerce et ses productions, est un des plus agréables, et n'offre à désirer qu'un peu plus de douceur et d'urbanité de la part de ses habitans.

Dans le trajet de 20 lieues que je fis pour aller de cette ville à *Truxillo*, je ne trouvai rien qui mérite attention.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

Truxillo.

Truxillo, ville du Pérou, à 108 lieues nord-ouest de *Lima*, et capitale de la province de *Sana*, est fort jolie; elle est murée et gouvernée par un intendant (dignité équivalente à celle de préfet); elle a un évêché, une assez belle cathédrale et une grande quantité d'églises et de couvens, tous très-richement ornés, mais que les moines qu'ils renferment ne sont pas dignes d'habiter. Leur manière de vivre déshonore le caractère dont ils sont revêtus; les excès en tous genres auxquels ils se livrent honteusement les rend indignes du sacerdoce. On les voit se prodiguer jusqu'à venir dans les cafés avec les femmes, chercher les endroits les plus reculés de ces établissemens pour s'y livrer avec elles à des turpitudes que la décence me fait passer sous silence, mais que j'ai vues de mes propres yeux; on les voit dans les tripots se livrer à toute espèce de débauches et au jeu avec la plus grande fureur; on les voit, enfin, lorsqu'ils ne peuvent assouvir leurs passions, par l'effet d'une jalousie ou de toute autre

contrariété, se couvrir d'injures les uns les autres, et sortir même leurs poignards pour s'entregorger.

Cette ville, située à deux lieues de la mer, entretient un commerce très-actif, tant avec les habitans de *Lima* qu'avec ceux de la *Serrania*, qui en est éloignée d'une journée et demie de marche.

Cette *Serrania*, qui est très-vaste, renferme une grande quantité de mines de métaux précieux, et comme elle se trouve dans la juridiction de *Truxillo*, elle ne fait guère de commerce qu'avec son chef-lieu. Les habitans y portent donc toutes leurs productions, qu'ils échangent pour d'autres ou pour de l'argent monnoyé, et tout le bénéfice de ces échanges et de ces ventes reste en entier à *Truxillo*, en sorte qu'on peut la considérer, ainsi qu'elle en a déjà la renommée, comme une des villes les plus opulentes du Pérou.

Les vivres y sont abondans et à un prix très-modique, à l'exception du vin qui est fort cher ; pour y suppléer on fait une *chicha*, composée de maïs, de pistaches et de fèves rôties ; cette boisson ennivre autant que le vin le plus fort, pour peu qu'on en boive avec excès ; elle est généralement employée dans l'endroit ; l'évêque même en fait usage ; dans les circonstances extraordinaires seulement, les riches les plus distingués boivent quelques bouteilles de vin de Pisco.

Les plaines qui environnent la ville sont généralement variées et produisent en abondance du maïs, du riz, des haricots et diverses racines dont la plupart des habitans font leur principale nourriture ; le pain n'y manque pas, et quoiqu'il ne soit pas cher, le peuple n'en fait que rarement usage.

Cette ville est excessivement riche ; outre le commerce avantageux qu'elle fait, son sol produit de l'argent et d'autres métaux, et abonde en viande, en laitage et en tout ce qui est nécessaire à la vie.

Le caractère des habitans, au nombre de 7,000, n'est pas trop bon ; il y en a un tiers de blancs, et le reste se compose de mulâtres et de quarterons ; la basse classe se distingue surtout par sa méchanceté ; les femmes même se battent à coups de couteaux et de poi-

gnards avec les hommes qu'elles blessent quelquefois dangereusement ; si leur costume étoit le même, on les prendroit pour des hommes, car elles fument, boivent et se battent comme eux.

La chaleur est excessive dans ce pays ; de midi à sept heures du soir, il est rare de trouver quelqu'un dans les rues, à moins que quelque affaire urgente ne le force de sortir ; malgré cet inconvénient, la ville est fort saine, ainsi que ses environs.

Lorsqu'un européen vient s'établir dans la ville, il est obligé de payer à M. le curé la valeur de 32 piastres, (160 fr.) ; les créoles, c'est-à-dire, les blancs du pays, payent un quart moins ; les métis et mulâtres, moitié moins ; enfin, les nègres ne payent que le tiers de ce que paye un européen.

Cet usage est établi presque dans toutes les provinces que j'ai parcourues. Les habitans disent que si les européens payent plus que les autres, c'est parce qu'ils ont le sang plus noble.

Je fis quelques affaires dans cette charmante ville, et continuai mon voyage, toujours par terre, en passant par un petit port de mer, à deux lieues de *Truxillo*, appelé *Guanchaca*, dont je ne tarderai pas à parler ; mais, avant, je crois devoir faire part au lecteur d'une rencontre que je fis, et que je ne regarde pas comme inutile de mettre au nombre des évènemens particuliers qui me sont arrivés.

A moitié chemin de *Truxillo* à *Guanchaca*, je rencontrai un homme et une femme, montés chacun sur une belle mule bien harnachée ; je ne pus me dispenser de leur faire un salut, auquel ils repondirent avec beaucoup de courtoisie. La manière dont ils saluèrent me fit juger que c'étoit des personnes au dessus du commun, idée dans laquelle me confirma le ton poli avec lequel le cavalier me demanda si j'allois bien loin ; sur la réponse que je lui fis, que je me dirigeois sur *Guayaquil*, il me proposa de faire route ensemble jusqu'à *Lambayeca*. Cette proposition me plût d'autant plus que j'étois enchanté de voyager en société, dans un pays où on n'en trouve que rarement ; et devant, d'ailleurs, m'arrêter moi-même à *Lambayeca*, je lui

répondis honnêtement que je ferai volontiers le voyage avec lui. Chemin faisant, la conversation commença à s'animer, et nous parlâmes avec autant de franchise que si nous nous étions connus depuis long-temps.

J'avouerai cependant que je répondis par un mensonge à une question qu'il me fit et qui étoit très-naturelle ; les français étoient très-mal vus dans ce pays ; et si j'eusse dit que j'appartenois à cette nation, je risquois à la fois de perdre sa compagnie qui commençoit à m'être agréable, et par la suite ma propre vie : j'avois supporté tant de disgraces à cause de ma seule qualité de français, qu'on ne sauroit me faire un crime d'avoir dans cette circonstance déguisé la vérité ; il me demanda donc en quel pays d'Europe j'étois né ; je lui répondis que j'étois de Flandres : je lui fis à mon tour une pareille demande, et il y satisfit de la manière suivante : Je suis né, dit-il, en Andalousie, et il y a huit mois que j'ai quitté mon pays. Mes parens voulant me forcer à m'unir en mariage avec une de mes cousines que je n'aimois point, j'ai été obligé de m'embarquer à Cadix pour fuir leurs persécutions, et de venir en Amérique chercher un frère puissamment riche, établi à *Cuença*, dans la province de *Quïto.* Il s'étendit alors longuement sur la cruauté des parens qui veulent forcer les inclinations de leurs enfans pour un engagement que l'amour, l'estime et l'amitié doivent déterminer, et sans lesquels, suivant lui, la paix ne pouvoit exister dans les ménages. Tout en parlant ainsi, nous arrivâmes à *Guanchaca*, petit port dont j'ai déjà fait mention.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Guanchaca. — Prisons de l'inquisition. — Élargissement.

Guanchaca est à deux lieues de *Truxillo*, et, par cette raison, il est le dépôt de toutes les marchandises qu'on expédie par mer pour cette ville.

Il est habité par des Indiens tributaires, d'un caractère humble et doux, mais qui néanmoins payent un

tribut au gouvernement, pour ne souffrir parmi eux ni nègre, ni mulâtre. Ils sont extrêmement laborieux : les hommes s'occupent continuellement à la pêche, et les femmes à la confection des corbeilles et de petits paniers de jonc marin, qu'elles travaillent supérieurement.

Ces pauvres gens sont naturellement sobres, et, malgré leur économie, ils ne peuvent pas faire de grandes épargnes ; tous leurs revenus consistent en ce qu'ils gagnent avec leurs bras : tous, en général, se nourrissent misérablement ; ils ne mangent que du poisson et du maïs bouilli qui leur tient lieu de pain, et ne boivent que de la chicha. Malgré la frugalité de cette nourriture, ils se portent très-bien et sont fort robustes.

Les côtes sont remplies de loups marins que les habitans tuent à coups de bâton, lorsqu'ils viennent à terre, comme j'ai déjà dit au chapitre 20me.

On trouve également au bord de la mer, beaucoup de coquillages fort beaux par la variété de leurs couleurs.

Le chef du port et le curé sont grandement respectés, et leurs ordres sont ponctuellement exécutés.

En sortant de *Guanchaca*, nous continuâmes notre route pour *Lambayeca*, et nous arrivâmes près d'un *tambo*, espèce d'auberge sur le chemin. Mon compagnon de voyage m'ayant proposé d'y prendre quelque chose, j'acceptai son offre volontiers ; je descendis de cheval ainsi que lui, et fus de suite m'offrir à sa compagne pour l'aider à mettre pied à terre. Ils parurent tous les deux agréer mes services avec des marques assez expressives de satisfaction, et je l'aidai en effet à descendre, en la saisissant par dessous les aisselles, ainsi que c'est l'usage dans ce pays.

Cette politesse de ma part m'attira une infinité de protestations de reconnoissance de l'un et de l'autre, et il me fallut absolument leur renouveler la promesse de ne pas les quitter jusqu'à *Lambayeca*, où mes affaires d'intérêt devoient nous séparer.

Entrés dans le *tambo*, nous demandâmes à l'hôte ce qu'il pouvoit nous donner à manger ; il nous dit qu'il

avoit des œufs, du fromage et un petit cochon-d'Inde. En attendant que ce dernier fût cuit, nous lui demandâmes du fromage et du vin; mais il fallut nous passer de cette boisson, parce que l'aubergiste n'avoit que de l'eau-de-vie et de la *chicha*, dont nous nous contentâmes. Pendant le repas, les sollicitations de ne point les quitter commencèrent de nouveau, et ce ne fut qu'un échange mutuel de complimens.

Lorsque nous eûmes fini de dîner, l'Andalous sortant un quadruple de 80 fr., le donna à l'aubergiste, en lui disant de se payer; celui-ci fit son compte et lui remit 74 fr. : sur quoi l'Andalous lui ordonna, avec fierté, de les garder pour acheter des épingles à sa femme.

De pareilles étrennes ne sont nulle part de refus; et le *tambaire* obéit sans peine à ses ordres, en regrettant intérieurement, sans doute, de ne pas avoir tous les jours un Andalous pour payer des épingles à sa femme.

Après nous être remis en route, je ne pus m'empêcher d'observer à mon compagnon de voyage, que je le trouvois trop généreux de prodiguer aussi inutilement son argent, et qu'il avoit encore un long chemin à faire. Il me répondit que cela n'étoit rien, qu'il en avoit sur lui pour pouvoir arriver à sa destination, et faire voir partout qu'il étoit généreux; qu'il me remercioit néanmoins de mes avis, parce qu'il voyoit par là que je prenois réellement ses intérêts. La nuit approchant, nous tâchâmes de gagner un petit hameau, où l'Andalous me proposa de loger : je me rendis à son avis, et nous fûmes descendre à la maison qui avoit le plus d'apparence.

Il est bon d'observer ici, qu'il est d'usage dans ce pays qu'un voyageur puisse choisir pour logement la maison qui lui convient le mieux, dans les endroits où, comme dans ce hameau, il n'y a pas de *tambo*.

Nous demandâmes au maître de la maison s'il n'avoit pas quelque chose pour nous faire souper: celui-ci, qui étoit un quarteron, nous dit qu'il n'avoit que de la viande salée et quelques racines du pays; que nous devions savoir que dans cette province on ne

mangeoit guères de pain; mais que cependant étant européens, et n'étant pas habitués à vivre comme les naturels, il nous procureroit du biscuit. Nous lui demandâmes encore s'il n'avoit point du vin : il nous dit que non; mais que, si nous en voulions, il iroit nous en chercher à une lieue de là. Je lui donnai dix francs pour y aller de suite; mais l'Andalous, qui s'en étoit aperçû, ne vouloit pas y consentir; il vouloit opiniâtrément lui donner un quadruple, pour en faire sans doute autant qu'au dernier *tambaire*. Je lui représentai que c'étoit inutile, et que sa générosité étoit fort déplacée envers des gens qu'il ne connoissoit pas : il remit son argent à la poche; et notre hôte ayant sellé son cheval, partit comme un éclair. En attendant nous fîmes apprêter la viande salée, avec quelques légumes du pays, le mieux qu'il nous fut possible; et lorsque le vin fut arrivé, nous soupâmes de très-bon appétit.

La conversation s'engagea pendant le repas, et fut soutenue par la belle Andalouse, soit par la confiance que je lui avois inspirée, soit par la gaieté qui régnoit parmi nous. Je crus entrevoir par certains mots que mes deux compagnons de voyage lâchoient de temps en temps, que la sympathie, ainsi que le disoit l'Andalous, les avoit plutôt réunis qu'un contrat.

Enfin, l'heure du coucher étant arrivée, nous nous mîmes en devoir de le faire : les lits portatifs, dont le lecteur se souviendra, sans doute, qu'un voyageur doit avoir en route, au moins dans ce pays, furent bientôt prêts, et nous nous séparâmes en nous souhaitant une bonne nuit.

Le lendemain nous partîmes de fort bonne heure, voulant arriver au village de *las Lagunas de San-Pedro*, distant de quatre lieues de *Lambayeca*, et beaucoup éloigné encore du hameau que nous quittions.

Tout en continuant notre chemin, je m'apercevois de plus en plus que mes soupçons de la veille, au sujet des Andalous, n'étoient pas déplacés. Je ne manifestai pas cependant mon idée, parce qu'il m'étoit assez indifférent qu'ils fussent mariés ou non.

Il étoit déjà tard quand nous arrivâmes à *las Lagu-*

nas; et il s'en alloit bien temps, car nos mules n'en pouvoient plus, tant elles étoient harassées de fatigue. A l'entrée du bourg, nous rencontrâmes un Indien, auquel mon camarade demanda s'il n'y avoit point de *tambo;* sur sa réponse négative, nous le priâmes de nous indiquer une maison commode pour nous loger: il nous répondit qu'il n'y avoit que celle de M. le curé; nous nous y fîmes conduire aussitôt.

Nous voici enfin arrivés à la source de nos malheurs réciproques, causés par le mauvais accueil que nous fit ce curé.

Lorsqu'il s'aperçut qu'un Indien nous avoit servi de guide, il sortit pour l'en blâmer fortement, et le ton menaçant avec lequel il lui parloit nous donna lieu de croire que, sans notre présence, il l'eût châtié sévèrement du crime qu'il avoit commis en nous accompagnant chez lui; mais il se contenta pour le moment de lui dire qu'il le lui payeroit chèrement. Nous plaidâmes la cause de cet Indien auprès de M. le curé, et nous lui dîmes que c'étoit nous qui l'avions forcé de nous conduire chez lui. Ces observations loin de le calmer, ne servirent au contraire qu'à augmenter son courroux. Nous le priâmes enfin de nous montrer son logis, et nous crûmes qu'il alloit nous recevoir de son mieux, tant parce que les usages du pays lui en faisoient un devoir, que parce que le caractère dont il étoit revêtu lui imposoit l'obligation de donner l'exemple de l'hospitalité. Pour l'engager surtout à nous faire un bon accueil, nous lui dîmes que nous n'entendions pas le constituer en frais, que nous avions assez d'or pour pourvoir à nos besoins, et lui payer la dépense que nous pourrions faire chez lui. Notre manière d'agir, et plus encore nos dernières paroles parurent faire sur lui quelque impression. Faisant paroître alors des sentimens d'honnêteté, il nous engagea d'un air poli à descendre, en nous assurant qu'il feroit tous ses efforts pour nous prouver combien il étoit content de nous avoir chez lui. Certes, il ne tarda pas à nous en donner des preuves; il appela deux nègres pour desseller nos

mules, et nous fit entrer dans une petite chambre tapissée de jonc marin, où, après avoir fait porter trois petits bancs faits d'épine de baleine, il nous invita à nous reposer.

Il nous demanda d'où nous venions et où nous allions; nous lui répondîmes que nous venions de *Lima*; que l'Andalous et son épouse alloient à *Cuenca*, auprès d'un frère, et que pour moi j'allois à *Guayaquil* pour des affaires de commerce.

Sa curiosité n'étant point satisfaite, ses questions se succédèrent avec la plus grande rapidité, et par politesse nous lui répondions de notre mieux. Il étoit déjà tard, et quoique nous n'eussions fait de toute la journée qu'un très-chétif repas, nous ne voyions pas que M. le curé se disposât à nous faire apprêter quelque chose. La fatigue que nous avions supportée et le besoin d'alimens nous occupoient plus que son interminable entretien; de manière que l'Andalous impatient et choqué de sa curiosité, lui dit: Monsieur, vous êtes un...... (mot espagnol dont on se sert lorsqu'on est fâché); et si vous voulez me faire plaisir, laissez là votre conversation, et faites-nous apporter de quoi souper, car nous n'avons fait aujourd'hui qu'un repas; et moi, reprit le curé, je n'en fais qu'un toutes les vingt-quatre heures, et je ne meurs pas de faim pour cela.

L'Andalous échauffé, et qui voyoit bien que l'avarice seule faisoit agir ainsi notre hôte, lui répéta de nous laisser tranquilles, d'aller se promener, et d'ordonner qu'on nous apprêtât de quoi souper, en payant; en même temps il sortit un quadruple, et le lui donna pour qu'il se payât d'avance de la dépense que nous pourrions faire. Le curé le prit, et promit de revenir sur-le-champ.

Il s'écoula, avant de le voir arriver, un grand quart-d'heure, que nous employâmes à nous entretenir de notre aventure, et pendant ce temps-là notre Andalous tenoit sur ses genoux sa Dulcinée, et l'engageoit à prendre patience, en lui disant que nous ne tarderions pas à souper.

Il falloit bien patienter bon gré mal gré. La faim

s'étoit emparée de nous, mais principalement de la belle *Mariquita* , qui ne vivoit pas seulement de caresses ; enfin le curé entra tout-à-coup, et ayant trouvé que l'Andalous tenoit sa bonne amie entre ses bras, il se tourna vers lui, en lui disant : Monsieur, *chez moi on ne se permet pas d'impertinence ; veuillez avoir plus de modération et de respect devant un ministre de Notre-Seigneur.* L'Andalous lui réitéra que la faim nous dévoroit, de nous donner de quoi manger, et de nous laisser en paix.

M. le curé alloit riposter ; mais prévoyant des suites fâcheuses, je l'engageai à ne pas faire attëntion à ce que mon camarade avoit dit, à excuser sa vivacité, et de vouloir bien ordonner qu'on nous servît quelque chose. Oui, monsieur, me dit-il, je vais commander qu'on vous serve, et il sortit. Me tournant alors vers mon camarade, je le conjurai de prendre un peu de patience. Eh ! quelle patience, dit-il, pouvons-nous avoir de plus ; voilà bientôt onze heures, et on ne parle point de nous faire souper.

Une demi-heure s'étoit écoulée depuis que le curé étoit sorti, et personne ne paroissoit encore : l'impatience commença aussi à s'emparer de moi, et je fus à la cuisine pour voir si je trouvois quelqu'un : le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut une vieille négresse, âgée de plus de quatre-vingts ans, ridée et plus vilaine que le péché mortel, qui faisoit cuire des bananes sous la cendre, et bouillir du maïs dans un pot. Je lui demandai pour qui étoit destiné ce souper splendide ; elle me répondit que c'étoit pour nous, mais avec beaucoup de peine à raison de son grand âge ; et je lui dis alors de se dépêcher à nous l'apporter.

Peu d'instans après, la négresse vint mettre le couvert. La somptuosité et la symétrie de ce repas méritent d'être détaillées.

Elle fut d'abord chercher la couverture d'un vieux coffre, qui avoit bien deux siècles, sans trop exagérer, qu'elle plaça sur quatre petits bancs de baleine ; au dessus, et pour nape, elle étendit une vieille et grosse serviette de coton, sur laquelle elle mit trois *cuillers* en bois et une *pilche*, espèce de petite cale-

basse où l'on boit la *chicha*. Le souper, qui ne tarda pas à arriver, étoit bien assorti à la magnificence du couvert : il consistoit, comme je l'ai dit, en quelques bananes et en maïs bouilli, auxquels on avoit ajouté un peu de piment ou poivre rouge, bien moulu, pour nous exciter à boire de la *chicha*.

L'Andalous qui, non plus que sa belle et moi, n'étoit pas accoutumé à une si maigre cuisine, qui, d'ailleurs, pour soulager sa faim, avoit donné un quadruple au curé, dont celui-ci n'avoit rien employé, enrageoit comme un Ethiopien ; il demanda à la cuisinière s'il n'y avoit rien autre chose que ce qu'elle nous avoit donné ; elle répondit que c'étoit là tout ce que son maître lui avoit laissé : nous demandâmes encore à la négresse où étoit M. le curé ; on est venu le chercher, dit-elle, pour aller confesser un malade à deux lieues d'ici, et je ne crois pas qu'il rentre de deux ou trois jours. Est-ce qu'on ne vend pas du pain dans le village, lui demandai-je ? pour du pain, Monsieur, vous n'en trouverez pas ; mais il y a du biscuit, des œufs et du fromage. Tiens, lui dis-je, voilà une piastre pour du biscuit et du fromage, et en voilà une autre pour du vin. Je vais voir, dit-elle, si on veut ouvrir la porte ; mais, comme il est tard, je crains que mes démarches soient infructueuses. Je me déterminai alors à l'accompagner, pour que nos provisions fussent plutôt arrivées.

La barraque où on vendoit ce que nous désirions étoit fermée effectivement, et il fallut frapper. Au troisième coup on demanda ce qu'on vouloit, sans se donner néanmoins des mouvemens pour ouvrir ; je ne savois comment m'y prendre, mais le besoin me suggéra un moyen : « Ouvrez, criai-je, je suis l'Alcalde de *la Santa Hermandad* (1) ; ce nom redouté ne fut pas plutôt entendu, que l'on ouvrit la porte.

J'achetai ce qui nous étoit nécessaire, et fus de suite rejoindre mes deux compagnons qui m'attendoient avec la plus vive impatience ; il étoit presque

---

(1) Fonctionnaire public, ayant force armée, et qui surveille pour le soutien de l'état civil et ecclésiastique.

une heure du matin quand nous nous mîmes à table ; et ce n'étoit pas sans un grand besoin, aussi fîmes-nous honneur au repas. Après avoir soupé, nous appelâmes la négresse pour nous indiquer l'endroit où nous devions coucher ; nous ne devions pas plus nous attendre à un bon lit qu'à une bonne table ; mais il falloit le prendre tel qu'il nous seroit présenté.

La négresse nous conduisit dans une chambre pleine de feuilles de maïs et de bananes ; elle fut chercher nos selles, et nous fîmes nos lits comme de coutume.

Avant de nous coucher, l'Andalous me dit :

« Savez-vous que M le curé est un fier c.....
» Je vous ai observé, lui répondis-je, qu'il ne falloit pas être si généreux ; avec une ou deux piastres tout au plus que vous eussiez donné, c'étoit assez, et vous n'auriez pas perdu votre pièce d'or. Ce n'est pas à la pièce d'or que je tiens, reprit-il, mais à ses procédés, indignes de toute personne, et plus encore d'un homme de son caractère ; si c'étoit un homme de la basse classe, je pourrois lui pardonner ; mais j'en agirai tout autrement envers lui ; il faudra qu'il me remette mon argent avant de partir, et vous verrez, foi d'Andalous, que je l'y forcerai. Vous voyez bien, lui dis-je, que c'est impossible, à moins d'attendre deux ou trois jours ; vous avez bien entendu ce que la négresse a dit. Oh ! que vous etes bon, repliqua-t-il ; qui peut donc vous assurer que cette vieille a dit la vérité ? et ne voyez-vous pas qu'elle vous a répété ce que son maître lui a ordonné de dire ? C'est encore une ruse de ce dernier de nous faire annoncer qu'il est absent, pour éviter les reproches que nous pourrions lui faire et pour garder l'argent qu'il a reçu. Je vous assure, continua l'Andalous, qu'il n'est pas hors du village, et je vais le savoir dans un instant. »

J'étois bien de son avis ; mais je ne voulus point le lui faire connoître, pour ne pas l'animer davantage. D'après tout ce qui s'étoit passé et la conduite que le curé avoit tenue à notre égard, je voyois que mon camarade ne se plaignoit pas sans raison.

Celui-ci, dont le caractère étoit aussi vif que généreux, appela la négresse et lui donna un quadruple, pour qu'elle lui avouât franchement si M. le curé étoit allé réellement à deux lieues, ou s'il n'étoit pas plutôt caché dans le village. A la vue de l'or, la vieille répondit qu'elle nous satisfairoit, à condition que son maître n'en eût point connoissance, car alors elle étoit assurée de recevoir cent coups de fouet. Après l'avoir tranquillisée sur ce point, elle nous dit ingénument que si son maître nous avoit mal reçus, c'étoit parce que l'Andalous lui avoit parlé grossièrement, et avoit manqué au respect dû à son haut caractère de prêtre; qu'il étoit allé coucher dehors pour éviter des discussions.

Je laisse à part toutes les observations que fit mon camarade; je dirai seulement que sa compagne et moi l'engageâmes à se calmer en prenant un peu de repos; il se rendit à nos vives et réitérées instances, et nous fûmes enfin nous coucher.

Nous étions convenus que celui qui s'éveilleroit le premier appelleroit les autres pour partir de bonne heure; mais nous n'eûmes rien à nous reprocher mutuellement; car, au point du jour, un nègre vint nous éveiller, et nous apprendre que M. le curé étoit allé à *Lambayeca* se plaindre au subdélégué, des insultes que nous lui avions faites et des mauvais traitemens que nous nous étions permis contre lui.

Nous, qui savions qu'il étoit dans l'endroit et qu'il n'en étoit pas sorti, nous n'eûmes pas de peine à connoitre que son but étoit de nous éloigner par cette ruse, et de garder en même temps le quadruple que l'Andalous lui avoit donné pour un voyage encore à faire.

Mon camarade prit la parole, et dit au nègre que si M. le curé ne venoit pas à l'instant, nous allions enfoncer la porte de la chambre pour nous payer des quatre-vingt francs qu'il nous avoit escroqués.

Le messager rendit sans doute fidèlement la réponse à son maître, qui, connoissant le caractère fougueux de l'Andalous, ne tarda pas à arriver.

Il vint nous aborder, comme si rien ne s'étoit passé, en nous souhaitant le bon jour et nous demandant comment nous avions passé la nuit. L'Andalous, enflammé de colère et s'imaginant qu'il venoit encore nous railler, le traita d'hypocrite, lui donna d'autres épithètes de ce genre, et le saisissant tout-à-coup par le cou : « Vieux coquin, lui dit» il, si tu ne me rends ma pièce, je t'étrangle. » Je fis tous mes efforts pour m'opposer à cette scène, mais mon camarade serroit toujours, et le curé qui le sentoit bien cria de toutes ses forces au secours : il ouvrit tellement la bouche que je vis jusqu'à la moitié de son gosier.

Ses nègres en firent autant au dehors de la maison, en sorte qu'en un instant tout le village fut rassemblé. L'alcalde qui, comme je l'ai dit, exerce les fonctions de maire, demanda aide au nom du roi ; et mon camarade, ainsi que sa belle, furent arrêtés.

Quant à moi, il ne fut question de rien, on me laissa tranquille ; mais je ne pouvois sans peine envisager le sort de mes malheureux compagnons de voyage, et je tâchois d'appaiser tantôt l'alcalde et tantôt le curé.

Je les suivis dans ce but sans pouvoir obtenir rien d'eux : je fus même bien étonné d'entendre la déposition de ce dernier au moment où on rédigeoit le procès-verbal.

Il supposoit d'abord que l'Andalous avoit mal parlé de la sainte religion, c'est-à-dire qu'il la noircissoit par ses propos et ses actions ; que c'étoit un blasphémateur, et qu'il ne pouvoit être qu'un juif ; qu'il avoit ensuite tenté de le tuer pour voler son argent ; enfin, dans le procès-verbal, il n'y avoit pas une seule accusation vraie.

Un semblable procédé m'indigna et m'autorisa à représenter à M. le curé que c'étoit fort mal de sa part de manquer ainsi à la vérité ; que s'il avoit de justes motifs à alléguer il le fît ; mais qu'il ne devoit pas supposer deux crimes atroces, dont le châtiment sévère qui leur étoit destiné alloit retomber sur la

te de deux innocens. J'ajoutai qu'il lui seroit impossible de justifier ces deux accusations, tandis qu'il nous étoit très-facile de prouver qu'il étoit lui-même, en sa qualité d'accusateur, un imposteur et un escroc.

Je voulois, par de sages réflexions, tâcher de prévenir les suites fâcheuses que pourroit avoir cette affaire, et persuader à M. le curé combien il seroit désagréable pour un homme de son caractère d'être interpellé devant l'autorité, surtout lorsque, comme lui, il devoit y paroître en coupable.

Pour toute réponse à mes justes observations, il me dit que j'étois aussi coquin et aussi juif que l'autre, et qu'il me feroit arrêter et conduire avec lui et sa femme à *Lambayeca*. Ne pouvant plus alors me contenir, je lui dis que je me souciois fort peu de ses menaces, et que je le priois de ne plus m'apostropher d'une manière si infâmante, s'il ne vouloit pas que je le traitasse comme l'Andalous, et encore pire. Il recommença alors à crier au secours, et je fus de suite entouré par plus de douze hommes qui venoient m'arrêter.

J'eus recours à mes pistolets, et je menaçai de brûler la cervelle au premier qui s'approcheroit. Ma résolution les arrêta un peu; mais le nombre grossissoit, et j'aurois été obligé de capituler si mon camarade, qui s'étoit échappé des mains de ses gardes, n'étoit venu à mon secours. Nous étions alors disposés à vendre bien chèrement notre vie; nous priâmes les indiens de vouloir nous écouter, avant d'agir, et pour obtenir d'eux cette condescendance, l'Andalous leur jetta cinq ou six pièces d'or.

Ce métal, qui a par fois arrêté les plus redoutables armées, produisit le même effet sur les habitans, et avec fort peu d'éloquence nous parvinmes à les convaincre que nous n'étions ni juifs ni voleurs, et que nous ne faisions que réclamer à M. le curé ce qui nous étoit légitimement dû. Une grande bourse bien garnie qu'ils virent sortir à mon camarade leur donna de nous la plus haute idée, de sorte que se retirant chacun, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ils nous laissèrent libres.

A cette scène périlleuse en succéda une autre tout aussi désagréable et plus sensible, surtout pour l'Andalous; sa chère Mariquita étoit évanouie et sans connoissance, et nous eûmes toutes les peines possibles pour lui faire reprendre ses sens. Il est certain qu'elle avoit eu des motifs réels pour s'abandonner à sa sensibilité; j'avoue que la crainte qu'elle avoit de voir périr son amant faillit à lui faire perdre la vie; cependant, par le moyen de quelques flacons d'eaux spiritueuses dont nous étions munis, nous la fîmes revenir, et peu d'instans après elle fut en état de se tenir à cheval.

Nous sellâmes donc nos mules, qui n'avoient rien mangé de toute la nuit, et nous quittâmes ce funeste logis; avant de sortir du village nous fîmes notre provision de biscuit, de fromage et d'eau-de-vie.

Nous étions convenus, la veille, d'arriver ce jour à *Lambayeca;* mais nous nous aperçûmes bientôt qu'il étoit de toute impossibilité d'effectuer ce projet: nos mules qui, comme je viens de le dire, n'avoient pas mangé de toute la nuit, étoient foibles et hors d'état de faire 14 lieues de chemin; il étoit d'ailleurs fort tard quand nous partîmes; il nous fallut donc renoncer à cette espérance.

Nous arrivâmes cependant avec beaucoup de peine à un *tambe*, distant encore de cinq lieues de *Lambayeca*, et je dis alors à mon camarade qu'il me sembloit à propos de nous y arrêter pour y passer la nuit, que nos bêtes mangeroient, que nous-mêmes nous nous reposerions, et qu'en partant de bonne heure le lendemain nous pourrions encore arriver à notre destination vers les sept ou huit heures du matin. Nous descendîmes en effet, et demandâmes au *tambaire* quelque chose pour nous rafraîchir; il nous apporta du biscuit, du fromage, de l'eau-de-vie et de la *chicha;* nous commençâmes à manger, en attendant qu'il nous eût fait cuire deux cochons-d'Inde et quelques œufs pour notre souper que nous avions recommandé, voulant nous refaire de la mauvaise nuit que nous avions passée et des fati-

gues que nous avions endurées au commencement de la journée.

Il est facile de croire que dans notre trajet de *las Lagunas* au *tambe* nous ne nous occupâmes point de politique ; M. le curé étoit trop récent à notre esprit pour l'oublier aisément ; aussi fut-il l'unique sujet de notre entretien, tant en route qu'au *tambe* même, où nous nous fixions mutuellement sur chaque point de notre aventure.

J'eus là un pressentiment de la trame qu'il alloit encore ourdir contre nous, et j'en fis part à mon camarade. Qui sait, lui dis-je, si ce méchant homme n'aura pas envoyé quelque *chasco* (piéton de correspondance) à *Lambayeca*, pour nous donner du désagrément ? Je vous assure que je l'ai fortement dans l'idée. Bah ! me dit l'Andalous, vous croyez qu'il auroit encore le front de se plaindre étant seul coupable ? Mon cher, lui répondis-je, il y a environ cinq ans et demi que je parcours ce continent, et j'ai eu le temps de connoître l'ascendant des ecclésiastiques et le respect qu'on leur porte ; je sais aussi quel est leur pouvoir ; s'ils en veulent à quelqu'un, ce malheureux est assuré de ne pas leur échapper ; j'en ai vu des exemples, et par conséquent je ne trouverois pas étonnant que celui-ci nous jouât quelque mauvais tour.

Je suis de votre avis, M. le Flamand, dit alors en souriant la belle *Mariquita* ; j'ai toujours entendu dire que ces messieurs, surtout dans le pays où nous sommes, sont très-vindicatifs, et font tout ce qu'ils veulent.

L'arrivée du souper interrompit notre conversation ; nous étions à même de nous mettre à table lorsque le bruit de quelques chevaux se fit entendre. La curiosité, où je ne sais quel autre motif, nous engagea à sortir du *tambe*, pour savoir ce que c'étoit.

Sept hommes, montés et armés, se présentèrent à nous, et l'alcalde de la *Santa Hermandad*, qui étoit à la tête, demanda au *tambaire* s'il ne logeoit pas deux hommes et une femme ; nous n'hésitâmes

pas un instant à croire que c'étoit nous qu'ils cherchoient, et, sans attendre la réponse de l'aubergiste, nous demandâmes au chef ce qu'il nous vouloit. Messieurs, répondit ce dernier, au nom de la loi, vous êtes mes prisonniers, et vous allez être conduits à *Lambayeca*. Et pour quel motif, reprîmes-nous unanimement? Je l'ignore, messieurs, dit l'alcalde.

Le subdélégué de *Lambayeca* m'a seulement donné vos signalemens et l'ordre de vous arrêter; or, je vous somme de vous rendre, et de ne pas vous exposer comme vous l'avez déjà fait au dernier village.

Que pouvions-nous faire contre sept hommes à cheval, armés de pistolets et de sabres, et qui nous prévenoient d'avance que toute résistance deviendroit inutile; le parti le plus prudent sans doute étoit de se rendre, et c'est celui que nous adoptâmes.

Les soldats, pour s'assurer de nous, vouloient absolument nous attacher, et se mettoient déjà en devoir d'exécuter ce projet, ce qui nous donna une idée des souffrances que nous allions endurer. Nous nous opposâmes vigoureusement à leurs desseins, et mettant nos pistolets à la main, nous leur annonçâmes, avec toute l'énergie d'hommes exposés à tout, que nous consentirions plutôt à perdre la vie, que nous vendrions bien cher, que de nous voir liés comme des criminels. Un d'entr'eux observa alors qu'ils pourroient aussi bien nous conduire libres, pourvu que nous fussions à pied et désarmés.

L'alcalde nous dit que sous ces dernières conditions il consentoit à ne point nous attacher; nous lui répondîmes que nous voulions avoir les membres libres, et que, s'il y consentoit, nous ferions tout ce qu'il voudroit. Il nous donna sa parole. Alors nous lui rendîmes nos armes, et nous partîmes sur le champ. *Mariquita* seule voyageoit sur la mule, où elle se tenoit avec beaucoup de difficulté, et l'Andalous et moi ouvrions la marche à pied.

Nous arrivâmes à minuit à *Lambayeca*, où des chambres garnies de paille de maïs et une cruche d'eau nous attendoient. *Mariquita* étoit un peu mieux logée, quoiqu'en prison, ainsi que nous.

Le reste de la nuit se passa sans nous rien dire, mon camarade et moi ; nous connoissions déjà d'où provenoit notre arrestation. Nous nous couchâmes donc, l'imagination fort agitée, et nous ne fûmes réveillés qu'au point du jour par le murmure général des habitans. Nous nous levâmes pour connoître ce qui pouvoit occasionner ce rassemblement, et nous le découvrîmes facilement.

Les questions qu'ils se faisoient mutuellement, et que nous entendions fort bien, nous firent aisément connoître que notre arrivée occasionnoit tout ce bruit.

Où sont-ils, demandoit-on de toute part ? Les a-t-on mis dans la grande salle avec les autres prisonniers ? Non, répondoient quelques autres ; ils sont dans le cachot de l'inquisition. A ce mot d'inquisition, je ne le cache pas, nous frémîmes.

Le lecteur se souviendra sans doute de la description que j'ai faite des souffrances qu'un malheureux avoit endurées à *Lima*, pour avoir fait danser des chiens, et du pouvoir illimité de ce tribunal, fléau du genre humain. Je puis affirmer que toutes les horreurs commises par l'inquisition d'Espagne ne sont pas comparables à celles que ce tribunal de sang a fait supporter en Amérique, où la civilisation n'étoit pas aussi avancée.

Je voyois déjà que nous allions être victimes de la plus noire calomnie, du plus infame mensonge et de la plus odieuse hypocrisie ; néanmoins j'étois consolé par l'idée de la justice de Dieu qui protège l'innocence, et je me plaisois à penser qu'il ne laisseroit pas long-temps le crime impuni, et qu'il mettroit bientôt au jour celui de notre injuste et infame accusateur. Je ne manifestai point mes craintes à mon camarade, pour ne pas l'affliger davantage ; mais comme il avoit des talens, d'après l'éducation soignée qu'il avoit reçue, et que rien ne lui échappoit, il se sentoit plus coupable que moi devant le saint tribunal, et en redoutoit beaucoup plus les terribles effets.

Il étoit dix heures, lorsque nous entendîmes dans l'intérieur de la prison un grand bruit qui nous inquiéta

un instant, craignant que la superstition ne s'en mêlât, et que le peuple ne vînt nous assassiner ; mais l'arrivée du concierge dissipa nos craintes ; cet homme nous mit les fers aux pieds, (c'est l'usage dans ce pays de les mettre aux pieds à l'accusé d'un crime, pour le présenter devant le tribunal) et nous fit entrer dans une grande salle de justice, où étoient réunis les juges civils, criminels et ecclésiastiques.

M. le subdélégué des deux premières juridictions fut celui qui nous interrogea. Il nous demanda nos noms, prénoms, âges et patrie : mon camarade répondit s'appeler *don Joseph-Maria Angolle*, âgé de 34 ans et natif de Cordoue, dans la province des Andalousies. Mon tour étant arrivé, je répondis que je m'appelois *Julien Echevarria*, âgé de 35 ans, né en Flandre, quoique mon père fût de la Biscaye-Espagnole. Je ne crois pas nécessaire de rappeler ici pourquoi je déguisai mon nom et ma patrie ; j'en ai expliqué plus haut les motifs : je me contenterai d'ajouter que c'étoit un assez grand crime d'être français, et que la connoissance qu'on auroit eue de mon origine n'auroit fait qu'aggraver ma trop fâcheuse position.

Le président nous fit plusieurs autres questions, auxquelles nous répondîmes de notre mieux ; puis prenant toute la gravité d'un magistrat, il s'exprima en ces termes : « Messieurs, vous avez eu l'audace » de battre M. le curé de *las Lagunas*, vous vouliez » lui prendre son argent, vous osez blasphémer » contre notre sainte religion, vous qui, d'après » vos dépositions, vous dites catholiques ; vous vou- » lez la souiller : misérables ! qu'avez-vous fait ? Je » vais vous envoyer à *Truxillo* à la disposition de » monseigneur l'évêque, qui vous fera passer à *Lima* » au tribunal de la sainte inquisition, où vous trou- » verez le châtiment dû à vos crimes. »

Cette harangue prononcée avec la fureur d'un homme prévenu, et qui nous présentoit toute l'étendue de notre malheur et nous faisoit appréhender une mort indubitable et prochaine, nous interdit quelques minutes ; cependant forts de notre innocence, nous

priâmes les juges de vouloir nous entendre avant de prononcer.

Toutes nos supplications furent inutiles ; pour toute réponse, on nous dit que sous peu nous partirions pour *Truxillo.*

Le concierge vint nous prendre pour nous reconduire à notre prison, nous ôta les fers, ferma bien les portes à triple verrou, et nous quitta sans nous adresser une seule parole.

Nous nous promenions dans notre cachot d'une manière assez drôle, gardant le plus morne silence. Savez-vous, me dit enfin mon camarade, que la justice, dans ce pays, est assez mal distribuée. Je le sais avant vous, lui répondis-je, et l'injustice qu'on nous fait ne m'étonne pas. Mais croyez-vous, me demanda-t-il, qu'on nous conduise réellement à la capitale ? Ma foi, lui dis-je, je le crois sans difficulté. Pour lors, poursuivit-il, nous sommes perdus.

Je fis l'impossible pour l'encourager, en lui disant qu'il ne falloit pas s'abandonner à la mélancolie ; que l'homme étoit né pour souffrir ; que celui qui avoit du courage, se montroit supérieur aux événemens de cette vie ; que l'Etre suprême veilleroit sur nos jours, et qu'il ne falloit pas d'avance succomber à l'aspect du malheur.

Il y avoit près de vingt-quatre heures que nous n'avions pris aucun aliment. Je fis cette observation à l'Andalous, et l'invitai à prendre quelque chose. Faites apporter ce qu'il vous plaira, me dit-il ; voilà de l'or (il défit une ceinture dans laquelle il y avoit plus de cent-cinquante quadruples) que vous garderez pour vous, car, pour moi, je vois que cet or me sera bien inutile. Je le consolai en lui répétant toutes les choses encourageantes que je lui avois déjà mises sous les yeux, quand tout-à-coup il s'écria : Et ma pauvre *Mariquita*, où sera-t-elle ? qu'aura-t-on fait de cette malheureuse ? Laissez votre *Mariquita* à part, lui dis-je, et faites en sorte de ne pas vous chagriner au point de perdre vos forces ; au surplus, tout ce qu'on peut faire d'elle, c'est de la retenir quelques mois en prison, et à nous quelques années dans les

cachots de l'inquisition. Je m'aperçus de suite que ces derniers mots n'avoient nullement plu à mon camarade, et je fus très-mortifié de les avoir lâchés. Je détournai donc la conversation en appelant le concierge, à qui je donnai de l'argent pour qu'il nous procurât quelque nourriture; je déterminai mon camarade à prendre quelque peu d'aliment, après quoi en le berçant toujours de quelque espoir flatteur, je lui remis son argent, qu'il ne vouloit pas accepter, en me disant qu'il lui étoit indifférent que ce fût lui ou moi qui le gardât. C'est bien vrai, lui dis-je, puisque nous sommes ensemble, mais j'en ai moi-même quelque peu à votre service; il le reprit enfin, et le reste de la journée se passa tranquillement.

Sur le soir, le concierge, en nous apportant des provisions pour satisfaire à nos besoins, nous dit de nous tenir prêts; que sous peu nous allions être transférés à *Truxillo*, à la disposition de monseigneur l'évêque. Eh! que fera-t-il de nous, lui demanda l'Andalous? Je l'ignore, reprit-il; mais pour toute chose au monde je ne voudrois pas me trouver à votre place.

Il faut avouer que cette réponse n'étoit pas bien consolante pour des hommes qui, à la seule idée d'inquisition, étoient d'avance à demi-morts.

Mon camarade continua de l'interroger: Et ma *Mariquita*, où est-elle? Elle est là haut dans une chambre, jusqu'à nouvel ordre, répondit le concierge; et tout en retirant la porte sur lui, il faisoit retentir les verroux d'une force épouvantable.

Trois nuits s'étoient écoulées dans cet état, lorsque le quatrième jour on vint de très-bonne heure nous ouvrir les portes: la visite n'étoit pas des plus agréables; mais nous nous y attendions, elle ne nous surprit pas.

Huit hommes armés vinrent nous garroter les bras derrière le dos, nous montèrent à cheval, et nous partîmes escortés par eux pour *Truxillo*.

Si on avoit battu la générale, il est possible qu'on n'auroit pas rassemblé autant de monde que la curiosité en avoit réuni devant la prison pour nous voir partir.

Dans trois jours nous fûmes rendus à *Truxillo*, à

43 lieues de distance de *Lambayeca*, et notre logement fut semblable à celui de ce dernier endroit. Nous attendions avec impatience le moment de paroître devant le tribunal de monseigneur l'évêque, pour nous justifier, si toutefois monseigneur daignoit nous donner audience. Quatre jours s'étant passés sans avoir aucune nouvelle, mon camarade me dit : Savez-vous, Flamand, ce que je pense ? C'est de nous procurer de l'encre et du papier, et d'écrire à monseigneur ; je lui ferai connoître notre position et notre innocence. Croyez-vous, dis-je, que l'évêque ne sache pas que nous sommes ici, et qu'il ne soit pas instruit de la procédure ? Qu'importe, me dit l'Andalous, une lettre suppliante ne peut nous faire du mal. Faites comme vous voudrez, lui répondis-je.

Il appela le concierge et le pria de nous fournir, en payant, ce qui nous étoit nécessaire pour écrire une lettre. Celui-ci nous répondit que c'étoit une chose impossible, parce que toute correspondance nous étoit défendue. Nous voilà bien, dis-je à mon camarade, qui de nouveau pria le concierge de nous procurer l'objet de notre demande, en lui protestant que nous le lui payerions ce qu'il voudroit. Sa réponse à cette dernière proposition, fut qu'il n'avoit pas besoin de notre argent excommunié.

Je lui dis alors, pour mieux le sonder : Si je vous donnois une demi-douzaine de quadruples, les recevriez-vous ? Je vous ordonne de vous taire, repartit-il d'un ton brusque, et de ne plus me parler de cette manière. En disant cela il ferma la porte, et nous laissa encore dans un état plus perplexe qu'à son arrivée.

Quoique bien assurés que nous ne pourrions obtenir de lui la moindre faveur, nous nous hasardâmes cependant de réitérer nos instances lorsqu'il vint, à l'approche de la nuit, nous apporter de l'eau, suivant sa coûtume ; nous ajoutâmes que c'étoit pour écrire à monseigneur l'évêque, auprès de qui nous voulions nous justifier. Que ne m'avez-vous dit, répliqua-t-il, que c'étoit avec monseigneur que vous vouliez communiquer ? je ne vous aurois certes pas refusé, et je

vais à présent vous fournir ce qui vous sera nécessaire pour cet objet.

L'Andalous lui donna un quadruple qu'il accepta avec plaisir, sans examiner s'il étoit ou non excommunié, et le pria de nous apporter aussi de quoi souper. En effet, un moment après il nous fit servir une belle poule rôtie, une salade et deux bouteilles de vin, ce qui, joint à l'espoir que nous avions du résultat de notre lettre, nous mit d'assez bonne humeur : mon camarade surtout étoit entièrement changé; enfin après souper il prit la plume, et écrivit à l'évêque. Comme il étoit instruit et qu'il connoissoit sa langue à fond, il ne lui fut pas difficile de développer avec un style châtié toutes les circonstances qui causoient notre disgrâce, et de fixer ainsi toute l'attention de monseigneur.

Le lendemain matin, le concierge fut chargé de la remise de la lettre. Au moment de son départ, notre conversation fut un mélange de conjectures, tantôt flatteuses, tantôt désespérantes. Vers dix heures, le concierge vint les faire cesser, et nous plonger, surtout moi, dans de bien pénibles réflexions.

Cet homme, d'un ton grave et mystérieux, dit à mon camarade de le suivre chez l'évêque; et moi, lui dis-je, est-ce que je n'y vais pas aussi? Il n'est pas question de vous, répondit-il; il ne s'agit pour le moment que de monsieur; à votre tour, je vous avertirai. Mon camarade me serra la main, et partit avec le concierge.

Me voilà donc seul, livré aux plus lugubres idées; l'avenir ne m'offroit aucune consolation, et je ne pouvois, sans émotion, envisager la position dans laquelle je me trouvois; chaque minute me paroissoit un siècle; mon imagination frappée des horreurs de l'inquisition, me représentoit sans cesse les tourmens affreux que je croyois m'être préparés, et que j'étois à même d'éprouver.

Deux heures d'absence de mon camarade me faisant croire mon malheur irrémédiable, je présumois qu'on l'avoit déjà envoyé à l'inquisition, et que mon tour ne tarderoit pas à venir. Je me plaignois de l'injustice

de notre sort, sans prévoir aucun moyen pour l'éviter ; j'étois dans cette horrible situation, lorsque tout-à-coup j'entendis ouvrir la porte.

C'étoit l'Andalous, la joie peinte sur le visage. Il se précipita vers moi ; et me serrant avec force entre ses bras, mon frère, me dit-il, nous sommes en liberté ; sortons vîte, et allons dans une des meilleures maisons de la ville, où je vous raconterai tout.

Les effets que le mot de *liberté* produisit sur moi, sont difficiles à dépeindre, quoique très-faciles à concevoir. Tout ce dont je fus capable, ce fut de suivre mon camarade, sans me le faire dire une seconde fois, et sans même proférer une seule parole.

Il m'emmena donc dans une fort belle maison, où on nous servit un très-beau déjeûner ; et ce fut alors que l'Andalous me fit connoître le hasard miraculeux de notre liberté. Il me dit d'abord que l'évêque étoit son parent ; qu'ayant vu sa signature, il l'avoit envoyé chercher en particulier, pour savoir s'il ne se trompoit point ; et que, d'après les éclaircissemens qu'ils s'étoient donnés, monseigneur s'étoit déclaré son oncle ; qu'après avoir parlé long-temps, il lui dit que nous avions été fort heureux de le rencontrer évêque dans cet endroit, car, d'après le procès-verbal du curé de *las Lagunas*, nous eussions été envoyés à la sainte inquisition de *Lima*, où nous aurions eu beaucoup à souffrir, ce que nous ne devions plus craindre, d'après les liens qui les unissoient ; que, d'ailleurs, il le croyoit incapable des atrocités et des forfaits dont nous avoit accusé le curé ; que M.gr l'évêque lui avoit ensuite offert tout l'argent dont il pourroit avoir besoin, l'assurant qu'il pouvoit en disposer franchement ; qu'il lui avoit donné des nouvelles de son frère, qui étoit toujours à Cuença ; et qu'enfin il l'avoit recommandé dans la maison où nous étions, pour tout le temps qu'il resteroit à *Truxillo*. L'Andalous ajouta après toute explication, que se rappelant que je devois être dans la plus vive impatience, il avoit prié son oncle de le laisser sortir pour venir me chercher, lui promettant de le revoir plus tard ; ce qu'il lui permit, en lui donnant sa main à baiser.

Nous passâmes deux jours gaiement dans la même maison, et dans une joie qu'il n'est pas possible d'exprimer; chaque instant augmentoit notre amitié, et nous nous embrassions comme deux frères, toutes les fois que nous parlions de notre séparation, que nous appréhendions tous deux, et qui néanmoins étoit indispensable.

Pour m'engager à le suivre à *Cuença*, il me fit des offres qui ne pouvoient être dictées que par la plus sincère amitié. Pour le convaincre de la peine que j'éprouvois de ne pouvoir les accepter, il me fallut objecter les affaires d'intérêt qui m'appeloient à *Guayaquil*, et lui promettre, qu'une fois terminées, j'irois le rejoindre à *Cuença.*

Nous nous séparâmes donc avec un véritable regret, le troisième jour de notre mise en liberté.

Que des pleurs inondèrent nos visages au moment de notre séparation! quel peintre assez habile pourroit retracer la douleur qu'elle nous causa! Compagnons d'une longue route, victimes innocentes d'une détention aussi injuste qu'arbitraire; liés par les liens indissolubles de la plus pure amitié, nous avions été sur le point de perdre la vie, à la fleur de notre âge, par ordre d'un tribunal d'horrible mémoire, mais que le Ciel dans sa bonté a détruit à jamais pour le bien de l'humanité; pouvions-nous ne pas avoir, l'un pour l'autre, ces sentimens de tendresse qui caractérisent la véritable fraternité! Que de réflexions se présentoient à notre esprit! Ah! combien grande est la Providence divine, disions-nous! que ses décrets sont adorables! Oui, c'est à elle seule que nous devons notre liberté; c'est elle qui a suscité le respectable évêque qui vient de briser nos fers. Nous nous séparâmes enfin, après mille et mille baisers d'affection: mon ami fut sans doute délivrer sa Mariquita, prisonnière à *Lambayeca*, et de mon côté je me mis en devoir de continuer le cours de mes affaires et de mes voyages.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Nouveau départ de Truxillo. — San-Pedro. — Las Lagunas. — Eten. — Chiclaï.

Etant de nouveau à *Truxillo*, je fus obligé, pour aller à *Guayaquil*, de parcourir le même chemin que j'avois déjà fait. Je ne parlerai point de *Guanchaca*, dont j'ai fait la description; je vais faire celle de *San-Pedro*, de *las Lagunas de San-Pedro*, d'*Eten*, de *Chiclaï*, quoique j'aie parcouru successivement ces différens endroits.

San-Pedro, grand bourg très-peuplé et très-commerçant, particulièrement sur les farines qu'il envoie à *Guayaquil* et à *Panama*, est situé à deux lieues de la mer, et à vingt-deux de *Guanchaca*.

Ses environs sont agréables et fertiles en blé, maïs, et en beaucoup d'arbres fruitiers d'Amérique, parmi lesquels le *mamey* est excellent. Son fruit est gros comme un melon, et en a à peu près le goût; si l'on excède un peu son ordinaire, il est très-échauffant, quoiqu'en le mangeant il paroisse être frais : sa feuille ressemble beaucoup à celle de la vigne.

On y fait un grand nombre de parcs dans lesquels on renferme le bétail qu'on y élève, et dont il s'y fait un grand commerce.

Ce bourg a trois églises, dont la principale surtout est richement décorée ; ses ornemens sont d'une valeur extraordinaire, et les nombreuses lampes d'argent qu'elle renferme sont d'un poids étonnant.

Il est abondant en tout; le pain y est excellent, ainsi que le poisson et la viande qu'on y trouve en grande quantité. L'argent y circule beaucoup, et tout, dans cet endroit, offre l'image de la richesse.

Il est traversé par une petite rivière où l'on a pratiqué des canaux pour arroser les terres, comme à *Lima*, parce qu'il ne pleut jamais dans cet endroit.

La plupart de ses habitans, au nombre de 1,500 environ, sont des Indiens tributaires, d'un caractère très-doux; ils vivent fort sobrement : leur nourriture ne consiste qu'en maïs bouilli, qui leur tient lieu de

pain, en poisson, et en *chicha*, qui est là beaucoup plus épaisse que partout ailleurs.

Las Lagunas de San-Pedro est un bourg situé au bord de la mer, et habité par des naturels du pays; leurs habitations sont des cabanes faites avec du jonc marin, et la plupart d'eux couchent par terre sur des nattes du même jonc; leur nourriture, en général, est du maïs bouilli, du poisson et de la *chicha*. Ils sont très-adroits à la pêche, qu'ils font d'une manière tout-à-fait particulière, et qui ne laisse pas de leur rapporter quelques revenus. Ils prennent beaucoup de loups marins : ainsi qu'à *Papora*, ils les écorchent pour en avoir la peau; après les avoir tannées, ils en cousent plusieurs ensemble, et ils en forment une espèce de matelas, mais dont la forme est trois fois plus grande et plus ronde; pour le remplir d'air, ils ont le soin de laisser à un de ses coins un petit trou, qu'ils ferment bien au moyen d'une lie. Deux de ces matelas sont jetés à la mer, attachés l'un à l'autre, à chaque bout et au centre, par des liens de la longueur d'un pas; les Indiens mettent un pied sur chacun de ces matelas, et naviguent là-dessus comme sur des canots, conservant toujours leur équilibre, et pêchant ainsi le poisson qu'ils chargent sur ces mêmes peaux à mesure qu'ils l'attrapent. Ils vont à deux et trois lieues au large; mais le moindre vent les fait revenir à terre : ces embarcations se nomment *balras*.

Ces gens-là sont d'une soumission aveugle à leur curé, plutôt, il est vrai, par crainte que par amour, au moins à l'égard de celui qui y étoit lorsque j'y passai, parce qu'il les traitoit de la manière la plus cruelle. Si on se rappelle que c'étoit le même qui vouloit m'envoyer à l'inquisition avec mon ami l'Andalous, on n'aura pas de peine à croire combien étoient à plaindre les malheureux qui gémissoient sous son pouvoir tyrannique.

De *las Lagunas* je fus à *Eten*, éloigné de huit lieues.

Eten est un grand bourg qui fait un grand commerce avec le port de *Guayaquil*; ses habitans sont en grande partie des Indiens tributaires soumis et la-

borieux ; ils fabriquent de belles couvertures en coton, ornées de toute sorte de dessins, qu'ils vendent jusqu'à vingt-cinq francs ; beaucoup de nattes en jonc, très-fines, de couleurs variées, du prix de cent francs ; des chapeaux du même jonc, du prix de quarante francs, et des étuis pour mettre les cigarres, qu'ils vendent jusqu'à vingt-cinq francs. Le travail délicat et la vogue extraordinaire de tous ces objets, leur procure de grands revenus.

Les environs de ce bourg abondent en cannes à sucre, en maïs, riz, racines de manioc, ignames, balates et tout ce qui est nécessaire à la vie, à l'exception du froment, ce qui fait que le pain s'y vend très-cher ; on y fait encore beaucoup de tafia d'un goût délicieux.

On y trouve un arbre appelé *palta*, qui porte un fruit exquis et singulier. Cet arbre qui ressemble au pommier, mais qui a les feuilles plus grandes, produit un fruit de la forme d'une grosse poire, et qui renferme une espèce de noyau imitant la châtaigne. Ce fruit se mange avec du sel et du poivre, comme l'artichaut dont il a presque le goût. La décoction de ses feuilles est très-salutaire ; on l'emploie avec succès pour la guérison des inflammations.

Quoique la chaleur soit excessive en été, le climat y est sain ; il n'y pleut jamais, ce qui fait qu'on suit le même procédé qu'à *Lima* pour arroser les terres.

Après ce bourg et à trois lieues de distance, on trouve *Chiclaï*.

Chiclaï est un bourg très-considérable qui fait un grand commerce sur le sucre et le coton qu'il récolte, ainsi que sur les savons de ses fabriques, qu'il fournit en abondance à *Lima* et à *Guayaquil* ; il en fait un autre non moins considérable sur le tabac nommé *desague*, que ses campagnes produisent également, et qui est en grande partie consommé dans d'autres provinces. Tous ces divers articles donnent au bourg des revenus immenses.

Les vivres y sont en abondance ; les environs sont couverts de superbes vignes, de quelques arbres fruitiers d'Europe, et de beaucoup d'autres d'Amérique, parmi lesquels on distingue la palta.

La majeure partie des habitans sont indiens tributaires et mulâtres, industrieux pour le commerce et très-affables ; les femmes, et plus particulièrement les indiennes, sont fort belles et d'un caractère très-doux.

Le climat est le même qu'à *Eten* ; la population de *Chiclaï*, qui n'est éloigné que de deux lieues de *Lambayeca*, est d'environ 4,000 habitans, y compris ceux de sa juridiction.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Lambayeca. – *Morope.* – *Hechuras.*

Lambayeca, petite ville du Pérou, capitale de la province de ce nom, a cinq grands bourgs sous sa dépendance ; située à 40 lieues, nord-ouest, de *Truxillo*, à 155 de *Lima*, et à deux de la mer, elle est gouvernée par un subdélégué et deux alcaldes.

Son terroir produit des vignobles dont le vin se consomme à *Guayaquil* et dans d'autres provinces, quoiqu'il ne soit pas de la meilleure qualité, beaucoup de riz, de coton, de cannes à sucre, et toute espèce d'excellentes racines, dont presque tous les habitans se nourrissent ; il y a aussi du blé et du maïs, mais non pas en aussi grande quantité.

Les fabriques de cuir, de savon et de tabac, y sont nombreuses et entretiennent un commerce étendu et productif ; les peaux des loups-marins s'y préparent très-bien, et on en fait de superbes tiges pour les bottes.

Les toiles d'Europe, tant de lin que de coton, y sont fort estimées, ainsi que la quincaillerie et la fausse bijouterie ; les indiennes de luxe, sans être d'un grand prix, s'y vendent assez cher, et y sont en grand débit ; cet endroit, en un mot, est très-avantageux pour toute espèce de commerce.

On trouve dans ses environs des grenades d'une grosseur prodigieuse, dont les habitans font des confitures exquises, qu'ils expédient pour d'autres provinces, et qui leur rapportent d'assez bons revenus.

La ville est divisée en trois parties, c'est-à-dire, en trois quartiers. Le premier, qui est le plus beau, est

habité par des blancs ; le second, qui est le plus nombreux, par des indiens tributaires ; et le troisième, par des mulâtres.

Ce qui me surprit le plus dans cette ville, c'est la manière dont on célèbre les fêtes du Carnaval, et les processions qui se font pendant la Semaine-Sainte ; ces processions ont une si grande renommée dans le pays, qu'on s'y porte en foule pour les voir de plus de 40 lieues. Voici d'abord la manière dont on fête le Carnaval, qui, outre les amusemens ordinaires, en produit un d'un genre particulier.

Les habitans des deux sexes, de la basse classe seulement, forment deux nombreuses cavalcades distinguées par des devises, l'une rouge et l'autre verte ; elles se mettent toutes les deux en bataille, et au signal d'attaque, elles fondent l'une sur l'autre, se jettant de toute leur force des œufs pleins d'eau de diverses couleurs, ou autres choses de ce genre; elles s'enfoncent, se rallient et manœuvrent comme dans nos petites guerres ; les cavaliers se prennent corps à corps, et le public applaudit par des cris de *vivent les rouges* ! *vivent les verts* ! selon que les chances du combat sont favorables à l'un ou à l'autre parti ; mais si par malheur l'un des combattans a formé le dessein de faire du mal à l'un de ses adversaires, ce ne sont plus alors les œufs qui roulent, ils sont remplacés par des poignards, et tous, tant hommes que femmes, se battent à cheval, dans les rues, avec le plus grand acharnement.

Je passe maintenant aux processions ; voici comment elles se font :

Elles ont lieu tous les jours de la Semaine-Sainte ; elles sortent de l'église à neuf heures du soir, et ne rentrent qu'à une heure du matin.

Le lundi, elle représente la passion de *Jésus-Christ* ; chaque jour elle diffère, et représente d'autres sujets.

La magnificence des ornemens, et la richesse des vêtemens de ceux qui y assistent, sont au-dessus de toute expression, et rendroient seules la cérémonie imposante, si, dans toutes les rues où passe la procession, on n'établissoit des tables couvertes de viandes et de liqueurs, qu'on débite avec trop d'excès pendant sa marche à ceux qui en désirent pour de l'argent.

Si l'on considéroit cette cérémonie comme un acte religieux, il est bien certain que ces tables de marchands ne devroient point paroître, surtout pendant des jours qu'on devroit consacrer au jeûne et à la pénitence; mais cette coutume ne paroîtra nullement étrange lorsqu'on saura que la plupart de ceux qui suivent les processions n'y assistent que pour tirer vanité de la richesse de leur costume, et les regardent plutôt comme des réunions de plaisir que comme des cérémonies saintes.

Pour moi, j'avoue que je trouvai cette habitude fort singulière, surtout dans un pays où on affecte intérieurement une dévotion si rigide.

Les effets que j'ai vu produire par un excès de boisson sur plusieurs des assistans, faisoient de ces processions nocturnes de véritables orgies, entièrement opposées sans doute au but qu'on se proposoit lors de leur établissement; quoiqu'il en soit, rien ne pourroit faire renoncer les habitans à cette bisarre coutume qu'ils suivent rigoureusement.

Ce qui n'excita pas moins mon étonnement, c'est le costume habituel des naturelles du pays ou indiennes.

Les jeunes ont pour vêtemens une espèce de jupe fort courte, et un petit mantelet de *bayetta* qui se fait dans le pays; elles ont les cheveux tressés, qu'elles nouent à l'extrémité avec des rubans très-larges, qu'elles laissent pendre à volonté, et portent des espèces de brasselets très-larges, les uns en or, les autres en argent.

Les vieilles n'ont pour toute parure qu'une espèce de sac qu'elles attachent autour du sein, et qui leur descend jusqu'à la cheville du pied; elles se passent une ceinture autour du corps, au lieu de *mantelina*, et portent sur le cou un lambeau de la même étoffe noire.

La population de cette ville est de 6,000 habitans, d'un caractère hautain et méchant, quoique généreux. Les nègres et mulâtres se distinguent par leur brutalité. Il y a de fort jolies femmes; mais elles sont en général coquettes, et se livrent, comme celles de *Lima*, à la boisson et au tabac.

Les chapeliers et les tanneurs pourroient prospérer dans cette ville, que je quittai pour continuer mon voyage, et à environ cinq lieues, je rencontrai un bourg nommé *Morope*.

Ce bourg est habité par des indiens tributaires, et est situé dans un vallon sablonneux ; les habitans sont logés sous des cabanes, qui consistent en piquets plantés dans le sable et couvertes de jonc marin : il n'y a que l'église qui soit de quelque valeur ; elle est vaste et fort riche, et dans le cas d'orner une grande ville ; il est dommage qu'elle se trouve dans un bourg aussi chétif.

Ce pays produit du maïs et beaucoup de poules et de chevreaux, que les habitans portent et conduisent à *Lambayeca*, et qui font leur principal commerce. Les naturels se nourrissent de maïs bouilli, de chevreaux et de poisson, et n'ont pour boisson que de la *chicha*, mais bien préférable à celle que j'ai bue dans tous les endroits que j'ai parcourus.

Les habitans sont doux et soumis, et quoiqu'ils ne soient pas naturellement généreux, ils le sont cependant envers le curé, à qui ils apportent régulièrement tout ce qu'ils ont de meilleur ; il est si vénéré dans ce bourg, que les deux sexes exécutent avec une soumission aveugle tout ce qu'il peut leur commander.

Ce fut là que le hasard me fit connoître les *oïdores* ou juges dont j'ai fait mention en parlant du port de *Callao*, et qui étoient envoyés par S. M. C. à *Santiago du Chili* ; ce fut là aussi qu'ils me racontèrent la rencontre qu'ils firent de l'amiral indépendant de *Buénos-Ayres*, qui les fit prisonniers, et l'accident qui força ce dernier à les mettre en liberté près de *Guayaquil*.

Jaloux de faire part au lecteur de toutes les observations que j'ai recueillies dans le cours de mes voyages, je crois devoir raconter comment se font ici les mariages ; la coutume usitée dans ce pays l'est aussi dans toute la province de *Lambayeca*.

Lorsque les futurs époux vont à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale, le parrain qui ac-

compagne la future épouse, et la marraine qui accompagne le futur époux, sont obligés, en entrant dans l'église où le prêtre les attend, de se mettre à ses genoux, et de lui baiser la main; les personnes invitées en font ensuite autant. Cela fait, le curé dit la messe et marie les époux, avant qu'ils ne communient. Après que la messe est dite, il fait signe que personne ne sorte, et va se placer lui-même à la porte avec son sacristain, tenant chacun un grand plat d'argent pour demander la *limosna* (l'aumône), en leur disant que s'ils ne la font pas copieuse, Dieu ne les bénira pas dans leur union. Les pauvres Indiens, qui croient tout ce que M. le curé leur dit, font tout ce qu'ils peuvent pour le contenter sur cette *limosna*. Après que les nouveaux mariés ont donné tout ce qui étoit en leur pouvoir, le curé s'adresse aux convives, qui sont aussi comme forcés de donner quelque chose : cette journée vaut quelquefois deux cents piastres ou mille francs au bon pasteur.

Quand la cérémonie de l'église est finie, le parrain et la marraine vont, avec quelques convives, chercher M. le curé, pour que celui-ci honore le dîner de sa présence; le curé, qui ne demande pas mieux, paroît faire quelque résistance, mais finit par leur dire que, s'il y va, c'est pour attirer sur eux les bénédictions du Seigneur. Il part donc avec ces bons Indiens, accompagné de quelques joueurs de guitare, d'une espèce d'octavin fait de roseau et d'un petit tambourin semblable à ceux qu'on donne aux enfans. Tout le long du chemin on jette en l'air des *boladores* (espèce de fusées), en criant: Vive M. le curé, qui vient honorer notre festin de sa présence! Il arrive enfin porté comme en triomphe.

On se met desuite à table, mais on commence, avant de manger, par boire un coup d'eau-de-vie de canne à sucre; il n'y a qu'une seule bouteille de vin destinée pour le curé. La symétrie de la table et du repas doivent occuper ici leur place.

On plante dans la terre de gros piquets, sur lesquels on cloue des planches très-épaisses avec des chevilles du même bois, faute de clous.

Les siéges sont établis de la même façon, mais un peu plus bas; la nappe qui couvre la table se compose de longs morceaux de coton très-gros semblables à de noirs torchons de cuisine; la place du curé est seule distinguée. Le couvert consiste en une écuelle, une assiette et une cuiller de bois. L'écuelle sert à mettre le maïs bouilli en grain, sans lequel le repas ne seroit pas complet. Ce jour là ils mangent du pain, et chaque convive en a un du poids de quatre onces; ils ont pour toute boisson la *chicha*, qu'ils boivent dans une petite calebasse, appelée *pilchu*, dont j'ai déjà parlé.

Tous leurs ragoûts consistent en riz bouilli, mêlé avec de la viande et beaucoup de safran ainsi que de pimens rouges; ils ont aussi quantité de cochons-d'Inde, qu'ils font rôtir, et beaucoup de volaille, mais le tout mal assaisonné. Vers le milieu du repas, le curé, qui est assis au bout de la table entre l'époux et l'épouse, propose de boire à la santé des mariés; aussitôt les assistans se levent en criant: *Vive M. le curé! vive les époux!* et boivent à leur santé, en faisant partir en l'air des fusées, puis on continue le diner. M. le curé se leve une seconde fois à la fin du repas, et la même cérémonie recommence.

Il faut observer que M. le curé boit toujours du vin, tandis que les pauvres Indiens ne boivent que de la *chicha*.

Avant de sortir de table, tout le monde embrasse les mariés et leur fait un compliment. On passe ensuite dans une baraque très-grande et fort mal arrangée, où les danses commencent après qu'on a fait partir plusieurs fusées. Le curé ouvre le bal, avec l'épouse, par une danse qui, sans être de caractère, s'accorde néanmoins très-bien au son des instrumens et des voix; ils font toute sorte de mouvemens plus indécens encore que ceux dont j'ai parlé au chapitre de *Quilisca*.

Lorsque l'heure du souper est arrivée, ils se mettent à table, ivres à demi, [illegible] ne le sont pas tout à fait. Le repas n'est pas si abondant que le dîner,

le curé seul a de la viande et une bouteille de vin, et les convives n'ont que du maïs bouilli et une espèce de potée composée de farine de manioc, de riz, de graisse, de beaucoup de safran et de pimens rouges, le tout mêlé ensemble ; ils n'ont encore que de la *chicha*, dont ils boivent en abondance.

A la fin du souper, le curé se lève, et après avoir fait une petite exhortation aux mariés, il se retire ; on va l'accompagner chez lui en tirant toujours des fusées, en chantant, criant et dansant. Avant d'entrer, il dit à ceux qui l'accompagnent, que s'il apprend que quelqu'un d'eux se soit battu, il lui fera distribuer vingt coups de fouet. Ces malheureux remercient M. le curé des bons avis qu'il veut bien leur donner, et consacrent le reste de la nuit, à danser, à boire, et à toute sorte de débauches. Il est très-rare qu'ils aient des difficultés entr'eux, et je puis dire qu'en général tous les indiens sont soumis.

Je partis de *Morope* pour aller à *Heohuras*, et j'eus à traverser un désert de 40 lieues de long et 28 de large, fort incommode et périlleux pour les voyageurs. Il faut, pour faire ce trajet, se munir des provisions nécessaires au voyageur et à ses montures, car le sol de ce désert n'est composé que d'un sable brûlant et d'un sel aussi blanc que la neige. Il s'y lève parfois des ouragans si forts, qu'ils amoncèlent le sable, et font disparoître toutes les traces du chemin. Comme dans toute son étendue on ne trouve ni arbres ni broussailles, ni même un brin d'herbe, qui puissent servir d'indices, les personnes les plus habituées à faire ce voyage sont souvent obligées d'errer çà et là, et sont fort heureuses de pouvoir se reconnoître après une marche longue, pénible et incertaine.

En 1816, deux courriers s'égarèrent, et on a toujours ignoré ce qu'ils étoient devenus. Des personnes qui s'y sont perdues attestent assez combien cette vaste plaine est dangereuse à traverser, et les ossemens humains qu'on y trouve à chaque pas, et qui sans doute sont ceux d'infortunés voyageurs, ne prouvent que trop évidemment combien le danger y est imminent. L'ardeur du soleil y est en outre insuppor-

sable, et il faut pour se garantir de ses rayons brûlans, dresser avec des morceaux de toile des espèces de tentes au-dessus des montures; aussi, quand le besoin presse les voyageurs et les oblige à prendre quelque chose, ils enfoncent des piquets dans le sable, qu'ils couvrent de toile comme nous avons dit, et c'est ainsi qu'ils cherchent à se mettre à l'abri des ardeurs du soleil; mais, malgré toutes ces précautions, on risque d'être suffoqué par la chaleur qu'exhalent le sable et le sel. Je ne puis concevoir comment les mules peuvent endurer la soif pendant un si long trajet, ne trouvant, ainsi que leur cavalier, de soulagement qu'à *Hechuras*, dont je vais parler.

Hechuras, bourg habité par des Indiens aisés, n'offre rien de remarquable, si ce n'est l'église, belle et riche, que les habitans ont fait bâtir, et qu'ils entretiennent eux-mêmes avec magnificence.

Ce bourg est situé à trois quarts de lieue de la mer : la pêche fait tout le revenu des habitans qui vont vendre, à *Guayaquil* et à *Panama*, l'huile qu'ils retirent des loups marins et des poissons qu'ils font sécher.

Son terrain n'est susceptible d'aucun genre de production : ils tirent du dehors ce qui leur est nécessaire, par l'échange qu'ils font du produit de leur pêche.

On trouve cependant dans les environs le *calebassier*, arbre qui atteint la hauteur du pommier, et qui a la même grosseur; son tronc est tortueux, couvert d'une écorce grise et raboteuse. Cet arbre sert à faire la plus grande partie des petits meubles de ménage des naturels du pays, et des étrangers qui vont s'établir dans ces contrées. Son fruit, qui sert à étancher la soif au besoin, a le goût du vin cuit; mais il resserre le ventre quand on en boit un peu trop. Les habitans polissent son écorce et y font toute sorte de dessins, qu'ils peignent de toute espèce de couleur ; ils en font également des vases où les personnes les plus délicates peuvent manger et boire sans répugnance ; il y a même des curieux qui ne sont pas fâchés d'en avoir pour les placer dans leurs cabinets comme objets de rareté : plusieurs personnes les font garnir en or. Ces

vases sont très-curieux et durent un temps infini : on en voit qui sont aussi gros qu'une belle citrouille.

Les femmes de ce pays sont habillées en noir et portent leurs cheveux épars. Ce costume et leur belle chevelure relèvent beaucoup leurs attraits ; elles sont fort supersititieuses, et ont une grande croyance aux sorciers.

Après avoir séjourné quelque temps dans cet endroit, j'en partis pour aller à *Piura*, où j'eus encore à traverser un désert de seize lieues, aussi désagréable que le précédent.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.

Piura. — Tumbez. — Colan. — Payta. — Ile de la Puna, ou Punada.

Piura, petite ville très-ancienne du *Pérou*, à 12 lieues sud-est de *Payta*, est gouvernée par un subdélégué et deux alcaldes ; elle fait son principal commerce sur le coton et sur un bois de teinture jaune, qu'elle vend pour la *Serrania*, d'où elle tire, en échange, toutes les provisions qui lui sont nécessaires.

Elle est bâtie sur le sable, et malgré que son sol ne produise que ce que je viens d'indiquer, elle est néanmoins assez riche. Ses habitans, au nombre de 5,000, sont affables envers les étrangers, mais nullement entr'eux, puisqu'il est vrai qu'au moindre différend, hommes et femmes se battent à outrance à coups de couteaux et de poignards.

Quoiqu'il fasse excessivement chaud, ce climat est très-sain ; aussi on y vient de fort loin pour respirer un air salutaire. Il n'y a que la rivière qui traverse la ville, qui n'est pas d'une grande ressource ; ses eaux font venir les goîtres à ceux qui en font usage pour leur boisson.

Le lecteur me permettra de lui faire ici le détail d'une aventure singulière qui m'arriva à une demi-lieue de cette ville ; il pourra peut-être rire de ma frayeur, parce qu'il n'a pas une connoissance exacte des lieux ; mais il en jugera bien autrement, lorsque mon récit

l'en aura parfaitement instruit, et qu'il saura que le danger que je courus étoit fondé sur des craintes réelles.

Un jour que je promenois avec un hollandais nommé *Vandeis-Coop*, établi depuis quelque temps dans cette ville, et avec qui j'avois fait connoissance depuis environ quinze jours, nous entendîmes à environ une demi-lieue de la ville, un cri plaintif venant d'un amas de pierres et de roches qui environnoient une petite fontaine située sur le bord de la rivière: nous n'en étions pas éloignés de plus de 15 à 16 toises. Nous primes d'abord ce cri pour celui d'un chat embarrassé dans ces pierres, et échappé d'une habitation distante de là d'un petit demi-quart de lieue; en nous approchant de la fontaine, ce cri me parut être celui d'un enfant. Ce n'est pas le cri d'un enfant, me dit tout-à-coup le hollandais; c'est celui d'un caïman; j'en ai souvent entendu de semblables; ainsi, continua-t-il, il faut revenir sur nos pas, car nous ne saurions nous défendre contre un animal si féroce. Je parierois, ajouta-t-il encore, que ce caïman a déposé ses œufs dans ces rochers. Pour moi, qui n'avois jamais vu ces animaux, je lui répondis que je voudrois bien en voir un. Gardez-vous d'y penser, me dit-il, et retrogradons le plutôt possible, car s'il nous voit ou qu'il nous entende, nous sommes dévorés à l'instant. Instruit de la férocité de cet animal par ce que m'en disoit le hollandais, je n'osai pousser ma curiosité plus loin, et nous reprimes le chemin de la ville; mais à peine fumes-nous à la portée d'un coup de fusil à balle, que *Vandeis-Coop* s'écria: courons vîte et suivez-moi, ou nous sommes perdus. En effet, voulant regarder derrière moi, je vis un grand et gros caïman qui couroit sur nous. Nous serions devenus la proie de cet animal amphibie, si nous avions toujours suivi notre direction, et si nous n'avions couru à toute jambe, en tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, car cet animal ne peut retourner son corps que très-difficilement, à cause de sa roideur et de sa pesanteur; sans cette manière tortueuse de fuir, il nous auroit atteints, car il court en avant

aussi vîte qu'une mule. Ayant ainsi échappé à sa fureur, nous allâmes nous refugier dans l'habitation dont je viens de parler.

Lorsque nous y fumes arrivés, savez-vous, me dit mon camarade, que nous l'avons risquée belle? Oui, lui répondis-je tout hors d'haleine, et en lui demandant si nous étions en sûreté. Oui, oui, répondit le maître de la maison, que nous n'avions pas encore aperçu; vous êtes hors du danger qui vous menaçoit. Alors nous nous rassurâmes, et le maître nous invita à monter dans une chambre où il étoit avec sa famille, et à prendre un peu de tafia pour nous délasser. Nous acceptâmes ses offres avec beaucoup de plaisir. Après un moment de repos, il nous dit en riant : que nous avions de très-bonnes jambes, et que certes nous étions très-lestes à courir. Oui, messieurs, nous dit-il encore; nous voyons souvent ces animaux poursuivre plusieurs personnes; mais je n'en ai pas encore vu courir comme vous venez de le faire Après qu'il nous eut vus bien délassés et bien rassurés, il nous dit que ces animaux étoient très-dangereux sur le bord de la rivière, et plus encore quand il s'y trouve des amas de pierre ou de roche, où ils déposent toujours leurs œufs; le caïman, nous répéta-t-il, est un amphibie très à craindre. principalement pour les habitations qui sont près de cette rivière; il n'y a pas de semaine qu'ils ne dévorent quelques petits nègres esclaves ou quelques animaux domestiques. Ce monstre est une espèce de crocodile : c'est le plus grand des animaux ovipares; car il a quelquefois jusqu'à vingt-trois pieds de long, et il est aussi gros qu'un cheval; les écailles dont son corps est couvert, résistent à un coup de mousquet chargé de balles ramées : il coupe un homme par le milieu du corps et le dévore ensuite. Les nègres qui sont hardis luttent avec avantage contre cet animal pour en avoir la peau; ils vont l'attaquer dans l'eau, lui enfoncent dans la gueule un morceau de bois pour le forcer à la tenir ouverte; et comme cet animal n'a point de langue, il est bientôt noyé. Je doute que les marchands qui achètent ces esclaves

fussent assez hardis pour s'exposer à des combats si périlleux contre un animal si monstrueux ; quant à mon camarade et moi, nous nous serions bien gardés de nous mesurer avec celui qui nous donna la chasse, et qui nous causa tant de frayeur.

Après avoir remercié le maître de l'habitation du bon accueil qu'il nous avoit fait, nous revinmes à *Piura* où je demeurai environ quatre jours, après lesquels je partis pour me rendre a *Tumbez*.

Tumbez, à 60 lieues de *Piura*, et toujours sur la même route, est un bourg où l'on trouve beaucoup de bœufs et de chèvres ; il s'y fait un grand commerce de leur viande et de leurs peaux. La viande, apres avoir été salée, est consommée par les nègres et mulâtres esclaves, occupés dans les habitations au travail des cannes à sucre ; les peaux sont employées par les nombreuses tanneries. Le suif que les habitans tirent de ces bestiaux est pour eux une autre branche de commerce et leur rapporte de grands bénéfices.

Dans les forêts qui sont autour de ce bourg, il y a beaucoup de cerfs et de petits lions, qui ne sont d'aucun danger.

Le terrain produit en abondance des racines et des bananes ; les indiens ne se nourrissent pas d'autre chose, et il seroit rare d'en trouver quelqu'un dans ce village qui ait jamais goûté du pain : de là je fus à Colan.

Ce bourg, fort riche et fort joli, à 20 lieues du dernier, a des revenus assez considérables, quoique ses productions ne paroissent pas de grande valeur ; elles consistent en ail et en oignons ; le commerce avantageux qu'en font les habitans leur donne assez d'aisance ; ils transportent par terre ou par mer à *Peyta* l'eau dont ce dernier bourg a besoin, ce qui leur donne d'assez bons bénéfices.

Ce bourg est habité par des indiens tributaires qui ne vivent que de racines, de bananes et de poisson qu'ils ont en abondance. Après avoir bien examiné les productions et les diverses relations que pouvoit avoir cet endroit, je me rendis à *Payta*.

Cet endroit, quoique bourg, mérite un peu plus d'attention.

Il est situé au bord de la mer, à 220 lieues nord-ouest de *Lima* ; son port est l'entrepôt général de toutes les marchandises qu'on embarque pour *Lima*, *Guayaquil*, le *Choco* et *Panama*.

Le commerce y est très-florissant, et quoique son terroir soit stérile, les grandes relations qu'il a avec les endroits sus-désignés, lui fournissent des ressources plus que suffisantes pour s'approvisionner de tout ; il n'y a que le poisson qu'on y trouve en abondance.

Les maisons sont en bois, d'une construction solide et crépies en terre.

Ce bourg est très-riche ; le commerce y fait circuler beaucoup d'argent ; 1,200 habitans dont les principes sont tout-à-fait singuliers, forment sa population.

Les lois de chaque pays font les mœurs des habitans ; mais comme le climat peut être aussi de quelque influence, telles lois qui pourroient être bonnes pour le nord de l'Europe, ne sauroient l'être pour l'Amérique.

Quant aux filles de *Payta*, elles se livrent avant le mariage, non-seulement d'elles mêmes et sans honte, aux hommes libres, mais elles sont offertes encore par les parens au premier venu, de sorte qu'il n'est peut-être pas de jeune fille qui soit entrée vierge dans le lit nuptial. L'unique éducation que les enfans reçoivent, c'est d'apprendre à pincer de la guitarre, à chanter quelques vers amusans et indécens, à boire et à fumer.

On trouve dans les environs de ce bourg le *Guayavier*, arbre de la hauteur de 20 pieds, gros à proportion, et dont le fruit qui est de la grosseur d'une pomme ordinaire, est d'un goût délicieux ; il est couronné comme une nèfle ; il a à peu près le goût de la pêche, mais beaucoup plus salutaire ; on en confit beaucoup ; sa racine est très-bonne pour le dévoiement, et très-tonique pour le tempérament ; sa feuille est d'une efficacité merveilleuse en fait de purge.

C'est dans ce port que je m'embarquai pour *Guayaquil*, distant de 78 lieues, et je passai par la *Puna*, dont je vais faire la description.

La *Punada* est une petite île habitée, à l'embou-

chure de la rivière de *Guayaquil* (côte du Pérou, et à 9 lieues de la ville de ce nom); cette île abonde en cannes à sucre, en oranges, en citrons et en mameys; elle produit encore un arbre aromatique, que les habitans du pays appellent *laurille*, et qui est d'une grosseur extraordinaire; son écorce est jaunâtre, mais si jolie, qu'on diroit qu'elle a été rabotée; elle est fort mince et d'une saveur âcre; ses feuilles ont la forme de celles du buis, mais elles sont plus grandes et plus rondes; lorsqu'elles sont sèches elles ont l'odeur du girofle, le goût de la canelle, et laissent à la bouche une petite amertume assez agréable; les habitans s'en servent pour assaisonner leurs ragoûts; son bois est le plus dur, le plus plein et le plus pesant de tous ceux de l'Amérique; il va au fond de l'eau comme le plomb et ne se pourrit jamais; le cœur de l'arbre est violet, et on le polit comme le marbre; la décoction de sa racine est fort estimée; elle sert pour soulager les douleurs et pour guérir la paralysie et l'hydropisie; l'usage de cette boisson fait désenfler et guérit radicalement les personnes attaquées de cette dernière maladie; on s'en sert également pour se rincer la bouche; enfin elle est propre pour guérir le scorbut le plus invétéré.

Cette île étoit assez riche par ses productions et par le revenu de sa pêche qui lui faisoit entretenir un commerce assez étendu avec *Guayaquil*; mais elle fut presque entièrement détruite par les indépendans. Il y a lieu de croire que les habitans se sont occupés à faire reconstruire leurs maisons, et elle est peut-être aujourd'hui ce qu'elle étoit, pour ne pas dire plus, avant ce funeste événement.

CHAPITRE VINGT-NEUVIEME.

Guayaquil. — *Daule.*

Guayaquil, chef-lieu de la province de ce nom, est une ville belle, riche et commerçante; elle est à 298 lieues environ, nord-ouest, de *Lima* et à 9 de la mer; elle est située sur une rivière large, rapide, navigable, qui a flux et reflux, et qui porte son nom; quatre forts, construits sur ses bords, défendent le

passage de cette rivière ; le premier, qui est à cinq lieues de distance de *Guayaquil*, est *Puntas de Pedras* ; les autres sont près de la ville.

Son port qui est à peu près dans le genre de celui de Bordeaux, n'est pas à la vérité si bien pavé ni si bien entretenu, mais il offre depuis six jusqu'à dix heures de la nuit le plus beau coup-d'œil ; c'est pendant ces heures que les boutiques et les magasins situés sur le port sont ouverts, et qu'ils forment une espèce de rue où il y a toute sorte de marchandises ; ce n'est que pendant ce temps que la chaleur permet au commerce d'avoir son libre cours.

Il y a dans cette ville une patrouille dans le genre de celle de *Lima*, pour y exercer la même surveillance, une douane, un commissaire de marine et un tribunal de commerce.

Elle est gouvernée par un brigadier d'armée qui, de mon temps, étoit M. Mendiburi, homme despote, qui commettoit beaucoup de fautes dans l'administration de la justice, et qui ne la rendoit que selon ses caprices et ses intérêts : ce gouverneur est le même qui, avec les oïdores, fut fait prisonnier par l'amiral indépendant.

La ville est du ressort de *Lima* pour le temporel, et suffragante de *Quito* pour le spirituel. Les églises sont richement ornées, quoiqu'en fait d'architecture, elles n'offrent rien de remarquable. Les maisons sont en général d'une belle construction ; le bois dont elles sont bâties est très-dur, et d'une grande solidité ; elles sont à deux et trois étages, et les rues qu'elles forment sont larges, alignées et fort bien pavées ; elles ont toutes des cornières bien entretenues, sous lesquelles on peut faire le tour de la ville sans se mouiller, ni salir sa chaussure. Cette uniformité générale, outre le bien public qui en résulte, embellit beaucoup la ville.

La plupart des habitans pauvres vivent sur la rivière ; ils y construisent des espèces de maisons appelées *valras*, qu'ils font de la manière suivante : Ils attachent plusieurs grosses pièces d'un bois spongieux les unes aux autres, de la même manière que nous

faisons nos radeaux et les couvrent de planches; ils plantent ensuite des poteaux sur lesquels ils posent leur toiture, qui consiste en feuilles de bananiers ou cocos, et ils vivent là comme dans une maison : il y a de ces *valras* qui ont un étage supérieur, et qui coûtent jusqu'à 3,000 fr. On les place séparément les unes des autres; elles forment une espèce de rue, et ceux qui les habitent n'ont pas besoin de venir à terre pour acheter leurs provisions, parce qu'ils en trouvent assez chez ceux d'entr'eux qui en font le trafic : cette sorte d'habitation est curieuse à voir, surtout la nuit à la lueur des flambleaux.

Les productions que fournissent les environs de *Guayaquil* rendent cette ville florissante, et lui donnent une grande renommée; aussi le commerce qu'elle en fait s'étend fort loin.

Le *cacao* y étant d'une qualité supérieure, est recherché par toutes les autres provinces de l'Amérique et par celles d'Europe. Le tabac et le coton qu'on y récolte y sont également excellens; ces trois articles, joints aux nombreuses fabriques de cuirs qui sont très-estimés, produisent à cette ville des revenus immenses.

Il y a aussi une espèce de jonc très-fin et d'un jaune éclatant, qu'on y travaille avec beaucoup de délicatesse; on en fait de superbes nattes qui valent jusqu'à 150 fr., des hamacs qu'on suspend pour prendre la frais du prix de 80 fr.; chaque maison en a trois ou quatre; il s'y vend encore des chapeaux du prix de 40 fr. : en général, toutes les branches de commerce contribuent à rendre cette ville riche et brillante.

Ses environs sont aussi fertiles que rians, par la variété des fruits dont ils sont couverts. Les oranges, qui sont d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis, y sont tellement abondantes, qu'on en donne un cent pour la plus petite pièce, qui, comme je l'ai dit, correspond à six sous trois deniers de France.

Une des choses curieuses de cette ville est la procession du jour de la Fête-Dieu, qu'on appelle *Corpus Christi.*

Les richesses qu'on voit dans les rues où elle passe sont au dessus de toute expression ; la magnificence

des nombreux reposoirs est digne de fixer l'attention ; et fera connoître aisément l'opulence de la ville. Tous les arts rivalisent pour leur ornement, chacun cherche à dépasser les autres par la vaine gloire de faire plus de sacrifices ; les nègres et les mulâtres font les leurs en particulier, et tous en général sont si beaux qu'on ne sauroit trop à qui décerner le prix.

Dès la veille de la fète, et à l'entrée de la nuit, le chemin que la procession doit suivre le lendemain est illuminé et couvert de grosse toile ; tous les habitans s'y portent en foule pour s'y promener.

Les danses et les amusemens de toute espèce commencent alors et continuent toute la nuit jusqu'au lendemain de la rentrée de la procession ; devant et autour de chaque reposoir on danse, on crie, on saute, on mange et on boit aussi librement que dans un cabaret, et on ne cesse qu'au moment où le Saint Sacrement est exposé. Je ne crois pas que nulle part cette fête soit célébrée avec plus de solennité et de faste.

Le luxe pour cette procession est général parmi toutes les classes d'habitans, et chacun, suivant sa fortune, cherche à se procurer quelque nouveauté. Ceux du premier rang principalement se distinguent, comme c'est naturel, et font tous les ans des dépenses excessives pour la toilette de cette seule journée ; mais les dames l'emportent sur les hommes par l'élégance et la valeur de leur parure, quoique l'orgueil forme la base du caractère des deux sexes.

Il faut avouer qu'elles sont belles en général, et qu'elles s'habillent avec beaucoup de goût. Leur coiffure, c'est-à-dire celle de la première classe, consiste en des chapeaux très-fins, qui leur vont à merveille ; ils ressemblent, par leur forme, à ceux que les hommes portent en Europe, et pour mieux dire en France ; ils sont garnis de perles, des chaînes d'or, de tresses en argent, de rubans et de panaches comme ceux des femmes de *Lima*. Je ne ferai point la description du restant de leur toilette ; elle est analogue aux richesses de leurs chapeaux.

J'ai déjà dit que les habitans étoient orgueilleux ; je n'ai rien avancé de trop ; leur caractère a un grand rapport avec celui des habitans de *Lima*. Quoique les

femmes de *Guayaquil* soient pleines de présomption, et qu'elles aient une inclination démesurée pour la débauche, la boisson et le tabac à fumer, elles ne cherchent point à faire des dupes comme celles de *Lima*; elles ne portent pas non plus de poignard à la jarretière, pour s'en servir au besoin; à cela près, l'usage du rasoir est le même : enfin, malgré leur excessive vanité et l'irrégularité de leurs mœurs, elles sont de beaucoup préférables à celles de *Lima*, et ne sont pas à beaucoup près aussi méchantes qu'elles.

Les campagnes de *Guayaquil* sont couvertes de bois très-propres à la marine; on s'en sert pour construire de fort beaux bâtimens à trois mâts, de jolis bricks et de superbes goëlettes, que l'on y travaille à l'abri du mauvais temps; il se trouve parmi ces arbres beaucoup de tamariniers, dont le fruit purgatif est très-utile à la pharmacie. Cet arbre est d'une grosseur énorme, donne beaucoup d'ombrage et forme une espèce de promenade très-agréable autour de la ville.

Les forêts sont remplies de tigres, de lions, de cerfs, de gros singes de deux ou trois couleurs différentes, et d'un grand nombre d'oiseaux particuliers au pays, parmi lesquels on distingue les perroquets, à raison de la diversité de leur plumage. On y voit encore un oiseau tout-à-fait rare, et que je n'ai vu qu'à *Guayaquil*.

Il a la forme d'un canard domestique, mais son bec et son plumage sont différens. Le bec est long de six pouces, et d'une couleur noirâtre et jaune; la tête est variée des mêmes couleurs; il a le dessus du corps cendré, le dessous du ventre blanc; et la queue rouge et verte, et très-longue; son cri ressemble à la voix d'un enfant qui commence à parler, et il prononce fort distinctement *dios te dé*, *dios te dé*, *dios te dé*; mots qui signifient en français *Dieu te donne, ou t'en donne*, et qu'il répète trois fois : il ne varie jamais ce cri, et prononce toujours les mêmes mots sur le même ton. Cet animal, qui s'apprivoise très-facilement, est très-aisé à nourrir; il mange tout ce qu'on lui présente. Il a une grande vertu; en frottant les goîtres avec son bec, il les guérit en peu de jours.

Ce pays est extrêmement chaud, et la pluie qui tombe en abondance pendant l'hiver ne rafraîchit pas l'atmosphère ; les eaux pluviales, au contraire, font exhaler de cette terre si sèche une chaleur suffoquante, bien plus difficile à supporter que celle d'été ; il est aussi très-sujet aux tremblemens de terre qui s'y font souvent ressentir, et qui sont épouvantables. Il y en eut un au mois de septembre 1815, qui fit sonner les cloches pendant deux minutes, et qui renversa une grande partie du couvent de St.-Augustin. Je crois que si les maisons eussent été bâties en pierre et en brique, ce tremblement en auroit démoli plus de la moitié; et pour être mieux à portée de juger de cet événement, il auroit fallu, comme moi, s'y trouver à cette époque, et entendre les cris plaintifs que les habitans adressoient au ciel. Il y eut des personnes qui virent la terre s'entrouvrir, et que la frayeur fit jeter promptement à l'eau.

Sans ces événemens terribles, le séjour de *Guayaquil* seroit un des plus agréables. C'est un très-bon pays, rien n'y manque ; avec ses riches productions, il se pourvoit abondamment de celles qui lui sont étrangères. Ses habitans, au nombre de 20,000, jouissent de tout ce qu'ils peuvent désirer ; c'est précisément ce qui leur donne une si grande vanité : mais cependant, au milieu de leurs jouissances, ils éprouvent une incommodité causée par la chaleur du climat.

Des insectes venimeux viennent aussi encombrer leurs maisons. On y trouve un reptile nommé dans le pays *salamanqueja*, qui est très-dangereux ; il a la forme d'un petit lézard, et porte son venin dans ses ongles. La subtilité de ce petit animal et l'activite de son venin obligent de prendre contre lui les plus grandes précautions, surtout lorsqu'on va se coucher. On visite tous les soirs les appartemens, et surtout les lits dans lesquels ils s'introduisent, et où, malgré tout, on en trouve toujours quelqu'un. Sa piqûre est mortelle, et il est rare qu'on s'en sauve.

Le scorpion y est également très-commun. Lorsque je faisois la visite de ma chambre, j'en tuois souvent douze ou quatorze. Il n'est pas aussi dangereux

que le *salamanqueja* ; comme bien d'autres, j'en ai été piqué, et je me suis guéri au moyen de l'ail et du tabac appliqués sur la piqûre. Le seul mal qu'on en ressent est un engourdissement des sens, et la privation de la parole pendant environ vingt-quatre heures ; mais passé ce terme, on peut vaquer aussi librement à ses affaires qu'auparavant ; et si on a soin d'employer de suite le remède que j'ai indiqué, le venin ne produit aucun effet.

Il y a encore tant d'autres insectes incommodes dans ce pays, que les habitans sont obligés de former des amphithéâtres sur de grands piliers, au-dessus desquels ils placent de la terre pour faire venir leurs jardinages.

Les artistes, quelle que soit leur profession, font très-bien leurs affaires dans ce pays ; les perruquiers surtout, car ces messieurs exigent un franc par barbe, et une piastre pour une coupe de cheveux.

Je quittai enfin *Guayaquil*, et je me rendis à *Daule*, gros bourg situé sur le bord de la même rivière, à 12 lieues de là. Ce bourg est très-commerçant avec son chef-lieu où sont transportées ses excellentes et fertiles productions de coton, de tabac et de mélasse, pour y être embarquées.

Il produit aussi toute sorte de racines et plusieurs espèces de bananes qui se donnent à très-bon marché et qui tiennent lieu de pain aux habitans ; beaucoup de fruits d'Amérique, parmi lesquels se trouve l'*ananas* ; ce fruit, à mon goût, est supérieur à tous les autres par sa bonté ; il a exactement la forme d'une pomme de pin, et est gros comme un petit melon ; son écorce est tendre comme la peau de la poire, mais plus difficile à peler, et ce qu'elle contient est doux, fondant et un peu relevé par un petit point d'acidité et par un parfum aussi agréable que celui de la fraise.

Les habitans le mangent avec du vin et du sucre ; on en confit beaucoup qu'on envoie en Europe et dans le pays ; on en exprime le jus dont on fait une boisson très-rafraîchissante ; la bonté de ce fruit est telle, que les malades, quel que soit leur état, peuvent en manger sans le moindre danger.

Les environs de la ville produisent une herbe fort utile, qu'on fait sécher, et dont on se sert comme du thé ; elle est stomachique et produit les mêmes effets.

On y trouve un animal qui ressemble assez au renard, mais qui a la queue plus courte et le museau plus délié ; il est plus vif, et n'est pas de beaucoup si sauvage ; il est cependant méchant quand il mange, et se jette avec fureur sur ceux qui voudroient le tracasser; il aime beaucoup les œufs de poule, mais comme il n'a pas la gueule assez fendue pour les saisir, il tâche de les briser en les jettant en l'air, en les roulant sur la terre, ou de toute autre manière ; s'il trouve alors quelque pierre auprès de lui, il lui tourne le dos, et élargissant les jambes de derrière, il prend l'œuf avec celles de devant, et le pousse de toutes ses forces par dessous le ventre, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le casser contre la pierre ; il donne la chasse non-seulement aux rats et aux souris, mais encore aux serpens dont il est le mortel ennemi, et qu'il prend fort adroitement par la tête, sans en recevoir aucune blessure ; il chasse également toute sorte de reptiles, et c'est pour cela qu'on l'apprivoise avec tant de soin et de plaisir ; on le nomme dans le pays *chonquia.*

Il y a encore dans ces contrées un oiseau fort curieux qu'on appelle *agamia* ; on diroit que la nature en créant cet animal l'a doué d'un instinct particulier pour être le compagnon et l'ami de l'homme ; il est aussi fidèle que le chien, mais il est très-jaloux des caresses de son maître qu'il ne veut partager ni avec les autres animaux, ni même avec les personnes ; à à l'heure du repas, il arrive sans être appelé, ne manque jamais le moment, et s'il voit des chiens ou des chats, il fond sur eux, et n'a de repos qu'après les avoir chassés à grands coups de bec.

Si parfois le maître a l'air de distinguer quelqu'un des nègres ou autres domestiques, ou que celui-ci l'approche, il passe sous la table, et s'exerce sur les jambes nues de ces pauvres gens comme il fait sur les chiens et sur les chats.

Cet oiseau marche et court plus qu'il ne vole ; le plumage de son dos et de ses ailes est varié ; il a le cou jaunâtre et la queue d'un vert très-clair.

Il y a enfin dans ce pays un insecte très-incommode appelé *nigue*, beaucoup plus petit que la puce, mais il ne saute point et reste toujours dans la poussière, surtout dans les lieux mal propres; il s'introduit sous la plante des pieds et pénètre même entre la chair et l'ongle des orteils; il perce si subtilement la peau, qu'il s'introduit sans qu'on le sente; on ne s'en aperçoit que lorsqu'il commence à s'étendre et qu'il cause des démangeaisons. D'abord il n'est pas difficile de se délivrer de cet insecte, mais n'auroit-il introduit que la tête dans la première peau, il y est si fortement attaché, qu'il faut nécessairement sacrifier les parties voisines pour lui faire lâcher prise ; il perce autrement l'épiderme , et y dépose ses œufs : alors on le détruit avec la plus grande peine, et malgré toutes les attentions qu'on puisse apporter, on est quelquefois obligé de couper la chair ou d'appliquer des caustiques pour le sortir entièrement. Il faut prendre garde de ne pas se mouiller lorsqu'on est attaqué par cet insecte, car il feroit à l'instant enfler toutes les parties du corps ; pour guérir la plaie qu'il a occasionnée, on emploie la crasse d'oreille où la cendre chaude de tabac mâché.

Les bois qui avoisinent le bourg sont remplis des mêmes animaux sauvages que ceux de *Guayaquil*, et la rivière sur le bord de laquelle il est bâti est infestée de crocodiles.

Ce pays est extrêmement chaud, et les habitans, au nombre de 1,500, qui sont en grande partie nègres et mulâtres, sont aussi fiers que ceux de *Guayaquil*; ils se livrent comme eux à la boisson, surtout à celle du *tafia* qui y est très-abondant à raison du grand nombre des cannes à sucre qu'on y cultive.

Après avoir terminé mes affaires dans cet endroit, je partis pour *Santa Lucia*.

CHAPITRE TRENTIÈME.

Santa Lucia. — San Morondon. — Las Bodegas de Babaoye. — La Savana. — Camino Réal.

Santa Lucia, gros bourg très-commerçant, est

situé à six lieues de *Daule*, sur le bord de la même rivière. Ses environs fournissent le meilleur tabac de la province; on y récolte aussi beaucoup de coton et de cannes à sucre, dont les habitans font du tafia.

Ces trois articles produisent de grands revenus à l'endroit, et lui font entretenir un commerce actif avec *Guayaquil*, au moyen duquel les habitans se pourvoient des productions qui leur sont étrangères.

Les campagnes sont charmantes et couvertes d'orangers, de citronniers et d'autres arbres particuliers au pays; on y distingue surtout le *guanabane*, grand et bel arbre qui porte un fruit très-excellent ordinairement de la grosseur d'un melon ordinaire et souvent de la tête d'un enfant. L'écorce de ce fruit est verte, sa chair est fort blanche; elle fond dans la bouche aussi facilement que la crème du lait. Il renferme de grosses graines noirâtres: ce fruit est très-rafraîchissant.

La chaleur est excessive dans cet endroit, et la pluie l'augmente encore comme à *Guayaquil*.

Les reptiles alors vont jusque dans les maisons et dans les lits. Ce bourg est infesté de couleuvres d'une grosseur extraordinaire, de scorpions, de salamanquejas, et d'un nombre prodigieux d'insectes nuisibles, qui forcent les habitans, presque tous mulâtres et quarterons, à conserver leurs jardinages sur des amphithéâtres.

Je revins de *Santa Lucia* à *Guayaquil*, d'où je fus à *San Morondon*, bourg éloigné de huit lieues, et situé sur un bras de la même rivière, mais du côté opposé à *Santa Lucia*.

Tous les habitans de ce bourg, à l'exception du curé, sont nègres ou mulâtres, et n'ont d'autres occupations que la piraterie.

Ils ont des pirogues, espèce de petits canots, faits d'un seul arbre creusé, plats en dessous, et d'une grandeur à contenir vingt à vingt-cinq hommes, avec lesquels ils longent la rivière, et se placent sur le passage des marchands qui vont de *Quito* ou de la *Serrania* à *Guayaquil* pour faire des emplètes. Ils les

volent et les assassinent, s'ils sont les plus forts, et emportent leur argent qu'ils dépensent ensuite aussi facilement qu'ils l'ont acquis.

Ces gens là néanmoins se nourrissent fort mal ; ils ne mangent en général que des racines et des bananes ; quelquefois, et seulement quand ils ont réussi dans une expédition, ils se régalent avec de la viande et du poisson.

On trouve dans les environs de ce bourg une infinité d'arbres de plusieurs espèces, parmi lesquels les *cacaotiers* sont particularisés, et dont les habitans pourroient tirer un grand profit s'ils n'étoient pas aussi paresseux et enclins a la piraterie.

On ne peut pas résister à la chaleur de ce pays ; les insectes venimeux y sont en grand nombre ; pour s'en garantir, les habitans sont obligés de dormir dehors et dans des hamacs de jonc suspendus la plupart sous les arbres.

Las Bodegas de Babaoye, à 8 lieues de *San Morondon*, est également un bourg très-grand et très-commerçant, tant avec *Guayaquil* qu'avec la *Serrania de Quito*. Sa position le favorise beaucoup. Comme c'est une des premières et des plus fortes peuplades que les habitans de la province de *Quito* trouvent en entrant dans celle de *Guayaquil*, c'est la où ils déposent leurs marchandises en échange de celles qu'ils retirent de l'autre province, ce qui fait qu'il est comme l'entrepôt de toutes les deux. Les marchands, surtout ceux de la *Serrania*, y font de grands achats des denrées qui leur manquent, et qu'ils payent en numéraire, ou en valeur d'autres marchandises qu'ils apportent.

Ce bourg produit beaucoup de coton, de tabac et de cannes à sucre, dont il retire d'assez grands bénéfices ; il produit également du riz, mais non pas en aussi grande quantïté.

Le climat y est très-malsain pour les étrangers, à cause de la grande chaleur qui y règne, ce qui occasionne une grande quantité de *nigues*, et attire dans les environs beaucoup de lions et de tigres.

Les crocodiles y sont aussi très-communs ; on en

voit fréquemment sur le bord de la rivière, où on trouve beaucoup d'œufs, qui ne sont mangés que par les nègres.

Ces animaux font de grands ravages, et on est obligé de les chasser à coups de fusil; on cherche à les tuer pour avoir leurs dents, dont on fait divers ouvrages qu'on garnit en or et en argent, et qui se vendent à un prix très-élevé.

Les habitans de la campagne sont hautains et d'un caractère violent; ils se battent entr'eux à la moindre difficulté, à coups de poignards et de couteaux.

Ce bourg étant situé sur le bord de la rivière, est très-sujet à l'inondation. Dans un temps d'orage, lorsque les pluies tombent en abondance, les rues se trouvent tellement submergées, que les habitans se voient obligés d'aller d'une maison à l'autre sur de petits bateaux; il n'y a que l'église qui se trouvant sur une colline élevée, n'est pas sujette à cette inondation.

Les habitans, au nombre de 1,800, en grande partie nègres ou mulâtres, sont gouvernés par un *teniente*, qui a la même autorité qu'un juge de paix, et par deux alcaldes.

De ce bourg je me dirigeai vers *Quito*, où le chemin qui y conduit est très-dangereux, à cause des insectes et des divers obstacles qu'on y rencontre, et dont je donnerai connoissance dans le cours de mes relations. Je suivis la route dont je vais faire mention.

De *las Bodegas*, je fus coucher à un village nommé *Sabana*, situé au milieu d'une vaste plaine couverte de pâturages; mais comme il n'y avoit rien de remarquable à observer dans cet endroit, je continuai ma marche le lendemain fort à bonne heure, pour pouvoir arriver le soir à *Camino-Réal*, bâti sur une montagne élevée.

Je fis un trajet aussi difficile que dangereux; il me fallut d'abord franchir grand nombre de précipices avant d'arriver au sommet du rocher sur lequel est situé ce village, et prendre en second lieu des précautions pour me garantir des reptiles et des insectes venimeux qui infestent cette route, et qui

rendent cette marche extrêmement pénible. Je puis assurer que de tous les endroits que j'ai parcourus jusque là je n'en ai trouvé aucun de plus périlleux, et j'avoue que je fus très-content lorsque j'arrivai à *Camino Réal.*

Ce village n'est habité qu'en été ; les habitans sont obligés de l'abandonner pendant l'hiver à cause de la grande quantité de neige qui les engloutiroit. Durant la saison habitable, ils font un grand commerce avec les passagers de *Guayaquil* à *Quito* ou de *Quito* et la *Serrania* à *Guayaquil;* le profit que leur procure ce commerce suffit à leur entretien jusqu'à ce que la rigueur du temps les oblige à abandonner leurs maisons et à se retirer sous un climat plus doux.

Les fatigues que me fit éprouver un voyage si pénible me forcèrent à prendre quelques jours de repos, après lesquels je continuai ma route pour *San Miguel de la Chimba*, premier bourg qu'on trouve en entrant dans la province de *Quito.*

CHAPITRE TRENTE-UNIÈME.

San Miguel de la Chimba. — Guaranda. — Los grandes Chimboras. — Moche. — Ambata.

San Miguel est un bourg qui est habité par des Indiens qui conservent toujours leur langage *inca*, et qui sont gouvernés par un cacique, sous les ordres du curé.

La fertilité de ce bourg feroit croire qu'on est en Europe, tant ses productions ressemblent à celles de cette partie du monde ; le froment, le maïs, l'avoine, les pois, les fèves, les haricots et généralement tous les légumes y viennent en abondance, et il s'en fait un commerce très-considérable et très-lucratif; le pain qu'on y mange est composé en général d'un mélange de farine de pommes de terre et d'avoine ; on y trouve également beaucoup de bétail ; les cerfs y sont en très-grand nombre, et les Indiens sont très-ardens à leur faire la chasse ; ils en mangent la

chair, et vendent aux voyageurs les peaux qu'ils en retirent, et ceux-ci s'en servent pour se garantir du froid et de la pluie, qui est très-fréquente dans ces contrées.

La volaille y est en grande quantité; une poule ne coûte qu'un réal et demi, qui fait dix-huit sols et neuf deniers. Leur sol est si fertile, qu'ils font trois récoltes par an, c'est-à-dire une de maïs et deux de pommes de terre. On a dix-huit œufs pour la plus petite monnoie; il y a encore une quantité prodigieuse de cochons-d'Inde, qu'on vend à raison de six sous pièce.

Le caractère de ces Indiens est humble et affable.

J'allai de ce bourg aux peuplades de *Guaranda*.

Guaranda, chef-lieu des peuplades de ce nom, est situé dans un vallon et entouré de montagnes très-élevées et couvertes de neige; la position en est charmante et pittoresque.

Les habitans de toute sa juridiction sont au nombre de 17,000, dont la moitié paye chaque année un tribut de trente-cinq francs par personne; si parmi eux il se trouve quelqu'un d'assez malheureux pour ne pouvoir payer cette taxe arbitraire, le corrégidor, qui commande en chef cette population si nombreuse, le fait traduire en prison et lui fait vendre tout ce qu'il a pour payer. Les jugemens de ce magistrat sont absolus et sans appel, et les habitans n'ont aucun moyen pour les éluder; aussi il s'en prévaut et commet beaucoup d'absurdités dans l'administration de la justice qui lui est confiée, et qu'il distribuoit plus par caprice et prévention, au moins de mon temps, qu'avec connoissance de cause; je pourrois prouver par des exemples ce que j'avance, mais au lieu de fatiguer le lecteur par ce détail, je crois qu'il est plus essentiel de lui faire celui de l'endroit dont je parle.

Ce pays abonde en grains, en pommes de terre, en choux et en oignons; la viande, et surtout celle de mouton qui est fort bonne, y est en grande quantité. Il y a aussi beaucoup de volaille; en un mot, les vivres y sont excellens et copieux. Il s'y tient

tous les jours de fète des marchés considérables sur les grains et grosses toiles en coton ou autres semblables.

A un quart de lieue avant d'arriver à *Guaranda* il y a un pont, formé par la nature, dans le genre de celui d'*Inga*, dont j'ai parlé, aux environs duquel on trouve un grand nombre de plantes médicinales qu'on envoie à *Lima* et à *Panama*.

Partant de cet endroit pour aller dans la juridiction d'*Ambata*, je fus obligé de traverser une montagne en tout temps couverte de neige, et la plus élevée des *Cordilières*; on la nomme le *Grand Chimboras*.

La route qu'on est contraint de suivre est très-pénible, et si, en montant, on fixe ses regards en bas, on ne voit que des abîmes de tout côté. Lorsqu'on a gagné le sommet et qu'on croit être au terme de ses fatigues et n'avoir plus qu'à descendre pour arriver au bourg, on est ordinairement assailli par un vent impétueux, accompagné d'une bise glaciale; non-seulement les voyageurs ont de la peine à en supporter la violence, mais il arrête encore souvent les mules dans leur marche, les force à reculer et les entraîne dans des précipices, où elles restent à jamais ensevelies avec les trésors qu'elles portent. L'infortuné marchand se voit ainsi ruiné au moment même où il croyoit que la fortune alloit le dédommager de ses courses et de ses travaux.

Je fus néanmoins assez heureux pour n'éprouver aucun accident, et je sortis de ces montagnes n'ayant essuyé d'autres désagrémens que ceux qui sont inévitables dans un voyage aussi épineux.

Près du chemin qui conduit à la montagne coule un ruisseau dont l'œil ne peut sonder qu'avec effroi la profondeur; il renferme, dit-on, des choses aussi curieuses que riches, mais qu'on ne peut retirer vu l'impossibilité reconnue de descendre dans ces abîmes; les nombreuses tentatives que l'on a faites ont été toujours inutiles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on distingue au fond de son eau transparente une quantité de pierres charmantes; on en voit de toutes

les couleurs qui brillent dans les eaux comme les émeraudes et les rubis.

Pour peu que le temps soit clair, cette montagne se distingue facilement de Guayaquil, quoique à la distance de trente-six lieues ; c'est de là que cette ville tire la neige qu'elle emploie pour les rafraîchissemens.

Je descendis cette montagne pour aller à un village appelé *Moche*, qui en est éloigné de six lieues.

Sur la route, on trouve encore un autre petit pont formé par la nature, et sous lequel passe une petite rivière qui prend sa source au *Chimboras*. En 1810, il s'y livra une bataille sanglante entre les royalistes et les independans, dans laquelle les premiers battirent complètement leurs adversaires.

A deux lieues avant d'arriver au village, on voit des pâturages de toute beauté, des champs couverts de toute espèce de grains ; la viande y est bonne et à très-bon marché.

La population de ce village est d'environ sept cents habitans, qui, en général, sont très-intéressés ; les voyageurs payent toujours fort cher la nuit qu'ils sont obligés d'y passer, et il faut en outre qu'ils surveillent attentivement leurs marchandises, car il est certain que ces habitans ne laissent point échapper l'occasion de voler, lorsqu'ils la trouvent.

Ambata, à huit lieues de *Moche*, et à vingt-quatre, sud, de *Quito*, est une ville assez grande, située dans un pays fertile en blé, en maïs de cinq ou six variétés, dont on fait deux récoltes par an, en avoine, en legumes et en fruits d'Europe de toutes qualités ; les fraises surtout y sont abondantes, d'un goût exquis et de la grosseur d'un œuf de pigeon ; le mani ou pistache, dont j'ai déja parlé, s'y cueille en abondance, ainsi que d'autres fruits d'Amérique, très-rafraîchissans et couverts d'épines longues et aigües, qu'on appelle dans le pays *tuna*.

On y trouve aussi beaucoup de bétail et surtout de beaux moutons ; la viande de ces derniers est d'une excellente qualité, et la laine qu'on en retire et qu'on travaille dans le pays, est de toute beauté.

Située dans une plaine charmante, entourée de

montagnes, cette ville est aussi agréable par sa position que riche par le commerce qu'elle fait de ses productions : tous les dimanches et jours de fête il s'y tient un marché renommé tant par le grand nombre des gens qui s'y rendent, que par les affaires qui s'y font sur les grains et sur les autres articles : c'est là que l'on vient faire ses provisions pour toute la semaine.

Il y passe une rivière qui porte le nom de la ville et dont l'eau est excellente ; on s'en sert pour faire du pain dans lequel on met des œufs, ce qui le rend semblable à de gros gâteaux ; ce pain est le meilleur de la province de *Quito*, et il s'en fait une grande consommation dans la province de *Guayaquil* où il est très-estimé ; on l'y porte en grande quantité sur des lamas, ce qui donne de grands bénéfices à l'endroit.

Ces *lamas*, qui ressemblent beaucoup à la vigogne et au *guanaco*, sont occupés au transport des riches matières des mines du Pérou : ces animaux sont doux ; lorsqu'ils voyagent et qu'ils veulent s'arrêter quelques instans, ils plient les genoux avec la plus grande précaution, et baissent le corps de manière à empêcher leur charge de tomber ou de se déranger ; aussitôt qu'ils entendent le coup de sifflet du conducteur, ils se relèvent avec les mêmes précautions pour se remettre en marche ; ils broutent, chemin faisant, mais ils ne mangent jamais la nuit, quand ils n'auroient même rien pris pendant le jour. Ces animaux portent jusqu'à 130 livres, suivant le chemin plus ou moins long qu'ils ont à faire. Lorsqu'on les excède de travail et qu'ils succombent sous le faix, il n'y a plus moyen de les faire relever ; on les frappe inutilement, ils s'obstinent à rester au lieu même où ils sont tombés ; et si on continue de les maltraiter, ils se désespèrent et se tuent, en frappant la terre à droite et à gauche avec leur tête ; ils ne se défendent ni des pieds ni des dents ; ils n'ont, pour ainsi dire, d'autres armes que celles de l'indignation, et crachent à la figure de ceux qui les maltraitent. Ils sont toujours deux ou trois cents ensemble ; lorsqu'ils aperçoivent quelqu'un, ils soufflent des narines, hennissent à-peu-près comme les chevaux, et

et prennent la fuite tous ensemble ; ils cherchent les pays froids. Leur viande est bonne à manger, mais ne vaut pas celle de la *vigogne* et du *guanaco* ; on travaille leur laine pour certains ouvrages.

Les habitans se servent des bœufs comme on se sert des chevaux en Europe ; ils les brident, leur mettent dessus un bât sur lequel ils placent ce qu'ils ont à porter, et les montent comme de vrais chevaux.

La population de cette ville est d'environ 3,300 habitans qui en général ont d'assez bonnes mœurs. Ils sont gouvernés par un corrégidor et deux alcaldes ; l'air y est sain et doux, malgré la grande proximité des montagnes qui l'entourent. En 1798, un tremblement de terre s'y fit sentir avec tant de violence, qu'il détruisit plus de la moitié de la ville, et fit périr un grand nombre d'habitans.

A huit lieues de là est aussi une autre ville très-commerçante qu'on appelle *la Tacunga*, située du côté opposé de la rivière, qu'on passe sur le pont d'*Ambata*.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Tacunga.— Pugilli.— San-Miguel.— Machala. Tambillo.

La *Tacunga*, ville à 8 lieues d'*Ambata* et à 17 sud de *Quito*, se ressentit aussi du tremblement de terre de 1798, qui détruisit également plus de la moitié de la ville ; reconstruite en grande partie, elle est aujourd'hui assez considérable pour entretenir un commerce très-actif sur les marchandises en laine qui sortent de ses fabriques ; il s'y fait une grande quantité de gros drap dans le genre de celui vulgairement connu sous le nom de *Cordillac*, de très-beaux tapis de couleurs et dessins variés, dont on se sert pour orner les églises et les belles salles, et qui coûtent jusqu'à 800 francs, ainsi que beaucoup d'autres objets en laine; il s'y fabrique encore des toiles de ménage en coton, qui imitent et font le même usage que les nôtres en fil. Tous ces divers travaux sont exécutés par les femmes qui sont infiniment plus laborieures que les hommes.

Ceux-ci sont dévorés par l'orgueil et par l'ambition des titres qui les rendent fainéans, vicieux et tout à fait insupportables ; ils prétendent, malgré tout, être nobles, alléguant, pour preuve, que leur origine vient des premieres tiges d'Espagne, et ils croient, en ne faisant rien, soutenir leur prétendue noblesse.

En considérant cependant que nul mulâtre ou quarteron, ainsi qu'ils le sont presque tous, ne peut être noble en Espagne, ils devroient sans doute sortir de leur erreur ; cependant ils veulent prétendre à la noblesse, et pour ne point dégénérer, ils se livrent à toute sorte de boisson, à l'exception du vin, par la raison qu'étant fort cher, il n'y a que les riches qui en font quelquefois usage ; en revanche, la *chicha* et le *tafia* font leurs délices, et en leur qualité de nobles, ils ne font que manger, boire, dormir et se promener : il faut avouer qu'ils attribuent des prérogatives assez singulières à la noblesse.

L'industrie de leurs femmes et l'abondance du pays les font vivre avec aisance ; et ils seroient réellement riches, s'ils vouloient eux-mêmes coopérer à ce travail.

Les environs de cette ville sont fertiles et fournissent avec profusion tout ce qui est nécessaire à la vie ; à l'exception des vignes, il y a des fruits d'Europe de toute espèce, et beaucoup de ceux d'Amérique, parmi lesquels on distingue le *capuli*, qui ressemble exactement à nos cerises noires ; l'arbre qui le produit ressemble aussi au cerisier et le goût en est à peu près le même ; mais les effets en sont bien différens, car au lieu de rafraîchir comme elles, il est au contraire très-échauffant quand on en mange beaucoup.

On y trouve une plante que les habitans appellent *dutroa* ; elle vient de la hauteur d'un homme ; ses tiges sont grosses et flexibles ; ses feuilles, larges et dentelées, sont d'une blancheur semblable en quelque manière à celle du cristal, et d'une odeur très-agréable ; son fruit, qui renferme un grand nombre de semences noires, est plus gros qu'une noix ordinaire, un peu long, semblable par sa forme à celle de la poire, et garni de petites épines. Les habitans prétendent que séché et réduit en poudre, il cause une espèce de folie

à ceux à qui on en fait prendre, qui dure vingt-quatre heures ou trente au plus ; pendant cette ivresse, on danse, on rit, on pleure, on imite enfin les manières d'un homme veritablement fou : les voleurs en mèlent au manger de ceux qu'ils veulent dépouiller, et les femmes de mauvaise vie en font également prendre à leurs amans ou à leurs maris, pour pouvoir plus facilement se livrer à la débauche. Le meilleur remède contre ce poison est de faire vomir ceux qui en ont goûté : on dit aussi que pour les faire revenir plus vîte, il faut les suspendre par les pieds.

La canelle est très-abondante dans la juridiction de ce bourg, et quoique sa qualité soit des plus médiocres, elle ne laisse point d'avoir un certain débit.

Cet endroit est agréable par sa position ; les campagnes, à plus de cinq lieues autour, sont variées par des prairies et des côteaux qui forment le plus joli contraste ; la vue est encore charmée par le grand nombre et la qualité des bestiaux qui paissent dans les plaines, et dont il se fait un grand commerce.

Les objets de quincaillerie et de fausse bijouterie s'y vendent très-bien, et offrent un gain assuré aux marchands.

Sa population est à peu près comme celle de la ville précédente, et est gouvernée comme elle par un corrégidor et deux alcaldes.

Le séjour que j'ai fait tant dans cette ville que dans les autres endroits de la province de *Quito*, m'ayant mis à portée d'y voir célébrer nombre de funérailles, je crois faire plaisir au lecteur en lui racontant la manière dont ces cérémonies se pratiquent.

On place le défunt dans une bière, suivant l'usage ordinaire, mais découvert ; le cercueil repose sur deux bancs, et on le couvre d'un drap mortuaire qui laisse voir la figure du mort ; on place autour de grands, de gros et de massifs chandeliers d'argent, que fournit le couvent où l'inhumation doit se faire, l'usage étant d'ensevelir les morts dans les églises et non dans des cimetières ; on met au pied du cercueil un grand plat d'argent plein d'eau bénite, et un petit rameau verd qui sert à en répandre sur le mort. Chacun des assis-

Les campagnes y sont fertiles en froment et en toute sorte de légumes d'Europe; les feves surtout y viennent d'une grosseur telle que je n'en ai jamais vu.

Les moutons, les chèvres et la volaille y sont en abondance et à très-bon marché.

Ces Indiens parlent toujours l'ancien langage *inca*; ils sont tenus d'aller tous les jours au catéchisme, par ordre du curé, qui le leur fait apprendre par des interprêtes.

Les femmes sont laborieuses, mais passionnées pour le *tafia* et la *chicha;* elles sont aussi fort licencieuses et peu retenues.

Leurs enfans, élevés à leurs exemples, ne se font nul scrupule de s'abandonner à leurs passions, et le curé, maître absolu de ce pays, en obtient tout ce qu'il peut désirer. Le grand respect qu'on a pour son caractère, porte les habitans à se croire fort honorés lorsqu'ils ont pu prévenir quelqu'un de ses désirs : hommes et femmes rivalisent pour prétendre à cet honneur.

Tous les habitans sont obligés de se présenter chaque samedi soir devant M. le curé, qui les place sur deux rangs, c'est-à-dire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et les interroge sur le catéchisme, pour avoir la certitude que les interprètes ont bien fait leur devoir. Après avoir interrogé les hommes, qu'il congédie aussitôt, il s'adresse aux femmes, mais en les interrogeant d'une manière différente. Il demande à chacune d'elles, en lui passant la main sous le menton, quel est le cadeau qu'elle lui a porté; et chacune de ces pauvres créatures répond, en se joignant les mains, *mi amito* (diminutif de mon maître), je vous apporte, l'une des œufs, l'autre une paire de poulets, une troisième un quartier d'agneau, et ainsi successivement tout ce qu'elles ont, jusqu'à la farine d'orge rôti; s'il désire autre chose de la plus jolie, il lui fait sentir qu'il est peu satisfait de son présent, et l'engage, pour réparer sa faute, à se rendre chez lui le lendemain, ou un autre jour, afin de lui porter telle chose qu'il lui indique; la jeune Indienne ne manque jamais de déférer à cette invitation.

cieux, et on le pare de colliers en perles de la plus grande valeur.

On prend le plus grand soin de décorer et orner la chambre de tables sur lesquelles le goût le dispute à la magnificence ; un grand nombre de musiciens se rend auprès de l'enfant, chacun avec son instrument de musique, et le peuple averti par ce son mélodieux, court en foule à la maison, sans différence de sexe.

Là, on danse, on joue souvent un jeu à se ruiner, on boit et on mange, jusqu'au moment où le corps de l'enfant est porté comme en triomphe à l'église, où il reçoit la sépulture. Il est de ces funérailles qui coûtent aux parens plus de mille piastres (5,000 francs); ils font ce sacrifice avec plaisir, persuadés que c'est un ange qui va droit au ciel et qui leur en frayera le chemin.

De cette ville, je fus à un petit village éloigné de deux lieues, et je passai sur un pont qui est à la sortie de la *Tacunga*, sur une petite rivière qui prend sa source à la *Serrania*.

Ce village, qu'on appelle *Pugily*, est fertile en blé, en avoine et en pommes de terre, et, en général, il fournit les mêmes productions que *Tacunga*.

Ses habitans sont la plupart indiens tributaires, traités presque comme des esclaves par leur curé, à qui ils donnent pour traitement la plus grande partie de leurs revenus ; ce qui fait que malgré la fertilité du terroir et les soins qu'ils se donnent pour le cultiver, ils sont toujours pauvres et forcés de coucher par terre sur des nattes ou roseaux qu'ils recouvrent de peaux de mouton ou de chèvre.

Ils s'occupent beaucoup de la chasse aux cerfs, qu'ils prennent avec des pièges qu'ils étendent sur leurs passages, et dont ils vendent les peaux aux voyageurs.

Les environs sont couverts de bois et d'excellens pâturages, parmi lesquels se trouve un grand nombre de plantes salutaires qu'on envoie à *Quito* ; la température y est très-saine.

De *Pugily* je revins à la *Tacunga*, et je partis de nouveau de cet endroit pour aller à *San-Miguel* de la *Tacunga*, bourg considérable, également habité presque en entier par des indiens tributaires.

Les campagnes y sont fertiles en froment et en toute sorte de légumes d'Europe; les feves surtout y viennent d'une grosseur telle que je n'en ai jamais vu.

Les moutons, les chèvres et la volaille y sont en abondance et à très-bon marché.

Ces Indiens parlent toujours l'ancien langage *inca*; ils sont tenus d'aller tous les jours au catéchisme, par ordre du curé, qui le leur fait apprendre par des interprêtes.

Les femmes sont laborieuses, mais passionnées pour le *tafia* et la *chicha*; elles sont aussi fort licencieuses et peu retenues.

Leurs enfans, élevés à leurs exemples, ne se font nul scrupule de s'abandonner à leurs passions, et le curé, maître absolu de ce pays, en obtient tout ce qu'il peut désirer. Le grand respect qu'on a pour son caractère, porte les habitans à se croire fort honorés lorsqu'ils ont pu prévenir quelqu'un de ses désirs : hommes et femmes rivalisent pour prétendre à cet honneur.

Tous les habitans sont obligés de se présenter chaque samedi soir devant M. le curé, qui les place sur deux rangs, c'est-à-dire, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et les interroge sur le catéchisme, pour avoir la certitude que les interprètes ont bien fait leur devoir. Après avoir interrogé les hommes, qu'il congédie aussitôt, il s'adresse aux femmes, mais en les interrogeant d'une manière différente. Il demande à chacune d'elles, en lui passant la main sous le menton, quel est le cadeau qu'elle lui a porté; et chacune de ces pauvres créatures répond, en se joignant les mains, *mi amito* (diminutif de mon maître), je vous apporte, l'une des œufs, l'autre une paire de poulets, une troisième un quartier d'agneau, et ainsi successivement tout ce qu'elles ont, jusqu'à la farine d'orge rôti; s'il désire autre chose de la plus jolie, il lui fait sentir qu'il est peu satisfait de son présent, et l'engage, pour réparer sa faute, à se rendre chez lui le lendemain, ou un autre jour, afin de lui porter telle chose qu'il lui indique; la jeune Indienne ne manque jamais de déférer à cette invitation.

Le curé réunit ensuite tous les cadeaux, et les fait vendre au marché; ce qui augmente ses revenus.

Je partis de ce bourg pour *Machala*, où, avant d'arriver, il me fallut traverser un désert de sept lieues, et franchir une montagne très-élevée, dont le sommet est couvert d'excellens pâturages, et sur laquelle on trouve beaucoup de cerfs et de lions, mais moins féroces que partout ailleurs. Les Indiens font la chasse aux uns et aux autres pour en avoir la peau, qu'ils vendent aux voyageurs qui les achètent pour se garantir du froid et de la pluie. Ces peaux préparées avec le poil en dehors, et taillées de manière à être bien justes au corps, tiennent extrêmement chaud et empêchent l'eau de pénétrer. Tous les voyageurs en sont ordinairement affublés.

Du côté opposé à la montagne, et dans une vaste plaine, est le petit bourg de *Machala*.

Les campagnes sont abondantes en blé et en toute sorte de légumes; entourées de montagnes couvertes de bons pâturages, le bétail y vient très-beau, et la viande y est excellente et à un prix modique; il y a aussi en quantité de très-bon laitage, dont on fait beaucoup de beurre et de fromages d'un goût délicat.

Le froid excessif empêche le fruit d'y prospérer: on n'y en trouve d'autre que le *capuli*, dont j'ai déjà parlé.

Les habitans parlent entr'eux le langage *inca;* ils sont grossiers et malhonnêtes envers les étrangers.

Je quittai ce bourg pour aller au *Tambillo*, village fort petit, mais abondant en pain, viande et jardinage d'une qualité supérieure.

Les habitans sont sales, tant dans leurs vêtemens que dans leur cuisine; ils couchent par terre, à peu près comme les bêtes; ils sont d'une adresse sans égale à s'approprier ce qui ne leur appartient pas: c'est le dernier village que j'ai trouvé avant d'arriver à *Quito*.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Quito. — La Magdelaine.

Quito, ville capitale de la province de ce nom (1), à 330 lieues, vers le nord, de *Lima*, et à 110, vers le sud, de *Popayan*, est une des plus célèbres et des plus opulentes villes de l'Amérique méridionale.

Elle est bâtie sur la pente d'une colline, et défendue par le fort *panecillo* (nom dérivé de sa construction qui est en forme de pain), situé sur une grande élévation, d'où on peut facilement la bombarder.

Il y a une grande audience présidée par un lieutenant-général, un évêque qui jouit d'une dotation de 190,000 francs, deux séminaires et deux fameux colléges, l'un de Saint-Ferdinand et l'autre de Saint-Louis, qui fournissent des sujets à grands talens.

Les élèves de ces deux colléges portent des uniformes différens les uns des autres, et qui n'ont aucune ressemblance avec ceux qu'on voit en Europe.

Ceux de Saint-Ferdinand portent une espèce de soutane couleur marron, et ont un très-petit bonnet carré sur la tête. Ceux de Saint-Louis en portent également une dont la forme est la même, mais dont la couleur est noire. Les uns et les autres portent au côté gauche un écusson en or, qui est la devise de leur établissement respectif.

Les églises et les nombreux couvens des deux sexes, qu'on voit dans cette ville, sont ornés de la manière la plus riche et la plus recherchée : en général leur construction est superbe ; mais le couvent de Saint-François et l'église des ex-jésuites sont les deux monumens qui se distinguent le plus par leur architecture.

---

(1) Cette province a 200 lieues du nord au sud ; son sol est élevé au-dessus de la mer de 245 toises, avec des vallons charmans, environnés par une double chaine de montagnes délicieuses, couvertes en majeure partie de volcans. On distingue surtout ceux de *Pichincha* et du *Tulcan*.

Le premier est d'une grandeur et d'une somptuosité que rien n'approche; ses chapelles, au nombre de douze, y compris le grand autel, joignent à la plus grande régularité des richesses qui méritent de fixer l'attention de tout homme curieux; mais c'est surtout dans la magnificence de ses trois cloîtres que l'art a déployé le plus de goût et de talent.

Au milieu de chacun d'eux sont des fontaines en marbre dont les jets d'eau retombent dans de grands bassins également en marbre. Le génie a, je crois, épuisé toutes ses ressources pour la construction des arceaux qui en forment le pourtour.

Sous ces arceaux on voit des tableaux du plus grand mérite, qui occupent avec symétrie tous les cadres des cloîtres; la fraîcheur et le coloris de ces tableaux donnent le plus grand éclat à cet établissement monastique.

On croiroit, d'après cette description, que ce couvent est ce qu'il y a de plus remarquable à *Quito*.

Mais le second monument, c'est-à-dire l'église des Jesuites, l'emporte encore en mérite dans son genre. Il faudroit être versé dans l'architecture, pour détailler avec précision la beauté et la valeur de ce chef-d'œuvre.

Trop peu instruit dans cette science pour exécuter cette tâche, je me contenterai de décrire ce qui m'a le plus frappé.

Cette église est située au milieu de la ville; elle est intérieurement ornée d'une manière si riche, que je doute que nulle part on puisse en trouver une plus belle sous tous les rapports; son extérieur, surtout, est digne de remarque, et fixa mon attention plus particulièrement que toute autre chose.

La façade, outre l'architecture qui en fait le principal mérite, est sculptée avec une rare perfection.

Elle représente en relief et sculptés sur la pierre même, toutes sortes d'animaux connus. Les règles de l'art, le goût de l'exécution, et la ressemblance parfaite de ces animaux, justifient ce que disent les habitans, *qu'après cette église*, il n'est rien de plus beau.

Je finirai par dire qu'il me semble impossible que

le génie de l'homme produise rien de plus magnifique, et je ne crains point d'être démenti par les voyageurs qui ont vu cet édifice, et qui, mieux que moi, pourroient en faire un plus digne éloge.

Les superbes rues de *Quito*, la plupart arrosées par des ruisseaux qui viennent de la *Serrania*, entretiennent la propreté dans la ville, et sont d'une très-grande commodité pour les habitans. L'eau en est extrêmement claire et n'est jamais troublée que par des orages ou des pluies abondantes ; les ruisseaux devenant alors fort grands, occupent toute la largeur des rues, et s'étendent jusqu'aux trotoirs établis de chaque côté dans leur majeure partie.

La place publique est entourée de cornières, sous lesquelles se placent les marchands quincaillers, bijoutiers et autres.

Le commerce y est considérable et les fabriques y sont très-nombreuses ; on y fait des futaines de toutes couleurs, qui se consomment à *Popayan* et dans le *Choco* ; des fils en argent et en coton, dont on fait ensuite de belles étoffes et particulièrement un croisé imitant le casimir, qui a un grand débit tant dans l'endroit qu'à *Lambayeca*, *Piura* et autres lieux ; enfin, on y fabrique des cuirs de toute espèce et de la meilleure qualité. Ce dernier article y est si abondant qu'on a pour 20 piastres (100 francs) une douzaine de paires de bottes, qu'on va revendre en d'autres pays à un taux bien supérieur.

Les cérémonies de l'église s'y célèbrent avec tout le faste que l'opulence peut suggérer ; la procession de la Fête-Dieu y est magnifique et curieuse à voir ; elle l'emporte en magnificence sur celle de *Guayaquil* ; les endroits par où elle passe sont ornés dans le même genre, mais les richesses des étoffes garnies de franges en or et recouvertes de broderies en métaux, y offrent un coup-d'œil plus beau et plus majestueux ; les reposoirs y sont faits avec plus d'art, et l'ensemble qui relève leur beauté les met au dessus de toute comparaison.

Mais ce qu'il y a de plus fastueux et ce qui rend la cérémonie plus brillante, c'est qu'outre les reposoirs qu'on établit ordinairement à une certaine distance,

et où l'on exécute des danses qui ne cessent qu'au moment où le Saint-Sacrement est exposé, il y en a encore quatre aux quatre coins de la place principale, qui sont tous garnis en glaces et en émeraudes des plus précieuses et des plus éclatantes ; entre ces reposoirs et au milieu de la place, il y a une fontaine construite en marbre, en forme d'une pyramide dont on arrête alors les jets d'eau. Cette fontaine est entièrement couverte d'une toile blanche, très-fine ; elle est garnie tout autour, de degré en degré, de toutes sortes d'ustensiles d'argent, tels que plats, assiettes, pots, etc. ; à une certaine distance et en face des reposoirs, il y a des grottes où on place les quadrupèdes que les habitans ont à leur disposition ; on place également des volatilles, des petits cochons, des agneaux, des œufs, des fruits et quelques pièces de monnoie (pour montrer leur abondance), sur des piliers qu'on nomme *mats de cocagne*; on y voit même jusqu'à des reptiles. Tous les animaux sont vivans, et on les réunit ainsi, pour les rendre témoins de la vénération que les hommes ont pour Dieu. Aussitôt que la cérémonie est finie, tous les pauvres qui se trouvent dans la foule se jettent sur ces animaux, et se les arrachent entr'eux pour terminer joyeusement la journée. Leur intention est fort bonne, sans doute, puisqu'elle n'a pour but que de témoigner l'hommage que toutes les créatures animées doivent rendre à l'Être suprême; néanmoins elle me parut ridicule. Les bêtes, selon moi, n'auroient pas besoin de paroître à cette cérémonie pour rendre grâces à Dieu, et on pourroit bien, ce me semble, leur laisser suivre en cela l'instinct de la nature, et ne pas les exposer, après avoir adoré le Tout-puissant, à être déchirées par le peuple qui se les dispute.

Les Indiens tributaires se signalent aussi dans ce jour; ils prennent leur costume primitif, c'est-à-dire, celui qu'ils avoient du temps des incas, et vont au-devant de la procession, sautant et dansant à leur manière.

Quoique leur costume paroisse simple, il n'en est pas moins riche. Leurs têtes sont ornées de diamans

éclatans, garnis de plumes d'autruche; leurs petites capes ou manteaux sont d'une étoffe superbe, et parsemés de plaques d'or et d'argent; leurs culottes, très-larges et fort courtes, sont garnies à leur extrémité de grelots d'or et d'argent; ils sont armés de piques; l'ensemble de ce costume offre quelque chose d'imposant.

Le luxe dans ce jour est général chez les habitans de *Quito* comme chez ceux de *Guayaquil*, et la différence ne consiste que dans la manière de se parer. Il l'est également pendant la Semaine-Sainte, lorsqu'on visite les riches autels dressés dans les églises, en commémoration de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tous les temples sont alors d'une magnificence éclatante, chacun déployant ses plus beaux ornemens. Le grand nombre des lampes d'une valeur extraordinaire, et la quantité des cierges allumés dans l'intérieur des églises et des chapelles, donnent à l'or et à l'argent qu'on y voit de toute espèce, ainsi qu'aux pierreries, un éclat que les regards ont de la peine à supporter. Le soir, tous les monumens sont aussi éblouissans que le soleil.

Tous les jours de grandes fêtes, à l'exception de la Fête-Dieu et de la Semaine-Sainte, sont terminés par l'amusement du combat des taureaux. Si les cérémonies religieuses sont célebrées avec pompe et majesté, ce divertissement, quoique un peu barbare, n'est pas moins splendide, et achève de donner une idée de l'opulence de cette ville.

Les taureaux paroissent sur la place, couverts de superbes caparaçons en soie de diverses couleurs, parsemés de pierres d'or et d'argent qui y sont collées, et qui deviennent la récompense de celui qui les a le mieux méritées par son adresse et son agilité à combattre l'animal. L'ambition de remporter ce prix, et la gloire que les combattans y attachent, les rend souvent victimes de leur témérité et de la fureur du taureau. Enfin, les richesses du pays portent les habitans à en faire parade dans toutes les occasions marquantes.

Les promenades sont belles et bien entretenues; elles sont entourées de murs, à la vérité de terre, mais

assez épais, fort hauts et tous blanchis; elles sont fermées par des grilles en fer; les allées sont garnies de sièges et de pyramides en pierre, et dans l'enceinte il y a plusieurs bassins d'eau où l'on jette des canots pour se promener.

Les environs de la ville sont délicieux et d'une grande fertilité; le blé, la viande, le jardinage et les fruits d'Europe et d'Amérique, y sont en grande abondance; en sorte que les habitans ne sont sujets à d'autres privations qu'à celles qu'ils se créent eux-mêmes.

Mais dans une ville comme *Quito*, où les sciences et les arts, et surtout le dessin et la peinture sont portés à leur dernière perfection, et où il y a une infinité de tableaux qui pourroient servir de modèles, il est fort étonnant que les habitans, loin d'être des miroirs de vertu, soient au contraire des vases de corruption par la dépravation de leurs mœurs.

Ils n'ont point de caractère et sont très-inconséquens dans le commerce. La mauvaise foi qu'ils mettent dans leurs traités fait beaucoup de dupes, et oblige à se tenir toujours en garde contre leurs pièges. Ils sont dévorés par l'amour du jeu et de la boisson, et, à l'exception de ceux de la plus haute distinction, ils s'abandonnent avec excès à ce dernier vice; on les voit souvent hors d'état de vaquer à leurs affaires: les femmes ont également une grande passion pour ce genre de débauche.

Elles sont belles, d'un teint frais, blanc et coloré; elles se costument richement et avec grâce; elles aiment beaucoup la bijouterie, et les ornemens dont elles se parent sont d'une grande valeur et d'un goût recherché; leur coiffure consiste en chapeaux ornés de panaches de plumes d'autruche et richement garnis; en hiver, elles portent des redingottes faites dans le genre de nos carrikcs, qui les habillent fort bien et leur donnent une tournure charmante; il ne leur manque pour être accomplies que d'être vertueuses.

Elles recherchent ardemment la société; ce qui ne seroit pas un mal, si elle ne devenoit pas la cause de leur dégradation.

Elles en forment une qu'elles appellent *el puro*, qui

ne les honore guère. Ce *puro* consiste en un rassemblement de personnes des deux sexes, qui s'enferment dans une maison où abondent toutes sortes de mets et de boissons, et où celui qui mange et boit le plus l'emporte en mérite sur les autres; on y couche, et la débauche recommence avec plus d'excès le lendemain, et dure du matin au soir. On passe ainsi douze ou quinze jours sans sortir; et quand l'argent est fini, celui de la société qui a des effets de valeur sort pour les engager, et les sommes reçues à-compte sont employées pour continuer le *puro*. Tout le monde en fait successivement autant; hommes et femmes ne se quittent qu'après s'être défaits de leur argent et de leurs bijoux, et lorsqu'ils n'ont plus que des effets de nulle valeur; souvent aussi, pour se faire honneur dans cette société, certaines personnes emportent de chez elles, et au détriment de leurs familles, de l'argent ou d'autres objets, et le tout va se dévorer dans ces maisons où l'on a la complaisance de les bien servir, et de tolérer les suites attachées à cette vie déréglée. Je ne crois pas devoir exposer ici ce qui se passe dans ces réunions, le lecteur s'en fera sans doute une idée; j'ajouterai seulement, que je ne sais par quel motif on a donné à ces assemblées le nom de *puro*, qui veut dire pur, à moins qu'on ait voulu désigner par là, que tout ce qui s'y passe n'est que pure débauche.

En voilà assez pour ce qui concerne les mœurs; il me reste à faire connoître le plus choquant des usages des habitans, non-seulement de la ville, mais de toute la province; cette habitude, quelque dégoûtante qu'elle soit, est générale; je puis l'assurer, puisque j'en ai été souvent le témoin oculaire.

Les gens pauvres sortent au soleil pour se décrasser mutuellement la tête et arranger leur chevelure; ils se servent à cet effet d'un peigne, comme nous; chaque fois qu'on le passe sur la tete on en sort quelques poux, que l'on prend avec soin; ces êtres dégoûtans les portent à la bouche, les mâchent et les avalent : ceux qui sont aisés, et même les riches, en font autant, à cela près, qu'au lieu de le faire publiquement dans les rues, ils le font dans l'intérieur de leurs maisons.

J'ignore d'où peut venir une coutume aussi sale, et comment ils peuvent manger des insectes pour lesquels nous autres européens avons tant de répugnance, qu'à peine osons-nous les toucher.

Malgré les mœurs et les coutumes propres, ou non, des habitans, la ville renferme toute sorte de richesses, soit en métaux, soit en production du sol ; et c'est pour ce motif qu'on y a établi une patrouille dans le genre de celle de *Lima* et de *Guayaquil*.

Tous les articles de quincaillerie, de bijouterie et de parfumerie, ainsi que les perkales, indiennes, mousselines et nankins venanf d'Europe, y sont d'un grand débit et s'y vendent à un très-haut prix.

Une fabrique de verrerie et de faïancerie gagneroit beaucoup dans les provinces de *Quito* et du *Popayan* ; j'y ai vu payer la douzaine d'assiettes 55 fr. et celle des verres ordinaires 45 fr. : il faut y transporter ces objets sur des mules, avec beaucoup de précaution.

La population s'élève à 37,000 habitans : le lieutenant-général qui la gouvernoit de mon temps, étoit M. *don Toribio de Montes*, homme d'un caractère juste et ferme. Ce fut lui qui en 1811 battit les indépendans, les défit complètement et les força de renoncer à l'espoir de s'emparer de la ville, au moins pendant la durée de son gouvernement.

A une lieue de cette ville est un petit bourg appelé *Magdelaine*, situé dans une agréable position, et fertile en blé, en légumes et en fruits : l'excellence des nombreux pâturages qui l'entourent fait qu'on y élève un grand nombre de bestiaux de première qualité.

Ce bourg, qui réunit l'utile à l'agréable, tant par ses productions que par ses eaux cristallines, étant si rapproché de *Quito*, sert de promenade aux dames de cette ville, qui le fréquentent tous les dimanches avec leurs amans ; souvent elles y font pendant des semaines entières des parties champêtres, ce qui donne de grands bénéfices à ce petit endroit.

N'ayant pas de motifs pour rester plus long-temps dans cette capitale, je me rendis à *Ibarra*, à 22 lieues, nord, de *Quito*.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIEME.

Ibarra.–*San-Andrès.*–*Guano.*–*Rio-Bambo.*–*Alauci.*

Ibarra, dans la province de *Quito*, est une ville située dans une plaine aussi belle que fertile en blé, légumes, jardinage et fruits d'Europe et d'Amérique.

Il y a douze églises décorées avec goût et magnificence ; les maisons et les rues y sont passables.

Les habitans sont industrieux, et les femmes surtout fort laborieuses ; elles font des *poncho* de la valeur de 200 fr., et des tapis en laine de couleurs variées, qui se vendent jusqu'à 400 fr. : ces deux articles produisent de grands revenus à la ville.

Il s'y fait aussi un grand commerce sur le drap commun et sur les grosses toiles en coton qu'on y fabrique, ainsi que sur les eaux-de-vie de cannes à sucre, très-renommées à *Quito*.

Il ne manque à ce pays qu'une température plus saine ; les habitans, au nombre de 6,000, dont le tiers est tributaire, seroient entièrement heureux, s'ils jouissoient d'une meilleure salubrité : ils sont gouvernés par un corrégidor et deux alcaldes.

De cette ville, je revins à *Quito*, d'où je repartis pour me rendre à *Cuenca*, passant par les endroits dont je vais donner le détail.

Le premier endroit que je trouvai sur ma route fut le village de *San-Andrès*, à 50 lieues d'*Ibarra*, habité par des indiens tributaires, qui ne vivent que de leurs récoltes ; le blé, le maïs et les pommes de terre s'y trouvent en abondance, ainsi que les moutons et les chèvres qui s'y vendent à très-bon marché.

Les femmes tricotent des bas en coton et en laine extrêmement fins, qu'elles vendent aux voyageurs, et sur lesquels elles font encore quelques bénéfices.

Tous les habitans en général sont doux et d'une soumission aveugle à leur curé, mais ils se livrent avec excès à la boisson de la *chicha* et du tafia.

Ces malheureux ont l'habitude de coucher par terre sur de simples cuirs qu'ils étendent, avec quelques peaux, pour se garantir du froid et de l'humidité.

A une lieue de ce village est *Guano*, grand bourg fort commerçant et très-productif. La belle plaine dans laquelle il est situé produit abondamment toute sorte de grains et de fruits d'Europe, parmi lesquels les pêches et les pommes se distinguent par leur grosseur et leur qualité. Il est dommage qu'on n'essaye pas dans cet endroit de faire du cidre, car ce dernier fruit produiroit, j'en suis persuadé, une boisson délicieuse. Les viandes et la volaille y abondent également et se vendent à un prix modique.

Le commerce de ce bourg consiste principalement dans la vente des objets qui s'y fabriquent, tels que gros draps, flanelles blanches ou en couleurs d'un fort bon teint, et en une autre étoffe imitant le casimir, tant par le croisé de son tissu que par sa finesse et sa bonté.

Les femmes seules travaillent tous ces articles, tandis que les maris s'occupent de leur vente ou bien de la culture des terres, car les habitans de l'un et de l'autre sexe sont également appliqués au travail; ils sont affables et gràcieux envers les étrangers.

Les femmes en général y sont belles, et celles d'un rang distingué se costument élégamment. Elles emploient dans leur toilette des pierreries et des ornemens en or d'une grande valeur, qui rehaussent merveilleusement leur beauté naturelle; elles ont un grand penchant pour les Européens, et saisissent avec avidité l'occasion de se marier avec quelqu'un d'eux.

Les environs de ce bourg sont charmans et offrent beaucoup de variétés. La beauté et la fertilité de ses prairies sont augmentées par une rivière qui les traverse ; le climat y est sain et le froid très-supportable.

Rio-Bambo, à 50 lieues nord-est de *Guayaquil*, et 34 vers le nord de *Cuenca*, est une nouvelle ville située dans une plaine sablonneuse, à trois lieues de distance de l'endroit où existoit l'ancienne ville du même nom, détruite par un tremblement de terre en 1798 ; elle est éloignée de 38 lieues de *Quito*, sa capitale.

Elle est gouvernée par un corrégidor principal, qui, de mon temps, s'appeloit *don Martin Chiri-*

boga, dont la juridiction s'étend sur sept bourgades. Cette ville est une des plus avantageuses pour faire fortune en peu de temps, et ce dernier savoit en tirer parti.

Chargé par le gouvernement de faire rentrer les tributs imposés aux Indiens, qui s'élevoient à 386,000 piastres par an, il avoit, outre les émolumens de sa charge de corrégidor, un droit de cinq pour cent de perception; ce qui l'enrichissoit encore plus, c'étoit le trafic qu'il faisoit avec ces mêmes Indiens de qui il recevoit des denrées en payement au prix qu'il faisoit lui-même, et que ces pauvres malheureux étoient forcés d'accepter, crainte de se voir traduits dans les prisons.

Ces denrées se déposoient dans un magasin où les Indiens étoient obligés d'aller les racheter, mais à un prix bien différent de ce qu'ils les avoient vendus; d'une heure à l'autre elles augmentoient de cent pour cent, et ils étoient contraints de les prendre au taux fixé; enfin il ne faut qu'un couple d'années pour qu'un corrégidor s'enrichisse dans ce pays.

Les rues de la ville, quoique belles, sont incommodes à raison du sable que le moindre vent soulève et fait voler à la figure. Les eaux sont mal saines, aussi les habitans sont fort sujets aux goîtres.

Ils sont en général hautains et orgueilleux, et malgré leur excessive pauvreté, ils ont les mêmes prétentions à la noblesse que ceux de la *Tacunga*.

Les vivres y sont abondans et à bas prix; néanmoins ils se nourrissent presque tous de farine d'orge moulue, mais de toute autre manière qu'en Europe; ils font griller le grain, qu'ils placent entre deux pierres grandes et plates, et l'écrasent par un frottement continuel : à mesure que la farine tombe sur un cuir, ils la ramassent et la mangent à poignée avec le plus grand plaisir. Les personnes les plus aisées en font usage, surtout lorsqu'elle est délayée en forme de bouillie, et en mettent ordinairement dans leurs ragoûts. Cette farine est rafraîchissante et conforte l'estomac.

Ils sont grandement passionnés pour le *champo-*

riado, boisson faite avec de la *chicha*, qu'ils distillent comme nous distillons l'eau-de-vie. Cette liqueur ou boisson est très-forte et très-échauffante.

On fabrique dans cette ville beaucoup d'étoffes dans le genre de celles de *Guano*, et qui produisent le même profit.

La chaleur y est excessive, quoique non continuelle, à cause des vents qui viennent des *Chimboras*, qui causent souvent un froid aussi insupportable que le chaud. Ce changement de température rend le pays mal sain.

On trouve à quatorze lieues de là un grand bourg nommé *Alauci;* il est situé dans une plaine environnee de montagnes élevées et en tout temps couvertes de neige.

La fertilité de ses campagnes en toute sorte de grains et l'abondance des bestiaux et des volailles, le rendent très-commerçant.

Les moutons surtout y sont superbes et leur viande en est excellente.

Ils sont si nombreux et à si bon marché, que les plus beaux ne coûtent que 3 fr. 50 centim., tous vivans.

Le blé fait la plus forte branche de son commerce; la farine d'orge, qu'on fait griller comme à *Rio-Bambo*, trouve aussi une grande consommation parmi les Indiens qui habitent les collines, et rapporte encore au bourg de très-gros bénéfices.

On y fait aussi grande quantité de beurre et de fromage de très-bonne qualité, qu'on vend dans les endroits où il est recherché. La *chicha* y est excellente et mousse comme la bière, dont elle a à peu près le goût, et qui ne diffère de cette boisson que par sa couleur, qui est semblable à celle du café.

On diroit que la nature s'est partialisée entièrement dans cet endroit en formant le caractère des deux sexes. Elle a comblé l'un de tous ses dons, sans presque rien réserver à l'autre; les hommes y sont d'une extrême apathie et fort insoucians sur tout; mais en revanche les femmes y sont accomplies; elles réunissent à la beauté, l'esprit et l'amabilité, et par

ces qualités inappréciables elles suppléent aux défauts des hommes.

Il y a sur les collines voisines beaucoup de lions et de cerfs, auxquels les Indiens font la chasse pour en avoir les peaux, qui leur servent à se garantir du froid, qui est excessif dans ces contrées.

A 12 lieues de là et 9 de *Cuenca*, est un grand bourg, nommé *el Cagnar*, bâti sur une colline élevée; il y en a une surtout à 10 lieues de distance sur le passage d'*Alauci*, qui est très-dangereuse à passer à cause du froid qui y règne et de l'abondance de la neige; dans les mois de janvier, février et mars on ne peut la franchir d'aucune manière. On trouve sur son sommet quantité d'ossemens des voyageurs que la grande violence du froid y a fait périr. Les habitans nomment cette montagne *la Souai*.

Ce bourg, comme le précédent, produit tout ce qui est nécessaire à la vie; ses environs, qui sont couverts de bons et beaux pâturages, fournissent une grande quantité de bestiaux d'excellente qualité.

Dans toute cette province on trouve une plante vivace d'un fort beau vert; sa feuille est ronde et mince; son fruit, terminé en pointe, plat d'un côté et rond de l'autre, de coulleur cendrée, d'un goût agréable, approchant de celui de la fraise, renferme une semence fort chétive. Les Indiens donnent une grande valeur à cette plante à cause de ses rares qualités; ils prétendent qu'en faisant sécher sa semence quelques jours au soleil, la réduisant en poudre et la prenant avec de l'eau fraîche, elle fait beaucoup uriner et guérit de la gravelle; ils ajoutent même qu'en en faisant un usage continuel elle parvient à dissoudre la pierre dans la vessie.

Je partis de ce bourg pour arriver à *Cuenca*, sans trouver rien de remarquable.

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Cuenca. — Pauta. — Loga ou Loxa.

Cuenca, à 66 lieues sud de *Quito*, et 45 sud-est

de *Guayaquil*, ville assez considérable et chef-lieu de la province de ce nom, a un fort riche évêché suffragant de *Lima*, un grand cavilde dépendant du ressort de *Quito*, un colonel gouverneur et un collége renommé par les sciences qu'on y enseigne, et par les grands sujets qui en sont sortis.

Cette ville est très-commerçante, et il s'y fait un fort grand nombre d'affaires ; elle est bâtie dans une vaste plaine fertile en tout ce qui est nécessaire à la vie. Les grains, les viandes et les fruits d'Europe et d'Amérique y sont en toute abondance.

Les rues longues, larges et droites sont très-bien pavées, et la plupart arrosées par des canaux qui la traversent. De belles cornières, placées sur les côtés, sont d'une grande utilité pour les habitans; car, lorsqu'il pleut, on peut la parcourir en entier sans se mouiller. Il y passe aussi une belle rivière, sur laquelle est un pont magnifique construit en 1807 par un italien.

Au centre de la ville est la place principale, au milieu de laquelle est une magnifique fontaine en marbre ainsi que son bassin.

Sur cette place, comme dans toutes les rues, la nuit de la veille de Noël,' les petits marchands vendent toute sorte de comestibles : les acheteurs viennent, mangent, boivent et dansent dans des endroits que ces mêmes marchands ont arrangé tout exprès; et ils disent que les plaisirs auxquels ils se livrent alors sont en l'honneur de la naissance de notre Seigneur.

La plaine et les côteaux qui environnent la ville sont couverts d'arbres fruitiers ; on y trouve aussi beaucoup de quinquina de première qualité.

Cette dernière production, le beurre, le fromage, et différentes étoffes en laine fabriquées dans cette ville font son principal commerce.

On y récolte encore beaucoup de lin et de chanvre d'une qualité supérieure ; si les habitans savoient les blanchir comme en Europe, ils feroient des toiles beaucoup plus belles, ce qui rendroit ce pays encore plus commerçant.

très-forts, ils jouent aussi avec perfection de l'octavin et de quelques autres instrumens.

La population est d'environ 24,000 habitans qui jouissent d'un climat fort doux, car il n'y fait jamais ni bien chaud ni bien froid, quoiqu'il pleuve presque toujours en hiver.

J'observerai que lorsque j'arrivai dans les environs de cette ville, le temps me paroissoit extrêmement long, tant je désirois d'aller rejoindre l'Andalous, dont j'ai parlé, mon ancien camarade et le compagnon de mes malheurs. Le souvenir des adieux réciproques que nous nous étions faits en sortant de *Truxillo*, et l'engagement sacré que j'avois pris d'aller le voir à Cuenca, redoubloient mes desirs. Mon cœur palpitoit d'avance du plaisir que j'allois avoir de l'embrasser et de le serrer entre mes bras.

La première démarche que je fis donc, à mon arrivée à *Cuenca*, fut de savoir où logeoit le frère de mon cher Andalous. Je me rendis chez lui, conduit par un mulâtre; mais comment exprimer la douleur et la peine que je ressentis lorsqu'il me dit que celui que je désirois si vivement embrasser étoit parti depuis quelques mois avec sa chère Mariquita, qu'il étoit allé chercher à son départ de Truxillo. Si la douleur que me causa le départ si précipité de mon ami m'arracha des larmes amères, j'eus du moins la consolation de les sécher sur le sein de son frère, en qui je retrouvai le cœur et la tendresse du véritable ami que j'avois perdu. Le tableau touchant que je lui fis des malheurs dont l'iniquité nous avoit rendus victimes m'ouvrit tellement le chemin de son cœur, que je suis malgré moi confus lorsque je songe aux accueils touchans qu'il me fit et aux marques de bonté qu'il me témoigna pendant tout le temps que je demeurai chez lui. Non content de me recevoir aussi généreusement, et sans autre connoissance sur ma personne et mes moyens, que celle qu'il tenoit de son frère, il me proposa la main d'une de ses belles-sœurs; mais, hélas! le destin jusques-là contraire à mon bonheur, me préparoit encore en secret d'autres revers, et ne me permit pas de me lier alors par les nœuds de l'hyménée.

Je pris donc congé de cet hôte, dont le souvenir ainsi que celui de son frère, ne s'effaceront jamais de mon esprit; et après lui avoir témoigné toute l'étendue de ma parfaite reconnoissance, je me rendis aux lieux où des affaires m'appeloient.

Cependant, avant de quitter cette ville, je voulus voir un grand bourg qui n'en est éloigné que de 1 lieues, et qu'on appelle *Paute*; c'est dans ce bourg que les personnes riches de *Cuenca* vont se délasser dans la belle saison.

Sa position est admirable et son climat délicieux son sol est fertile en toute sorte de comestibles; il y passe une rivière dont l'eau est aussi belle que salutaire; aussi beaucoup de monde s'y rend l'été pour y prendre des bains.

On y voit une immensité de cannes à sucre et de noyers : du fruit de ces derniers arbres on fait une huile excellente qui se consomme dans les environs, et qui produit de grands revenus à l'endroit, en sorte que le bénéfice qu'il retire de l'affluence des étrangers pendant la saison des bains, et celui qu'il obtient de ses productions, en font un pays riche; aussi les habitans sont fort à leur aise; mais quoique d'un caractère doux, ils ont le malheur d'être dominés par le vice de la boisson.

Avec le *capuli* dont j'ai parlé, on fait dans ce bourg un breuvage qui, quoique très-commun, ne laisse pas d'être fort bon; voici la manière dont on le fait: on ramasse trois ou quatre corbeilles de ce fruit, selon la quantité qu'on veut en faire; on l'écrase ou on le moud avec de petites machines semblables aux moulins de nos presseurs d'huile; ensuite on y ajoute de la canelle, mais en petite quantité, avec beaucoup d'écorces d'ananas; on fait bouillir le tout pendant huit heures, et après l'avoir laissé refroidir, on le passe dans une grosse toile, puis dans un tamis bien fin, et on le transvase enfin dans des vaisseaux de terre. Au bout de quelques jours c'est un breuvage excellent, et du goût à peu près de nos petits vins.

Les habitans préfèrent cette boisson à toute autre; pour moi j'en ai bu plusieurs fois, et toujours avec plaisir.

De ce bourg je revins à *Cuenca*, d'où je repartis pour *Loga*, éloigné de 30 lieues sud.

Loga ou *Loxa*, ville très-ancienne, aussi abondante en vivres et en fruits d'Amérique que fertile en sucre, coton, quinquina et café, fait un grand commerce de ses productions ; le tafia qui s'y fabrique est très-estimé par l'excellence de sa qualité. Ses diverses productions y attirent de toutes parts un nombre prodigieux de marchands qui lui portent en échange divers articles qui lui sont nécessaires.

Son sol produit aussi une espèce d'igname très-bonne et très-nourrissante ; son volume varie suivant la qualité du terrain, mais il est toujours plus gros que celui de l'igname dont j'ai parlé jusqu'ici ; elle est d'un violet foncé ; l'intérieur, de la consistance de la betterave, est d'un blanc grisâtre, tirant sur la couleur de chair ; c'est un très-grand régal pour les habitans et même pour les Européens, lorsqu'ils y sont accoutumés ; on la mange cuite à l'eau, rôtie, et en toute sorte de fritures ; elle se conserve long-temps. Cette ville est gouvernée par un corrégidor, qui jouit d'un traitement considérable.

Les habitans, en général, sont mal-propres, et dans leur mise et dans leurs repas ; néanmoins ils sont assez laborieux.

Les chemins pour se rendre en cette ville sont très-mauvais en tout temps ; mais en hiver, surtout, ils sont impraticables par la grande quantité de boue, causée par l'abondance des pluies.

Les nigues dont j'ai parlé, qui sont des insectes moins grands que la puce, sont très-incommodes et en si grand nombre, que les habitans ont de la peine à se garantir de leurs effets.

Avant de passer au chapitre suivant, je crois devoir ici relever une erreur qu'ont pu commettre sur le compte de certains Indiens de la province de *Cuenca*, quelques voyageurs qui ont pénétré dans cette partie du Nouveau-Monde.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, je soutiens, et je dis vrai, qu'il n'existe rien qui tienne de la barbarie parmi les habitans de cette vaste province ; que si,

Je pris donc congé de cet hôte, dont le souvenir, ainsi que celui de son frère, ne s'effaceront jamais de mon esprit; et après lui avoir témoigné toute l'étendue de ma parfaite reconnoissance, je me rendis aux lieux où des affaires m'appeloient.

Cependant, avant de quitter cette ville, je voulus voir un grand bourg qui n'en est éloigné que de 12 lieues, et qu'on appelle *Paute*; c'est dans ce bourg que les personnes riches de *Cuenca* vont se délasser dans la belle saison.

Sa position est admirable et son climat délicieux; son sol est fertile en toute sorte de comestibles; il y passe une rivière dont l'eau est aussi belle que salutaire; aussi beaucoup de monde s'y rend l'été pour y prendre des bains.

On y voit une immensité de cannes à sucre et de noyers : du fruit de ces derniers arbres on fait une huile excellente qui se consomme dans les environs, et qui produit de grands revenus à l'endroit, en sorte que le bénéfice qu'il retire de l'affluence des étrangers pendant la saison des bains, et celui qu'il obtient de ses productions, en font un pays riche; aussi les habitans sont fort à leur aise; mais quoique d'un caractère doux, ils ont le malheur d'être dominés par le vice de la boisson.

Avec le *capuli* dont j'ai parlé, on fait dans ce bourg un breuvage qui, quoique très-commun, ne laisse pas d'être fort bon; voici la manière dont on le fait: on ramasse trois ou quatre corbeilles de ce fruit, selon la quantité qu'on veut en faire; on l'écrase ou on le moud avec de petites machines semblables aux moulins de nos presseurs d'huile; ensuite on y ajoute de la canelle, mais en petite quantité, avec beaucoup d'écorces d'ananas; on fait bouillir le tout pendant huit heures, et après l'avoir laissé refroidir, on le passe dans une grosse toile, puis dans un tamis bien fin, et on le transvase enfin dans des vaisseaux de terre. Au bout de quelques jours c'est un breuvage excellent, et du goût à peu près de nos petits vins.

Les habitans préfèrent cette boisson à toute autre; pour moi j'en ai bu plusieurs fois, et toujours avec plaisir.

De ce bourg je revins à *Cuenca*, d'où je repartis pour *Loga*, éloigné de 30 lieues sud.

Loga ou *Loxa*, ville très-ancienne, aussi abondante en vivres et en fruits d'Amérique que fertile en sucre, coton, quinquina et café, fait un grand commerce de ses productions; le tafia qui s'y fabrique est très-estimé par l'excellence de sa qualité. Ses diverses productions y attirent de toutes parts un nombre prodigieux de marchands qui lui portent en échange divers articles qui lui sont nécessaires.

Son sol produit aussi une espèce d'igname très-bonne et très-nourrissante; son volume varie suivant la qualité du terrain, mais il est toujours plus gros que celui de l'igname dont j'ai parlé jusqu'ici; elle est d'un violet foncé; l'intérieur, de la consistance de la betterave, est d'un blanc grisâtre, tirant sur la couleur de chair; c'est un très-grand régal pour les habitans et même pour les Européens, lorsqu'ils y sont accoutumés; on la mange cuite à l'eau, rôtie, et en toute sorte de fritures; elle se conserve longtemps. Cette ville est gouvernée par un corrégidor, qui jouit d'un traitement considérable.

Les habitans, en général, sont mal-propres, et dans leur mise et dans leurs repas; néanmoins ils sont assez laborieux.

Les chemins pour se rendre en cette ville sont très-mauvais en tout temps; mais en hiver, surtout, ils sont impraticables par la grande quantité de boue, causée par l'abondance des pluies.

Les nigues dont j'ai parlé, qui sont des insectes moins grands que la puce, sont très-incommodes et en si grand nombre, que les habitans ont de la peine à se garantir de leurs effets.

Avant de passer au chapitre suivant, je crois devoir ici relever une erreur qu'ont pu commettre sur le compte de certains Indiens de la province de *Cuenca*, quelques voyageurs qui ont pénétré dans cette partie du Nouveau-Monde.

Malgré tout ce qu'on a pu dire, je soutiens, et je dis vrai, qu'il n'existe rien qui tienne de la barbarie parmi les habitans de cette vaste province; que si,

dans certaine contrée, il en est quelques-uns qui donnent des preuves de cruauté, ils ne l'exercent jamais que sur des ennemis connus, et pour se venger peut-être des mauvais traitemens que leurs voisins leur ont fait éprouver ; en général, ces Indiens sont presque tous affables et humains, et se font un vrai plaisir d'exercer envers les étrangers les devoirs de l'hospitalité.

En effet, lorsqu'un voyageur, épuisé de fatigue et incapable de continuer sa route, se présente à l'une de leurs habitations pour s'y rafraîchir et jouir de quelques instans de repos, avec quel empressement ne lui procure-t-on pas ce dont il a besoin. Le *Moussacat*, c'est-à-dire le père de famille, à qui il s'adresse le premier, l'invite à s'asseoir dans un hamac de coton suspendu en l'air, où il se repose quelque temps ; pendant cet agréable repos, les femmes se rassemblent, viennent s'accroupir autour de son lit, les deux mains sur les yeux, et versant des larmes de joie.

Elles attendent dans cette humble posture le réveil du voyageur, et lui adressent ensuite ce compliment flatteur : « Que tu es joli ! que tu es vaillant ! que tu » as pris de peine à venir ! quel plaisir nous avons à » te voir ! » Pourroit-on sans attendrissement et sans reconnoissance résister à ces marques d'attention ! J'avoue que je ne suis pas doué de cette sensibilité qui arrache facilement des pleurs ; mais je trahirois la vérité, si je ne disois pas que j'en répandis alors un torrent. Sont-ce là des traits qui annoncent la barbarie et la férocité ? Moins civilisés que nous, ils nous apprennent par des actes d'humanité à remplir des devoirs dont la pratique nous est entièrement inconnue. A ce premier accueil en succède un autre qui n'est pas moins gracieux ni moins flatteur. Le chef de famille s'approche de l'étranger et lui demande le sujet de son voyage et le motif qui l'amène chez lui. Le voyageur, répond-il en langue du pays ou par signe, qu'il est harassé de fatigue, les femmes lavent ses jambes et ses pieds avec une eau bienfaisante ; la faim et la soif ont-elles affoibli ses forces, toutes les provisions de l'humble cabane lui sont offertes. La viande salée

du cerf, du lama, les volatiles, les breuvages du pays, tout est à sa disposition; enfin, désire-t-il passer la nuit sous le toit hospitalier, le *Moussacat* fait suspendre le hamac blanc fait de l'ecorce déliée d'un arbre et bien plus frais que le coton; et le matin, lorsque le sommeil a rétabli les forces de l'etranger, il voit ses hôtes rassemblés autour de son lit; il reçoit leur salutation amicale et les marques d'intérêt qu'ils s'empressent de lui donner encore.

Pour peu qu'un voyageur soit reconnoissant, supposé même qu'il ne connût pas les usages du pays, ne doit-il pas, dans cette occasion, faire preuve de générosité, et donner à ces femmes certains articles de marchandises dont il doit être muni, comme couteaux, ciseaux, épingles, petits miroirs, brasselets de verre, petits grains et boutons de verre, et enfin des hameçons pour la pêche, ou toute autre chose.

Ce n'est pas envers les étrangers seulement que ces gens sont tendres et affectueux; dans leurs maladies ils se traitent avec des attentions et des égards si humains, que s'il est question d'une plaie, le voisin se présente aussitôt pour sucer celle du malade, et tous les soins de l'amitié sont rendus avec le même zèle. Ce détail suffira, je pense, pour détruire l'idée de barbarie qu'on a pu se faire au sujet de ce peuple: je passe maintenant au chapitre suivant.

CHAPITRE TRENTE-SIXIEME.

Retour à Cuenca. — Départ pour la Punta de Santa Elena. — Attacama. — Attaque des tigres. — Esmeraldes. — Tumaco. — Barbacoa.

Après avoir fait quelques achats de sucre et d'autres objets à *Loga*, je revins sur mes pas à *Cuenca* pour revenir à *Quito*. d'où je repartis encore quelques jours après pour *Guayaquil*.

Je m'embarquai à ce dernier endroit pour la *Punta de Santa Elena*, me proposant de visiter la province du *Choco* si renommée par son or en poudre, et dont voici la description.

Cette intéressante province du nouveau-monde est la plus riche de toutes par ses mines en poudre d'or; elle a environ 190 lieues de long sur 26 de large: le centre ou l'intérieur est occupé par des Indiens méchans, surtout du côté du sud vers la baie de *Panama* Elle a pour capitales trois villes, qui sont *Barbacoa*, *Novitte* et *Zittera*, dont je ferai la description. Les côtes sont élevées et très-hautes en certains endroits; elles sont couvertes de toute sorte d'arbres précieux.

Dans quelques contrées les eaux stagnantes répandent une odeur méphytique; ailleurs, les terres sont couvertes de roseaux, de joncs et d'autres herbages.

Les rivières les plus remarquables, du côté de la mer du sud, sont celles de *Saint-Jean Esmeraldes* et *San Buenaventura*, et, du côté de la mer du nord, celle d'*Atrate*, qui est très-large, qui va se perdre à l'embouchure du *Darien*, et celle de *Guacuba*.

La température ne varie point dans ces climats brûlans; il y pleut presque tous les jours, et l'on entend gronder fréquemment le tonnerre. Dans certains endroits, les inondations offrent un tableau curieux et terrible tout à la fois: presque toutes les rivières débordent; des troncs d'arbres immenses, des forêts d'arbrisseaux que lient entr'eux des guirlandes de lianes, flottent au-dessus des ondes. La mer joint ses flots aux eaux des torrens, et couvre tous les debris d'un limon jaunâtre. C'est alors que les poissons, les oiseaux aquatiques et les caïmans se répandent partout; les quadrupèdes, obligés de se réfugier sur le sommet des arbres, restent immobiles à côté des singes qui gambadent et se suspendent aux branches flexibles; on aperçoit courir des lézards énormes. Les iguanes ont quitté leurs tanières inondées, et les poissons, qui abondent dans ces parages, mangent le fruit des arbustes, parmi lesquels ils se jouent. L'Indien intrépide se plait au milieu de ce cahos épouvantable; debout sur son frêle canot, il navigue à travers de ce mélange informe de terre et de mer; bientôt il suspend son hamac à la cime élevée de deux

palmiers sauvages, et se repose tranquillement dans sa couche aérienne, que le souffle des vents balance au-dessus de profonds abîmes.

Ce pays produit des plantes extraordinaires ; les serpens y sont en grand nombre : il y a aussi beaucoup d'insectes volans, dont les piqûres sont très-dangereuses, tels que les mouches à dragues et les moustiques ou maringouins, qui tourmentent cruellement les habitans et les animaux de ces contrées : il y en a tant qu'en frappant tout à coup dans sa main on peut en tuer souvent quarante à la fois. On y trouve des oiseaux d'une beauté surprenante ; ils ont tous la voix différente de ceux d'Europe, à l'exception de la tourterelle, dont le roucoulement est le même : aucune espèce ne s'y distingue par un chant tant soit peu harmonieux ; ceux même que la nature a favorisés des plus brillantes couleurs n'ont qu'un cri monotone, lourd et désagréable. Cette province fournit des racines qui tiennent lieu de pain aux habitans : les oranges, les citrons, l'ananas et autres fruits d'Amérique y sont en abondance.

La *Punta de Santa-Elena*, à 9 lieues de l'île de *Puna*, à 18 par mer et 22 par terre de *Guayaquil*, vers l'ouest, est un grand dépôt de sels de plusieurs qualités ; elle est éloignée de 3 lieues du village dont elle porte le nom. Ce parage est très-fréquenté par les bâtimens de toutes les autres provinces qui y viennent faire provision de sel, et qui entretiennent par ce moyen un commerce important.

En 1816, cet endroit fut envahi par les indépendans, qui, s'étant embarqués à *Valparaiso*, vinrent le ravager et le pillèrent entièrement, de sorte que ses malheureux habitans sont maintenant réduits au travail de leurs salines et de la pêche qui forment tous leurs revenus.

Ce n'étoit pas assez qu'ils fussent tributaires, il falloit encore leur faire supporter les horreurs d'une guerre à laquelle ils étoient totalement étrangers ; mais, heureusement, ils sont laborieux et cherchent par tous les moyens possibles à réparer les pertes qu'ils ont éprouvées.

Les bois qui avoisinent cet endroit sont remplis de tigres, de serpens, de couleuvres et d'autres reptiles venimeux.

Je crois devoir parler, en passant, d'une île que l'on nomme la *Plata* où île d'*Argent*, et qu'on aperçoit à 17 lieues de la *Punta-Santa-Elena*. Cette île est entourée de rochers ; elle a environ cinq quarts de lieues de tour et une demi-lieue de long ; quoique son sol soit stérile, il produit néanmoins des racines excellentes pour la consommation des habitans qui forment à-p u-près 80 habitations ; il produit encore du bois en quantité, mais qui répand en brûlant une odeur désagréable ; l'eau y est assez rare, mais elle est fort bonne ; la plupart des habitans, exilés de *Guayaquil*, vivent tous sous des cabanes faites de peaux de loups-marins ; le poisson y est extrêmement abondant. On appelle cette île, île de la *Plata* ou île d'*Argent*, parce que des bâtimens venant de *Lima* chargés de lingots en argent, pour se rendre à *Panama*, se sont perdus aux environs de cette île.

Le bâtiment sur lequel j'étois embarqué étoit si chargé, que la nuit meme de mon départ, il faillit à couler à fond ; l'eau qui passoit déjà de tribord et babord, nous inspiroit les plus vives frayeurs, et nous vîmes le moment où nous allions être submergés.

Nous fumes assez heureux, malgré le danger que nous courions, de pouvoir arriver au petit port d'*Attacama*, où, après être restés deux jours sans avoir touché terre, je débarquai avec deux autres passagers et le pilote pour aller à *Attacama*, où des affaires nous appeloient. Après avoir atteint le port, nous nous mimes en route pour aller au bourg ; mais les vagues de la mer qui avoient débordé le rivage par où nous devions passer s'opposèrent à notre dessein, et nous obligèrent de faire un détour d'une lieue et de traverser un desert qui porte le nom du village et qui est rempli de gros tigres, de lions, de couleuvres et d'autres reptiles venimeux.

Le pilote, qui connoissoit le danger qu'il y avoit à courir, nous observa qu'il seroit plus prudent de revenir au rivage, et de faire signal à bord de venir

nous chercher, plutôt que de nous exposer sans armes et sans aucun moyen, à être dévorés par les tigres ou autres animaux dont la forêts étoit pleine. Un jour, nous dit-il, je la traversai avec six camarades, et nous eûmes bien de la peine à échapper à leur fureur, car les tigres fondirent sur nous d'une telle manière que nous aurions été victimes de leur voracité, si nous n'eussions imaginé d'allumer promptement du feu pour les épouvanter, et je vous assure même que malgré cet expédient nous restâmes exposés aux plus grands périls.

Ces observations, aussi justes que sensées, auroient dû sans difficulté, nous faire adopter le sage parti qu'il nous proposoit; mais, ne voulant pas absolument revenir sur mes pas, je lui répondis que je m'exposerois tout seul, et que ce n'étoit que la peur qui le faisoit parler ainsi; qu'il falloit nécessairement continuer la route que nous avions prise. Les trois autres voyant ma ferme résolution, n'hésitèrent pas un instant à me suivre; et le pilote, ne pouvant faire autrement, se vit contraint d'en faire autant, bien qu'il se doutât du danger que nous allions bientôt courir.

Après un quart-d'heure de marche, et pendant que nous songions à l'imprudence que nous avions commise en dédaignant de prendre des armes, le pilote nous dit qu'il entendoit des tigres, qu'ainsi nous étions perdus. Plus hardi que les autres, je refusai de l'écouter, regardant ce qu'il disoit comme l'effet d'une vaine frayeur, et m'imaginant qu'il n'y avoit réellement aucun danger. Mais il en fut bien autrement, lorsque j'entendis les hurlemens de ces animaux féroces ; je fus le premier pétrifié de crainte, à la vue du péril qui alloit nous rendre victimes de notre imprudence. Nous nous hâtâmes alors de vouloir monter sur des arbres; mais le pilote, qui avoit plus d'expérience que nous dans de semblables aventures, nous observa qu'il falloit agir différemment ; que les tigres, en nous voyant sur les arbres y grimperoient aussi, et nous dévoreroient sans pouvoir leur opposer aucune défense. Nous écoutâmes alors, mais trop tard, les

instructions qu'il nous donna. « Venez ici, dit-il, » approchez-vous de moi : faisons du feu ; c'est le » seul moyen de nous préserver. »

Nous l'entourâmes en effet ; il battit le briquet, et avec quelques crotins de cheval que nous ramassâmes çà et la, il alluma un petit feu ; en attendant que j'allume des tisons, armez-vous, disoit-il, de gros morceaux de bois, et criez toujours pour tenir les tigres éloignés de nous Nous exécutions ses ordres sans perdre courage ; nous nous armâmes de bûches que nous trouvâmes par hasard sur nos pas. A peine en fûmes-nous munis que cinq ou six de ces animaux nous assaillirent avec tant d'impétuosité, qu'ils nous auroient infailliblement dévorés si notre prudence tardive ne nous eût fait un devoir de suivre les conseils efficaces du pilote.

Ainsi occupés à la défense de notre vie, nous commencions à perdre nos forces par la fatigue que nous causoit cet horrible combat, lorsque le pilote, qui se pressoit à allumer des morceaux de bois, ranima notre courage, en nous annonçant un espoir de salut. Tenez, nous dit-il, prenez ces tisons, et faites comme moi. En effet, il fut le premier à fondre sur eux avec un tison enflammé qu'il avoit en chaque main pour les épouvanter, et les faisoit fuir en les poursuivant ainsi ; mais quand notre pilote revenoit sur ses pas, ces animaux en faisoient autant, et avec plus de furie. Nous agîmes ainsi pendant une demi lieue, toujours armés de nos tisons, et poussant de grands cris pour épouvanter les tigres et les éloigner: mais ils nous poursuivoient à toute outrance, lorsqu'au lieu de reculer nous gagnions du chemin.

Nos tisons commençoient à s'éteindre, et cependant nous entendions les hurlemens des tigres qui venoient se joindre à ceux que nous étions obligés de combattre ; nos esprits étoient abattus, nos forces étoient épuisées, et nous allions devenir les victimes de ces monstres, lorsque la rencontre opportune de quatre mulâtres nous délivra de ce danger inévitable. Harassés de fatigue, nous nous croyons tellement perdus

qu'un de nous ne pût s'empêcher de dire d'un ton plaintif: hélas! je ne verrai point le jour de demain, si Dieu ne fait un miracle en ma faveur; et il avoit bien raison de parler ainsi, car ce fut un vrai miracle de trouver là si bien à propos des gens armés, qui se mirent aussitôt en devoir de nous défendre, et qui connoissant mieux que nous les dangers que nous avions à courir, ne nous abandonnèrent point, et voulurent absolument nous accompagner jusqu'au bourg.

Les habitans instruits, je ne sais par quelle voie, que nous allions chez eux, et appréhendant le danger auquel nous nous étions imprudemment exposés dans un endroit si terrible, couroient en foule à notre secours.

Nous trouvâmes plus d'une cinquantaine de ces braves gens qui venoient à notre rencontre. Quel plaisir et quelle joie ne montrèrent-ils pas, lorsqu'après le détail que nous leur fîmes de notre aventure, ils virent que nous n'avions aucun mal; ils ne savoient que faire pour nous, et dans l'excès de leur étonnement, ils disoient que notre salut provenoit d'un miracle, et que nous étions des hommes protégés du ciel.

Nous entrâmes donc dans le bourg au milieu d'eux, et alors tous les habitans démontrèrent une joie si naturelle, qu'ils firent bien connoître combien ils étoient réellement humains et hospitaliers; et certes on ne peut en douter d'après le trait de générosité et de dévouement qu'ils venoient de faire pour nous; il y auroit peut-être plus à douter que des habitans mieux policés fussent capables d'une si noble action.

Après avoir rendu mille actions de grâces à Dieu, qui nous avoit si visiblement protégé, nous nous épuisâmes en remercîmens de reconnoissance envers les habitans du bourg, que le ciel, dans sa bonté, nous avoit envoyé pour notre délivrance; nous leur dîmes tout ce qu'en pareille occasion le cœur peut inspirer.

Ce bourg, dans son genre, est assez fertile; il est abondamment pourvu de viande, produit beau-

coup de racines, telles que manioc, ignames et beaucoup de fruits d'Amérique.

Les bananes, que les habitans mangent en forme de pain, y sont tres-abondantes, ainsi que les cocos qui y viennent d'une grosseur prodigieuse et d'un goût delicieux. Chaque coco donne environ une bouteille d'eau qui rafraîchit beaucoup. On fait de sa chair une espèce d'orgeat aussi blanc que le lait, et qui produit le même effet que son eau; c'est une boisson fort agréable, et sans contredit une des meilleures. Ce fruit est un des plus utiles de l'Amérique.

On fait de son écorce des vases, qu'on garnit en or et en argent, et qui sont d'un très-grand prix; enfin, cet arbre est si répandu dans cet endroit qu'on ne voit que des *cocotiers* sur le bord de la mer à la distance de cinq et six lieues.

On trouve aussi dans ses environs un arbrisseau qui porte un fruit qui, par sa couleur et son poids, ressemble au corail, et, sans une tache jaunâtre qu'il a, on ne sauroit comment le distinguer de cette plante. Les habitans cueillent ce fruit avec beaucoup de précaution, et l'envoient dans les provinces voisines, où il se vend très-cher. On l'emploie encore à faire des chapelets et des colliers de perles pour les dames, qu'on garnit en or, et qui en augmentent le prix. Cet arbrisseau ne vient que sur les rochers qui bordent la mer, et c'est pour ce motif qu'on l'appelle *arbrisseau marinier*.

Les maisons de ce bourg, qui fut le premier que je rencontrai dans le *Choco*, sont à un étage et sans rez-de-chaussée; ses habitans couchent dans le haut pour se garantir des animaux et des reptiles qui infectent ces contrées; il est à 80 lieues, nord, de *Guayaquil*.

Nous y déchargeâmes une partie de notre cargaison, et nous nous rembarquâmes pour *Esmeralde*. Je ne parlerai point, pour ne pas grossir mon ouvrage, des justes reproches que nous fit le pilote lorsque nous quittâmes le bourg pour revenir au port : le lecteur devinera facilement ce qu'il put nous dire pour avoir refuse de suivre ses conseils à l'entrée de la forêt.

Je crois que le malheur nous poursuivoit, car, avant d'arriver au port d'*Esméralde*, nous faillimes à nous perdre. L'entrée du port étoit fermée par des bancs de sable, et il nous auroit été impossible d'en sortir, si plusieurs personnes qui voyoient bien notre naufrage infaillible, ne s'étoient empressées de venir à notre secours avec de petites pirogues ou canots.

Esméralde, bourg situé sur une petite rivière à trois lieues du port de ce nom, est habité par des indiens ; il est éloigné de sept lieues, nord-est, d'*Attacama* et soixante-deux, nord-ouest, de *Quito*.

Les grandes forêts qui l'environnent sont remplies de toutes sortes d'animaux sauvages, de reptiles et d'insectes venimeux. Pour aller du port au bourg, il faut nécessairement monter la rivière au moyen de canots faits d'une seule pièce, ce qui cause au moins un retard de quatre heures, à raison de la rapidité des eaux ; mais aussi, en descendant, le trajet se fait dans une heure.

Ce bourg est gouverné par un capitaine qui réunit toutes les attributions.

Les habitans ont conservé toutes leurs premières habitudes, surtout pour leur costume ; les hommes portent, depuis la ceinture jusqu'à la cheville du pied, un caleçon de toile extrêmement grosse, provenant de l'écorce d'un arbre qu'ils travaillent avec beaucoup de peine ; au bas de ce caleçon et tout autour, ils mettent une petite peau d'animal très-fine, qui sert à orner en mode de dentelle ; ils portent une chemisette rayée et tissue pour cet usage, avec un chapeau extraordinairement long, fait de feuilles de bananes, ou autres de ce genre.

Les femmes, c'est-à-dire les naturelles du pays, ont pour tout vêtement une espèce de cote, ou petit jupon, qu'elles attachent à la ceinture et qui ne dépasse pas les genoux ; le restant du corps est découvert. Leur idiôme est tout différent de celui des autres provinces, et très-difficile à comprendre, étant d'une prononciation presque sauvage.

La plupart de ces indiens, c'est-à-dire les plus pauvres, s'exercent à la chasse du sanglier, animal très-

multiplié dans les environs, et qui vient d'une grosseur extraordinaire ; il y en a dont la viande est assez bonne et qui pèse jusqu'à 160 livres.

Ces pauvres gens, qui n'ont d'autres provisions que la banane, le manioc et quelques autres racines, pourvoient à leurs besoins au moyen de cette chasse qu'ils font avec des pièges.

Pour comble de malheur, leur bourg et les environs furent également ravagés en 1816 par les indépendans, qui, pour me servir de l'expression vulgaire, ne laissèrent à ces infortunés que les yeux pour pleurer.

Quoiqu'il pleuve beaucoup dans cet endroit, il y fait extrêmement chaud, à raison des orages qui y sont fréquens.

Le bourg d'*Esméralde* qui, en français, signifie émeraudes, porte ce nom à cause des pierres précieuses qu'on y trouve dans la rivière.

On voit dans ses environs un arbre que les indiens appellent *Pamaqui*, qui ressemble beaucoup à l'oranger ; son tronc et ses branches sont roux ; ses fleurs sont comme celles du jasmin, et ses feuilles comme celles du noyer ; son fruit, qui est de la grosseur d'une amande verte, et dont la peau ressemble à celle de la châtaigne, contient plusieurs graines rouges très-utiles aux peintres, qui s'en servent pour faire un vermillon dont la couleur est très-solide ; les indiens font de son écorce de petites cordes plus fortes que celles de chanvre ; sa racine a beaucoup de vertu ; les naturels la font bouillir et s'en frottent toutes les parties du corps pour se guérir des piqûres des insectes qui attaquent souvent ces pauvres malheureux ; son bois est si dur que le feu même ne peut le consumer qu'après beaucoup de temps.

Sur la côte d'*Esméralde* et *San-Buenaventura* est la petite île de *Tumaco*, bien peuplée et fertile en toute sorte de fruits d'Amérique ; elle est à 50 lieues nord d'*Esméralde*.

Tumaco, petit port, dans la même île, est très-sûr pour les bâtimens ; il fut envahi et saccagé par les mêmes indépendans qui ravagèrent les deux bourgs précédens.

Cet endroit a de la viande et du poisson en abondance ; il produit toutes sortes de racines ; les bananes y sont superbes, les oranges y sont particulièrement très-grosses et très-bonnes ; enfin les cocos y sont magnifiques et excellens. Les naturels en font un grand usage.

Les habitans sont d'un caractère fort doux et montrent de la bonne foi dans leurs traités ; ils sont gouvernés par un capitaine, et les indiens par deux caciques.

Le climat y est désagréable et mal sain à raison des brouillards qui y règnent, et le grand nombre des moucherons qui infectent l'endroit le rendent encore plus désagréable.

Des affaires m'appelant à *Barbacoa*, à 18 lieues de *Tumaco*, je m'y rendis par de petites rivières.

Cette ville est dans l'intérieur de la province du *Choco*, et très-ancienne ; bâtie dans un vallon voisin des montagnes, elle est habitée par des nègres mulâtres, métis, indiens, et très-peu de blancs.

Cette ville est fort riche par le grand nombre de mines d'or en poudre qui se trouvent dans ses environs.

Il s'y fait un commerce considérable, particulièrement sur les gros draps des fabriques de la province de *Quito*, qu'on y transporte et qu'on y échange avec les mineurs contre de l'or en poudre.

Elle a besoin d'être approvisionnée par d'autres villes en vivres et autres choses, car son terroir ne produit que de l'or et quelques racines ; elle ne manque cependant de rien ; on y porte de toute part tout ce qui peut être nécessaire à la vie et à l'entretien des habitans. La valeur de ses mines y attire un concours continuel de marchands.

Les maisons y sont fort belles, quoique construites en bois ; elles durent autant que si elles étoient en pierre ou autres matériaux. Le bois est si bon dans ce pays, qu'il est fort rare qu'il se pourrisse.

La grande abondance de l'or rend ses habitans très-orgueilleux, surtout envers ceux des autres provinces, car ils les regardent d'un air de mépris, ce qui fait bien voir l'influence que ce métal a sur les hommes.

Ils sont vicieux et principalement grands joueurs; les jeux sont si forts et si communs parmi toutes les classes des habitans, qu'à defaut de monnoie, ils portent les petits sacs pleins d'or en poudre qu'ils parient sur une carte, par once et meme par livre, et qu'on pèse quand le joueur a gagné ou perdu et surtout quand il veut se retirer avec quelque réserve. On y joue avec plus de franchise et de loyauté qu'à Marmande, où, pour une misérable pièce de dix sous, on se traite de voleur et d'escroc, sans oser, à defaut d'honneur, laver autrement les injures qu'on se dit presque à chaque partie.

L'opulence de cette ville et la privation qu'elle éprouve de toutes les productions qui lui sont nécessaires, offrent de grands avantages à tous marchands spéculateurs; quel que soit leur genre de commerce, ils sont assurés d'y faire de très-bonnes affaires.

Les femmes y sont assez belles; leur costume est aussi riche qu'elegant; leur parure est ornée de bijoux de la plus grande valeur, mais elles sont très-hautaines.

Il passe dans la ville une petite rivière très-rapide qui prend sa source dans la *Serrania*, et qui va se jeter dans la mer à 18 lieues au delà; elle est navigable pour de petits canots, quoique très-dangereuse par la rapidité de ses courans.

Les canots sur lesquels on navigue sont d'une seule pièce et sans quille, absolument semblables à ceux dont se servent les pirates de *San-Morondon*.

Les habitans se servent de pareils canots pour la conservation de leurs jardinages; ils les placent sur de gros piliers d'un bois très-dur et d'une assez grande élévation; et après les avoir remplis de terre, ils y sèment des légumes, pour éviter que les insectes ne les détruisent ou ne les enveniment: on est obligé de prendre ces précautions, parce que les insèctes fourmillent dans ce pays, à cause de la chaleur qui y est excessive. Tous les environs sont égalemens pleins non-seulement de ces insectes, mais encore de couleuvres d'une grosseur monstrueuse, et d'autres animaux sauvages non moins dangereux.

La rivière engendre un animal amphibie que les

habitans appellent *Guaraicus*, de la grosseur d'un bœuf. Il vit dans l'eau et sur terre, et grimpe même sur les arbres. Il a les doigts armés d'ongles très-forts, sa forme est celle d'un crocodile, mais il en diffère par sa couleur qui est noire et verte, et en ce qu'il n'a point une dure écaille. Il a le corps uni et tacheté comme la peau d'un gros serpent; sa gueule est si grande, qu'un agneau y entreroit vivant. Il fait une grande quantité d'œufs qui sont bons à manger; sa chair est également fort bonne, surtout rôtie; elle a à peu près le goût de la tortue, et on la prépare avec du piment rouge moulu. Cet animal, loin de faire du mal à quelqu'un, prend la fuite lorsqu'il entend le moindre bruit.

L'air est mal-sain dans cette ville, tant par l'excessive chaleur, que par la pluie qui y tombe très-souvent; à raison de cette incommodité, les voyageurs sont obligés non-seulement à *Barbacoa*, mais même dans toute la province, de se munir de hamacs, qu'ils tiennent ordinairement suspendus aux branches les plus élevées des arbres, pour y prendre du repos; on y dort aussi tranquillement que dans un lit, quand on y est habitué.

La ville et sa juridiction sont gouvernées par un colonel et un calvilde; sa population est d'environ 4.600 habitans, tous très-soumis à leurs chefs.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME.

Retour à Tumaco. — Miquis. — San-Buenaventura. — Anchicaya.

Je revins par la même rivière à *Tumaco*, rejoindre le batiment qui étoit dans ce port, et je continuai mon voyage pour *Buenaventura*. Après 36 lieues de navigation, nous arrivâmes à *Miquis*, où nous mouillâmes.

Miquis, petit bourg à 20 lieues, est, de *Tumaco*, et pres de 9 de la mer, est aussi très-abondant en mines d'or en poudre. Il est également obligé de s'approvisionner au-dehors de toutes les denrées de première nécessité, qui y sont très-chères, car une simple

poule me coûta 8 francs ; il en est de même des autres provisions.

Les habitans sont très-orgueilleux, parce qu'ils connoissent, comme ceux de *Barbacoa*, qu'avec leur seule production d'or en poudre, ils peuvent se procurer tout ce qu'il leur faut, et que le concours des marchands y est continuel. L'attraction de leur métal les réunit de toute part dans cet endroit, ce qui fait qu'il ne manque de rien.

Il y coule une rivière qui, dans ce parage, est infectée de crocodiles très-dangereux, contre lesquels il faut se précautionner.

La température y est à peu près la même qu'à *Barbacoa*, ce qui fait aussi que ses environs sont remplis de reptiles venimeux et de bêtes sauvages, et que, pour s'en garantir, les habitans sont obligés d'employer les mêmes moyens dont on use dans cette dernière ville ; le bourg est aussi mal-sain qu'il est riche, et il faut être acclimaté, pour pouvoir y faire un long séjour. Il est gouverné par un capitaine, et sa population monte à 1,000 habitans, qui sont en majeure partie mulâtres et métis.

Après avoir fait quelques échanges pour de l'or en poudre, je revins sur mes pas ; et ayant rejoint le bâtiment, nous fûmes à *San-Buenaventura*, petit port dans la baie de *Choco*, à l'est de l'île de *Malpelo*, et à 82 lieues, sud-ouest, de *Popayan*.

Ce port est fréquenté sans interruption par les bâtimens de *Guayaquil* et de *Payta*, qui y deposent une grande quantité de sel et de provisions de bouche. Les habitans de l'intérieur des terres viennent se munir de ce qui leur est nécessaire, ce qui donne quelques revenus à ceux du port ; car ils n'ont autrement d'autre occupation que celle du coquillage qui abonde dans ce parage, qui y est de plusieurs qualités et couleurs, et très-bon à manger.

Ce petit port, qui devroit être peuplé à raison de sa position, est au contraire quasi désert. Une douzaine de maisons, occupées par des mulâtres, forme toute sa population.

Le chef du port, qui est un lieutenant, se tient or-

seroit très-facile, avec leurs richesses, de se procurer des ouvriers habiles et capables de leur construire un logement plus agréable et plus digne d'eux.

Les bêtes féroces, les gros serpens et les insectes venimeux sont communs aux environs de ce bourg, et les habitans sont obligés d'user de précautions pour s'en préserver.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME.

Retour à San-Buenaventura. — Départ pour Cali. — El Pueblo de la Crux. — Las Juntas. — Narango. — Popayan.

Etant revenu à *San-Buenaventura*, j'en partis pour visiter les endroits ci-après désignés, où je me rendis tantôt en descendant les rivières et tantôt en parcourant les terres.

Le premier bourg que je rencontrai est *el Pueblo de la Crux*, à trois lieues de *San-Buenaventura*. Cet endroit est le plus misérable qu'on puisse trouver dans la province du *Choco*; il n'est habité que par des nègres et mulâtres qui n'ont d'autres occupations que la pêche, qui ne leur produit pas de grands revenus. L'or en poudre cependant y circule passablement, surtout les dimanches et les fêtes, parce que les nègres et mulâtres qui sont occupés aux travaux des mines viennent ces jours là en échanger contre les objets qui leur manquent.

Malgré leur pauvreté, les habitans n'en sont pas moins vicieux et libertins; ils regardent avec dédain tous les étrangers, et je crois que jamais un voyageur n'a trouvé chez eux ni considération ni hospitalité.

Leur curé est un mulâtre qui ne pratique pas plus qu'eux les devoirs de la bienséance et de l'humanité. Guidé uniquement par l'intérêt, il se constitue marchand, vend à ses paroissiens toute sorte de vivres, de viandes salées, qu'il leur fait payer un quart en sus de ce que les vendent les autres marchands, et une grande quantité d'eau-de-vie de cannes à sucre;

Je fis débarquer mes marchandises, et me séparai du bâtiment qui m'avoit porté jusques-là, voulant prendre une direction differente.

Je me rendis donc à *Anchicaya*, distant de près de quatre lieues du port, dans l'intention d'y faire quelqu'échange pour de l'or en poudre. Je m'embarquai à cet effet dans un petit canot, sur une rivière qui y conduit.

Anchicaya est un autre petit bourg qui n'a pas plus de provisions de bouche que le *Miquis*, mais qui supplée à ses besoins par ses mines d'or. Les étrangers viennent l'assortir de tout ce qu'il peut désirer; le commerce s'y fait sur toutes sortes d'articles.

Les habitans sont industrieux, et leur activité ne laisse échapper aucune occasion d'augmenter leur négoce.

Les femmes seules ne travaillent jamais dans les jours de grande toilette; elles ressemblent à des déesses; elles sont brillantes de richesses; leurs colliers, leurs brasselets, leurs boucles d'oreilles, leurs chapelets et leurs bijoux sont de toute magnificence, et d'une grande valeur. Elles se costument assez élégamment, et leur beauté est relevée par l'éclat de l'or et des pierreries dont elles sont couvertes.

Les maisons sont construites avec une espèce de bambou, plante de 40 pieds de hauteur, de la famille des roseaux, et noueux de distance en distance. On le fend avec une hache d'un bout à l'autre, et on en fait ainsi des planches; on cloue celles-ci à des piliers ou poteaux en forme de charpente, qu'on couvre avec la feuille de palmier.

Le peu de régularité qu'ils observent dans leurs cloisons laisse des fentes, par où le vent pénètre facilement dans l'intérieur des maisons, et les rend tout-à-fait insupportables.

Le grand nombre des bois qui sont aux environs de ce bourg, et les richesses de ses mines devroient pourtant engager les habitans à se délivrer des incommodités qu'ils éprouvent, en s'adonnant à l'étude de l'architecture; et dans le cas où leur orgueil les empêcheroit de cultiver cet art si précieux, il leur

puisse faire soupçonner qu'un homme y ait jamais passé, on seroit encore exposé aux animaux féroces et aux reptiles venimeux dont elles sont inondées. Il faut donc, pour parvenir à ce village, avoir nécessairement recours à la rivière, quelque pénible et périlleux qu'en soit le trajet.

L'impétuosité du courant est telle que les canots sont poussés avec une extrême violence, et chavireroient à chaque instant, si ceux qui les conduisent ne se mettoient à l'eau et ne les soutenoient à force de bras et d'adresse. La dextérité des nègres et mulâtres, pour éviter le choc de l'eau qui descend comme un torrent, et les fatigues qu'ils se donnent pour sortir des mauvais passages, peuvent seules faire arriver le voyageur sain et sauf à sa destination; on diroit qu'ils portent plutôt le canot qu'ils ne le dirigent.

Ces pauvres gens n'ont pour toute nourriture, malgré toutes leurs fatigues, que quelques bananes, et quelquefois un peu de poisson, qu'ils prennent avec beaucoup de difficulté. La viande y est si chère que, quoique salée, elle se vend 2 fr. 20 centimes la livre, ce qui fait que les habitans n'en mangent pas tous les jours. Leur meilleur régal est la boisson du *guarape*, faite avec des cannes à sucre; elle est très-douce; mais si on en boit un peu plus qu'il ne faut, ou si elle est faite seulement depuis quatre ou cinq jours, elle enivre le plus grand buveur.

On trouve dans cet endroit un animal que les habitans nomment *aranata*, qu'on prive facilement; il est de la taille d'un chien lévrier, et il en a presque la taille, à l'exception qu'il n'a point de poil et qu'il a la queue extrêmement courte.

Ils prétendent que sa chair est excellente, et qu'elle donne des forces extraordinaires à ceux qui en font usage. Sa peau sert à faire des guêtres, qui sont un grand préservatif contre les piqûres des insectes venimeux qui, comme je l'ai dit, affligent tant cette riche contrée.

Voici la manière dont ils le mangent: après avoir étouffé l'animal par le museau, ils l'ouvrent pour lui

il gagne au moins cent pour cent, tant sur ces articles que sur d'autres, dont il fait également le commerce.

Ce curé croit avoir autant d'autorité, et a certainement plus de prétention qu'un de nos évêques; aussi son arrogance envers les autres habitans de l'endroit est extrême; l'or qu'il possède feroit la fortune de plusieurs familles, et il ne l'emploie que dans l'intime conviction de le doubler ou tripler.

Les habitans, tant nègres qu'indiens, faute de rasoirs, se rasent avec des morceaux de verre; il y en a qui se rasent le corps, prétendant que cet usage rafraîchit beaucoup, et les met à l'abri de la mauvaise odeur à laquelle ils sont quelquefois sujets.

Ce pays produit beaucoup de couleuvres, de scorpions et de crapauds d'une grosseur extraordinaire. Pendant la nuit, ces animaux s'approchent des maisons et tâchent de s'y introduire. Leur grande quantité fait craindre aux voyageurs d'en être piqués à chaque instant, ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent.

La rivière fournit un poisson fort singulier, nommé dans le pays *chalua*; il n'a point d'écailles; sa tête est exactement comme celle d'un gros crapaud, et sa gueule suit la même proportion; sa chair est délicieuse et nourrissante, et préférable à celle de tout autre poisson. On trouve dans son ventre quantité d'or en poudre, et souvent des pierres très-précieuses. Les nègres qui en font la pêche connoissent, au mouvement de l'eau, l'endroit où il se tient, et n'épargnent rien pour l'attraper. Il y en a qui ont fait leur fortune à cette pêche, ayant eu le bonheur d'attraper de ces poissons qui contenoient beaucoup d'or et de pierreries.

De ce village je fus à celui de *las Juntas*, éloigné de dix lieues, en remontant la rivière dans des canots d'une seule pièce. Si le danger est grand dans cette navigation, il le seroit encore plus par terre; car, outre l'impossibilité de faire ce voyage à pied, à raison des épaisses forêts dont il est hérissé, et qui n'offrent aucun chemin frayé ni même une trace qui

puisse faire soupçonner qu'un homme y ait jamais passé, on seroit encore exposé aux animaux féroces et aux reptiles venimeux dont elles sont inondées. Il faut donc, pour parvenir à ce village, avoir nécessairement recours à la rivière, quelque pénible et périlleux qu'en soit le trajet.

L'impétuosité du courant est telle que les canots sont poussés avec une extrême violence, et chavireroient à chaque instant, si ceux qui les conduisent ne se mettoient à l'eau et ne les soutenoient à force de bras et d'adresse. La dextérité des nègres et mulâtres, pour éviter le choc de l'eau qui descend comme un torrent, et les fatigues qu'ils se donnent pour sortir des mauvais passages, peuvent seules faire arriver le voyageur sain et sauf a sa destination; on diroit qu'ils portent plutôt le canot qu'ils ne le dirigent.

Ces pauvres gens n'ont pour toute nourriture, malgré toutes leurs fatigues, que quelques bananes, et quelquefois un peu de poisson, qu'ils prennent avec beaucoup de difficulté. La viande y est si chère que, quoique salée, elle se vend 2 fr. 20 centimes la livre, ce qui fait que les habitans n'en mangent pas tous les jours. Leur meilleur régal est la boisson du *guarape*, faite avec des cannes à sucre; elle est très-douce; mais si on en boit un peu plus qu'il ne faut, ou si elle est faite seulement depuis quatre ou cinq jours, elle enivre le plus grand buveur.

On trouve dans cet endroit un animal que les habitans nomment *aranata*, qu'on prive facilement; il est de la taille d'un chien lévrier, et il en a presque la taille, à l'exception qu'il n'a point de poil et qu'il a la queue extrêmement courte.

Ils prétendent que sa chair est excellente, et qu'elle donne des forces extraordinaires à ceux qui en font usage. Sa peau sert à faire des guêtres, qui sont un grand préservatif contre les piqûres des insectes venimeux qui, comme je l'ai dit, affligent tant cette riche contrée.

Voici la manière dont ils le mangent: après avoir étouffé l'animal par le museau, ils l'ouvrent pour lui

sortir les intestins ; cette opération faite, on le remet dans son premier état, et après avoir fait un trou dans la terre, où on met des pierres chaudes, sur lesquelles on étend des feuillages, on y place l'animal, qu'on couvre bien par d'autres pierres chaudes qu'on remet sur la dernière couche des feuilles. L'animal est cuit dans quatre heures aussi bien que dans un four. On le sort ensuite du trou ; on le prépare avec du sel et du piment moulu ; on le mange ainsi, et on fait un repas délicieux.

On trouve encore dans cet endroit une chauve-souris beaucoup plus grande et plus à craindre que celles que nous connoissons en France. Les habitans prennent les plus grandes précautions pour s'en garantir ; ils sont obligés, pour dormir, de se mettre sous des pavillons de toile de coton. Cet animal nocturne se nourrit la plupart du temps du sang des habitans, qu'il suce avec tant d'adresse, qu'on ne le sent point quand on dort.

Les nègres et mulâtres prétendent que si on fait manger à quelqu'un le cœur de cet animal rôti et réduit en poudre, c'est un vrai miracle s'il vit plus de deux fois vingt-quatre heures.

Enfin, j'arrivai à *las Juntas*, petit village, comme je l'ai dit, au port de *San-Buenaventura ;* la résidence de M. *don Joseph Ylleres*, capitaine dudit port, est située au pied d'une montagne et au confluent de deux petites rivières, qui cessent d'y être navigables à cause des précipices qu'elles renferment depuis cet endroit jusqu'à la mer.

Depuis *Attacama* jusqu'à *las Juntas*, les animaux et les reptiles qui remplissent les forêts obligent de voyager par mer ou dans des canots sur de petites rivières.

La montagne au pied de laquelle est situé ce village est impraticable pour toute sorte de montures, et il n'y a que les nègres et les mulâtres qui la franchissent, chargés comme des mulets.

Les voyageurs ne sauroient non plus se hasarder à la traverser à pied et sans de bons guides, pour aller à *Papagayos*, car cette montagne est autant in-

fectée d'animaux dangereux que les forêts dont j'ai parlé; on se fait donc porter par ces mêmes nègres. A cet effet, ceux-ci ont des chaises faites en cuir avec un marche-pied, sur lequel s'appuie le voyageur, et ils placent derrière leur dos ces chaises, où ce dernier s'asseoit. Dans cette attitude si pénible, et qui est néanmoins indispensable, les nègres ou mulâtres le portent d'une manière sûre et assez rapidement jusqu'à *Narango*, éloigné de six lieues de *las Juntas*. Si malheureusement le nègre venoit à faire un faux pas, sa mort, ainsi que celle du voyageur, seroit inévitable, car il marche toujours au bord des précipices les plus affreux.

On paye ces porteurs à raison de cinq francs par lieue, et on est obligé de les nourrir en route; il y en a parmi eux qui gagnent jusqu'à cinquante francs par jour, surtout lorsque le temps est pluvieux.

La peine que ces gens-là prennent dans ces voyages les abîme entièrement, et il est rare qu'ils dépassent cinquante ans. Ce qui me parut particulier, c'est que pour porter les voyageurs et leurs marchandises dans des malles ou ballots faits exprès, et qui pèsent jusqu'à 160 livres, ils se déshabillent complètement, et ne gardent qu'une espèce de petit tablier pour couvrir leurs nudités.

La grande habitude peut seule leur faire supporter les incommodités auxquelles ils sont exposés, surtout lorsqu'ils traversent, tout nus et suans, un grand nombre de ruisseaux, et qu'ils endurent la pluie et le vent froid ou chaud, suivant la saison ou le temps qu'il fait.

Arrivés à *Narango*, espèce de hameau, qui est le premier qu'on trouve dans le nouveau royaume de Grenade, le conducteur se retire à *las Juntas*, quelquefois aussi chargé qu'en venant, et le voyageur prend des mules pour continuer son chemin jusqu'à *Papagayos*, qui est à dix ou douze lieues de cet endroit.

Le trajet est encore très-périlleux, à cause du passage d'une rivière qu'il faut traverser plusieurs

fois sur des mules. Les rocs, les troncs d'arbre qu'on y rencontre, empêchent souvent de la traverser, et la rapidité du courant dans la plupart des gués entraîne fréquemment par sa violence hommes, mules et marchandises. Ce n'est donc pas sans besoin qu'à son arrivée à *Papagayos* le voyageur se repose un peu des fatigues d'une si pénible journée.

Los Papagayos est une petite contrée qui produit immensement du maïs, des bananes, du manioc et d'autres racines, dont les habitans se nourrissent: elle est éloignée de seize lieues de *Santiago de Cali.*

La route en est encore dangereuse et pénible; on est obligé de traverser quinze ou seize fois la rivière dont je viens de parler, mais avec plus de difficulté qu'en venant de *Narango*; lorsqu'il pleut, surtout, il est inutile de tenter le passage. Ses debordemens fréquens forcent quelquefois les voyageurs à s'arrêter quatre a cinq jours, jusqu'a ce qu'elle soit rentrée dans son lit; et en tout temps on risque d'y être submergé. Ce retard qu'elle occasionne est souvent très-nuisible aux marchands; mais il n'y a aucun moyen d'y remédier.

Quand on a vaincu ces difficultés, on trouve une montagne qui en offre de nouvelles; elle est presque aussi difficile à franchir que celle de *las Juntas*, excepté qu'elle est praticable pour les mules; mais alors il faut user des plus grandes précautions, car le cavalier est obligé de descendre à différentes reprises, ne pouvant que difficilement soutenir la vue des précipices sans fond qu on rencontre à chaque pas.

Du côté opposé, et au pied de la montagne, commence une belle plaine couverte de riches pâturages, où l'on a encore à traverser la rivière de *Cauca*, au bord de laquelle est bâtie la ville de *Santiago de Cali.*

CHAPITRE TRENTE-NEUVIEME.

Santiago de Cali. — Popayan. — Cartago.

Santiago de Cali est une ville fort grande du nouveau royaume de Grenade, mais qui n'est pas peuplée à proportion de sa grandeur; elle est à 25 lieues nord de *Popayan*, et 36 sud-est du port de *San-Buenaventura.*

Située dans une belle plaine, au bord de la rivière de *Cauca*, comme je l'ai déjà dit, son séjour est des plus agréables; elle entretient un commerce très-actif et très-important avec la province du *Choco*, par l'excellence et l'abondance de ses productions, qui y sont échangées contre de l'or en poudre ou contre d'autres articles.

On y récolte copieusement du sucre, du café, du coton, du cacao et du tabac: cette dernière production y est surtout très-estimée par sa qualité: il y a également beaucoup de riz, et le tafia qu'on y fait est recherché par sa bonté.

Les racines, les bananes et toute sorte de fruits d'Amérique y viennent en abondance; parmi les racines que produit son terroir on en trouve une qui ressemble en tout au manioc, excepté que sa chair est jaune, mais le goût en est presque le même. Elle est très-nourrissante, et on la mange bouillie, rôtie et en toute sorte de sauces. Les habitans en font même une boisson de cette manière:

Après l'avoir dépouillée de sa première écorce, ils la font cuire à l'eau; lorsqu'elle a bouilli pendant six à huit heures, ils l'exposent au soleil pour la faire sécher; ils l'écrasent ensuite avec un pilon fait exprès pour cet usage, et après l'avoir pétrie comme s'ils vouloient faire du pain, ils mettent cette espèce de pâte dans une grande chaudière, où ils ajoutent des *raspadures* (espèce de petits gâteaux faits en sucre de la dernière qualité), et après avoir fait bouillir le tout pendant trois ou quatre heures, ils le transvasent dans des tines de terre. Cette boisson, qu'ils

appellent *sanória*, est très-bonne à boire après qu'elle a fermenté.

Les environs sont charmans; les prairies, couvertes de bestiaux, forment le plus beau coup-d'œil, et présentent un contraste pittoresque avec les montagnes élevées qui avoisinent cette plaine.

Les habitans en général ont des mœurs très-régulières; les femmes surtout sont d'un caractère très-affable, quoique la plupart de celles qui sont d'un certain âge cachent l'hypocrisie sous le masque de la dévotion.

Cette ville, comme je l'ai annoncé, n'est pas peuplée ainsi que l'exigeroit son étendue, et la meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'est que ses rues sont en grande partie couvertes d'herbe: la place principale elle-même ressemble plutôt à une prairie qu'à toute autre chose. On voit un grand nombre d'animaux domestiques paître tant sur cette place que dans les rues.

Malgré son commerce et la richesse de ses productions, elle étoit devenue assez pauvre depuis 1809, époque où commencèrent les troubles politiques dans la province; elle fut plusieurs fois le théâtre de la guerre; dans cette lutte des partis, chacun se livroit à son tour au pillage, à la dévastation et à toute sorte de désordres.

En 1819, le chef qui la gouvernoit étoit un lieutenant-colonel (mulâtre) nommé *Joseph Munoz*; parvenu à ce grade dans la révolution, il n'étoit auparavant qu'un misérable esclave.

Cet homme se mit en partisan à la tête de dix ou douze autres nègres ou mulâtres; le hasard l'ayant favorisé, il fit chez les indépendans un butin assez considérable, et recruta du monde pour augmenter ses forces. Il forma un fort bataillon, ou plutôt un régiment, qu'il entretenoit à ses frais et qu'il commandoit par conséquent en chef. Ses traits de bravoure le firent généralement apprécier; et étant parvenu a rétablir l'ordre et la tranquillité, Ferdinand VII le nomma lieutenant-colonel du *Cali*.

Je ne sais s'il a appris à lire et à écrire, mais

Après que j'eus terminé mes affaires dans cette ville, je revins à *Santiago de Cali*, d'où je fus à *Santa Fé*, en passant par *Buga*.

Buga, ville assez grande, dans le même royaume de Grenade, sur la rivière de *Cauca*, et à deux lieues nord de Cali, est gouvernée par deux alcaldes.

Ses environs sont riches en diverses productions, et le tabac et le coton qu'ils produisent étant d'une qualité supérieure, lui rapportent de grands revenus, et lui procurent en échange les objets qui lui manquent.

On trouve dans l'endroit une plante nommée *ca-gulle*, qui est d'une grande utilité. Sa tige vient de la hauteur de 25 pieds, sur un et demi de circonférence. Elle porte des feuilles semblables à celles de l'artichaut, un peu plus larges, mais se terminant également en pointe, et bordées d'épines longues et aigues. Lorsque ces feuilles, qui sont très-fibreuses, sont bien sèches et bien broyées, on en retire une espèce de filasse semblable à celle du gros chanvre, dont on fait des sacs, et on réserve la plus fine pour faire des pantalons pour les nègres.

Les habitans passent en général pour savans ; ils s'adonnent à la peinture, qu'ils exécutent avec autant de goût que de délicatesse ; ils sont aussi habiles dans cet art, qu'on peut l'être partout ailleurs.

Les femmes n'y sont point mal et sont assez affables ; mais malheureusement elles aiment trop à boire et à fumer.

La chaleur du climat n'influe point sur sa salubrité ; et malgré la malpropreté des rues, qui y sont fort étroites, les habitans, au nombre de 4,000, jouissent d'une bonne santé.

Cartago est une ville assez grande, à 35 lieues vers le nord de Buga, assez fertile en productions du pays. Le coton, le tabac et l'indigo que produisent ses environs, et dont elle fait un grand commerce, ainsi que quelques mines d'or qui sont dans le territoire de sa juridiction, rendent cette ville assez riche et assez brillante.

Les marchands qui viennent y porter les objets de leur négoce y font de grands profits, tant par l'échange

encore une grande vertu : on la monte, comme toutes les autres, sur une bague, et la personne qui la porte au doigt ou sur elle est préservée de l'engourdissement des lèvres et de la langue, espèce de paralysie très-fréquente dans ce pays, causée par le saisissement de l'air vif qui y règne.

Les habitans de l'un et l'autre sexe sont charmans; leurs traits sont très-réguliers. Le caractère des hommes ne répond point à leur beauté extérieure, car ils sont très-orgueilleux, et encore plus fourbes dans les affaires. Doués par la nature d'une figure prévenante, il leur est aisé de tromper qui que ce soit, et en employant d'ailleurs des manières engageantes qui inspirent la confiance, ils ne parviennent que trop souvent à faire des dupes.

Les femmes qui sont aussi aimables que belles, sont d'un caractère bien opposé; elles sont d'une douceur et d'une affabilité sans égale; leur gaîté naturelle leur donne beaucoup d'agrémens. Elles sont très-fortes pour la musique vocale et instrumentale, ainsi que pour la danse. Le *psaltérion* est l'instrument qui leur plaît le plus.

Malgré la beauté des hommes de l'endroit, les femmes ont un penchant si décidé pour les étrangers, que les préférences qu'elles leur accordent ne peuvent échapper aux yeux de l'homme le moins clairvoyant; il ne tiendroit qu'à un Européen un peu adroit de s'établir avec une des plus jolies et des plus riches personnes du pays.

Il est vraiment bien dommage que cette ville ait tant souffert, car elle seroit sans cela une des plus opulentes de l'Amérique méridionale, tant par son commerce que par les richesses de ses mines; et ses habitans, qui sont au nombre de 21,000, vivroient dans le sein de l'abondance.

Le climat y est plutôt froid que chaud, et néanmoins cette contrée est sujette à des orages qui se succèdent avec tant de force, que leur bruit est souvent dans le cas d'intimider l'homme le plus courageux. Les pluies y tombent en toutes saisons, mais plus particulièrement en hiver.

Après que j'eus terminé mes affaires dans cette ville, je revins à *Santiago de Cali*, d'où je fus à *Santa Fé*, en passant par *Buga*.

Buga, ville assez grande, dans le même royaume de Grenade, sur la rivière de *Cauca*, et à deux lieues nord de Cali, est gouvernée par deux alcaldes.

Ses environs sont riches en diverses productions, et le tabac et le coton qu'ils produisent étant d'une qualité supérieure, lui rapportent de grands revenus, et lui procurent en échange les objets qui lui manquent.

On trouve dans l'endroit une plante nommée *cagulle*, qui est d'une grande utilité. Sa tige vient de la hauteur de 25 pieds, sur un et demi de circonférence. Elle porte des feuilles semblables à celles de l'artichaut, un peu plus larges, mais se terminant également en pointe, et bordées d'épines longues et aigues. Lorsque ces feuilles, qui sont très-fibreuses, sont bien sèches et bien broyées, on en retire une espèce de filasse semblable à celle du gros chanvre, dont on fait des sacs, et on réserve la plus fine pour faire des pantalons pour les nègres.

Les habitans passent en général pour savans; ils s'adonnent à la peinture, qu'ils exécutent avec autant de goût que de délicatesse; ils sont aussi habiles dans cet art, qu'on peut l'être partout ailleurs.

Les femmes n'y sont point mal et sont assez affables; mais malheureusement elles aiment trop à boire et à fumer.

La chaleur du climat n'influe point sur sa salubrité; et malgré la malpropreté des rues, qui y sont fort étroites, les habitans, au nombre de 4,000, jouissent d'une bonne santé.

Cartago est une ville assez grande, à 35 lieues vers le nord de Buga, assez fertile en productions du pays. Le coton, le tabac et l'indigo que produisent ses environs, et dont elle fait un grand commerce, ainsi que quelques mines d'or qui sont dans le territoire de sa juridiction, rendent cette ville assez riche et assez brillante.

Les marchands qui viennent y porter les objets de leur négoce y font de grands profits, tant par l'échange

qu'ils en font pour d'autres articles du pays, que par la vente de leurs marchandises pour du numéraire.

Sa population s'élève à 3,500 habitans qui sont généralement affables.

La température est assez chaude, malgré les pluies qui ne cessent d'y tomber. Pour aller de cette ville à *Santa-Fé*, distante de 90 lieues, est, de *Cartago*, il faut nécessairement traverser une montagne très-élevée et très-incommode; d'abord elle exige un approvisionnement de tout ce qui est nécessaire à la nourriture et au sommeil pendant une marche soutenue de dix jours, et surtout une infinité de précautions pour se préserver des morsures ou des piqûres des grandes couleuvres ou d'autres reptiles dont elle est remplie; elle n'est point habitée, mais on trouve de petites cabanes, placées à la distance l'une de l'autre d'une journée de marche, qui ont été construites par quelques voyageurs et qu'on entretient soigneusement pour qu'elles servent successivement à d'autres.

Ces cabanes consistent en quatre morceaux de bois, assez épais et assez longs, plantés avec symétrie à la hauteur de cinq à six pieds, sur lesquels on en met d'autres en travers; les branches et la quantité de feuilles d'une grandeur extraordinaire dont on les couvre, forment seules la paillasse du lit; quelques peaux que l'on étend sur cette espèce de paillasse, servent de matelas, et le *poncho* de couverture. La toiture est assortie au reste du bâtiment; elle n'est composée que des mêmes branches et feuillages qui néanmoins suffisent pour empêcher la pluie d'y pénétrer quelque abondante qu'elle soit, et pour mettre les voyageurs à l'abri de l'intempérie de l'air et des attaques des animaux malfaisans. Il n'y a que le bois, l'eau et la viande dont on n'a pas besoin de se pourvoir.

On y trouve beaucoup de gibier d'une grande utilité pour le voyageur, et qui le distrait pendant le cours d'une si longue route.

On voit parmi ce gibier un grand nombre d'oiseaux noirs, gras et gros comme les plus beaux dindons, ayant la même forme et qui n'en diffèrent que par leur crête rouge, placée en forme de couronne, et par leur goût qui est bien plus délicat.

Comme ces oiseaux marchent toujours en troupe, il est facile d'en tuer un grand nombre. Il est à regretter que cette montagne ne soit pas habitée à cause des bêtes sauvages qu'elle contient ; si elle étoit peuplée et qu'elle n'offrît aucun danger, elle seroit très-agréable soit qu'on voulût se livrer au plaisir de la chasse, soit qu'on fût attiré par le parfum des arbres odoriférans dont cet endroit est couvert.

Lorsqu'on a passé ce désert et qu'on est sur le penchant de la montagne, on aperçoit au fond une superbe plaine dans laquelle est située la belle ville de *Santa-Fé*.

CHAPITRE QUARANTIEME.

Santa-Fé de Bogota — Retour à Cali. — Voyage dans la province du Choco.

Santa-Fé de Bogota, ville grande et belle, est la capitale du nouveau royaume de Grenade; elle étoit le siège du vice-roi avant l'indépendance ; elle est à 89 lieues, nord-est, de *Popayan*, et 172, sud-est, de *Carthagène* ; elle a un évêché dont la juridiction est très-étendue et qui jouit de très-grands revenus, une grande audience, un grand nombre d'églises et de couvens, une université, un hôtel des monnoies dont l'architecture est magnifique, trois hôpitaux et un théâtre.

Bâtie dans une vaste plaine, sur le bord de la rivière de *Pati*, près les montagnes de *Bogota*, elle jouit d'un printemps continuel ; ses environs sont aussi riches par l'abondance de leurs productions qu'agréables par l'ensemble de leurs variétés ; on y fait des récoltes copieuses en blé ; on y cueille d'excellens fruits : les premières collines des montagnes dont elle est entourée offrent de superbes pâturages couverts d'une immense quantité de bestiaux et de chevaux : ces derniers sont si beaux et si bons qu'ils sont grandement recherchés ; une fois qu'ils sont dressés ils sont impayables, aussi se vendent-ils à un prix très-élevé.

Ces animaux, ainsi que le bétail, sont renfermés pendant la nuit dans des parcs d'une grandeur extraordinaire, car, comme ils forment une branche des plus productives du pays, on n'omet aucun des soins qui peuvent tendre à leur conservation.

Il s'y fait un commerce général, mais l'indigo qu'on récolte est tellement estimé par sa qualité qu'il suffiroit seul pour l'entretien. Elle a encore de nombreuses fabriques de draps communs et de toiles de coton, grosses et de diverses couleurs, qu'on envoie dans les provinces de *Popayan* et de *Quito*, où la consommation en est très-forte. Le débit de ces marchandises produit de très-grands revenus à la ville et la rend opulente; tout y est en abondance et les vivres y sont à très-bon marché.

Les rues sont belles et bien alignées; les maisons à deux étages, bien bâties et richement ornées. Les habitans sont très-affables; ils se livrent à la culture des arts et des sciences; la délicatesse qu'ils mettent dans leurs opérations commerciales est un garant assuré de leur bonne foi; aussi les étrangers y font un grand nombre d'affaires; ils y viennent de toutes parts, tant à cause de la régularité des mœurs des habitans, que par la facilité qu'ils ont de se faire comprendre, quelle que soit la langue qu'on parle; car, soit à raison de leurs nombreuses relations, soit par l'envie qu'ils ont de connoître un peu de tout, soit enfin parce qu'il entre dans leur éducation de parler quelques langues étrangères, ils s'adonnent à cette étude avec un soin particulier. Le français surtout y étoit de mon temps le langage le plus familier; les dames elles-mêmes le parloient avec beaucoup de grâce, et elles en avoient fait adopter la mode.

Le caractère des femmes n'est pas moins digne d'être apprécié que celui des hommes: à leur exemple, elles sont douces, affables et instruites, et elles ont reçu de la nature des grâces qui relèvent la beauté dont elles sont ornées: leur parure est des plus riches et des plus élégantes et elles savent fort bien l'assortir; leur amusement favori est le chant et la danse qu'elles exécutent avec toute la grâce qui leur est naturelle. Les

habitans des deux sexes prouvent que la civilisation a fait beaucoup plus de progrès à *Santa-Fé* que dans toute autre ville de l'Amérique méridionale ; pour moi, je ne crains pas d'avancer que c'est la plus agréable et celle où le luxe est le plus accompli ; tous les artistes, principalement les maîtres de langues et d'escrime, y feroient en peu de temps une fortune brillante.

On ne peut se rappeler qu'avec peine les maux en tout genre qu'elle éprouva dans la guerre des partis, dont elle fut plusieurs fois le théâtre, elle qui méritoit sous tous les rapports d'en être préservée. Le général *Morillo* s'y distingua par sa cruauté envers ses bons habitans. Après avoir chassé les indépendans qui l'occupoient lors de son expédition, il en fit passer une infinité au fil de l'épée, sous prétexte qu'ils avoient pris part à l'insurrection ; il en exila un grand nombre d'autres, et exigea de la ville les contributions les plus onéreuses ; il porta enfin le deuil et la désolation dans cette capitale, et la plupart des familles se ressentiront longtemps de ce procédé aussi cruel qu'anti-politique.

Ce général, si dévoué à la cause de son roi et muni de pleins pouvoirs pour le représenter et agir en son nom, fit, comme bien d'autres, un butin considérable de ce qu'il trouva de plus précieux, sans s'inquiéter que l'acquisition en fût juste ou non : il étoit le plus fort, il agissoit comme souverain, et personne n'avoit le droit de blâmer sa conduite ; il falloit obéir et se taire.

Après avoir réglé, à sa manière, le gouvernement de *Santa-Fé*, il en partit, y laissant pour vice-roi *Don Juan Samana*, qu'il chargea du maintien des lois que sa sagesse et ses talens avoient établies en 1819. Ce même M. *Samana* occupoit encore le poste que le grand général lui avoit confié.

Malgré tous les ravages que les troupes de l'un et de l'autre parti ont pu faire dans cette opulente ville, les richesses de ses productions, l'activité de son commerce, le talent et l'industrie de ses habitans répareront bientôt ses pertes, si le démon de la guerre cesse de la tourmenter et qu'un sage gouvernement y maintienne l'ordre et la tranquillité.

Les habitans, au nombre de 39,000, ne manquent

de rien, à l'exception du vin, qu'ils sont obligés de faire venir à grands frais de Carthagène, ce qui fait que tout le monde ne peut en boire, car il se vend dix ou douze francs la bouteille ; mais on le remplace par la *chicha*, qui est la meilleure de toutes celles de l'Amérique méridionale.

On la fait avec toute sorte de grains mêlangés, et son goût et sa force font oublier le vin, même à ceux qui y sont accoutumés ; elle est enfin si bonne, que le vice-roi lui-même en fait usage journellement, et ce n'est que par extraordinaire que le vin paroît sur sa table.

Après avoir demeuré quelque temps dans cette charmante ville, et y avoir terminé mes affaires de commerce, je revins à *Santiago de Cali*, où je restai quelques jours et fis les provisions nécessaires pour aller de nouveau dans la province du *Choco*, afin d'y commercer dans l'intérieur.

Les mauvais passages qui se rencontrent dans la route que j'allois entreprendre, et l'impossibilité de les effectuer sans de grandes précautions, me firent, ainsi qu'à d'autres marchands, prendre dans cette ville des mesures indispensables.

Il fallut d'abord se pourvoir d'une quantité suffisante de biscuit, de viande salée et d'autres provisions pour faire le voyage, qui dure environ un mois et quelquefois davantage. Il faut ensuite de toute nécessité écrire, vingt-cinq ou trente jours avant le départ, aux corrégidors du bourg de *Tadéo* et du village de *Noaname*, pour qu'ils fassent rendre tel jour des canots au lieu qu'on leur désigne. Ces précautions prises, je partis pour le village de *las Juntas* avec deux autres voyageurs qui suivoient la même direction, et il me fallut par conséquent refaire le trajet de la montagne dont j'ai déjà parlé.

Nous nous embarquâmes ensuite sur des canots qui contenoient chacun un passager, une malle et deux conducteurs. Ces petits canots sont faits exprès pour prévenir le naufrage dont on est menacé dans une rivière dont les eaux s'engouffrent dans d'affreux précipices ; d'ailleurs il seroit impossible dans certains

parages de naviguer avec de plus grandes embarcations. Malgré toutes ces précautions, si les conducteurs n'étoient aussi adroits et aussi agiles qu'ils le sont pour éviter les naufrages auxquels on est exposé, il est plus que certain que sur cinquante canots quarante-neufs seroient submergés ; ce qui n'arrive que trop souvent encore à la moindre distraction du pilote.

Arrivés à un *salto* (cataracte ainsi nommée dans l'endroit), nous débarquâmes et payâmes chaque batelier à raison de 4 fr. par lieue ; nous franchîmes ensuite une haute montagne après un quart d'heure de marche, et sur le côté opposé nous trouvâmes un *tambe* où logent tous les voyageurs, obligés d'attendre d'autres canots pour repartir.

Accablés de fatigue, nous désirions repasser et prendre de nouvelles forces pour supporter celles qui nous étoient encore réservées. Au premier coup-d'œil, nos hôtes nous firent appréhender que nous ne serions pas trop à notre aise ; cependant nous nous trompâmes, car nous fumes beaucoup mieux que nous ne l'avions imaginé.

La mauvaise tournure du couple qui nous accueillit mérite d'être décrite ; il est impossible, je crois, d'en rencontrer un pareil, et le lecteur ne trouvera pas mauvais que je lui en dise quelque chose en passant.

Le mari, âgé d'environ 40 ans, étoit extrêmement bancal et avoit le haut des reins armé d'une énorme bosse qui servoit avantageusement de retraite à son ventre, car il disparoissoit tout-à-coup dès qu'il marchoit, et, à sa place, on voyoit une cavité qui pouvoit contenir amplement sa bosse.

L'ensemble de cet homme étoit tout-à-fait singulier, et nous ne pouvions sans rire le voir marcher, quoique nous connoissions combien chaque pas qu'il faisoit lui devoit coûter de peine.

La femme, du même âge ou peut-être encore plus vieille, ne voulant sans doute avoir rien à reprocher à son charmant époux, avoit une partie de ses agrémens, à la différence que sa bosse étoit opposée, car elle l'avoit au cou ; j'appelle ceci bosse, parce qu'il est difficile et même impossible de trouver un

goître aussi formidable que le sien ; si le lecteur ajoute encore à cela qu'elle étoit borgne, il verra combien j'avois raison de dire qu'on trouve rarement des époux aussi bien assortis pour le physique, et que nous étions bien fondés à craindre d'être mal servis.

Je dois cependant leur rendre la justice qu'ils méritent, s'ils existent encore ; ils nous reçurent très-bien et avec la plus grande affabilité, et ils nous convainquirent de la joie qu'ils éprouvoient de nous servir. Nous pensions coucher dans cet endroit, mais le hasard ayant amené de nouveaux canots, nous saisîmes cette occasion pour aller à un autre *tambe* qu'on nomme *tambe de bénédiction*.

Si le trajet jusqu'au premier avoit été périlleux, celui que nous entreprenions l'étoit bien davantage, car nous fumes sujets à de nouvelles incommodités qui nous empêchèrent de goûter le repos que nous espérions y trouver.

D'abord les moucherons y sont insupportables ; il faut pour s'en garantir être muni de grosses toiles qu'on suspend autour de son lit, en forme de pavillon ; en second lieu, les couleuvres et autres reptiles viennent autour du logis (1) siffler d'une manière épouvantable et piquent même souvent les voyageurs dans leurs lits.

En vérité, je ne sais pourquoi on appelle cet endroit *tambe de bénédiction* ; il seroit bien plus naturel de lui donner le nom de *malédiction*. Je doute que l'enfer même ait plus de serpens et d'insectes venimeux pour tourmenter les damnés ; il est impossible d'y reposer tranquillement et en sûreté.

Nous partîmes le lendemain pour un autre *tambe*, et nous éprouvâmes encore des fatigues plus grandes que la veille à raison de la mauvaise route que nous étions obligés de suivre. Il nous fallut traverser une montagne qu'on ne peut franchir qu'à pied ou qu'avec le secours des nègres, qui vous portent comme dans

---

(1) Ces *tambes* sont tous ouverts, c'est-à-dire qu'ils n'ont que la toiture.

celles de *las Juntas*. Quoique ce transport soit très-cher, nous le préférâmes au premier moyen, par la crainte que nous avions d'être piqués par les insectes dont ce passage est encombré.

Le froissement des broussailles et des branches d'arbre nous meurtrissant le corps, nous fumes obligés de prendre des masques, selon l'usage du pays, pour n'avoir aucun œil arraché.

Une des couleuvres des plus dangereuses et des plus communes dans ce pays, est celle qu'on nomme *espuela de gallo*. Elle a effectivement au bout de sa grande queue un crochet très-fort et très-aigu qui ressemble aux éperons du coq; par le moyen de ce crochet, elles se suspendent aux arbres et avancent la tête et le reste du corps avec une promptitude effroyable: leur grandeur est énorme, et la gueule qu'elles présentent est épouvantable. Si malheureusement elles atteignent quelqu'un en passant, il peut se regarder comme perdu, car leur morsure est incurable par la grande activité du venin qu'elles y introduisent. Il n'y a qu'un seul moyen d'en guérir, employé par les nègres et les mulâtres; mais il faut avoir du courage: aussitôt que ces derniers sont mordus, ils s'empressent de couper la partie blessée, et appliquent sur la plaie un onguent dont ils sont toujours munis, et qu'ils portent pendu à leur cou; c'est l'unique ressource qu'on connoisse. Il faut toujours se tenir en observation pour éviter ce serpent, ainsi qu'une infinité d'autres animaux, qui ne sont guère moins dangereux.

Après avoir souffert près de quatre lieues tous les désagrémens d'un chemin aussi épineux, nous arrivâmes à l'autre *tambe*, où les canots que nous avions demandés depuis *Cali*, presqu'un mois d'avance, devoient venir nous prendre; mais il arrive souvent que ces canots ne viennent qu'un mois et quelquefois plus long-temps après le jour fixé, de sorte que les voyageurs, par l'effet de ce retard ou à cause du mauvais temps, sont obligés de rester dans ce gîte et d'y consommer leurs provisions, sans pouvoir ensuite s'en procurer à pas un prix, et une fois

qu'ils les ont finies, ils sont forcés de manger des herbes, pour soutenir leur existence, jusqu'a l'arrivée desdits canots.

Nous fumes fort heureux, car au bout de quatre jours, des Indiens, sous les ordres d'un *cacique* envoyé par les corrégidors de *Tadeo* et de *Noaname*, vinrent nous sortir de ce *tambe*, où nous craignions d'épuiser nos provisions, et d'être obligés, comme tant d'autres, de vivre d'herbes ou de racines sauvages.

La vue de ces Indiens est telle que, sans le besoin indispensable que nous avions de quitter ce *tambe*, nous aurions hésité de nous abandonner à leur direction. Ils sont nus comme des vers, et leurs corps sont peints de toutes couleurs; leurs nez et leurs lèvres supérieures sont ornés d'anneaux en or, et leurs oreilles de petits morceaux de bois très-précieux en forme de pendans.

Ils portent également des brasselets en argent ou en grains de cristal, et avec ces singuliers ornemens ils s'approchent des voyageurs en sautant et en hurlant comme des sauvages.

Le chef commença d'abord par demander des vivres pour ses gens, car il est d'usage que les voyageurs les nourrissent. Leur ration est des plus modiques; elle ne consiste qu'en une demi livre de viande salée et trois bananes par jour. Lorsqu'on leur donne en sus un peu plus de viande ou un peu de tabac, il n'y a point de geste qu'ils ne fassent pour exprimer leur reconnoissance.

Le *cacique* nous ayant avertis qu'il étoit temps de s'embarquer, nous le fîmes sur le champ, et nous quittâmes sans regret ce *tambe*. Les canots étoient plus commodes que ceux que nous avions eus jusqu'alors; mais la rivière étoit tout aussi périlleuse qu'ailleurs Nos Indiens travailloient de toutes leurs forces Il n'y a que l'habitude qu'ils ont de faire ce trajet, leur adresse et leur courage qui puissent faire éviter les malheurs auxquels on est exposé dans ces dangereux parages. Nous parvinmes enfin à gagner le

petit village de *Calima*, situé près de la rivière, dont je vais parler au chapitre suivant.

CHAPITRE QUARANTE-UNIEME.

Calima.—Boca de Calima.—La Playeta.—Noaname. — Las Bodegas de Tamana.—Novita.—Le Tadeo. — San Augustin.

Calima est un village très-petit, qui a beaucoup de mines d'or en poudre, mais qui est très-stérile en vivres; la viande y est fort chère; on n'y trouve que quelques racines du pays et fort peu de bananes, suffisantes à peine pour la nourriture des habitans. Ils font un grand usage de la farine de maïs, qu'ils délayent dans l'eau, et dont ils se nourrissent.

On trouve dans les environs beaucoup de forêts, dans lesquelles on distingue un arbre qui croît à la hauteur d'un petit oranger; ses fleurs naissent par bouquets; elles sont blanches, colorées par un léger incarnat, composées de cinq pétales de la grandeur de celles de la rose et divisées en forme d'étoile.

Cette fleur contient 30 à 40 graines de la grosseur d'une lentille, qui, parvenues à leur maturité, sont enduites du vermillon le plus vif et le plus éclatant. Cette couleur est si recherchée dans plusieurs provinces circonvoisines, que les habitans, pour l'avoir, secouent dans un vaisseau de terre ces graines précieuses, les lavent jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de vermillon, et après les avoir laissé reposer ou fait sécher à l'ombre, ils font de la lie épaisse qui est restée au fond du vase, des tablettes ou petites boules dont les peintres et les teinturiers se servent, et qu'ils recherchent beaucoup.

Lorsque ces tablettes n'ont plus de mélange, les Indiens s'en servent pour s'en teindre toutes les parties du corps.

Le bois de cet arbre est bon à brûler; lorsqu'il y a quelque bûche t ut-à-fait éteinte, elle donne néanmoins des étincelles; si on frotte contr'elle tout autre bois, elle lui transmet sa vertu, de manière que

ce dernier jette ensuite des étincelles comme une pierre à feu, et alors, au moyen d'un morceau de linge ou de coton, ou enfin de toute autre matière combustible, on peut aisément allumer du feu.

Son écorce sert à faire des cordages qui sont d'une longue durée; sa racine, lorsqu'elle est sèche, donne un très-bon goût à la viande, et quand on en met dans quelque sauce elle lui communique sa couleur et une odeur de safran.

Cet endroit est habité par des nègres et des mulâtres; il n'y a d'autre blanc que le curé. Ils ont toute sorte de vices, et principalement celui de la boisson et du jeu. Les femmes sont très-portées pour les européens, et pour les engager à les épouser, elles leur font volontiers le sacrifice de l'or en poudre qu'elles ont en abondance, et dont la livre vaut 1,000 à 1,300 fr., pourvu toutefois que ceux-ci soient munis de leur acte de naissance, car sans cela rien ne se feroit.

Je doute que, malgré leur or, un seul européen voulût se fixer dans un pays qui n'offre absolument rien autre chose que ce métal; pour moi, je n'en aurois pas été tenté, quand elles auroient eu encore plus d'attraits; cependant il seroit possible qu'il se trouvât des hommes assez avares pour se sacrifier au plaisir de posséder beaucoup d'or.

Le climat est fort incommode; l'abondance des pluies et les orages fréquens le rendent insupportable.

Nous partîmes de *Calima*, et fûmes coucher au confluent de la rivière de ce nom et de celle de *San Juan*, où est un corps de garde pour visiter les passeports des voyageurs, et les passavans des marchandises qu'on introduit dans la province du *Choco*.

Cet endroit, nommé *Boca de Calima*, est très-fertile en coton et en cannes à sucre; il produit aussi des bananes superbes et des ananas dont le goût est excellent. Les habitans ont pour boisson le *guarape* dont j'ai déjà parlé.

Nous nous embarquâmes le lendemain de fort bonne

heure pour arriver à un petit endroit nommé *la Playeta*. Nous nous rendîmes en effet dans ce lieu désert, où il nous fallut bivouaquer par force près de la rivière, pour ne pas être la proie des tigres qui visitent en troupe cette contrée; nous allumâmes de grands feux autour de nos lits, seul moyen d'arrêter leur férocité; nous nous y reposâmes jusqu'au lendemain. Nous reprîmes alors notre navigation pour le village de *Noaname*, où quelques momens après nous quittâmes la rivière pour entrer dans une espèce de petit canal qui abrège le trajet de près de trois lieues. La navigation n'est pas aussi pénible que sur la rivière; mais l'on a à redouter les grosses et dangereuses couleuvres qui, suspendues aux arbres qui bordent le canal, s'élancent souvent sur le voyageur, et lui font des blessures mortelles; néanmoins nous échappâmes à ce danger, et nous fîmes notre voyage jusqu'à *Noaname* sans aucun accident.

Noaname est le village auquel appartenoient les Indiens qui nous conduisoient, et le même où nous avions écrit au corrégidor depuis *Santiago de Cali.*

Tous les habitans sont Indiens et costumés, tant hommes que femmes, comme nos conducteurs, à l'exception que dans le village ils couvrent toutes les parties honteuses avec une espèce de petit tablier qu'ils appellent *pampero*. Ce petit tablier extrêmement court par devant et par derrière, est attaché à la ceinture par une bande assez étroite parsemée de petits grains imitant le corail; au moyen d'une courroie qu'ils passent entre les cuisses, ils assujettissent ensemble le devant et le derrière, et empêchent que le vent ne le soulève.

Le corrégidor qui les gouvernoit lorsque j'y passai étoit *don Joseph Guerrero*; il étoit secondé par le curé, qui les instruisoit dans la religion chrétienne.

Ces malheureux Indiens vivent très-sobrement, ou pour mieux dire très-pauvrement; ils ne mangent que de la farine de maïs trempée dans de l'eau, des racines et quelques bananes.

De *Noaname* nous nous dirigeâmes sur *Novita*, ville très-renommée par ses richesses. Trois quarts

de lieue avant d'y arriver, on trouve le port nommé dans le pays de *las Bodegas de Tamana*, situé sur la rivière de *San Juan*.

Ce n'est qu'un fort petit village où se tient la douane et le dépôt de toutes les marchandises destinées pour *Novita* et pour d'autres endroits de l'intérieur de cette province, ce qui le rend encore un peu commerçant. Les habitans sont tous nègres ou mulâtres, et gouvernés par les autorités de *Novita*. De là, nous fûmes transportés à cette ville par des nègres, de la manière ci-dessus indiquée.

Novita, ville assez considérable dans le nouveau royaume de Grenade, est très-renommée par l'abondance de ses mines en poudre; elle est aussi très-commerçante, et éloignée de *Cali* de 88 lieues vers le nord. Ses richesses y attirent un si grand nombre de marchands que, ne pouvant débiter leurs marchandises, ils sont forcés de se tromper mutuellement, et de faire un sacrifice de 50 à 60 pour cent pour ne pas y séjourner, très-heureux encore quand ils en sont quittes à si bon marché; néanmoins ceux qui ont le bonheur d'y porter des articles un peu rares, et dont la ville n'est pas déjà pourvue, font de très-bonnes affaires, et gagnent autant sur les marchandises qu'ils vendent que sur l'or en poudre qu'ils prennent ordinairement en échange; tout dépend donc d'y arriver à temps, et on fait souvent de gros bénéfices sur des marchandises dont on n'a pu se défaire dans d'autres pays.

En envisageant cette ville sous son véritable point de vue, on peut dire que, malgré son or, elle est très-pauvre, n'ayant aucune des denrées de première nécessité. Il n'y a donc que l'ambition de posséder ce métal qui puisse attirer dans un endroit où, avant d'arriver, on a mille dangers à essuyer. Et que deviendroit cette ville si l'on cessoit d'échanger des vivres contre son or? Elle seroit réduite aux extrémités les plus fâcheuses; mais on sait que la passion de ce métal fait faire en tous pays des sacrifices qui souvent même paroissent au-dessus des forces humaines. *Novita* cependant ne peut nullement être

comparée à bien d'autres endroits de la côte ferme, où l'or s'y trouve en aussi grande abondance, surtout dans la province du *Choco;* car, dans le fait, elle a plus de renommée qu'elle n'en mérite, et elle n'a rien, pas même sa construction, qui soit digne de fixer l'attention.

Tout y est extrêmement cher; le baril de farine qui, du nord de l'Amérique vient à Carthagène, et qu'on envoie de cette ville à *Novita*, coûte 34 piastres (170 fr.) en sorte qu'un petit pain de quatre onces s'y vend un réal de Plata, et la livre revient par conséquent à 2 fr. 50 centimes; la livre de viande s'y vend aussi au même prix; le vin y est bien plus cher encore, car il se vend de 8 à 10 francs la bouteille.

Ce qui mérite d'être apprécié, c'est un arbrisseau qu'on trouve dans ses environs, et qu'on nomme *charrapati.* Sa racine est longue et grosse; elle est intérieurement d'une couleur mélangée de blanc et de jaune tirant sur le rouge. Sa décoction est merveilleuse; sa tisane guérit toute sorte de maux vénériens, la gale et toutes les maladies cutanées; ses feuilles servent aussi à embellir le teint d'une manière étonnante.

Les couleuvres et autres reptiles venimeux, et surtout ceux connus sous le nom d'*espuela de gallo* ne sont guère moins communs dans ces contrées.

J'ai déjà indiqué la manière dont les nègres et les mulâtres se guérissent de leurs morsures; dans cet endroit on se guérit plus radicalement, mais il faut avoir plus que du courage. D'abord, ces habitans coupent, comme les autres, la partie blessée et y appliquent le feu; ensuite ils y mettent, en forme de cataplasme, un onguent composé de différentes herbes qu'ils conservent dans une dent de crocodile, qu'ils portent toujours au cou.

Ce remède, connu d'eux seuls, les préserve de la mort. J'ai vu moi-même employer ce traitement, et les résultats ne pouvoient pas être plus satisfaisans.

Les habitans de la ville sont en général nègres et mulâtres, costumés comme ceux de *Noaname*; il n'y

a de blancs que M. le curé et un petit nombre de familles. Ces derniers sont d'une fierté intolérable, tandis que les autres sont très-soumis.

Il est d'usage chez eux, quand ils reçoivent un ou plusieurs voyageurs, de leur offrir à l'instant, dans une assiette, des cigarres à fumer ; si les maîtres sont absens, quelqu'un de la maison fait toujours cette offre; s'ils ont de l'eau-de-vie ou du tafia, ils vous en présentent ; s'ils n'en ont pas, ils s'excusent, et c'est dans ce cas que les voyageurs doivent se montrer généreux et sortir de l'argent pour les prier d'en aller chercher.

Les pluies et les orages continuels rendent cette ville fort désagréable ainsi que le reste de sa juridiction territoriale. J'avoue franchement que quoique je ne perdisse précisément pas sur mes marchandises, je fus bien aise de la quitter, après avoir visité deux autres bourgs qui en dépendent et que je vais faire connoître.

Le *Tadeo*, village du ressort de *Novita*, à 12 lieues de cette ville, est très-misérable en fait de productions alimentaires, mais fort riche par ses mines d'or en poudre de première qualité.

Tous les vivres qui y viennent du dehors y sont d'un prix extraordinaire et d'une telle rareté que malgré l'abondance de leur or, les habitans manquent souvent du nécessaire. Ils ont les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que ceux du chef-lieu ; la température y est aussi la même.

Je fus de là à *San-Augustin*, éloigné du village précédent de 14 lieues, et dependant de la même juridiction.

Ce bourg, également riche par ses mines d'or en poudre, n'est pas plus fertile que *Tadeo* ; les habitans n'y vivent que de ce qu'on leur porte d'ailleurs ; tous les nègres ou les mulâtres ont les mêmes habitudes que les autres.

On trouve dans les environs de ce bourg un arbre qui ressemble beaucoup au groseiller, mais dont la feuille est plus petite ; cette feuille séchée sert au même usage que le thé ; son écorce sert aussi à faire des boissons rafraîchissantes.

Je revins après cette visite à *Novita*, d'où je partis

avec d'autres voyageurs pour *Zitara*, capitale de la province, et je m'embarquai à cet effet à *Tamana.*

CHAPITRE QUARANTE-DEUXIEME.

Remarques sur la route de Zitara.— Zitara.— Indiens du Caïman.— Boca-Chica.

Nous étant embarqués à *Tamana*, nous descendîmes la même rivière pendant deux lieues environ, que nous quittâmes pour entrer dans une autre, sur la droite ; après un trajet de 6 lieues, nous abordâmes au *Tambe* de *San-Paula* ; et le lendemain de notre arrivée nous nous mîmes en marche pour un autre *Tambe*, situé sur le revers d'une montagne très-élevée qu'il faut traverser à pied ou sur le dos des nègres, pour les mêmes raisons que j'ai déjà fait connoître. Il fallut attendre à ce *Tambe* les canots de *Zitara*, qui demeurent quelquefois douze à quinze jours avant d'y arriver. Aussitôt qu'ils furent rendus, nous continuâmes notre voyage sur une rivière remplie de *salsepareille*, qui rend l'eau si purgative, que ceux qui en boivent sans en avoir l'habitude, éprouvent les mêmes effets que s'ils avoient pris une médecine.

Les bords de cette rivière sont infectés de reptiles venimeux et d'un grand nombre de crocodiles.

On voit tout le long et de chaque côté de cette rivière, des cabanes bâties de distance en distance, habitées par des gens qui cultivent le maïs et les cannes à sucre. Nous débarquâmes enfin à *Zitara*, ville dont je vais parler.

Zitara, chef-lieu de la province de ce nom, à 25 lieues, nord, de *Novita*, et 100, nord-ouest, de *Santa-Fé*, est une ville du *Choco*, très-renommée par les richesses que lui donnent ses nombreuses mines d'or en poudre. Elle entretient un grand commerce avec l'intérieur, mais principalement avec Carthagène, et de toutes parts elle reçoit des marchandises pour de l'or en poudre ou bien battu, les pièces étant coupées en diverses manières plus ou moins grandes et de valeurs différentes.

Les maisons sont plus belles qu'à *Novita*, quoiqu'elles soient presque toutes couvertes en roseaux.

Les vivres y sont très-chers à cause de la stérilité du terrein, cependant rien n'y manque ; on l'approvisionne du dehors de tout ce dont elle peut avoir besoin. L'abondance de son metal, qui est de la première qualité, fait que tout y est à un prix exhorbitant ; les messes même se payent beaucoup plus cher que partout ailleurs ; celles que nos prêtres célèbrent pour un franc, se payent dix francs à *Zitara*, ainsi que dans toute la province.

Les habitans portent des vêtemens très-riches, ornés de bijoux d'une grande valeur ; mais leur orgueil et leur vanité les rendent insupportables. Les deux sexes s'abandonnent avec excès à toutes sortes de vices, principalement au tabac à fumer et à la boisson. Quoique le vin soit très-rare et fort cher dans l'endroit, le lieutenant-colonel, *Don Joseph Aguirre*, gouverneur en 1819, s'y étoit tellement abruti, que la plupart du temps il se conduisoit dans l'administration de sa charge avec un despotisme révoltant et une injustice frappante.

Il y a près de *Zitara* un petit village qui sembleroit être plutôt un faubourg de cette ville, habité par des indiens dont le costume est le même que celui des indiens de *Noaname*, à l'exception qu'ils portent plus de bijouterie ; ils sont commandés par un cacique, qui est lui-même sous les ordres du corrégidor qui en est le chef principal, ayant autant d'esclaves à sa disposition qu'il y a d'habitans dans le village ; il en emploie le nombre qu'il juge convenable à différens travaux, et retire le bénéfice de leurs fatigues.

Parmi les gros arbres qu'on trouve dans ses environs, il y a beaucoup d'acajous qui, par leurs branches seulement, ressemblent au pommier ; cet arbre porte un fruit qui est gros comme un œuf et a la forme d'une poire ; à l'extrémité de ce fruit pend une graine ou amande bonne à manger, couverte de deux écorces qui contiennent une liqueur huileuse et caustique, dont les habitans se servent pour guérir les cors aux pieds ainsi que les dartres ; le suc de la poire, nouvel-

lement exprimé, est blanc comme du lait, et d'une telle âcreté qu'on ne peut le boire qu'après qu'il a fermenté et qu'il s'est éclairci; c'est alors seulement qu'il est agréable et qu'il a le goût du vin; il découle du tronc de cet arbre une espèce de gomme semblable à la gomme arabique, qu'on emploie à une infinité d'usages; cet arbre est si gros que douze personnes auroient de la peine à l'embrasser.

Les environs sont couverts de lions, de tigres et de couleuvres; ces dernières y sont en si grand nombre, que bien souvent on en rencontre la nuit au milieu des rues. Parmi ces animaux on distingue un serpent de la grosseur d'un enfant de dix à douze ans et de la longueur quelquefois de vingt-cinq pieds; il est couvert d'écailles et parsemé de taches irrégulières; son dos est d'un noir verdâtre; il a les flancs d'un jaune foncé et la tête plate; sa large gueule contient un double rang de dents aigües; il est armé sous le ventre de deux grosses et fortes griffes à l'aide desquelles il saisit sa proie; il dévore les hommes, les sangliers et même les tigres qui y sont d'une grandeur énorme.

Lorsqu'il a saisi sa victime avec ses griffes, il s'y cramponne, s'entortille autour, et pour l'avaler plus facilement, il la couvre d'une bave visqueuse; il est l'effroi des habitans : comme c'est un amphibie, on se prive autant que possible d'aller se baigner dans les environs où se plaît ce serpent colossal; on le nomme *livio* : les nègres le tuent quelquefois pour en avoir la graisse, qu'ils trouvent meilleure que celle du cochon.

La température de la ville ainsi que celle de cette espèce de faubourg est extrêmement chaude et fort mal saine à cause des pluies journalières qui y tombent en abondance; le tonnerre s'y fait également entendre très-souvent.

De *Zitara*, qui est situé sur le bord de la rivière d'*Atrate*, je m'embarquai sur la *Balandra* (un côtre) *Nuestra-Senora de la Popa*, pour aller a Carthagène.

Nous suivîmes le cours de cette rivière, non sans beaucoup d'incommodités, pendant dix jours, pour parvenir à la mer. Avant d'y arriver, on trouve un petit fort nommé *la Vigia* (Vigie), gardé par un

détachement de 300 hommes de couleur, pour empêcher les invasions des indiens insoumis.

Ses environs sont remplis de forêts, et le bois qu'elles fournissent est plus beau et meilleur que celui de tous les autres pays, tant pour la teinture que pour la menuiserie ; les oliviers et le pin, ainsi nommés dans l'endroit, sont particulièrement très-propres pour la construction de la marine ; les cerisiers, les cèdres, les cannelliers sauvages, le bois de rose et de campèche sont préferables à tous autres pour être mis en œuvre ; aussi cet endroit sait-il en retirer de grands bénéfices avec le port de Carthagène.

Le capitaine commandant le détachement s'appeloit *Don Joseph Colon*, homme vraiment digne d'occuper un poste plus élevé ; ses longs services, son activité, ses connoissances militaires, sa générosité et son affabilité le faisoient chérir par ses militaires et respecter par les indiens; il faisoit honneur à la Vieille-Castille, son pays natal, et ne démentoit pas le proverbe : *C'est un bon Castillan*, si usité en Espagne, quand on veut parler d'un honnête homme.

M. Colon vint à bord quelques instans après notre arrivée pour visiter le navire. Après les complimens d'usage, notre capitaine l'invita à boire une bouteille de vin ; comme cette boisson est très-rare dans ce pays, il accepta cet offre avec plaisir, et après avoir bu, il lui rendit l'honnêteté qu'il venoit de lui faire en l'invitant, ainsi que moi, d'aller souper chez lui : il nous dit qu'il croyoit bien nous faire manger d'un mets que nous n'avions peut-être pas encore goûté. Je lui répondis, en souriant, que pourvu qu'il ne nous servît pas des couleuvres qu'on mange dans le pays, nous accepterions volontiers tout ce qu'il voudroit bien nous offrir. Il nous répondit alors que ses intentions étoient bien contraires à celles que nous pourrions supposer ; qu'il avoit au contraire de quoi nous bien régaler, sans avoir besoin de recourir aux couleuvres. Nous fumes si satisfaits de sa franchise que nous lui en témoignâmes une vive reconnoissance et que nous acceptâmes son offre. Il nous quitta pour aller faire préparer le souper, et, au bout d'une heure, il vint

nous prévenir que tout étoit prêt et qu'il n'attendoit plus que notre présence. Nous ne fimes point d'autres complimens ; nous nous mîmes en devoir de le suivre ; et en entrant chez lui nous n'eûmes qu'à nous mettre à table. Le premier plat qu'on nous servit fut une espèce de ragoût de viande salée, mêlée avec des racines du pays, que nous trouvâmes très-bon ; il étoit assaisonné à peu près à la manière de France. Après avoir fait honneur à ce plat, on nous en servit un autre dont l'odeur de la sauce embaumoit, et qui étoit le plat si renommé. Il commença lui-même à se servir le premier et nous dit d'en faire autant. Nous trouvâmes ce mets excellent : cette viande ainsi préparée rappeloit le goût du lapin.

Après souper, M. Colon nous demanda, en riant, si nous savions ce que nous venions de manger ; c'est du lapin, répondîmes-nous (quoique cependant nous étions certains qu'il n'y en avoit pas dans ce pays), ou peut-être un autre gibier de cette espèce. Oh ! sans doute, répondit-il, et il alla chercher trois peaux qui nous donnèrent bientôt à connoître que le second plat ne contenoit que la chair de trois singes nouvellement écorchés. Voyant alors notre surprise, il nous dit que nous ne devions avoir aucune répugnance d'en avoir mangé ; ma foi, lui dîmes-nous, si nous l'eussions su, nous n'en aurions certainement pas goûté ; mais maintenant, si l'occasion se représentoit, nous ne ferions aucune difficulté d'en manger sans la moindre répugnance. Enfin nous bûmes un coup d'eau-de-vie, après quoi nous le remerciâmes et nous retournâmes à à notre bord, où il voulut bien nous accompagner.

Nous chargeâmes notre bâtiment du bois dont j'ai parlé plus haut, et nous reprîmes notre direction.

Le restant du trajet jusqu'à la mer est très-dangereux par la crainte qu'on a de rencontrer les indiens sauvages qui y exercent la piraterie. Quoique leurs canots ne soient que d'une seule pièce et que par conséquent ils ne puissent contenir qu'un bien petit nombre de personnes, ils ne laissent pas cependant quelquefois de s'emparer des plus grandes barques, d'en piller les marchandises et de tuer même souvent les voyageurs.

Ayant été assez heureux pour arriver à la mer sans avoir été attaqués, nous prîmes la droite, longeant la côte, pour arriver à Carthagène

Arrivés dans le golfe de Darien, et lorsque nous commencions à longer la côte des indiens du Caïman, dont je parlerai plus bas, il se leva un orage des plus violens. On ne peut voir rien de plus beau que le spectacle que nous présentoit les éclairs continuels et sans nombre qui s'élançoient des nuages ; à mesure qu'ils montoient sur l'horison, le ciel étoit tout en feu, et le feu d'artifice le mieux composé n'avoit rien de comparable à ce que l'horison nous présenta pendant l'espace d'une heure. Nous ne soupçonnions pas alors que nous en verrions un autre dans peu de temps bien moins satisfaisant ; mais le capitaine qui en connoissoit mieux le danger et les suites, s'occupoit pendant ce temps là à nous mettre à l'abri, et avec beaucoup de fatigues nous gagnâmes une baie qui est entre *Damanguin* et *Tortugon*. Nous comptions que l'orage passeroit à côté de nous ; il paroissoit en effet en prendre la direction ; mais en un instant un vent des plus impétueux nous assaillit ; les éclairs et le tonnerre reprirent avec tant de violence que nous eûmes toute la peine du monde à carguer et plier nos trois voiles. Ces précautions prises, nous restâmes sur notre cable à lutter toute la nuit contre la violence de ce vent et les mugissemens d'une mer extrêmement irritée, qui menaçoit à chaque instant de nous engloutir.

Notre position devenoit encore plus dangereuse par la proximité de la côte dont j'ai parlé. Notre capitaine ainsi que l'équipage connoissoient si bien le péril qui nous menaçoit, qu'ils pensoient tous au moyen de nous sauver du naufrage ; le danger leur parut même si pressant, qu'on avoit déjà disposé des planches et deux cages à poules que nous avions à bord, pour nous sauver.

Nous étions dans cette affligeante position lorsque l'aurore commença à paroître. Nous tâchâmes de lever l'ancre ; nos efforts furent inutiles ; elle resta à fond.

Malgré la tempête qui nous menaçoit toujours,

mais non pas avec tant de violence, nous fumes forcés, n'ayant pas d'autre ancre, à faire voile. Nous gagnâmes de nouveau le golfe ; et les vents, jusqu'alors déchaînés, s'étant appaisés, nous en fumes quittes pour une grande peur.

Nous cotoyâmes donc le Caïman, dont j'ai parlé plus haut, qui est encore redoutable à cause des indiens du même nom, qui ne s'exerçent qu'à la pêche des tortues et à la piraterie. On a grand soin de mettre dans tous les bâtimens qui les longent de petites pièces d'artillerie et des fusils dont le bruit les épouvante, et empêche que leur grand nombre de bateaux ne viennent à l'abordage ; car s'ils réussissoient à s'emparer du navire, l'équipage deviendroit la victime de leur cruauté.

Il n'y a que les Anglais qui soient respectés par eux. Ils ont un signal tout particulier pour se faire connoître, et ils vont avec toute sécurité échanger de l'écaille contre d'autres objets qui leur sont nécessaires. Ils leur fournissent des armes et leur en enseignent l'usage, comme s'ils vouloient en faire des soldats. Je crois que, par la suite, ils s'empareront de ce pays avec beaucoup de facilité ; et c'est sans doute à quoi tend leur politique. Tandis que toute autre nation ne trouve pas de garantie chez ces indiens, les Anglais y sont comme vénérés ; aussi depuis la Jamaïque ils viennent rendre visite à ces contrées.

Ces sauvages n'ont ni bourgs ni villages ; ils logent dans des cabanes faites d'écorces d'arbres, et ne se couvrent que les parties honteuses ; ils ne vivent que de racines, de blé-d'Inde, de maïs que les femmes font d'abord rôtir, qu'elles broient ensuite sur des pierres plates pour le faire cuire dans l'eau avec de la chair de tortue ou du poisson. Les hommes s'occupent beaucoup de la chasse et de la pêche.

Ils font avec des écorces d'arbres, cousues fort proprement, des canots assez grands pour porter toute leur famille, et assez légers pour s'en charger et les porter quelquefois assez loin, lorsque la rivière offre des obstacles. Chaque hameau ou horde a un chef qui est très-respecté et qui est tenu, lorsqu'ils vont à la

chasse ou à la pêche, d'être à la tête et de diriger le travail ; leurs armes sont des flèches, quoiqu'à présent ils ont des armes que les Anglais leur ont portées, comme je l'ai dit.

Ils sont d'une petite taille, mais bien faits, robustes et adroits ; ils sont fort cruels ; lorsqu'ils ont pris un de leurs ennemis, s'il n'est pas adopté par quelqu'un du village, ils le brûlent vif, le coupent à morceaux et le mangent avec avidité à mesure qu'il rôtit. Ils ont traité avec cette inhumanité brutale beaucoup de pauvres soldats qui se sauvoient de l'armée indépendante.

Après quatorze jours d'une navigation périlleuse, nous parvinmes à nous mettre en sûreté sous le premier fort, nommé *Bocha-Chica*, qui se trouve à l'entrée du port de Carthagène.

Bocha-Chica est un petit bourg près du fort de ce nom, habité par des nègres et mulâtres qui ne s'occupent ordinairement que de la pêche qui forme tous leurs revenus.

Il croit dans ses environs un arbre qui ressemble au cormier, mais dont la feuille est plus grande ; son fruit ressemble aussi à celui de cet arbre, sans cependant être bon à manger ; il contient un noyau en forme d'amande, qui en renferme lui-même un autre d'un rouge éclatant ; on n'a seulement qu'à le faire bouillir pour l'employer à la teinture, et il est presque impossible que sans aucun préparatif, ni d'autre ingrédient, on obtienne un teint rouge aussi beau et d'une si grande consistance que celui-là : on se sert de ses feuilles pour la guérison de la teigne.

Quand l'armée du général Morillo s'empara de Carthagène, elle mit le feu aux quatre coins de ce bourg ; mais on ne tarda pas à le reconstruire.

Le fort dont j'ai parlé étant bâti sur une espèce de roc assez élevé et défendu par soixante pièces d'artillerie de tout calibre, devient presque imprenable tant par terre que par mer ; il est d'ailleurs soutenu par un autre fort qui l'avoisine et qui est construit dans une petite île que la main des hommes a formée au milieu de la mer, et qui est garni d'un même nombre de pièces d'artillerie : tous les deux, situés à une distance de trois

lieues du port de Carthagène, défendent l'entrée de cette ville.

CHAPITRE QUARANTE-TROISIÈME.

Carthagène.— Pêche aux perles.

Carthagène, ville de guerre, grande et très-riche, dans le nouveau royaume de Grenade, est aussi très-commerçante ; c'est la plus forte place de toute l'Amérique méridionale.

Bâtie dans une presqu'île, et ses remparts étant bien garnis de pièces d'artillerie, il est impossible de la prendre par force, si elle veut se défendre. Son faubourg *Gemani* est aussi en entier dans une presqu'île ; il est extérieurement fortifié et communique avec la ville au moyen d'un pont-levis. On diroit que ce sont plutôt deux villes de guerre qui défendent le passage du pont qui les sépare, que la seule ville de Carthagène, de sorte qu'à moins de la prendre par famine, il est inutile de vouloir tenter de s'en emparer.

Le général *Morillo* employa ce moyen, et malgré les pertes considérables qu'il éprouva, il parvint à s'en rendre maître ; les assiégés ne pouvant plus résister à la faim, après avoir mangé jusqu'aux cuirs de leurs fauteuils qu'ils faisoient bouillir, furent enfin obligés de capituler.

Entre la ville et le faubourg il y a une espèce de bassin où les petits bâtimens seulement chargés de provisions ou autres marchandises peuvent entrer. Il est fermé, depuis huit heures du soir jusqu'au lendemain, par trois fortes barrières, défendues par un détachement, de manière que celui qui s'y trouve après cette heure ne peut en sortir, et que ceux qui veulent entrer sont forcés d'attendre l'heure de son ouverture.

Cette place est gouvernée par un brigadier d'armée. Ce poste, du temps que j'y étois, étoit occupé par *Don Gabriel de Torres y Velasco*, homme d'un caractère aussi juste qu'affable, et digne, sous tous les rapports, de ce commandement.

Il y a un évêché suffragant de *Santa-Fé de Bogota*, dont le prélat portoit le titre d'inquisiteur principal

du tribunal qui y siégeoit en 1819, et qui sans doute n'existe plus aujourd'hui. Il y a plusieurs églises très-richement ornées, ainsi que beaucoup de couvens des deux sexes, un beau théâtre, trois hôpitaux et un commandant principal de marine ; on y construit de jolis bâtimens à trois mâts et autres embarcations, enfin il y existe un tribunal de commerce.

Les maisons, presque en général, sont très-bien construites, mais elles sont en brique, à l'exception de quelques-unes en pierre ; les unes et les autres ont trois et quatre étages et d'une belle proportion ; elles sont surmontées de petits pavillons ou donjons en terrasses, où les habitans vont se distraire par la vue du départ et de l'arrivée des bâtimens qui paroissent au loin en mer.

Les rues sont très-longues et fort étroites ; elles ont de chaque côté des trotoirs qui ne laissent dans leur milieu que le passage nécessaire pour une seule voiture. Quand il arrive que deux se rencontrent dans une rue, l'une est obligée de se changer dans une des rues adjacentes et d'y attendre que l'autre ait passé. Il est dommage qu'elles aient ce désagrément, mais on n'a pu l'éviter, pour tirer parti du peu de largeur de la presqu'île.

Les fruits d'Amérique y sont très-abondans, tels que le coco ; les belles oranges et autres productions qui en Europe et même en Amérique servent à se rafraîchir, occasionnent ici la mort des européens ; il faut s'abstenir d'en manger, ou du moins en user avec beaucoup de modération, si on veut éviter les effets prompts et dangereux qu'ils produisent.

La chair de la tortue est la plus estimée dans cette ville, et la pêche qu'on en fait en donne avec profusion ; elle est employée en ragoûts et même en rôti, et de toute manière elle est délicieuse. Les tortues sont fort grandes ; il y en a qui pèsent jusqu'à 300 livres.

On y fait une espèce de gâteau qu'on appelle *Cassava*, dont j'ai déjà parlé, et qui tient lieu de pain aux habitans, à raison de la grande cherté de celui-ci.

Les habitans sont généralement portés pour la musique ; la harpe est l'instrument qui les flatte le plus ;

les hommes et les femmes en pincent très-bien et s'accompagnent dans leurs chants avec beaucoup de méthode.

Ils sont encore très-forts pour la culture, et il est à regretter qu'ils n'aient pas pour s'y adonner des terrains plus étendus que ceux des environs ; dans l'intérieur de leur ville, ils cultivent à force de bras de très-beaux jardins potagers, qu'ils arrosent avec de l'eau de puits.

Le luxe est à son comble dans cette ville, surtout chez les femmes qui se parent fort élégamment ; il y a beaucoup de voitures, et le grand genre est de s'en servir pour se promener hors ville, particulièrement pour aller à une petite lieue de là visiter un couvent bâti sur une hauteur, où est la chapelle de Notre-Dame de la *Popa*, très-vénérée à Carthagène.

Le caractère des habitans est altier, emporté et orgueilleux, et la populace se livre à toutes sortes de vices ; le tabac à fumer et la boisson sont les passions dominantes de l'un et de l'autre sexe ; ceux même de la classe la plus élevée se livrent à ces deux vilains défauts.

La chaleur y est excessive, et les étrangers qui vont à Carthagène essuyent de grandes maladies à leur arrivée dans ce pays ; mais l'européen et surtout le français qui peut résister au climat et qui s'y établit, y est assez bien vu ; s'il est un peu actif et industrieux, il trouve à Carthagène l'occasion de faire sa fortune, car les arts y prospèrent en peu de temps.

Le commerce y est très-important ; il se fait sur tous les articles qu'on y apporte, soit pour la consommation de la ville, soit pour être envoyés de là dans les autres villes de l'intérieur ; quoiqu'elle soit obligée de tirer ses vivres du dehors, ils y sont néanmoins abondans et à bon marché ; le poisson surtout qui y est excellent, se donne presque pour rien.

Une des choses qui enrichit considérablement cette ville est la pêche aux perles ; c'est elle qui fournit celle qu'on appelle *marguerite* ; le coquillage où elle se forme est très-commun dans cette partie de la mer où on en trouve même jusques dans les huîtres, qui y sont d'une

grosseur extraordinaire et souvent des meilleures, aussi la pèche de ces dernières s'y fait par préférence ; enfin cette ville est une des premières de l'Amérique, sous quel point de vue qu'on la considère ; elle n'a d'autre défaut que celui d'être mal saine pour les étrangers, à cause de la chaleur excessive qui y règne ; mais les gens du pays la supportent sans incommodités, par l'habitude qu'ils en ont contractée dès leur naissance.

Je ne doute certainement pas que plusieurs de ceux qui ont voyagé dans l'Inde ou en Amérique, n'aient donné des détails très-exacts sur la manière dont ils ont vu ou appris que ce faisoit la pèche aux perles; mais comme elle peut varier suivant les localités, et que d'ailleurs le lecteur pourroit ne pas la connoître, je crois devoir lui indiquer le mode qu'on emploie sur la côte du Darien.

Cette pèche est d'une grande dépense et très-périlleuse en même temps, soit parce qu'elle dure deux ou trois mois entiers sans interruption, soit par le grand nombre d'hommes qu'elle exige ; aussi, avant de s'engager tout-à-fait, on commence par un essai qui fait à-peu-près connoître les résultats qu'on peut en espérer.

Tous les pêcheurs se tiennent prêts le jour indiqué: c'est ordinairement vers le mois de mars que les naturels de la côte de *Panama* ou du *Darien* commencent la pèche. La dernière qui s'y fit eut lieu à la fin de 1818, et il y avoit à cette époque plusieurs années qu'on ne l'avoit faite.

L'équipage de chaque barque est de 20 à 25 hommes, parmi lesquels il y a huit plongeurs, dont chacun a un aide qu'on nomme *pêcheur assistant*. Chaque barque est tenue de payer un grand tribut au gouverneur de la province ; une seule pêche suffit souvent pour l'enrichir. Tous les dix jours on pêche un jour entier au profit du maître de la barque ; la prise des autres jours se partage, par tiers, entre les assistans, et le reste appartient aux plongeurs.

Quand le temps de la pèche arrive, toutes les barques réunies, formant une flotte, s'avancent en mer, jusqu'à ce qu'elles trouvent 8 à 10 brasses d'eau, vis-à-vis d'une grande montagne qu'on découvre bien avant dans les terres.

L'expérience leur a appris que c'étoit là le meilleur parage et celui où la pèche étoit la plus abondante. Lorsqu'ils y sont arrivés, faute d'ancre, ils jettent une grosse pierre qui leur en tient lieu.

Chaque plongeur est obligé de s'attacher au dessous du ventre une pierre épaisse de 4 à 5 pouces, longue d'un pied et taillée en forme d'arc ; il s'en sert en forme de lest pour n'être pas emporté par le mouvement de la mer, et agir avec plus de facilité au travers des flots ; il attache en outre à un de ses pieds une autre pierre assez pesante qui l'entraîne en un instant au fond de la mer : comme les huîtres sont fort souvent attachées aux rochers, il entoure ses doigts de petites bandes de cuir, crainte de se blesser en les prenant ou les arrachant avec violence ; il y en a aussi qui se servent de petites fourchettes de fer, faites exprès pour le même usage ; ils ont encore chacun un sac suspendu à leur cou, et une longue corde dont l'un des bouts est attaché au bord de la barque ; ce sac est destiné à recevoir les huîtres qu'on ramasse pendant la pêche, et la corde à retirer les pècheurs lorsque leurs sacs sont pleins, ou que tout autre motif les force de remonter ; au signal qu'ils reçoivent et par le moyen d'une manœuvre, ceux qui sont dans la barque tirent la pierre que les plongeurs ont attachée aux pieds, lorsqu'ils sont descendus au fond.

C'est dans ce triste équipage que ces malheureux se précipitent et qu'ils descendent quelquefois à 50 ou 60 pieds de profondeur. Dès qu'ils touchent le fond, ils courent de tous côtés sur le sable et parmi les pointes des rochers, arrachant avec précipitation les huîtres qu'ils rencontrent sur leur chemin. A quelque profondeur qu'ils soient, ils découvrent ce qui se passe dans la mer avec la même facilité que s'ils étoient sur terre. Ils voient souvent des poissons monstrueux, dont quelques-uns d'entr'eux sont quelquefois dévorés.

Les bons plongeurs demeurent ordinairement sous l'eau une demi-heure ; les autres, c'est-à-dire les assistans, n'y restent qu'un quart-d'heure. Ils retiennent simplement leur haleine, sans employer d'autres

moyens pour cela ; ils ne sont redevables qu'à la f
de cette force presqu'incroyable. Dès qu'ils se s
pressés de sortir de l'eau, ils tirent la corde à laquelle leurs sacs sont attachés, et s'y attachent eux-mêmes fortement avec leurs mains; alors les matelots qui sont dans la barque les retirent et les déchargent de leur pêche, qui est quelquefois de 4 à 500 huîtres, quelquefois moins, suivant leur bonne ou mauvaise fortune.

Parmi les plongeurs, quelques-uns se reposent un moment pour se rafraîchir à l'air; d'autres n'en ont pas besoin, et replongent de suite pour continuer ainsi sans relâche ce violent exercice. Ils ne font que deux repas par jour, l'un le matin avant de se mettre à la mer, et l'autre le soir, quand ils sont obligés de gagner le rivage.

C'est sur ce rivage que toute la flotte, qui est souvent composée de 200 barques, vient décharger le produit de sa pêche. Les huîtres sont portées dans une infinité de petites fosses de cinq à six pieds en carré, creusées dans le sable, où on les amoncèle quelquefois de la hauteur d'un homme. On les laisse dans cet état jusqu'à ce que la pluie, le vent ou le soleil les obligent de s'entr'ouvrir d'elles-mêmes, et les fassent ainsi mourir ; alors la chair se pourrit et se sèche, et enfin on en retire plus facilement les perles qui tombent toutes dans la fosse à mesure qu'on en sort les écailles, dont l'extérieur ressemble à celui des huîtres communes, mais dont l'intérieur se distingue par des couleurs plus argentées et plus brillantes.

Quand on a purgé les fosses des immondices les plus grossières, on crible plusieurs fois le sable pour en séparer les perles. Il s'en perd cependant beaucoup, surtout des plus petites ; elles sont toutes naturellement blanches, mais plus ou moins, suivant la nature de l'huître.

Comme je ne suis point naturaliste, je n'entreprendrai point d'expliquer comment les perles naissent dans les huîtres. Je me bornerai simplement à dire que j'ai plusieurs fois mangé de ces huîtres que les pêcheurs font sécher pour les conserver plus long-

pps, et que je les ai trouvées fort bonnes, surtout lorsqu'elles sont assaisonnées avec de l'huile, du vinaigre et du poivre; on en fait aussi d'excellentes soupes.

On trouve des perles de mer de la grosseur d'une petite noix, et fort curieuses. J'en achetai un jour à un pêcheur 223 de la grosseur d'un pois, que je lui payai avec seize mouchoirs de coton en couleur, trois pièces de nankin, cinq aunes de perkale, et un pantalon de toile-coton, le tout pouvant me revenir à 90 francs.

Je vendis quelque temps après ces mêmes perles la somme de 900 francs, et si je les avois gardées plus long-temps j'en aurois retiré un plus grand bénéfice.

Le hasard m'en fit acheter une autre fois sept à deux femmes de pêcheurs, que je leur payai moitié en poudre d'or et moitié en marchandises; elles étoient aussi grosses qu'une noisette ordinaire, et parmi elles il s'en trouvoit une très-curieuse; un oiseau y étoit naturellement dessiné avec tout l'art qu'auroit pu employer le meilleur peintre. Je vendis cette perle à *Montequebay*, à un marchand anglais, qui m'en donna 800 francs; il me dit, après l'avoir achetée, qu'il l'auroit payée 200 francs de plus. Il m'assura avoir souvent acheté des perles, mais n'en avoir jamais vu d'aussi curieuses; je lui vendis les autres, mais non pas à un si fort prix; il me les acheta néanmoins (les six autres) la somme de 1,600 francs. Je gagnai donc sur cette vente 2,100 francs; et si j'eusse réellement bien connu la valeur des perles, je pouvois gagner au moins 36,000 francs; car j'eus beaucoup d'occasions sur la côte de Panama d'en acheter en quantité.

Quoiqu'on trouve des perles dans plusieurs petites rivières, celles de la mer sont les plus grosses et les plus estimées. Ces dernières ne perdent jamais leur éclat ni leur poids; les autres au contraire deviennent jaunâtres, ou d'une blancheur pâle et effacée.

Carthagène offre tant de ressources, qu'il s'y rend un nombre infini d'étrangers. A l'époque où le gé-

néral Morillo en fit le siège, il y avoit plus de quatre cents Français qui y jouissoient dans un moment si critique de la plus grande considération. Non seulement ils gouvernoient plus que les habitans les affaires de la ville, mais ils prenoient encore toutes les dispositions pour la defendre ; un d'eux, M. *Labatut*, fut même nommé général en chef. Ce furent les Français qui soutinrent le plus long-temps, et qui par leur exemple inspiroient du courage aux plus foibles. Sans la famine qui affligeoit la ville, le général auroit été obligé de se replier, si toutefois il lui eût resté assez de forces pour le faire sans danger ; car la place, imprenable par sa position, étoit encore défendue par plusieurs forts, tant par mer que par terre, et par une citadelle qui, bâtie sur un rocher élevé, à un demi-quart de lieue de la porte de terre de *Gemani*, en défend également l'approche de toute part.

Les assiégeans n'auroient pu vaincre les obstacles qui s'opposoient à leurs projets, s'ils n'avoient réussi à trouver la ville dépourvue de vivres. Ils profitèrent de ce hasard ; et les habitans, au nombre de 32,000, furent contraints de céder à la nécessité.

Les Français alors prirent le parti de s'embarquer avec de grandes richesses pour la Jamaïque, et n'attendirent pas que le général les remerciât du grand dévouement qu'ils avoient montré pour soutenir la cause de l'indépendance. Je suis porté à croire qu'ils agirent prudemment en quittant une ville dont ils auroient pu payer la défense au prix de leur sang, car le général n'étoit pas souvent d'humeur à pardonner, surtout à des Fançais.

En 1819, cette place étoit gardée par 4,000 Espagnols très-mal soldés et mal nourris. On ne leur donnoit pour toute ration que du *cassava*, quelques racines, et un peu de viande salée.

N'ayant plus rien à dire, au sujet de Carthagène, qui puisse intéresser le lecteur, je vais passer au chapitre suivant.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRIÈME.

Départ de la côte-ferme pour l'île de Cuba.— La Jamaïque.— Montequebay.— Kinsgton.— Santa-Lucia.

Après m'être acquitté du mieux qu'il m'a été possible des promesses que j'avois faites au lecteur, il ne me reste plus qu'à solliciter de nouveau sa bienveillance pour le récit que je vais lui faire des circonstances de mon retour.

Je quittai donc la côte-ferme de l'Amérique méridionale, qui a fait jusqu'à présent le sujet de notre entretien, et m'embarquai à *Carthagène*, pour l'île de *Cuba*, sur le même bâtiment, *Notre-Dame de la Popa*, qui m'avoit porté dans cette ville. Je vais donner un aperçu de ce que je remarquai tant dans une partie de cette île que dans celle de la Jamaïque, où je fus forcé de m'arrêter malgré moi, comme le lecteur le verra par la suite.

La nuit même de notre départ nous fûmes assaillis par une tempête des plus affreuses ; les vents d'une part, et l'agitation des flots de l'autre, étoient également épouvantables. Nous voulions retrograder et rentrer dans le même port, ou tout autre ; mais cela nous fut impossible ; nous ne pouvions pas même faire côte, tant les vents et l'orage nous jettoient au large. Nous fûmes dix jours consécutifs dans une lutte continuelle contre ces élémens furieux, avec un bâtiment si foible, qu'à chaque instant nous voyons la mort devant nous. Ce qui nous déconcertoit le plus encore, c'est que nous ne découvrions la terre nulle part. Nous eûmes enfin le bonheur de reconnoître que nous étions près de la Jamaïque où nous nous efforcions d'arriver avec beaucoup de peine et de dangers inévitables, et manquant même d'eau depuis deux jours, de sorte que nous étions cruellement tourmentés par la soif.

Nous prîmes donc terre à *Montequebay*, qui n'est éloigné de Carthagène que de cinq jours de navigation, et qui est une petite ville, sur le bord de la mer, à 25 lieues de *Kingston*, capitale de la Jamaïque. Nous

y relâchâmes huit jours, pour continuer ensuite notre voyage.

En partant de cette ville, à neuf heures du soir, à peine avions-nous fait une lieue, que le bâtiment toucha sur les brisans, d'où toutes nos manœuvres ne purent le dégager. Voyant notre perte infaillible, je proposai au capitaine d'aller à la ville demander du secours : ma proposition fut acceptée avec la plus grande approbation de sa part ; je fus chargé de cette commission et par ce moyen nous sauvâmes le navire.

Je voyois que c'étoit vouloir trop hasarder que de continuer un voyage sur un bâtiment aussi frêle, qui, jusques là, nous avoit fait craindre plusieurs fois pour notre vie. Je me décidai à le laisser partir et à en retirer mes marchandises, que je fis conduire de nouveau à *Montequebay*, jusqu'à ce que une occasion plus sûre se présentât. Me voilà, sans y penser, à la Jamaïque, île à 24 lieues, ouest, de Saint-Domingue, de 50 lieues de long sur 20 de large, et 150 de circuit.

Son territoire est très-fertile, et abonde en sucre, cacao, coton, tabac, canelle, café et autres productions précieuses qui sont d'un grand intérêt pour le pays ; on y fabrique du rhum en grande quantité.

Les rivières sont très-poissonneuses dans toute l'île qui est presque partagée dans le centre par une chaîne de montagnes, qui sont habitées par des nègres marrons, à qui les Anglais qui y gouvernent fournissent tout, jusqu'aux munitions, pour les satisfaire, et éviter par là les troubles et les incursions qu'ils pourroient occasionner dans la ville ainsi que dans les campagnes. Ces montagnes sont connues sous le nom de *montagnes bleues*.

Kingston en est la capitale : c'est là que les marchands de la côte-ferme vont en grand nombre porter de l'or monnoyé ou en poudre pour des marchandises d'Europe. Cette spéculation rapporte certainement à ces derniers de gros bénéfices, car une fois rendus chez eux ils gagnent au moins cent pour cent et quelquefois plus sur ces marchandises.

Le commerce est très-florissant dans cette ville ; tout y est en abondance, mais les vivres y sont très-

chers; les légumes et les transports y sont également à un prix exhorbitant, ainsi que les chambres garnies.

Les maisons sont belles, les rues très-longues, mais étroites et mal pavées; les environs surtout sont très-agréables et à proportion plus jolis que la ville, car les maisons de campagne, quoique construites en bois, ressemblent à de petits palais, tant par la beauté de leur structure que par les commodités qu'elles réunissent.

Cette île est sujette à des tremblemens de terre très-fréquens, surtout en février et mars; la pluie qui est presque ordinaire, y tombe avec une extrême violence pendant les mois d'octobre et de mai.

L'excessive chaleur qui y règne rend le climat mal sain et peu favorable aux européens; mais ce qui le rend un peu supportable, ce sont les brises de mer qui arrivent tous les matins; il y fait des éclairs presque tous les soirs, mais sans beaucoup de tonnerre; néanmoins lorsqu'il se fait entendre il est épouvantable.

Santa-Lucia est encore une petite ville très-jolie, dans la même île, située au bord de la mer; elle produit aussi en abondance les mêmes denrées que *Kingston*, et s'enrichit du commerce qu'elle fait sur tous les articles.

Les vivres y sont également chers; la plupart des habitans se nourrissent de racines; ils mangent aussi beaucoup de poisson et de viandes salées, et boivent beaucoup de rhum.

Les maisons sont bien bâties, mais les rues sont, comme à *Kingston*, fort étroites; les environs sont couverts de cabanes où logent les nègres, au milieu desquelles on distingue les habitations des maîtres, construites avec beaucoup de goût. Les nègres sont employés à la culture de la terre; mais que leurs pénibles travaux sont mal récompensés des Anglais! Non contens de les mal nourrir, la plupart d'entr'eux ne leur accordent qu'un jour dans la semaine pour travailler pour leur compte, afin de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leurs familles. Ceux qui

les commandent les pressent au travail à tout instant, les battent sans pitié à toute outrance, et semblent faire moins de cas de leur vie que de celle d'un animal.

Cependant que deviendroit le commerce de la Jamaïque et des autres îles sans le secours de ces malheureux! Ce sont eux qui travaillent la terre, comme le font les bœufs en Europe; ce sont eux qui plantent le coton, le café, les cannes à sucre, et enfin une infinité d'autres plantes qui font prospérer le commerce; et, pour prix de leurs peines et de leurs fatigues, on les punit, au moindre manquement, de la manière la plus cruelle et la plus barbare. On n'a pour eux d'autres égards que ceux qu'on a pour les animaux en Europe, c'est-à-dire qu'on leur permet tout pouvu qu'ils s'acquittent très-exactement de leurs devoirs; qu'on leur passe la polygamie pourvu qu'ils aient beaucoup d'enfans et qu'ils travaillent beaucoup sans être malades: voilà en quoi ils peuvent contenter leurs maîtres, qui ne demandent rien de plus. Mais, souvent, lassés et indignés des traitemens inouis que des commandeurs ivrognes, déraisonnables et barbares exercent sur eux, et se voyant plus inhumainement traités par eux que par leurs maîtres, ils perdent patience, et, dans l'excès de leur rage, ils se réunissent, se jettent sur ceux qui les ont maltraités, les tuent et les mettent en pièces, et quoiqu'ils soient certains d'être punis d'une manière cruelle, ils comptent pour beaucoup de s'être vengés de leurs bourreaux. Leur révolte ne demeure pas long-temps impunie; elle n'est pas plutôt connue que les maîtres des habitations courent aussitôt aux armes, et en font souvent un horrible carnage; ceux qui ont le malheur d'être pris sont conduits en prison, où on les charge de fers, et sont ensuite condamnés à être mis dans une cage de fer, où on les laisse mourir de rage et de faim. Il faut avouer que ces supplices font frémir l'humanité; mais on doit convenir aussi que les blancs des îles, de quelque nation qu'ils soient, sont obligés d'en venir aux plus dures extrémités pour leur inspirer de la

crainte et du respect, et pour ne pas devenir eux-mêmes victimes de la fureur de ces malheureux qui, étant quinze contre un blanc, sont toujours prêts à se révolter, à tout entreprendre et à commettre les crimes les plus horribles pour recouvrer leur liberté. On assure que dans les contrées espagnoles et françaises les esclaves ne paroissent pas si méchans; cela pourroit venir de ce qu'ils ne sont pas d'abord en si grand nombre, qu'ensuite ils sont traités avec plus de douceur, et qu'enfin ils sont élevés dans une religion qui leur inspire des sentimens plus humains. Quoiqu'il en soit, et bien que l'humanité doive partout être protégée, je ne crains pas de dire que ces malheureux esclaves doivent être traités avec la dernière rigueur lorsqu'ils méditent la révolte; et sans approuver les actes de cruauté que les Anglais peuvent exercer contr'eux, je soutiens qu'ils ont raison de les punir sévèrement et de les effrayer par la crainte des châtimens les plus inhumains. La conduite que ces malheureux ont tenue envers les blancs de Saint-Domingue atteste les excès auxquels ils pourroient se livrer encore, et ne prouve que trop ce que j'avance.

J'ai vu bien des personnes dans la côte-ferme se livrer à la boisson, mais je n'en ai vu nulle part qui s'y abandonnent avec autant d'excès que dans cette ville. Les gens de toutes les classes y boivent le rhum comme si c'étoit de l'eau, et je puis assurer que le moindre de ces buveurs de rhum lutteroit avec avantage contre le plus grand buveur de vin en France; aussi tous les habitans sont extrêmement rouges, et ont ce que nous appelons une figure rubiconde. Le vin y est très-cher à cause des droits d'entrée.

Toutes les routes sont superbes dans cette île, ce qui fit qu'à mon retour par *Montequebay* je me déterminai à faire le voyage à pied, quoique j'en fusse à une distance de six lieues.

Montequebay est, comme je l'ai dit, une petite ville où je devois attendre une occasion favorable pour reprendre mon voyage à *Cuba*.

Cette ville a les mêmes revenus que les précédentes, et le terroir produit en outre beaucoup de racines du pays, dont la plupart des habitans se nourrissent; les fruits d'Amérique y sont en abondance, particulièrement les *cocos*, qui y viennent extraordinairement gros; le poisson y est aussi très-commun.

Le rhum qu'on y fabrique est d'une qualité supérieure à celui des autres endroits de la même île; les amateurs trouvent de quoi se régaler copieusement dans cette ville, et certes ce n'est pas ce qu'ils manquent de faire, car il est bien facile d'y trouver des hommes plus remplis de rhum que d'eau : on croiroit que ces individus sont des tonneaux ambulans.

Il y a deux temples protestans dont la construction est remarquable.

Les environs sont fort agréables; ils sont embellis par une quantité prodigieuse de citronniers et d'orangers dont le fruit est exquis, et par une infinité de maisons de campagne, construites au milieu des prairies.

Nous fîmes ce trajet fort heureusement, et sans éprouver le moindre contre-temps; nous débarquâmes le troisième jour à *Mansanillo*.

CHAPITRE QUARANTE-CINQUIÈME.

Ile de Cuba.—Mansanillo.—Ballame.—Le Cané.—Santiago.

Mansanillo est une espèce de port ou de baie défendu par un petit fort, où les bâtimens de la Jamaïque vont chercher du bois de construction et d'autres pour la menuiserie.

Ce bourg, qui est très-grand, est aussi construit du même bois, et les maisons sont couvertes de feuilles larges et fort grandes qui proviennent d'un arbre élevé et droit comme le palmier.

Les vivres y sont rares et par conséquent à un très-haut prix; la plupart des habitans se nourrissent de racines du pays et de bananes.

Les environs de *Mansanillo* sont couverts de bois très-précieux propres à la confection des meubles, et on y trouve une grande quantité de ruches dont le miel et la cire donnent de grands revenus à l'endroit; le poisson est encore un article qui lui en produit d'assez considérables; on le sale et on l'envoie à *Santiago*, la capitale, où il trouve sa consommation.

La plupart des habitans sont mulâtres ou quarterons, et ont en général des mœurs irrégulières; ils sont pleins de défauts, se livrent avec excès à la boisson, et ne laissent jamais échapper l'occasion de se distinguer par des larcins; les femmes, à l'exemple des hommes, s'abandonnent aux mêmes vices et surtout au libertinage; tout ce qui est cependant d'un rang distingué s'abstient de ces excès.

Au mois d'octobre 1819, les indépendans firent une descente dans cette contrée et voulurent s'emparer du bourg; le petit fort, armé seulement de six pièces d'artillerie, fit une telle résistance et seconda si bien le courage des habitans, qu'ils furent forcés de plier bagage et de se retirer en toute hâte avec une perte de huit hommes.

Dans la confusion qui régnoit, et qui étoit assez naturelle, les négocians emballèrent au plus vîte leurs marchandises, craignant le pillage des indépendans, s'ils parvenoient à se rendre maîtres du bourg.

Je fis donc comme les autres, et pour mettre mes effets plus en sûreté, je les confiai à des personnes qui m'offrirent leurs services, avec promesse de me les conserver avec le plus grand soin; mais, hélas! je fus bien dupe de ma bonne foi; le dépôt fut violé à tel point que je n'ai jamais revu ce que je leur confiai. Ce dépôt formoit la majeure partie des objets que je venois d'acheter à *Montequebay*. Cette perte, jointe à tant d'autres que j'avois déjà essuyées, me gêna beaucoup; je ne pus la supporter de sang-froid, mais il fallut s'y résoudre et prendre patience.

Voyant que ce bourg m'avoit été si funeste, je résolus d'aller à *Santiago*, en passant par le *Ballame*.

Je mis en effet ce projet à exécution, mais avec beaucoup de peine, à cause des mauvais chemins qui sont presque impraticables par la boue dont ils sont encombrés ; il seroient cependant très-agréables, pour peu qu'ils fussent entretenus, car ils sont depuis *Ballame* jusqu'à *Mansanillo* bordés d'orangers, de citronniers, de guayaviers et d'autres arbres précieux et aromatiques.

Le *Ballame* (mouillez l'*l*) est une ville bâtie dans une plaine charmante et fertile en coton, cannes à sucre, café et tabac. Cette plaine produit encore beaucoup de maïs, de racines, de bananes et quelque peu de riz. La distance de cette ville à *Mansanillo* est de quatorze lieues.

Le tabac, qui y est d'une qualité supérieure à tout autre, et dont la consommation est très-forte, fait la principale branche de son commerce.

On y cueille enfin beaucoup de *llarey* (mouillez les *ll* en les prononçant), qui ne sont autre chose que des feuilles semblables à l'artichaut, avec la différence qu'elles sont plus larges et deviennent jaunes en séchant. Ces feuilles sont fort estimées et employées à la confection des chapeaux et des nattes, et sont pour l'endroit du plus grand prix.

La ville a près d'une lieue de longueur, mais elle est fort étroite ; elle est gouvernée par un lieutenant-colonel. Celui qui y étoit de mon temps étoit natif de la Havanne ; il étoit très-affable et d'une grande probité, protégeant surtout les étrangers autant que le permettoient les devoirs de sa charge.

La rivière qui y passe est large et la plus considérable de toute l'île ; l'eau en est excellente.

Les habitans ont en général un mauvais caractère; ils sont méchans et vicieux ; le jeu, le tabac et la boisson sont leurs plus chères idoles. Les femmes y sont assez jolies, se costument très-bien et avec autant et même plus d'élégance qu'à la capitale, dont je parlerai plus bas ; mais elles ont le grand défaut de boire et de fumer trop souvent ; sur ces deux points elles tiennent tête à l'homme le plus décidé.

Ils ont pour coutume, lorsqu'un ou plusieurs étran-

gers entrent dans leurs maisons, soit pour affaires de commerce, soit par forme de visite, de leur faire beaucoup d'honnêtetés, mais plutôt dans des vues d'intérêt que par le plaisir de les recevoir; le maître ou la maîtresse leur fait servir à l'instant des cigarilles en papier ou même des cigarres par des esclaves; ensuite un d'eux apporte une bouteille presque vide d'eau-de-vie ou de rhum, et l'usage étant d'offrir à boire à tous ceux qui sont dans la maison, il arrive souvent que la bouteille est vidée avant que toute la société ait été servie.

Le maître appelle alors un esclave, et par un coup-d'œil qu'il lui lance, celui-ci vient demander à l'invité de l'argent pour aller chercher de l'eau-de-vie ou toute autre liqueur, en observant que si on lui donne quelque grosse pièce il fait son profit du reste.

Après que toute la société a été servie, les maîtres de la maison l'invitent à dîner ou à souper. Leur table est à la vérité très-propre et bien assortie d'argenterie; mais on y chercheroit vainement des objets bien plus agréables, c'est-à-dire du pain et du vin.

On remplace donc le premier par la *cassava* et autres racines du pays, boucanées ou rôties, et par du riz bouilli avec une grande quantité de piment rouge bien moulu, si épais et si piquant qu'il seroit dans le cas de constiper celui qui, par nature, n'en a jamais connu les symptômes. Après celui-ci on en sert un autre, dont la vue seule suffit pour dégoûter celui qui n'a pas coutume d'en manger; ce grand plat consiste en racines d'iguames, bananes, avec quelques petits morceaux de viande salée; le tout cuit ensemble.

Le vin est remplacé par l'eau, qu'on sert dans de belles caraffes anglaises.

Si par hasard l'invité n'est pas accoutumé à une pareille cuisine, il ne peut se dispenser d'envoyer chercher tout ce qui manque, et par ce moyen il satisfait à l'invitation de ses hôtes, qui n'ont d'autre but que de vivre aux frais des voyageurs.

Après le repas, les esclaves apportent de nouveau des cigarres, et c'est alors que fumant tous en gé-

néral, ils continuent de boire jusqu'au moment de faire la *siesta*, dont j'ai parlé au chapitre de *San Miguel de Tucuman*. Ils se réveillent au bout de deux ou trois heures, et reprennent d'autres cigarres. Quelques momens après on sert du café, qu'il faut prendre pour n'être pas ridicule ; et immédiatement après, les demoiselles de la maison commencent à pincer de la guitare et à chanter des chansons assez indécentes : c'est ainsi que la plupart des habitans passent leur vie.

On trouve dans les environs de cette ville un insecte imperceptible, qu'on nomme *arador*, qui afflige singulièrement les habitans, et surtout les femmes ; une fois introduit dans la chair, il excite des démangeaisons insupportables, et plus on se gratte plus il sort de petits boutons semblables à ceux de la gale.

Il y a des femmes qui, par négligence, ont tout le corps couvert de croutes si dégoûtantes que quelqu'un qui ne sauroit pas d'où elles proviennent les regarderoit comme atteintes de quelque maladie contagieuse ; cependant rien n'est plus facile à guérir : un peu de tabac, détrempé dans de l'urine, suffit pour cela. En frottant avec ce remède les parties attaquées, il dessèche l'humeur et chasse l'insecte qui la produite.

Il fait très-chaud dans cette ville comme dans tout le reste de l'île. Après y avoir traité quelques affaires, je repris ma marche pour *Santiago*, où le sort me fit éprouver de nouveaux revers dans le moment où je croyois les avoir tous épuisés.

Arrivé dans cette ville, j'y cherchai de suite un local convenable pour m'y installer. Vis-à-vis de mon logement se trouvoit une maison qu'habitoit une famille distinguée par sa naissance et ses richesses, et j'y voyois souvent paroître une demoiselle qui me fixoit toujours avec une grande attention. Si quelquefois nos regards se rencontroient, j'éprouvois une émotion dont la violence m'avoit été jusqu'alors inconnue, et je m'apercevois que celle qui la causoit en éprouvoit une tout au moins aussi forte. Je sentis

bientôt que sa présence m'étoit nécessaire et qu'elle brûloit d'un même désir. Je tâchai donc de m'introduire dans cette maison, croyant que cette demoiselle en étoit la fille ; mais je fus bientôt détrompé en apprenant qu'elle étoit de *Mansanillo*, qu'elle appartenoit à une famille aussi riche que distinguée, et qu'elle n'étoit à *Santiago* que pour y passer quelque temps.

Dès notre premier entretien elle me donna tous ces renseignemens, et me confirma dans l'opinion que j'avois de ses sentimens pour moi. Nous nous jurâmes une amitié réciproque ; nous nous promîmes de ne vivre que l'un pour l'autre, et après quelqu'autre entrevue, nous conclûmes de nous unir par les liens du mariage.

Nous fîmes part de nos intentions au chef de la famille chez qui elle étoit ; celui-ci, bien loin d'en témoigner de la surprise, nous encouragea au contraire dans nos projets, et se chargea en conséquence d'écrire à ses parens.

Nous attendions avec impatience cette réponse tant désirée ; mais ce fut en vain : ils ne répondirent point. Je m'aperçus, peu de jours après, que ses hôtes n'étoient plus du même sentiment, sans savoir cependant à quoi nous pouvions attribuer ce changement. Alors, sollicité par la demoiselle elle-même, je la fis sortir de cette maison pour la constituer en dépôt dans une autre, ainsi que cela se pratique dans le pays, jusqu'à ce que les parens eussent consenti à notre mariage.

En attendant je vaquois à mes affaires de commerce, et je fis des voyages, avec des marchandises, au *Cobre* et au *Cané*, que je vais faire connoître.

Le *Cobre* est un bourg à quatre lieues de *Santiago*, très-abondant en mines de cuivre, d'où il tire son nom, car, en espagnol, *cobre* signifie cuivre. Ses environs fournissent aussi quelques mines d'or, mais l'exploitation n'en est pas permise.

Il y passe une rivière où l'on trouve des pierres précieuses d'une grande valeur, ce qui, joint au cuivre, enrichit fortement l'endroit.

Il y a une chapelle fort riche, dédiée à Notre-Dame du Rosaire, située sur une grande hauteur, où, le 15 du mois d'août, se rendent presque tous les habitans de l'île pour célébrer la fête.

L'usage est d'y aller en pélérinage ; mais j'ose assurer, parce que j'en suis certain, que c'est plutôt pour se divertir que par dévotion qu'on fait ce voyage, et que pendant les huit jours que dure la fête, les pélerins s'amusent plus que dans tout le reste de l'année. La boisson et le libertinage occupent plus ces dévots que Notre-Dame du Rosaire, et il n'est guère de jours qui ne se terminent par de sanglantes querelles, en faisant usage de couteaux de chasse.

Ce bourg profite de toutes ces occasions pour faire payer à un prix énorme les fantaisies des pélerins. Les vivres y sont à un si haut prix, qu'une poule rôtie me coûta 13 fr. 75 c.

Les habitans sont hautains et d'une fierté à toute outrance ; en général leur caractère est méchant, et ils ont les mêmes vices que ceux de *Ballame.*

Le *Cané* est encore un bourg à deux lieues de la ville, où on célèbre également des fêtes, surtout dans le mois de décembre, et qui attirent un grand concours de personnes de toutes les parties de l'île.

Ces assemblées ont pour principal objet de réunir toutes sortes de jeux, et tout le temps que ces fêtes durent l'or y circule si abondamment qu'on prendroit les maisons où les jeux sont établis pour des trésoreries.

Le jeu n'absorbe cependant point tous les momens, comme au *Cobre ;* la bonne chère et la débauche y font diversion de temps en temps.

L'abondance de l'or rend les habitans fiers ; ils croient être au-dessus des autres hommes, et s'imaginent qu'après eux rien n'est parfait. Leurs mœurs ne sont cependant pas plus régulières qu'au village précédent. Les vivres y sont également très-chers.

Un mois et demi s'étoit déjà écoulé, et quoique nous n'eussions pas encore obtenu de réponse des parens de la demoiselle, auprès desquels nous faisions

des instances réitérées pour hâter notre hymen, nous comptions sur leur consentement, et nous pensions que leur silence ne pouvoit s'interprêter qu'en notre faveur, puisque nul obstacle ne s'opposoit à notre mariage, lorsque en nous berçant de ces agréables pensées, nous vîmes tout-à-coup nos espérances s'évanouir et disparoître pour toujours.

Le brigadier d'armée *Don Eusebio Escudero*, gouverneur de *Santiago*, m'envoya chercher par un *Alcalde de Barrio* (espèce de commissaire de police), sous prétexte d'examiner mes passe-ports. J'obéis à cet ordre, sans savoir que penser de cette invitation ; car pour ce qui regardoit mes passe-ports, il les avoit vus lui-même et les avoit trouvés parfaitement en règle quand je fus les présenter chez lui.

Arrivé au gouvernement, je fus introduit au secrétariat où on me les remit, et je me rendis auprès du gouverneur : celui-ci, d'un air grave et dédaigneux, qui me laissoit entrevoir quelque chose de sinistre, me questionna sur mon arrivée, et finit par me dire que mes passe-ports avoient été délivrés l'un à Carthagène et l'autre à la Jamaïque, et que par conséquent ils n'étoient d'aucune valeur dans son gouvernement. Je lui observai alors que ce n'étoit point ma faute et que je ne devois pas en supporter la peine ; que d'ailleurs il n'avoit qu'à me prescrire ce qu'il falloit que je fisse pour remplir l'objet de ses désirs, que j'étois prêt à lui obéir en tout, et à me justifier, dans le cas qu'il eût quelques soupçons sur ma conduite. Il resta quatre à cinq minutes sans me répondre, se promenant dans la salle, et me toisant de temps en temps de la tête aux pieds.

Le morne silence qu'il gardoit, les regards détournés qu'il lançoit sur moi, en passant, avoient quelque chose de mystérieux qui me fit présager de nouveaux malheurs.

Il rompit enfin le silence en m'ordonnant de sortir et d'attendre au secrétariat qu'il eût pris sa détermination.

Je sortis en effet pour attendre la décision d'une affaire qui m'intriguoit d'autant plus que je ne savois à quoi en attribuer la cause.

Je ne restai pas long-temps absorbé dans les réflexions que faisoient naître en moi les ordres énigmatiques de ce magistrat ; l'arrivée de la demoiselle, accompagnée de ce même *Alcalde de Barrio*, vint m'en sortir, pour me plonger dans des conjectures plus obscures encore.

Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me demanda, toute en pleurs, ce qu'on vouloit faire de nous : je lui répondis de ne point s'inquiéter, puisque nous n'avions d'autre crime à nous reprocher que celui de nous aimer ; que nous avions d'ailleurs suivi toutes les formalités d'usage pour effectuer notre union, et qu'étant prêt moi-même à l'épouser à l'instant, sans plus différer, on ne pouvoit plus exiger rien de nous.

L'*Alcalde* nous dit de le suivre pour aller parler au gouverneur. Celui-ci demanda, aussitôt après notre entrée, si cette demoiselle étoit celle mise en dépôt, et sur la réponse affirmative du premier, s'adressant à moi d'un ton railleur, il me demanda par quelle autorité j'avois constitué cette demoiselle en dépôt, et quel étoit mon but. Je lui répondis naïvement ce qui en étoit : que l'usage établi dans le pays m'autorisoit à en agir ainsi, jusqu'à ce qu'on eût obtenu le consentement des parens auxquels nous avions écrit et fait écrire, et qu'enfin nous n'attendions que leur réponse pour célébrer notre hymen. C'est fort bien, répondit-il.

Vous vous aimez donc réellement et vous ne désirez en ce moment que l'autorisation pour vous unir. Tel est l'objet de notre attente, reprîmes-nous unanimement : c'est encore fort bien, continua-t-il ; je vais vous mettre à portée de réaliser au plutôt vos projets, et vous serez contens de moi : puis, s'adressant à l'*Alcalde*, à qui il avoit déjà donné des ordres : conduisez-les tous deux dans leurs dépôts respectifs, où ils resteront pour attendre la réponse des parens de mademoiselle et de nouveaux ordres, et il se retira.

La demoiselle fut reconduite dans la maison où elle étoit déjà déposée, et je fus mis en prison ; tous mes effets furent saisis, et tout le fruit d'une vie pénible et laborieuse me fut enlevé dans un instant par les ordres aussi injustes qu'arbitraires de cet infâme gouverneur.

Sa cruauté, si connue de plusieurs personnes à Cuba, et surtout de celles qui sont attachées à la marine de Bordeaux, alloit à un tel point, et son despotisme étoit si grand, que je ne sais comment les habitans pouvoient le supporter.

Il est à présumer que ses fonctions ne sont pas aujourd'hui à beaucoup près aussi étendues, et que par la nouvelle forme du gouvernement chaque administration a reçu ses attributions particulières. Mais, de mon temps, ce gouverneur connoissoit toutes les affaires, et les jugeoit à son gré et sans contestation. Y avoit-il la moindre mésintelligence dans un ménage; une femme alloit-elle se plaindre à lui, il faisoit comparoître le mari en sa présence et devant son épouse, et là, sans l'écouter ni même l'interroger, il l'accabloit d'insultes; si la femme désiroit un accommodement, après avoir condamné le mari à une forte amende, il lui permettoit de se retirer avec elle, en lui disant de prendre garde à la récidive; si, au contraire, la femme ne vouloit plus vivre avec son mari, le divorce étoit comme prononcé sur-le-champ, et le pauvre mari envoyé aux galères comme un criminel, à moins que ce ne fût quelqu'un de bien riche; alors, au lieu des galères, il étoit retenu en prison jusqu'à ce qu'il eût payé la somme qu'il plaisoit au gouverneur d'exiger pour sa mise en liberté; encore lui étoit-elle accordée avec des restrictions inouies, entr'autres de renoncer à toutes prétentions sur sa femme, qu'il devoit désormais considérer comme une étrangère.

Les prisons étoient encombrées de malheureux qui manquoient de deux ou trois cents piastres pour racheter la liberté que leur avoit ravie la tyrannie d'un homme avide d'or, seul mobile de toutes ses actions. Lorsque cet homme arriva à *Cuba* il étoit dans une si triste position qu'on l'auroit plutôt pris pour un domestique que pour le gouverneur de *Santiago*; mais il n'eut pas plutôt pris les rênes du gouvernement qu'il ne s'occupa que des plus viles spéculations pour s'enrichir. Son despotisme absolu et les pouvoirs illimités attachés à sa dignité favorisoient ses desseins, en sorte qu'il ne restoit aux habitans que la résignation pour supporter un joug aussi révoltant.

Il agissoit sans responsabilité, et son insatiable cupidité faisoit un grand nombre de victimes.

Enfin, cet homme, vrai fléau de l'île, mettoit en usage toutes sortes d'injustices pour s'enrichir. Si j'invoquois le témoignage des habitans de *Cuba*, ils ajouteroient encore au tableau hideux que je viens de faire de cet homme, de nouvelles horreurs dont je n'ai point eu connoissance, et ils manifesteroient tous, d'une commune voix, la joie que leur ont causé les restrictions qui ont été mises à son autorité.

Un mois s'étoit écoulé depuis mon incarcération, et toutes mes sollicitations pour être mis en jugement avoient été inutiles. Comme au moment de mon arrestation mes malles avoient été mises en dépôt dans la même maison où étoit aussi déposée celle qui avoit causé mon malheur, le gouverneur, pour s'emparer plus facilement de mes effets et de mon argent, ordonna que cette demoiselle fût traduite en prison, et se délivra par ce moyen infâme de la présence d'un témoin qui m'étoit si attaché et qui auroit pu porter obstacle à un vol si manifeste.

Quinze jours après qu'elle fut emprisonnée, le tyran ordonna qu'on me fit sortir de prison ; on me lia les bras derrière le dos, et je fus ainsi conduit au *Morro*, où il avoit donné l'ordre de m'embarquer, sous consigne, et avec défense expresse de reparoître jamais dans l'île de *Cuba*.

La relation de mon malheur m'ayant fait perdre de vue que je devois donner la description de *Santiago*, je vais réparer cette omission avant de sortir de l'île.

Santiago de Cuba est une ville assez considérable par sa population, et plus ancienne que la Havâne ; bâtie sur la pente d'une montagne escarpée, ses rues sont très-dangereuses à parcourir, surtout pendant la nuit ; elles sont étroites et la plupart ne sont pas pavées ; le grand nombre de trous qu'on rencontre à chaque pas, obligent à prendre en marchant de grandes précautions pour éviter le malheur de perdre un bras ou une jambe et peut-être la vie.

Le quartier de la Marine, qui forme la quatrième partie de la ville, seroit le plus commode, s'il étoit

bien entretenu ; mais la malpropreté qui y règne le rend presque aussi désagréable que le restant de la ville ; il est situé au fond de la côte, et a le désagrément de recevoir toutes les ordures que les fortes pluies y entraînent des rues de la partie supérieure de la ville. Comme la plupart des maisons sont seulement construites en terre, elles s'écroulent facilement, et l'eau qui aboutit dans ce quartier y dépose aussi toute cette terre, et rend les rues impraticables.

Cette ville a un archevêché fort riche, dont la métropole, nouvellement élevée sur la place principale, est somptueusement ornée ; le maître-autel, très-bien décoré, est construit à la romaine, et placé presqu'au milieu de l'église. Son ensemble offre un coup-d'œil vraiment curieux ; la grande porte d'entrée étant à une certaine élévation, il faut monter plusieurs degrés avant d'y arriver.

Les habitans se promènent, la nuit de Noël, dans toutes les rues, où dans presque tous les coins il y a de petites marchandes qui vendent diverses boissons, du poisson, des fruits, et d'autres objets de ce genre. La plus grande partie de cette nuit donne lieu à des débauches vraiment scandaleuses.

Le sucre, le coton, le café et le tabac, si renommé par l'excellence de sa qualité, rendent cette ville très-commerçante, et la traite des nègres de la Guinée, qui est une des principales branches de son commerce, lui produit des revenus incalculables. Elle en est l'entrepôt, et elle les revend aux provinces du continent et aux autres îles.

Les marchés y sont approvisionnés depuis l'aurore jusqu'à huit et neuf heures du matin, et depuis sept jusqu'à dix du soir, à cause de l'excessive chaleur qui se fait sentir dans la journée ; on y trouve aussi toute sorte de poisson, mais le tout à un très-haut prix.

Les Français déportés, c'est-à-dire les métis, quarterons, nègres et mulâtres qui s'y réfugièrent de Saint-Domingue, y ont fait venir une assez grande quantité de légumes d'Europe ; on n'en voyoit que très-rarement avant leur arrivée. Ils ont enrichi

ce pays tant par la culture qu'ils lui ont donnée que par les plantations qu'ils y ont faites d'arbres fruitiers, tels que caffiers et autres. Ils se regardent entr'eux, comme je l'ai dit dans le cours de mon ouvrage, non comme des hommes qui aiment à se protéger les uns les autres, mais comme des envieux qui cherchent a se nuire, à l'exemple des habitans du pays.

Ces réfugiés ont contracté toutes les habitudes de *Cuba*, et les femmes particulièrement se distinguent par un commerce honteux, qu'elles exercent avec la plus grande publicité. La vie qu'elles mènent est des plus licencieuses, et ce qu'il y a de plus choquant c'est le dédain et l'orgueil qu'elles affectent, surtout envers les européens qui ont la foiblesse d'avoir avec elles la moindre familiarité. Cependant, tout bien considéré, et abstraction même de leurs défauts, leur physique n'a rien d'attrayant, car elles sont toutes négresses ou mulâtres.

Les habitans de la ville sont aussi en partie nègres, mulâtres ou quarterons, et ces derniers, quoique assez pauvres, sont d'un orgueil insupportable. Comme ceux de la côte-ferme, presque tous les habitans se nourrissent de racines, de bananes, de cassave et de manioc. Ils ne sont pas en général de trop bonne foi, et leurs mœurs ne sont pas des plus régulières. Le jeu, la boisson et le tabac à fumer sont des vices communs aux deux sexes; le dernier l'est même aux enfans, qui, en grandissant, apprennent de leurs parens à se livrer aux deux autres.

Avant de parler de mon départ du *Morro*, je crois devoir communiquer au lecteur des observations que je fis sur la position et la grandeur de l'île de *Cuba*.

Cuba, la plus grande des Antilles, à l'entrée du golfe du Mexique, a environ 250 lieues de longueur; sa plus grande largeur est de 40, et sa plus petite est de 12 à 15; son étendue est du levant au couchant. On trouve dans cette île, outre la ville de *San-Salvador* et celle de *Santiago*, une vallée entièrement couverte de cailloux si ronds et si forts

qu'on pourroit s'en servir au lieu de boulets de canon.

Hors d'état de pouvoir faire d'autres observations à cause de ma détention, il ne me reste qu'à parler du *Morro*, qui, comme on va le voir, va donc être le lieu de mon départ.

Le *Morro* n'est autre chose que deux forts, imprenables par mer, situés à deux lieues de la ville, et où tous les bâtimens sont obligés d'ancrer pour passer la visite du commandant, avant d'entrer à *Cuba*. Il n'y a que cinq à six maisons occupées par les chefs des détachemens, par les sous-officiers et soldats, et par les agens chargés de faire travailler les condamnés qui sont dans les souterrains de ces forts.

Ce poste étoit gardé par un homme aussi juste qu'humain. Il fut très-sensible à la conduite injuste et arbitraire du gouverneur de Santiago à mon égard, et il auroit désiré pouvoir m'être utile. Il m'en donna en effet une preuve certaine en se prêtant autant que possible, sans se compromettre, à l'envoi d'une ordonnance, par laquelle je suppliois le gouverneur de prendre en considération les justes réclamations que je lui faisois.

L'objet de ces demandes tendoit à ce qu'il daignât me faire rendre mon argent et mes marchandises dont il avoit ordonné le dépôt, et m'accorder un délai moral pour faire rentrer des créances que j'avois dans la ville et les environs, et qui étoient assez considérables.

Je le suppliois encore de vouloir bien me faire rendre par le concierge dix-sept gros boutons en or que j'avois déposés entre ses mains, pour répondre de cinq francs qu'il m'avoit avancés, jusqu'à ce qu'on m'eût remis mon argent et mes marchandises, dont il refusa de me faire la remise à ma sortie.

Enfin, je le conjurai lui-même de me faire parvenir une canne, à laquelle je tenois beaucoup par la rareté de son bois, qui avoit une parfaite ressemblance avec l'écaille, renonçant volontiers à la monture en or, quoiqu'elle fût du poids de deux onces et demie, pourvu que la canne seule me fût rendue.

L'ordonnance, à son retour, m'apporta seulement les boutons en or que le concierge avoit gardés et que le gouverneur lui-même retira ; il m'apporta aussi une belle montre en or que la demoiselle, qui étoit encore incarcérée, avoit sauvée du pillage, et qu'elle m'envoya par cette occasion, après en avoir obtenu la permission du gouverneur ; mais pour la canne, il la garda, et le malheureux s'en sert peut-être encore aujourd'hui.

Quant au délai que je demandois, il me fut également refusé, et l'ordre de m'embarquer fut renouvelé, sans appel, et avec plus de sévérité. On me laissa cependant une malle moitié pleine de mes hardes les plus usées et de la moindre valeur, et, dans cet état, je fus conduit à bord de la *Vénus*, capitaine *Peyrau*, resté à *Cuba* pour affaires, et remplacé par M. *Bouchalai*, avec défense expresse de me débarquer dans aucun parage de l'île de *Cuba*.

Envain je fis des tentatives auprès de ce dernier pour qu'il me mît à terre dans quelque partie de cette île ; envain je lui offris même 400 piastres, tout fut inutile ; mes instances et mon or ne purent le gagner. Il me représenta qu'il se compromettroit fortement s'il se rendoit à mes désirs, et que devant aller de l'île de *Cuba* à Bordeaux, il ne pouvoit, sans s'exposer, me rendre cet important service.

Il fallut me soumettre à la force et subir mon malheureux sort.

Nous partîmes donc du *Morro* le 4 février 1820, et nous arrivâmes à Lormont, près Bordeaux, le 17 mars suivant. Dès mon arrivée dans cette ville, je fus au bureau de la marine, tant pour remplir les devoirs usités, que pour me mettre parfaitement en règle.

Je me rendis ensuite chez un de mes parens pour avoir le plaisir de l'embrasser, et surtout pour m'informer de l'état de ma famille ; mais, hélas ! je n'en fus que trop instruit ; on me porta le coup le plus terrible en m'apprenant la mort de mon père ; toutes les peines que j'avois éprouvées n'étoient rien en comparaison de celle que je ressentis alors, et j'aurois fait

volontiers les plus grands sacrifices pour avoir le plaisir de serrer dans mes bras l'auteur de mes jours.

Accablé par le souvenir de mes malheurs passés, et inconsolable de la mort d'un père adoré, je me hâtai d'aller à Marmande, mon pays natal, où j'arrivai le 28 dudit mois de mars. Je brûlois du désir de revoir mon frère et de répandre sur le sein du seul ami qui me restoit les larmes que m'arrachoit la douleur et la tendresse filiale ; mais le ciel me refusa cette douce consolation, et je ne fus rendu à ma famille que pour me trouver en butte à de nouveaux chagrins et à de tristes dissensions domestiques.

Mais il est un terme à tout : la fortune qui s'est plu à me tourmenter jusqu'ici, peut enfin se lasser de me poursuivre, et tout me dit qu'elle finira par m'être propice. J'annonce donc au lecteur, avant de terminer mon ouvrage, que je vais au plutôt m'occuper du soin d'arranger les affaires qui me retiennent dans mon pays, pour aller voguer encore sur l'élément perfide qui a failli mille fois à m'engloutir. Je compte sur le secours de la Providence pour recouvrer les biens que l'injustice m'a ravis, et je finis en priant une seconde fois le lecteur de croire que je ne prétends à rien autre chose qu'à son indulgence.

FIN.

RECUEIL

Des Passe-ports et Lettres que j'ai conservés pendant le cours de mes voyages dans l'intérieur du nouveau continent, pour la garantie et l'authenticité de mon ouvrage.

1.° Une lettre de M. *Lavigne*, qui m'annonça ma liberté, lorsque j'étois prisonnier à *Valparaiso*, écrite le 17 mars 1815.

2.° Un passe-port de M. *don Toribio-Montes*, lieutenant-général de la province de *Quito*, délivré le 13 janvier 1817.

3.° Autre passe-port dans la même ville de *Quito*, du lieutenant-général *Ramires*, délivré le 22 septembre 1818.

4.° Autre passeport délivré par le corrégidor à *Guaranda*, le 11 juillet 1818.

5.° Autre passe-port délivré à *Guayaquil*, le 14 août 1818.

6.° Autre passe-port à *las Juntas*, délivré le 12 janvier 1819.

7.° Autre passe-port délivré à *Carthagène*, le 11 août 1819, par le gouverneur *don Gabriel de Torres y Velasco*, brigadier des armées royales pour l'île de *Cuba*.

8.° Dernier passe-port délivré par le despote gouverneur de *Santiago* de *Cuba*, lorsque j'étois prisonnier au Morro, pour venir en France, le 3 février 1820.

Je possède, en outre, une providence de M. *Ossorio*, général en chef du royaume du *Chili*, pour revenir à *Coquimbo*, afin de me faire remettre les marchandises qui m'avoient été saisies par ordre du colonel Ildefonse, au moment de mon arrestation dans cette dernière ville, délivrée le 17 mai 1815, à *Santiago*, capitale du royaume; et plusieurs autres papiers relatifs à diverses relations de commerce.

JULLIEN MELLET, dit l'*Américain*.

ERRATA.

Page 17, ligne 29. = *Au lieu de* : Arroga, *lisez* : Arroya.
— 27 — 9. = *Au lieu de* : iguame, *lisez* : igname.
— 52 — 3. = *Au lieu de* : dirai de rien, *lisez* : dirai rien.
— 60 — 32. = *Au lieu de* : 30, *lisez* : 80 lieues.
— 83 — 2. = *Au lieu de* : ot, *lisez* : et.
— 85 — 25. = *Au lieu de* : Toloras, *lisez* : Totoras.
— 89 — 23. = *Au lieu de* : Villogas, *lisez* : Villegas.
— 105 — 11. = *Au lieu de* : deux bourgs *lisez* : contrées.
— 106 — 3 et 7. = *Au lieu de* : Carahu, *lisez* : Casahu.
— 107 et 109, lignes 33, 35, 19, 22. = *Au lieu de* Papora, *lisez* : Paposa.
— 110 — 29. = *Au lieu de* : au lieu de Callao, *lisez* : pour le Callao.
— 116 — 18. = *Au lieu de* : Raya, *lisez* : Sava.
— 124 — 2. = *Au lieu de* : Chanca, *lisez* : Chancay.
— 133 — 13. = *Au lieu de* : argent, *lisez* : or.
— 154 — 12. = *Au lieu de* : Papora, *lisez* : Paposa.
— 154 — 27. = *Au lieu de* : Balras, *lisez* : Balsas.
— 155 — 35. = *Au lieu de* : Desague, *lisez* : Desagne.
— 170, 171 — 39, 5. = *Au lieu de* : Valras, *lisez* : Balsas.
— 197, 32. — *Au lieu de* : pierres d'or, *lisez* : pièces d'or.

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

Fin de la Table.

